

Blaise Ndala
Dans le ventre
du Congo



ROMAN Seuil

BLAISE NDALA

DANS LE VENTRE
DU CONGO

roman

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

DU MÊME AUTEUR

J'irai danser sur la tombe de Senghor

L'Interligne, 2014

Vents d'ailleurs, 2019

Sans capote ni kalachnikov

Mémoire d'encrier, 2017

ISBN 978-2-02-146097-1

© Éditions du Seuil, janvier 2021

Publié en accord avec l'Agence littéraire Astier-Pécher

www.seuil.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

*À Anash et Suzanne
mères totales
épouses du Temps*

*Allez, Peuples ! emparez-vous de cette terre.
Prenez-la. À qui ? À personne.
Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes,
Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la.
Où les rois apporteraient la guerre, apportez la concorde.*

Victor Hugo

Discours prononcé à l'occasion du 31^e anniversaire
de l'abolition de l'esclavage, le 18 mai 1879

*Nous portons notre histoire avec nous.
Nous sommes notre histoire.*
James Baldwin
Black English : A Dishonest Argument, 1980

*Toi et moi, on a eu plus d'hiers que n'importe qui.
On a besoin d'un peu de lendemains.*
Toni Morrison
Beloved, 1987

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Du même auteur

Copyright

Dédicace

Expo 58, trois mois avant

Première partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Expo 58, quarante-cinq ans après

Expo 58, six semaines après l'ouverture officielle

Deuxième partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

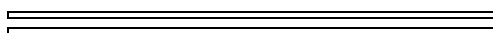
Chapitre 8

Chapitre 9

Retour au Congo, vingt-quatre heures après

Chronologie libre de l'Ex-Congo Belge (1885-2005)

EXPO 58, TROIS MOIS AVANT



Partout, en couleurs ou en noir et blanc, à droite sur la photo, c'était lui. Chaque fois que le commissaire général d'Expo 58, le baron Guido Martens De Neuberg, avait eu besoin qu'il lui prêtât sa voix de velours, sa silhouette athlétique et son sourire de publicitaire, Robert Dumont avait répondu présent. Peu importait le jour, le lieu, le sujet. Lui, l'un des argentiers les plus respectés de Belgique, homme à la mise soignée à la ville comme dans la campagne ardennaise où il se repliait pour échapper à la frénésie de la capitale, savait manier à merveille l'art du déminage.

Il en fut ainsi tant que le natif de Liège eut le loisir de tirer ses cartes et de peaufiner une stratégie.

À quarante-sept ans, il eût aimé préserver une réputation bâtie patiemment, tantôt dans le sillage des puissants, tantôt aux antipodes des lieux de pouvoir. Mais, avec le dossier le plus sensible dont venait d'hériter le nouveau gouvernement social-libéral, celui qui avait été catapulté sous-commissaire de l'exposition par le baron De Neuberg avait dressé l'inventaire des écueils. Dans la course à obstacles devenue un sport quotidien au sein du comité, Robert Dumont se sentait plus que jamais habité par une lancinante prémonition. La pression que ne cessait de subir le duo qu'ils constituaient, le commissaire général et lui-même, allait bientôt devenir insoutenable.

Dès la première vague d'articles tempêtant contre le « style De Neuberg » et la « politique de l'autruche du baron face au risque d'un échec cuisant pour la Belgique », une évidence s'imposa. Il aurait dû se fier à son

instinct qui lui avait soufflé dès le départ que le commissaire général avait fait du succès de l'Exposition universelle une affaire personnelle. La mère de toutes les batailles, celles que son ami de plus de trente ans livrait depuis toujours contre ses propres démons. Des batailles auxquelles étaient sacrifiés temps, sommeil et énergie, toutes choses que pouvaient observer ceux qui côtoyaient l'intéressé entre sa résidence privée à Uccle et la villa du Belvédère reçue de la Donation royale pour la durée de l'exposition.

Ce rendez-vous planétaire, Robert était l'un des rares à le savoir, serait pour Guido Martens De Neuberg le clap de fin avant de disparaître à jamais de la scène publique. D'Expo 58, l'heureux promu voulait faire un feu d'artifice à l'orée de la vie de collectionneur et de marchand d'art primitif qui serait bientôt la sienne, loin des feux de la rampe. « Qui sait, mon cher Robert, lui avait-il chuchoté, peut-être irai-je ouvrir une galerie sur les bords de la Tamise, comme me le suggère mon associé depuis le Congo. Mais si tu me demandes comment j'entrevois la sortie, l'ultime épilogue de cette longue marche à l'ombre du drapeau tricolore, je te dirai que ça sera forcément de l'ordre de l'inédit. Je compte marquer un grand coup dont les Belges se souviendront longtemps, puis tirer ma révérence. Je n'ai qu'une hâte : goûter enfin à la tranquillité que procure l'anonymat. »

*

Tandis que janvier tirait à sa fin, le sous-commissaire était de plus en plus convaincu que, si l'ancien juge s'interdisait un combat sans merci contre ses nombreux détracteurs, c'était pour la simple et bonne raison que le « grand coup » était devenu sa raison de vivre. Une signature dont le royaume prendrait acte lorsque retentiraient les dernières salves du plus grand événement planétaire depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Arriverait alors ce jour où De Neuberg toiserait aussi bien les sceptiques soucieux du prestige national que certains concurrents d'hier, écartés par le roi, passés en embuscade par journalistes interposés. Ce moment où il

prouverait à son père, cet homme qui lui avait tourné le dos alors qu'il n'était encore qu'un mioche braillant dans un couffin, que la bonne étoile qui avait remplacé le soleil de sa vie l'avait mené au pied de la consécration.

De son exil aux Amériques, Martens père apprendrait que le fils avait conféré au seul héritage qu'il lui avait laissé, ce patronyme qui autrefois faisait vibrer les salles d'audience du palais de justice de Bruxelles, un lustre à faire pâlir d'envie n'importe quel garçon de bonne famille. Dans Bruxelles parée de ses plus beaux atours, l'enfant miraculé serait le Belge par qui le royaume aurait ainsi regagné, après l'humiliation essuyée sous la conquête nazie, honneur et prestige aux yeux des nations civilisées. Ce serait là, prophétisait le commissaire général entre deux rasades de cognac, le premier pas sur le long chemin qui les conduirait, un jour, sur le front de la réconciliation. De cette réconciliation longtemps différée, il fixerait alors les conditions.

Rien n'était moins sûr, pensait Robert.

Parce qu'ils ignoraient tout du fol espoir tapi au fond de Guido Martens De Neuberg, de ce feu qui le consumait depuis la prime jeunesse, les femmes et les hommes qui croisaient son chemin ne voyaient qu'un seul versant de la montagne. Le versant à l'ombre duquel reposait, rempli de sa propre suffisance, « le baron Narcisse » – surnom que lui avait collé la presse francophone et que son ami reprenait à l'envi pour le titiller.

Le sous-commissaire savait surtout qu'en sollicitant ses services, le baron avait fait preuve de lucidité autant que de réalisme. Le temps leur avait permis, à l'un comme à l'autre, de prendre la mesure d'une loyauté qui n'avait d'égale que la confiance qu'ils se témoignaient mutuellement. Ayant suivi de près la brillante carrière de Robert dans le monde de la finance, Guido avait vu à l'œuvre les multiples talents du banquier-aux-nœuds-papillons, ainsi qu'on l'appelait dans le milieu. Ceux de négociateur et de communicateur n'étaient pas des moindres.

*

Sous les lambris du palais royal, l'euphorie qui salua en novembre 1953 l'attribution du prestigieux événement à la Belgique avait fini par laisser place à la morosité.

Ce matin-là, devant un parterre de conseillers réunis dans le somptueux salon du Vase, le grand maréchal de la cour ne fit guère mystère de son exaspération : « Nous ne serons jamais prêts ! De Neuberg se paie la tête du roi et ça, je compte bien y mettre fin, figurez-vous. J'attends de lui des explications qui tranchent avec cette langue de bois que son alter ego sert aux journalistes d'un point de presse à l'autre. » L'éminence grise du roi était irritée par une série de reportages d'où il ressortait, grosso modo, que les travaux sur le Parc des expositions accusaient un retard des plus inquiétants. Et comme si cela n'était pas assez désolant, la presse nationale affirmait dans une sidérante unanimité que la France, avec sa flèche longue de quatre-vingts mètres conçue par l'architecte Guillaume Gillet, coiffait le pays hôte sur le poteau.

Autour de la table, personne ne crut bon de relever que, pendant cinq ans, les gouvernements successifs avaient vendu l'Atomium de Bruxelles comme la huitième merveille du monde, au grand ravissement du roi Baudouin et de la reine Fabiola qui ne cachaient plus leur fébrilité.

Le grand maréchal de la cour ruminait sa rage. Il espérait aligner suffisamment d'arguments pour convaincre le chef de l'État, qui n'aurait à son tour aucun mal à faire comprendre au Premier ministre, Achille Van Acker, que le pouvoir exécutif avait misé sur le mauvais cheval. Le Limbourgeois, à qui le royaume avait confié la mission de faire du Heysel, dans le nord de la capitale, le centre du monde, n'était tout simplement pas le génie qu'ils avaient imaginé. Beaucoup trop de signes donnaient à penser que le baron se trouvait à la tête d'une bande d'amateurs qui avaient besoin d'un capitaine qui sache conduire à bon port le grand navire Expo 58. Si De Neuberg ne pouvait honorer la confiance que le Palais avait placée en lui, il

ne resterait plus qu'à lui indiquer la sortie. À trois mois de l'ouverture officielle, le temps n'était plus à l'expectative.

*

Dire que le commissaire général détestait le grand maréchal de la cour tiendrait de l'euphémisme. Guido Martens De Neuberg ignore l'invitation à se présenter au palais. Il enjoignit son adjoint d'aller croiser le fer avec la garde rapprochée du roi Baudouin.

Méthodique, Robert Dumont jugea opportun de circonscrire ce qui commençait à prendre des allures de crise larvée. L'erreur serait de se tromper de cible, plaïda-t-il. Le premier des conseillers du roi agissait dans les limites de son rôle qui se résumait à informer au mieux le chef de l'État. Comme souvent lorsqu'ils n'avaient pas grand-chose à servir à l'opinion, journalistes et chroniqueurs jouaient les Cassandre. Prêcher le faux pour susciter une réaction et ainsi obtenir le vrai. À défaut de la convaincre, c'est la presse qu'il fallait séduire. Or, le jeu de la séduction était un tango qui se dansait à deux. Certes, le retard était patent, mais de là à voir péril en la demeure, il y avait un gouffre que seule la désinformation comblait malencontreusement. Rassurer serait la mission prioritaire. En plus des mots, il y aurait la manière. Il y veillerait personnellement en réduisant au strict minimum les canaux de communication.

De l'optimisme plein les yeux mais sans aménité surjouée, il faudrait signifier qu'il y avait un pilote dans l'avion. Les journalistes s'acquittaient de leur devoir et le comité, tout en maintenant le cap sur le mandat qui lui avait été confié, ne demandait qu'à leur simplifier la vie. Nourrir reportages et éditoriaux du catastrophisme véhiculé par les médias étrangers servait à tout, sauf à rassurer les Belges. Les quelques cafouillages observés çà et là ne pouvaient justifier que l'on écrivît en lettres de feu la chronique d'une humiliation nationale annoncée. La Belgique en avait vu d'autres. Foi de sous-commissaire.

Ils en étaient à cette approche conciliante lorsque, dans son vaste bureau de la villa du Belvédère, le commissaire général céda à l'un ces élans dont il avait le secret. Des envolées qui, trop souvent, avaient court-circuité les efforts du virtuose de la communication qui s'échinait semaine après semaine à protéger l'impétueux baron contre lui-même. « Je t'entends, je t'entends, Robert. N'empêche que la cerise sur le gâteau du succès, au soir du 19 octobre, j'y tiens avec une rage supérieure à celle qui habite ce larbin endimanché dont le seul rôle consiste à jouer les inspecteurs des travaux finis depuis le palais. Sais-tu quoi ? Tu vas le voir et tu lui dis clairement que nous ne sommes pas un ramassis de bras cassés. Et si monsieur le grand maréchal de mes latrines te traite mal, tu mets les voiles et tu reviens au quartier général. Ça sera moi, Guido Martens De Neuberg, anobli après avoir tenu tête à la Wehrmacht pendant deux cent six jours de captivité, qui irai parler au roi en personne. Assez, c'est assez ! »

*

Le mal qui rongait le baron n'avait rien à voir avec la colère. Pas davantage avec la suffisance. C'était quelque chose de bien plus banal : l'homme voulait être aimé. Robert doutait cependant que tout l'amour que puisse lui témoigner la Belgique suffise à contenter celui qui, après une carrière fulgurante dans la magistrature, avait, à la surprise générale, troqué la toge contre le treillis militaire, puis enchaîné les portefeuilles ministériels après la Libération. Le mal avait un seul et unique visage : le père soufflé par quatre décennies de silence, celui qu'il avait surnommé « le grand déserteur ».

Il n'irait pas au palais.

« Devrais-je le gratifier d'un alibi, cet empêcheur de tourner en rond ? Alors ça sera la grippe. Voilà. C'est la saison, inutile de chercher midi à quatorze heures. Je te laisse y aller, pendant que je me penche sur ce que raconte mon associé depuis sa villa de Léopoldville. Entre deux visites de

chantier, il faudrait que je tranche lesquels des masques en bois rare du Kasai ou des statues en laiton du Katanga devraient nous occuper en premier. Ma parole ! Je serais en train de gérer l'une des plus grandes galeries de Londres si je savais distinguer une flèche de Pygmée d'un sceptre de roi lunda, kuba ou de je ne sais quelle tribu congolaise ! Ah, ces grands seigneurs des tropiques ! Bref, je m'égare, Robert, je m'égare. Je te laisse gagner le palais. Tu devrais très bien t'en sortir... Enfin, comme d'habitude. »

*

Face au duo constitué par le grand maréchal de la cour et le maître de cérémonie, Robert Dumont convoqua en vain l'assurance des grands jours.

Le sous-commissaire se souvint que l'une des méthodes éprouvées pour couvrir l'impréparation consistait à noyer son auditoire dans un flot d'informations se prêtant peu ou prou à une contre-vérification instantanée. Si on y mettait suffisamment d'entrain, la partie était gagnée. Ainsi énonça-t-il, après avoir dressé sur la table la maquette préparée avec soin par sa secrétaire, que la construction de l'Atomium était « ni plus ni moins un miracle de la science et de la technologie ». Il ânonna ce qu'il avait entendu la veille dans un reportage qui donnait la parole aux frères Polak, les deux architectes du monument atypique au cœur de tous les fantasmes. En effet, de Dreef au nord à Torgny dans le sud, de La Panne à l'ouest jusqu'au hameau de Krewinkel dans l'extrême est de la Wallonie, il n'y avait pas de Belge qui n'ait entendu à la radio, au bar-tabac ou chez le boucher du coin les trois syllabes magiques : a-to-mium.

Il s'entendit bafouiller, se perdit dans les chiffres notés vaille que vaille, finit par retrouver le bon papier qui s'était glissé entre deux communiqués de presse. Il précisa que, sur les neuf sphères que comprendrait le chef-d'œuvre en devenir, six seraient accessibles au public, chacune comportant deux étages principaux et un plancher inférieur réservé au service. Quant au

tube central, il abriterait l'ascenseur le plus rapide du monde avec une vitesse de cinq mètres par seconde. Les ateliers de constructions métalliques de Jambes dans les faubourgs de Namur venaient de recevoir une commande en vue de fournir la structure de trois boules moyennes et supérieures. Le retard occasionné par un fournisseur étranger défaillant serait ainsi rattrapé dans la quinzaine. La même approche était adoptée pour d'autres travaux importants.

« Là où l'éditorialiste du *Volksgazet* voit un navire à la dérive, enchaînant-il, je vois aligné derrière le commissaire général De Neuberg un équipage soudé par une volonté à toute épreuve. Je vois des hommes capables de redresser la barre chaque fois que les aléas d'un projet de cette envergure le commandent. Pas un seul parmi nous ne pense être issu de la cuisse de Jupiter, mais nous sommes là pour démontrer que le mot "impossible" n'a de signification dans aucune de nos langues nationales. J'ai reçu mandat d'assurer le roi et la reine que c'est exactement ce que constateront, le matin du 17 avril, l'ensemble de nos compatriotes. Et si nos voisins d'outre-Quévrain veulent nous humilier comme croient le savoir les chroniqueurs du nord du pays... ma foi, il leur faudrait déplacer la tour Eiffel. »

D'autres chiffres suivirent, sans l'ombre d'une erreur.

Le visiteur reprenait du poil de la bête lorsque le grand maréchal de la cour s'aventura sur un terrain particulièrement glissant. Il s'agissait d'un des rares sujets où subsistaient des divergences entre lui-même et son supérieur. Le genre de détail qu'il eût aimé régler dans un dialogue franc avec le commissaire général avant d'avoir à en débattre avec les hommes du palais.

– Monsieur Dumont, surtout ne vous gênez pas si vous n'avez pas de réponses bien précises à mes dernières questions. Ceci n'est pas un examen et vous ne risquez pas d'être recalé pour quoi que ce soit. Dites-nous... Ce « village congolais » qui aura son propre pavillon au Heysel, comment le voyez-vous ?

– L'idée ne vient pas de notre comité, monsieur le...

– Je sais bien qu'elle ne vient pas de vous, monsieur Dumont. Nous avons déjà entendu le ministre des Colonies à ce sujet. Mais c'est quand même vous qui allez lui donner vie, à ce village, à moins que je ne me trompe ?

– Eh bien... Ça sera en quelque sorte une reconstitution d'un village congolais, mais dans un pavillon.

– Bien sûr, dans un pavillon. Bien sûr. Ça se passe à Expo 58, difficile de le placer dans une pirogue voguant sur le fleuve Congo. Mais est-ce que vous allez... Que dis-je, allons-nous faire comme à Tervuren en 1897 ?

– Oh non, cent fois non, monsieur. Vous devez rassurer le roi. Nous ne reproduirons en aucune façon le village de 1897. Nous sommes au xx^e siècle.

– Bien sûr que nous sommes au xx^e siècle, monsieur Dumont. Qu'est-ce que je suis bête ! Bien... Qu'allons-nous faire de différent, au xx^e siècle, monsieur le sous-commissaire ? Comment le comité piloté par le baron Guido Martens De Neuberg, lequel, croit savoir le roi, est composé des meilleurs experts que compte ce pays, va-t-il aider la Belgique à faire les choses différemment ?

Robert Dumont sentit ses muscles du ventre se contracter. Il déglutit. Sous la grande table en acajou, dans un tic qui trahissait chez lui une extrême nervosité, il se mit à remuer les jambes dans un mouvement frénétique qui faisait se rapprocher ses deux genoux sans qu'ils se touchent. La cadence qui échappa à l'attention de ses interlocuteurs semblait répondre à la marche de la grande aiguille de l'horloge, dont le tintement sec et régulier grignotait dans le quart d'heure qui les séparait de la fin de la réunion.

*

Lorsqu'il s'était vu proposer de rejoindre Expo 58, le banquier s'était dit une seule chose : c'était le genre de défi qui ne vous narguait pas deux fois l'espace d'une vie. En aucun moment il n'avait pensé au dossier congolais. Certes le fait colonial faisait partie intégrante de la réalité nationale. La Belgique, cela allait de soi, ne pouvait accueillir la énième exposition internationale de sa brève existence sans montrer une nouvelle fois au reste du monde les succès de son œuvre civilisatrice en Afrique centrale et plus particulièrement dans sa « colonie modèle ». Mais on n'était ni en 1894 ni en 1897, cette époque où le roi Léopold II gérait seul le bien nommé État indépendant du Congo. Un immense territoire qu'il avait réussi, tel un prestidigitateur au sommet de son art, à préserver de la voracité des Français et des Britanniques, lors de la conférence de Berlin de 1885. On n'était pas davantage en 1935, année de la plus récente Exposition universelle abritée par le royaume, dans cet entre-deux-guerres peu avare de promesses, mais si loin de la tournure qu'avait prise le fait colonial au sortir de la guerre.

Depuis la défaite des nazis et de leurs alliés, de la taïga russe aux rives du Mississippi en passant par la vallée du Rift, le monde négociait un tournant auquel la petite Belgique se devait d'être attentive. Entre la figure mythique du défunt « roi bâtisseur » et celle de son jeune successeur Baudouin I^{er}, il y avait un monde.

*

– Le baron et tout le comité travaillent d'arrache-pied pour faire les choses de la manière la plus intelligente possible. De cela, je peux vous assurer.

– Donc le « village congolais » d'Expo 58 est pensé de manière que notre œuvre en faveur des indigènes soit présentée à la communauté des nations comme ce qu'elle a toujours été : la marque d'une civilisation rayonnante qui apporte sa lumière à des peuples en marche vers le progrès.

C'est bien comme cela que le baron De Neuberg et son comité voient les choses, monsieur Dumont ?

– Le baron De Neuberg, monsieur le grand maréchal de la cour, prend au sérieux le mandat que le Palais et le gouvernement ont bien voulu lui confier. Au sein du comité, nous continuons à travailler, sur la question des colonies et sur d'autres questions tout aussi importantes, avec intelligence et patriotisme.

– J'ai l'impression d'entendre parler un politicien en campagne électorale, mais le plus fidèle d'entre les lieutenants de notre baron bien-aimé est bien dans son rôle, n'est-ce pas ? Bref. Ma dernière question est la suivante : puisque nous ne faisons pas les choses comme au siècle dernier, comptez-vous faire venir les futurs villageois du fond des campagnes congolaises ?

Sur ce point, Robert Dumont avait la bonne information. Il la livra sans bafouiller. Il ne serait pas nécessaire de faire transporter par bateau ou par avion des Africains tout droit sortis de la forêt équatoriale ou de quelque savane isolée. Le ministère des Colonies avait sous la main trois étudiants et deux étudiantes qui avaient lamentablement échoué dans leurs cursus d'études. On hésitait entre les rediriger vers d'autres filières ou les renvoyer dans la colonie où ils iraient grossir les rangs des agitateurs qui rêvaient d'autodétermination et d'autres joyeusetés à la mode sur les rives du fleuve Congo. Sous l'instigation du cabinet du ministre de l'Intérieur, les cinq avaient été approchés. Un marché leur avait été proposé : jouer les figurants au sein du pavillon en échange d'une somme d'argent et de la garantie de rester en métropole. Dans cette dernière hypothèse, ils pourraient, si tel était leur désir, entreprendre d'autres études.

– Et ce marché a débouché sur quoi, monsieur le sous-commissaire ?

– Sur les cinq, trois ont signé un contrat en bonne et due forme. Deux hommes et une femme. Le groupe bénéficiera d'un encadrement qui sera assuré par des spécialistes triés sur le volet. Il s'agit de fins connaisseurs

des rouages du divertissement de masse qui ont roulé leur bosse d'un bout à l'autre de l'Europe. Ceux qui s'apprêtent à travailler avec nous sont crédités de pas moins de quatre-vingt-sept spectacles impliquant en tout – laissez-moi vérifier...

– Mais je vous en prie, monsieur.

– ... impliquant trois cent treize indigènes issus des quatre coins de l'Afrique, de l'embouchure du Sénégal aux îles de l'océan Indien.

– Je préfère les juger sur pièce. Qu'en est-il des deux étudiants réfractaires ?

– Ils devront être renvoyés vers leur terre d'origine. Enfin, c'est ce que le ministère semble avoir décidé.

– Bien, bien. Trois Nègres pour un « village congolais ». Si c'est tout ce que vous nous promettez, c'est bien maigre, monsieur le sous-commissaire.

– Oui, c'est maigre, monsieur le grand maréchal de la cour. Nous allons continuer à y travailler.

– Avez-vous un chiffre ? Un nombre magique ? s'enquit le maître de cérémonie qui s'était tenu en retrait depuis le début de la discussion.

– Le comité table sur un minimum de dix Congolais, monsieur. Nous voudrions exhiber cinq ou six Nègres en bonne santé, robustes, habiles de leurs mains, qui sachent chanter et danser, et autant de Négresses bien en chair qui soient tout aussi douées. Si nous pouvions mettre la main sur un ou deux enfants de moins de huit ans d'ici la date butoir du 1^{er} avril, l'affaire serait considérée comme réglée.

*

Robert Dumont quitta le palais sur les coups de 11 heures. Une drache, une vraie, servie par des rafales d'une puissance inhabituelle, s'était abattue sur la capitale. Au volant de sa Renault Frégate bleu marine, le communicateur hors pair tant adulé emportait chez lui le sentiment d'avoir livré la prestation la plus lamentable de toute sa vie publique. Davantage

que ses trous de mémoire, il se reprochait de n'avoir pas évoqué, ne serait-ce que du bout des lèvres, l'idée qu'il avait soumise au commissaire général et que ce dernier avait promis d'étudier : celle d'un village inhabité. Cela lui aurait permis de jeter une sonde dans l'entourage rapproché du roi. Il lui serait alors plus facile de déployer son propre plan ou de le réviser en connaissance de cause.

Pas de quoi se vanter auprès de Geneviève, son épouse qui lui avait souvent conseillé de se méfier des engagements que l'on prenait sous l'empire de l'émotion ou au mépris de son intime conviction. Se rappelant qu'il devait rejoindre sa douce moitié à l'hôpital Brugmann où elle avait rendez-vous avec son gynécologue, il changea de direction et s'engagea sur le boulevard du Jardin botanique.

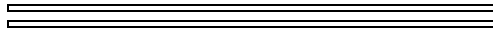
En passant devant le chantier du Centre international Rogier, il ne put s'empêcher de penser encore une fois au « baron Narcisse », ce cher Guido qui lui avait servi la coupe amère qu'il sirotait à son corps défendant. Exposé quotidiennement aux tourments intérieurs du commissaire général, Robert reconnaissait volontiers son incapacité à désamorcer le conflit que son allié entretenait avec le fantôme du père, conflit qui déteignait de plus en plus sur la gestion des affaires du comité.

Négociant un virage d'une main, s'emparant de l'autre d'une photo de Bénédicte, sa fille de deux ans dont le baron était le parrain, il se demanda dans quelle mesure lui-même avait jamais été un père modèle. Si, au fil d'une carrière aussi chronophage que la sienne, la présence physique suffisait à l'harmonie du foyer. Au sujet de l'enfant qui allait naître quelques semaines à peine après la clôture de l'Exposition universelle – un enfant dont il priait pour que ce fût un garçon –, un scénario inspiré par ce qu'il savait de l'adolescence chaotique de Guido effleura son esprit. Et si l'adulte que deviendrait ce fils qu'il espérait tant, plutôt que de porter fièrement son nom, s'adressait à un juge pour officialiser une identité de substitution ?

Arraché à ses sombres pensées par le klaxonnement intempestif d'une voiture qui s'était placée dans son angle mort, il se dit qu'entre le chantier de l'Atomium et le « village congolais », il avait déjà trop de soucis pour s'en inventer de nouveaux.

En franchissant le grand portail de l'hôpital Brugmann l'après-midi du 17 janvier, Robert Dumont, sous-commissaire d'Expo 58 et banquier de renom à la ville, était loin de se douter de ce dont l'avenir allait accoucher. À quatre décennies d'intervalle, lui-même et le fils que s'apprêtait à lui donner la femme de sa vie croiseraient dans Bruxelles deux Africaines aux origines obscures qui bouleverseraient à tout jamais le cours de leur existence.

PREMIÈRE PARTIE



Il était beau. Divin. Sulfureux. Le jour, il sentait la mort. La nuit, il était tourbillon des essences les plus euphorisantes qui puissent se trouver en forêt kuba. L'amour de ma vie. L'homme de ma perte.

L'approcher ou, pire, le laisser m'approcher, c'était se brûler. Mais, lorsque l'on est papillon qui se laisse bercer par la mélodie de ses propres battements d'ailes dans les nuits humides du Kasai, on ne vit que pour se brûler. On ne respire que pour voler vers les flammes de l'interdit. On vient au monde pour troubler la paix des siens. Quitte à en payer le prix.

Finir poussière.

Non sous la terre argileuse du grand cimetière de la forêt où reposent tes ancêtres, fondateurs du royaume kuba, mais sous les lichens froids de Laeken.

Bruxelles.

Cœur palpitant de la terre du conquérant sur laquelle s'étire un ciel sans cesse constipé. Un ciel gris de honte ou d'orgueil, je n'ai guère eu le temps de chercher – tout est allé si vite.

Bruxelles.

Terre qui m'a accueillie sous une nuit glaciale, à quelques jours de l'ouverture de l'Exposition universelle, il y a de cela quarante-cinq ans, avant de m'offrir ses entrailles comme refuge éternel.

Princesse happée par le piège du désir illicite pour finir chair à badauds. Au cœur d'un « village congolais » où le Pygmée se découvrait l'égal du

Nègre, tandis que le maître traitait sa femme comme un enfant sans volonté ni jugement, cette même femme qu'au Congo belge le Nègre plaçait sur un piédestal.

Princesse jusqu'au bout de l'indicible.

*

Pour que tu comprennes bien, Nyota ma nièce, fille cadette de mon frère, il faudrait que je revienne à la genèse. D'abord à notre destin commun qui n'a d'ordinaire que l'anonymat qui nous sert de cache-misère dans ce pays où tes pas ont suivi les miens. Ensuite, aux grandes figures patriarcales à l'origine de ma déchéance, ces hommes singuliers pour qui je conserve malgré tout le respect qu'imposent nos traditions séculaires. Après, et après seulement, je m'épancherai sur l'irruption du seul homme que j'ai aimé de mon vivant, ainsi que sur les faits et gestes de ceux qui ont tiré profit de son long silence – oui, je te parlerai de ces êtres fuyants dont tu as pu entendre certaines confessions au cours des derniers jours, des paroles qui t'ont ouvert un chemin jusqu'à moi.

Parlant de chemin, te voilà persuadée en ton for intérieur que c'est le plus heureux des hasards qui a placé sur le tien l'ami qui t'a conduite ce dimanche matin au cimetière de Laeken. Mais ce complice nommé « hasard » aurait-il pu faire en sorte que le père de ton ami, autrefois surnommé le banquier-aux-nœuds-papillons, cet homme à qui la vie refusa si peu de choses dans sa Belgique natale, côtoie dans ce havre du silence une parfaite inconnue venue des savanes du centre du Congo ?

Ce serait attribuer un pouvoir sans limite à la providence, ma nièce.

Tu es venue jusqu'ici parce que dans la marche du soleil et le galop du temps qui fuit, le moment est arrivé pour toi de savoir que tu n'es pas une fille du Congo comme les autres. Tu es Nyota, « l'étoile à qui le fleuve demande son chemin », selon le vieux dicton connu de ton peuple. Tu es ma Ndoyi, autrement dit celle qui porte le nom qui me fut donné à la naissance

– ainsi en avait décidé ton père qui voulut me garder au plus près de lui, perpétuant une pratique aussi vieille que la dynastie dont toi et moi sommes les figures de l’ombre.

Te voilà donc en présence de ta tante Tshala Nyota Moelo, princesse d’un exil dont on chercherait en vain le présage dans les songes de feu ma mère, du temps où elle attendait impatiemment la venue au monde de sa première fille. Quand je t’aurai ramenée à la racine du drame, après t’avoir fait traverser vallons, plaines, ruisseaux, rivières, jusqu’aux mers que mon âme a enjambées avant que je me fonde dans les ténèbres de la Belgique, alors tu pourras redresser ton dos.

Affronter ta vraie destinée.

Tu pourras te délester du lourd fardeau qui pèse sur tes épaules, celui que l’oracle avait réservé à toutes les Nyota de la dynastie qui t’a portée. Un oracle entendu bien avant que n’existât le territoire que Léopold II allait baptiser État indépendant du Congo.

*

Nous voilà à quelques jets de pierre de la crypte où reposent les rois qui lièrent autrefois notre sort à leurs fantasmes dont le sens véritable continue à nous échapper. Tandis que tuournes le dos à l’église royale Notre-Dame de Laeken, je te suggère de rester un bon moment devant cette pierre qui me sert de dernière retraite et où tu as pu lire : *Tshala N. Moelo. Née à Mushenge, Congo belge, le 13 janvier 1939. Décédée à Bruxelles le 18 mai 1958.*

Je sais que tu n’entendras pas mon récit d’outre-tombe, mais ce n’est pas cela le plus important. Dans la tradition kuba, lorsqu’un disparu sort du silence pour s’adresser à un parent resté au milieu de ceux qui marchent le nez pointé vers le sol, l’essentiel n’est pas de se faire entendre. Dans ce qui pourrait passer pour un soliloque, le but véritable, ma nièce, est de délivrer la parole qui défait les nœuds, brise les chaînes et éclaire la route du

marcheur. Alors, prends ton mal en patience pendant que ton ami se recueille devant la mémoire de son défunt père. Laisse-moi te parler. Parce qu'il n'y a que le pouvoir de la parole pour recoudre la camisole de l'honneur perdu sous le regard scrutateur des gardiens de la mémoire.

*

D'abord l'offensé. Avec un peu de chance, mon amour pour le Blanc eût été somme toute banal sans l'ombre écrasante de l'offensé : mon père.

Kena Kwete III, de son nom dynastique.

Il était puissant. Il était loi. La sienne propre. Des rives du Kasai aux plateaux du Sankuru, son sceptre, de l'éclat de l'ivoire d'où il était tiré, dressait la frontière entre le licite et l'abomination. La soumission et la conjuration. Sa voix, concert des métaux qui brise les forteresses de la lâcheté et envoie les fauves se terrer dans l'ombre, ne s'élevait au milieu de ses sujets que pour deux impératifs : bénir ou anéantir. Craint ? Cela aurait pu lui suffire. Mais il en fallait plus.

Il n'était pas de ces potentats qui envoient leurs officiers croiser le fer avec l'ennemi pendant qu'eux-mêmes font bonne chère à l'ombre des palais. Il avait, dès lors, gagné le respect du plus redouté de ses généraux. Tous les hommes l'avaient vu monter au champ d'honneur. Le front haut. Le buste bardé de cauris. Un javelot dans une main, un arc dans l'autre, un carquois débordant de flèches en bandoulière. Sous les psaumes et comptines de nos pleureuses revêtues de leurs plus beaux atours.

Partir, vaincre, revenir.

Sous les turlutaines du chœur sacré du sang des guerriers – ainsi appelions-nous le chœur des veuves et orphelines de Mushenge, la capitale du royaume.

*

Deux hommes ont fait de mon père la légende vivante qu'il est devenu. Les connaître t'aidera à comprendre pourquoi le roi Kena Kwete III portait

au fond de ses tripes le feu qui m'a consumée à l'orée de ma vie d'adulte. Tu sauras pourquoi être sa fille pour moi et sa petite-fille dans ton cas n'est pas le meilleur cadeau que la vie nous ait réservé à l'une comme à l'autre.

En remontant aux premiers jours de la dynastie des Nyimi¹, je te dirai que les braises ardentes que charriait le sang de mon père lui avaient été transmises par nul autre que le roi Woto, fondateur du royaume kuba, le plus illustre et le plus célèbre de nos ancêtres.

Il te faut connaître cet aïeul venu de l'extrême ouest avec force serviteurs, épouses et progéniture, qu'un roi imbu de sa toute-puissance avait défié sur les bords de la Sankuru. Le monarque lui avait lancé, à l'aïeul, ainsi qu'à ses compagnons d'errance, les mots suivants, après qu'ils eurent écumé savanes et forêts en quête de quelque royauté chancelante à soumettre : « Votre longue procession ne m'impressionne nullement, étrangers. S'il y a un seul homme parmi vous, qu'il traverse donc la rivière. Qu'il vienne jusqu'à cette roche sur laquelle j'ai posé mon pied. Qu'il pose sa main dessus, se saisisse d'une serpe et s'ampute l'index d'un seul coup, en me fixant dans le blanc des yeux. Alors je me soumettrai à lui. Assurément je lui céderai mon trône comme un chien se lève à l'approche de son maître. Je le hisserai aux commandes de cette armée que j'ai levée d'entre les baroudeurs des six tribus du Sankuru. C'est ma parole, la seule que j'aie, que je donne ici et maintenant devant les vivants et les disparus. »

Défi lancé sans atermoiements à la virilité des hommes.

Défi que Woto avait relevé. Notre aïeul payait ainsi dans le sang l'insigne privilège d'incarner le premier des cent vingt et un rois bakuba appelés à réaliser l'oracle que les marcheurs connaissaient par cœur, tant il avait rythmé chacune de leurs foulées vers l'inconnu. Oracle livré là-bas, sur les bords de l'océan d'où nos ancêtres partirent jadis vers le royaume ami du Portugal, de ces mêmes plaines d'où leurs descendants migrèrent vers l'est jusqu'à atteindre le cours inférieur du fleuve Kasai, déterminés à

ressusciter la magnificence d'antan, convaincus qu'éternels étaient les peuples vaillants, simulacre leur décadence.

Par ce sacrifice fondateur, le premier de la dynastie transmettait à ses successeurs, mon père Kena Kwete III compris, le devoir sacré de se hisser au faîte de l'honneur et de s'y maintenir quel qu'en fût le prix.

*

La deuxième figure patriarcale qui fit de mon père à la fois le mâle intraitable et le monarque redouté dont la réputation finit par traverser les fleuves n'est autre que ce grand patriarche qui allait lui céder le trône, son père le roi Mingashang Kwete II.

Toi qui es sortie diplômée de ton école de Kinshasa en sachant presque tout des batailles remportées par force royautés étrangères, toi que mon frère envoie au pays de nos maîtres d'hier décrocher ce grand diplôme universitaire qui le fait tant rêver, il te faut connaître Mingashang Kwete II, un homme dont la bravoure aveugla ses contemporains à la faveur d'un événement des plus mémorables dans l'épopée des Nyimi.

Faisons donc, Nyota ma nièce, un grand bond en arrière. Non pas derrière quelque mythe poussiéreux, mais bien dans la vérité entourant un événement survenu en l'an 1899.

Cette année-là, alors que mon grand-père Mingashang Kwete II venait à peine d'accéder au trône, le commandant de Luluabourg, la capitale de la province du Kasai, Dufour de son nom, proclama un édit. C'était une ordonnance comme il en tombait sur la tête de nos rois à cette époque, par laquelle le Belge exigeait des hommes valides du royaume kuba qu'ils livrent une quantité effrayante de céréales, de caoutchouc, mais aussi du bétail en paiement des impôts levés sur eux par Bula Matari. Je dois préciser que Bula Matari est le nom par lequel notre peuple désignait alors l'État colonial. Un nom d'origine kongo qui veut dire « casseur de pierres » et qui faisait référence aux grands travaux publics voulus par l'occupant,

notamment la construction de chemins de fer et de routes qui nous coûtèrent des vies par dizaines de milliers.

Mais revenons au commandant Dufour et à son édit qui allait mettre le feu aux poudres.

Le Belge, une fois son plan échafaudé, se tourna vers un chef mercenaire connu pour être l'allié du pouvoir central dans tout le Kasai et ses environs. C'était un forcené du nom de Nsapu Nsapu. À ce marchand de la mort et d'esclaves, Dufour demanda de lui fournir les forces d'intervention nécessaires à une mission qu'il savait à haut risque. Nul n'allait troubler la quiétude des Bakuba sans s'entourer de précautions, fût-il l'émissaire personnel du roi des Belges Léopold II, je peux te l'assurer, ma nièce. Pour s'en convaincre, il suffit de prêter oreille aux chœurs de nos veillées de célébration qui réenchangent, aujourd'hui encore, l'épopée des Nyimi.

Environ cinq cents guerriers armés de fusils arrivèrent ainsi dans la plaine de Domiongo où ils édifièrent, de nuit, un immense enclos ceint d'une palissade. Les hommes de Nsapu Nsapu convoquèrent ensuite les chefs locaux, leur brandirent l'édit signé de la main de l'officier de l'État indépendant du Congo et exigèrent d'eux soixante esclaves, cinquante pointes d'ivoire, quarante-deux chèvres, le contenu de cinq greniers remplis de céréales et quatre mille cinq cents balles de caoutchouc. Cette dernière exigence était d'autant plus incongrue que, contrairement aux contrées nordiques où s'étirait la grande forêt équatoriale, la culture de l'hévéa était en phase expérimentale chez nous. Il était dès lors impossible pour le plus vaillant des paysans bakuba de recueillir une quantité significative de cette sève blanche dont les témoignages des voyageurs et des déportés disaient qu'elle avait convoqué l'enfer chez les peuples bangala de l'Équateur.

Lorsque les patriarches refusèrent de payer ce tribut dont l'injustice et la démesure défiaient la raison, les mercenaires refermèrent la porte de l'enclos et les massacrèrent tous, du premier au dernier. Les assaillants se

livrèrent ensuite à des tueries généralisées, pillant et brûlant quatorze villages avoisinants, tandis que les nôtres gagnaient la brousse sous l'orage.

Pour ce crime qui allait permettre à mon grand-père de s'illustrer comme un digne descendant de Woto, un évangéliste noir américain du nom de William Sheppard reçut de la mission presbytérienne de la ville de Luebo le mandat de mener diligemment une enquête impartiale. Il fut donc dépêché dans notre territoire où plusieurs notables de la cour royale furent mobilisés pour lui apporter aide et assistance.

Ce Sheppard, homme au cœur droit et à la plume incisive, rapporta à ses commettants avoir dénombré quatre-vingt-une mains droites qui avaient été coupées par les assaillants et qu'il trouva en train de sécher au soleil. Ces trophées macabres seraient ensuite emportés jusqu'à Luluabourg par les expéditionnaires pour montrer aux officiels de l'État indépendant du Congo qu'ils avaient mis du cœur à l'ouvrage et fait payer aux Kuba leur refus de rendre à Bula Matari ce qui lui était dû. Le prêtre consigna dans son rapport avoir également vu de ses yeux soixante-six jeunes filles prisonnières dans un enclos où elles avaient subi toutes sortes de sévices que je te laisse imaginer.

Effarés, les missionnaires se rendirent chez Dufour et protestèrent vigoureusement, ne laissant pas d'autre choix au Belge que d'ordonner la mise aux fers du lieutenant de Nsapu Nsapu ayant dirigé l'expédition. Ce retournement de situation fit couler beaucoup de salive dans la région, car il scella aussitôt la fin des noces sanglantes qui avaient uni pendant plus d'une décennie Nsapu Nsapu le hors-la-loi à l'État colonial.

Tu pourrais dire, à juste titre, que rien de ce que je viens de ressusciter ne te renseigne de quelque façon sur la personnalité de celui qui transmit à mon père à la fois le sceptre royal et les traits les plus saillants de son caractère : la bravoure et l'obsession de la vengeance dès lors que l'honneur d'un monarque kuba avait été foulé aux pieds.

Revenons donc aux événements tragiques de Domiongo.

Entre le moment où le quatorzième village fut livré aux flammes et l'arrivée d'un messager à Luebo, mon grand-père s'empara de la corde de son arc royal que portait au cou la reine mère, ainsi que le prescrivait la tradition. Il prit la tête d'un bataillon de deux cents hommes armés jusqu'aux dents et marcha vers la localité la plus proche du pays de Nsapu Nsapu. Sans surprise, lui et ses guerriers furent accueillis par une armada qui avait été alertée par les guetteurs. Comme les forces dans les deux camps étaient égales en nombre, mon grand-père, le roi Mingashang Kwete II, sollicita de Nsapu Nsapu, qui avait pris personnellement le commandement de ses troupes, une explication entre hommes.

Un duel à mains nues.

Ne pouvant souffrir la moindre ombre qui eût été de nature à anéantir la légende qui précédait partout son cul de bâtard, le chef mercenaire consentit avec empressement. Mal lui en prit. Notre roi le surclassa en un tour de main, lui brisant la jambe droite comme on brise un bambou avant de le livrer aux flammes. Nsapu Nsapu, qui n'avait jamais appris de sa vie de chien errant que l'honneur d'un homme résidait dans la parole donnée hors de toute contrainte, rampa alors jusqu'au couteau que venait de lui jeter un de ses gardes du corps. Il s'en empara avant de profiter d'un moment furtif d'inattention de notre souverain pour lui lacérer l'abdomen.

L'hallali fut donné.

Sons de tambour.

Sifflements de corne de buffle.

Il n'en fallut pas davantage pour que l'herbe sur laquelle marchaient depuis des heures les guerriers des deux camps se changeât en rivière de sang. Une rivière qui endeuilla quarante et une familles chez l'ennemi, sept chez les nôtres.

Telle est l'origine de la balafre que porta jusqu'à sa mort ton arrière-grand-père Mingashang Kwete II. Tel est, surtout, le legs dont mon père, ton grand-père, Kena Kwete III, ne cessa de se prévaloir jusqu'au jour où,

dans la plus grande confusion, le destin nous sépara. Il s'en prévalait non tant par les mots, mais bien par ses faits et gestes, des plus significatifs aux plus anodins, concédant tout sauf sa témérité sans bornes, pardonnant tout sauf ce que son jugement souverain associait au crime contre l'honneur d'un monarque kuba.

Un roi kuba est un digne descendant de Woto ou il n'est rien du tout, pas même le pet d'un traîne-misère.

L'on compterait sur les doigts d'une main les lâches finis qui ont réussi à s'infiltrer dans l'ordre successoral des cent vingt et un rois de l'oracle prononcé en ce jour qui vit le soleil de la gloire se coucher sur la terre de nos origines lointaines. Ce jour où s'éteignirent à jamais les neuf étoiles qui, à chaque intronisation d'un souverain, brillaient d'un tel éclat dans la partie sud du firmament que le milieu de la nuit se changeait soudainement en aurore.

J'aurais tant aimé que mon récit sur les douloureux événements de Domiongo ne fût qu'une légende.

Ce que je t'ai relaté ne relève pourtant ni de la légende ni d'un de ces mythes qui bercèrent mes nuits d'enfance au campement d'initiation. Ceux-là attendront. Ce que je t'ai relaté est couché noir sur blanc dans les livres diffusés par ceux qui nous ont laissé les clés de la maison Congo un jour de 1960. Car, on a beau dire, le Blanc qui n'accorde que peu de crédit aux paroles qui enfourchent le vent s'est offert à travers l'écriture un serviteur de qui il peut tout obtenir, à commencer par le dernier mot. Jamais le Blanc, faudrait-il toujours se rappeler, n'aurait soumis la multitude qui reste couchée à ses pieds des siècles après qu'elle a crié « liberté » et dansé le cha-cha du *dipanda*², s'il n'avait au préalable écrit son histoire à sa place. Un serviteur qui dispose d'un si grand pouvoir, pendant que les épopées des uns se diluent dans le temps et que les échecs des autres se changent en triomphes, est un allié que nous avons le devoir impérieux de faire nôtre. C'est notre chance, peut-être la seule, de nous accrocher à la chevauchée

d'un siècle qui a refusé depuis longtemps de négocier avec nous la vitesse des jours. Ce n'est donc pas moi qui blâmerai mon frère de s'être endetté pour t'envoyer en Belgique dans l'espoir qu'une grande université t'ouvre ses portes et te gratifie d'un pouvoir dont aucun de tes ancêtres aujourd'hui disparus n'imagina jamais l'étendue.

Et si le savoir que tu auras acquis au terme de tes études devait embrasser les récits que l'Éternité tarde à verser à la connaissance du grand nombre, ici comme ailleurs, alors l'Esprit du perroquet, notre totem commun, en plus de terminer dans l'harmonie ce qu'il a commencé dans le secret, aura exaucé la plus intime de mes suppliques.

*

Sous les traits de mon père se cachait un roi nègre sous tutelle parmi tant d'autres, ont prétendu certaines langues sur les terres du Kasai où Kena Kwete III ne compte pas que des courtisans. C'est oublier que c'était un homme qui se sentait foncièrement libre dans ce monde qu'il s'était bâti au plus profond de son âme, là où aucune arme de Bula Matari ne pouvait être déployée. Malgré le choix que je dus faire entre la déchéance loin de sa cour et les affres de sa fureur, je ne pourrais lui contester cela.

Ivre de pouvoir, continuent de clamer ses dénigreur, moquant au passage son aura déclinante.

Je ne saurais nier que de pouvoir il ne lui restait que le reliquat que les Belges avaient bien voulu lui concéder. Miettes de grandeur. Assez, cependant, pour que ses mots trop souvent précèdent l'horreur.

Et si tu ne devais retenir qu'une chose pour cerner le pourquoi de ma présence dans ce cimetière situé aux antipodes de la capitale de notre royaume, retiens que tout repose à la fois sur mon amour éperdu pour un étranger sulfureux et sur l'idée que ton grand-père se faisait de son honneur. Une idée qui aurait pu contenir les firmaments. Une idée qui ne pouvait

engendrer que furie et aveuglement. De l'honneur de Kena Kwete III, roi des Bakuba, a jailli l'épée qui allait couper ma vie en deux.

-
1. Roi(s), chez le peuple kuba.
 2. « Indépendance », en lingala.

Fils et filles tirés de la côte de l'honneur. Envers et contre tout, notre sang depuis toujours nous conjure de donner des gages à une prédestination remontant aux origines du royaume kuba.

Comme une alerte, ma naissance, déjà, se fracassa contre l'honneur du roi Kena Kwete III. Je suis née de la première de ses treize épouses comme ton père. La seule princesse du sein de ma mère. Sortie du ventre de la reine mère non pas tête la première comme tous les enfants du monde, mais les pieds par-devant.

C'était une période de turbulences.

Mon oncle, le prince Osako, venait de se porter volontaire auprès de Bula Matari. Contre l'avis de tous. De son propre gré, ce malabar qui aurait pu terrasser un rhinocéros d'une chiquenaude avait choisi d'aller combattre les Allemands sous des cieux dont ses aïeux n'avaient jamais entendu parler. Si, en Europe, ceux que l'on appelait les nazis en faisaient voir de toutes les couleurs à leurs contemporains, chez nous, Bula Matari mettait tout sens dessus dessous. Des royaumes vacillaient, d'autres disparaissaient purement et simplement, après une longue agonie faite d'outrages et de vexations. Le prince, avant de rejoindre les mobilisés et de prendre le chemin des tranchées, était allé voir le roi. Il lui avait déclaré que les Africains avaient de toute manière perdu la seule bataille qui vaille : celle qui faisait se tenir debout.

La bataille de l'honneur.

Le temps était venu d'entériner le fait accompli. Notre devoir était dorénavant d'aider le vainqueur à modeler les terres ancestrales selon les plans conçus depuis les rivages d'où étaient partis ceux par qui la défaite nous était tombée sur la tête : explorateurs rompus dans l'art de négocier, missionnaires détecteurs d'esprits maléfiques et autres trafiquants amoureux de l'ivoire et de l'artisanat. Convaincu d'être habité par une sagesse longtemps censurée, oncle Osako y alla d'une profession de foi : « Se mesurer au phacochère est acte de bravoure, Nyimi. Bomber le torse face à la foudre est sottise pour le commun des mortels, forfaiture pour un souverain. »

Mon père ne l'entendit guère de cette oreille. Peu importe que le Congo entier se soit rendu sans coup férir aux rois successifs de la couronne de Belgique. Peu importe que ce monarque allemand d'effroyable renommée soit hanté par le rêve sinistre de se draper d'un manteau fait des peaux arrachées sur les dos des princes entourant son empire. Le roi des Bakuba voulait tenir tête. À sa manière. Faire du royaume hérité de ses aïeux un îlot de fierté au cœur de la province du Kasai. Continuer à se soumettre aux lois de l'administration coloniale sans renoncer à sa dignité. Veiller à ce que ses sujets paient leur dû à Bula Matari, mais qu'en échange ce dernier les traite selon les règles millénaires de la justice divine, qu'il savait supérieure à celle des mortels. S'il ne pouvait leur éviter une humiliation devenue pitance, en quoi était-il leur protecteur ?

L'honneur. Ce qui fait se tenir debout.

Au terme d'âpres tractations, revenant sans cesse sur l'affront que fut le massacre perpétré sur notre sol par les hommes de Nsapu Nsapu, il avait obtenu de l'occupant que, sur l'étendue du royaume kuba, le fouet soit réservé à trois catégories de criminels à l'exception de tout autre délinquant : les abuseurs d'enfants, les violeurs et les zoophiles. Quand il donnait des gages de soumission, il réclamait et obtenait une fois sur trois une contrepartie qu'il exhibait fièrement à son Conseil.

Il était un monarque debout. Il entendait le rester.

La formule par laquelle s'achevait toute cérémonie publique où il pontifiait d'une envolée incantatoire à l'autre se voulait sans équivoque : « Le coq a deux genoux, certes, mais personne ne l'a jamais vu les plier à la manière du chien pour quémander une graine de maïs. »

*

Ce matin-là, pour faire entendre raison à son frère avec qui il avait longtemps entretenu une relation orageuse, le roi lui confia avoir consulté son oracle. Le préposé au culte des ancêtres, du fond des calebasses où reposaient les coquillages diseurs de vérité, lui avait annoncé quelques jours plus tôt qu'à Léopoldville se lèverait bientôt un être qui n'aurait d'ordinaire que l'apparence. De l'ethnie voisine tetela, du nom de Lumumba, l'inconnu pisserait sur l'appétit de Baudouin I^{er}, le jeune roi des Belges. De la Belgique il conchierait le joug. De sa voix de prophète, annonçaient les mânes, l'homme appelé Lumumba donnerait injonction aux peuples de tout le Congo de redresser leur dos longtemps courbé. Le prophète noir n'aurait pour toute arme que les mots qui jailliraient des profondeurs de ses tripes, des recoins les plus illuminés de son âme tourmentée. Des mots d'espérance. Des mots de feu qui souffleraient les braises sous les haillons de l'occupant. Des mots plus libres que le tonnerre. L'Afrique tout entière entendrait résonner sa voix. La nation noire en serait ébranlée.

« Viendra le jour où la terre du Kongo s'enivrera de son sang, tandis que se lèvera à l'horizon l'aube écarlate de la Liberté. Mais avant le coup fatal qui répudiera la nuit noire de la soumission, la sueur de son front se mêlera aux torrents du fleuve Dignité. Reverdira alors, exubérante et majestueuse, la canopée de la forêt sacrée que viola naguère le fourbe nommé Stanley¹. »

Le roi exhorta le prince Osako à prendre son mal en patience. Jusqu'à ce que les comptines du chœur sacré du sang des guerriers annoncent le jour du prophète. Il l'implora de ne pas s'engager dans la Force publique, bras

armé de l'occupant, pour une guerre qui n'était pas la leur. Pour un nœud qu'il appartenait aux Blancs et aux Blancs seuls de défaire. Ou d'en périr. L'hippopotame qui assistait à l'assèchement des eaux de son sanctuaire fluvial allait-il sacrifier son propre sort pour aller se jeter à corps perdu dans le duel opposant le buffle à l'éléphant ?

– J'ai bien peur que ta grande sagacité ne s'arrête là où commence ma petite lucidité, Kena Kwete III, fils de ma mère. Cela pourrait te sembler fou, mais les guerres des Blancs sont bel et bien les nôtres.

– Je suis le frère qui a vu le soleil avant toi, pour être ton roi, Osako. Que Nsapu Nsapu et ses laquais resurgissent des cendres, reviennent ici nous narguer, et que tu prennes la tête de nos hommes, quoi de plus noble ? Mais vas-tu me dire au nom de quoi tu voudrais livrer ta poitrine au feu de ce monarque étranger avec qui nous n'avons pas un début de différend ?

– Les Belges sont les ennemis de l'Allemand. Le Congo belge appartient à la Belgique comme hier l'État indépendant du Congo était un cadeau de Léopold II à lui-même. Tu n'es pas sans le savoir, puisque le successeur de Dufour et ses maîtres de Léopoldville complotent pour te retirer le titre de roi. Ils s'apprêtent à retirer le rang de royaume au pays du Sankuru, et à Mushenge, siège du grand totem royal et des cérémonies les plus significatives de notre peuple, le statut de capitale.

– Paroles !

– Si ce n'étaient que paroles ! Voilà des années que les Belges ont pondu une loi qui a morcelé beaucoup de nos royaumes en petites loques honteuses nommées chefferies. Et qui est juché au-dessus de chacune des chefferies qui nous entourent ? Un sous-fifre qui ne doit allégeance qu'à Bula Matari.

– De la crotte de chauve-souris. Pas de quoi remuer un lion au repos.

– Notre grand-père était un monarque absolu. Le couteau de jet dans sa main et les plumes d'aigle dans sa tignasse criaient aux quatre vents sa toute-puissance. Tu es un roitelet en sursis, Kena Kwete III. La vérité n'est-

elle pas sortie de ta propre bouche ? Les eaux qui te servaient de sanctuaire n'en finissent pas de se dessécher, siphonnées par plus fort que toi et moi réunis. Sauf si tu réussis à t'allier au puissant Mwant Yav, roi des Lunda, tu es condamné à t'accrocher à une illusion de pouvoir qui ne durera guère plus que les vies de dix moucheron alignées de bout en bout. Vas-tu te réveiller avant qu'il ne soit trop tard, fils de ma mère qui espère cacher sa nudité au fleuve dans lequel il vient de plonger ?

Oui, le prince narguait son roi. Devant l'aîné, le cadet levait ostensiblement le petit doigt. Galvanisé par un culot propre aux crapules, le voilà qui dirigeait l'index vers l'œil enflammé de celui qui, vingt-six années plus tôt, lui ouvrit le sein maternel.

– Je suis qui je suis et pas un seul jour je ne serai le traîne-misère que le Blanc prétend que je suis. Kena Kwete III, fils de Mingashang Kwete II, descendant du Preux Souverain Woto, voilà qui je suis. Ma terre est un royaume dont le prestige fut chanté par tout ce qui respire sur les terres du Kasai et du Sankuru, avant que l'homme blanc lui-même se voie obligé d'en témoigner dans ses écrits. Ai-je besoin de te le rappeler, Osako-lacouardise-sur-pattes ?

– Entre l'homme blanc et toi, soleil agonisant qui croit trouver salut dans l'injure et la bravacherie, de royaume il n'y en aura bientôt qu'un : la Belgique.

– Paroles !

– De roi il n'en restera bientôt qu'un : Baudouin I^{er}. Tu parles de postérité ? À plat ventre nous nous sommes couchés le jour où, à l'homme blanc qui venait d'échouer sur nos côtes, certains de nos monarques cédèrent la terre après avoir foulé aux pieds la sagesse des anciens ; laquelle sagesse, depuis la nuit des temps, nous enseigne qu'à l'étranger tu prêteras un vêtement, tu offriras un lit, mais jamais, jamais ta femme tu ne céderas. Car une fois qu'il l'aura essayée, ta femme, eh bien, l'étranger la mettra enceinte, et une fois qu'il l'aura mise enceinte, tu auras beau courir les

sorciers les plus réputés, tu n'en croiseras pas un qui puisse conjurer le sort. Rien ni personne ne pourra sortir du ventre de ta femme la semence reçue de l'étranger, c'est cela la vérité, la seule, il n'y en a pas d'autre qui tienne. Voilà quand, où et par qui nous avons perdu la manche la plus décisive de la bataille, Kena Kwete III. La terre, mère nourricière de nos arrière-petits-enfants, a été cédée à l'homme blanc qui y a aussitôt planté la graine de notre servitude. Quant à ton oracle, il s'agit d'une fumisterie, rien de plus, il n'y a pas trois façons de dire les choses. Un Otetela du nom de Lumumba ? Sauf mon respect pour nos amis missionnaires, tu l'attendras comme ceux qui vont à la catéchèse attendent la venue sur nos terres du charlatan qui aurait marché sur les eaux du Jourdain devant témoins.

– Ainsi parle le prince kuba qui a vendu son âme au Dieu des missionnaires ! Et du haut de cette montagne de muscles qu'une femme prendrait pour un gage de virilité, celui que ma mère n'aurait jamais dû laisser venir sur cette terre qu'il souille de sa couardise ose narguer un descendant de Woto !

Le coup partit.

En portant la main sur son frère, le roi venait de perdre son sang-froid. Pour la première fois dans l'histoire des Bakuba, un prince du sang ne resta pas stoïque après avoir essuyé un châtiment physique de la part d'un monarque en furie. Pour la première fois depuis que le totem royal et le masque moshambwoy sanctifiaient les paroles et les actes de nos guides éclairés, un sujet s'en prit au souverain en son palais.

Au cœur du pouvoir.

Sacrilège, ma Ndoyi. Sacrilège. Pour y mettre fin avant que la nouvelle ne se répande dans tout le pays kuba, il fallut l'intervention d'un tiers. Déjouer l'irréparable. Ma mère, la seule personne qui avait suivi la joute depuis sa case attenante, s'oublia. Enceinte de huit mois, ma mère se précipita vers les deux frères et tenta de s'interposer. Elle menaça de s'exhiber sur la Grand-Place de la Palabre dans le plus simple appareil. Ni

l'un ni l'autre des deux protagonistes ne lui accorda le moindre regard. Ma mère m'oublia. Au risque de s'exposer au pire. Elle fut atteinte au mauvais endroit, Nyota. Se mit à perdre les eaux. Les sages-femmes accoururent. Sur leurs talons, les prêtresses bardées des fétiches protecteurs et du masque bombo.

Je poussai mon premier cri dans les minutes qui suivirent. Au même moment, dans la forêt de Bena Nyimi, un jeune prince qui traînait une réputation de piètre chasseur depuis son initiation six ans auparavant captura un perroquet de la taille d'un aigle royal.

Je naquis les pieds par-devant. L'enfant trouble-guerre. Témoin direct de l'honneur perdu par le roi des Bakuba. Un roi à la fois humilié et mortifié par la lâcheté de son propre sang. Ce qui n'empêcha pas le Nyimi, lorsqu'il me souleva de ses bras pour la première fois, d'accompagner la bénédiction paternelle de l'incantation dont je me souviendrais dix-neuf ans plus tard, en foulant le sol du parc du Heysel à Bruxelles : « Parce que le monde t'a accueillie ce jour en témoin de l'inexpiable, tu seras un homme, ma fille ! »

*

Il fallut attendre 1957, l'année de mes dix-huit ans, pour qu'à mon tour je sois rattrapée par le poison qui avait jailli de l'honneur bafoué à ma naissance.

Alors que devant les saisons de pluie s'inclinaient les jours de sécheresse pour que du ciel nous viennent les larmes utiles à la moisson, à mesure que je quittais le pays de l'enfance et humais le parfum de l'âge des fleurs sauvages, les commentaires allaient bon train sur mon apparence. En ces années où la foi chrétienne s'immisçait dans tout, délogeait sans ménagement mythes et légendes que les nôtres croyaient gravés sur les étoiles, ma prétendue beauté, sur laquelle je n'eus jamais le moindre pouvoir, fut ainsi qualifiée tantôt de divine, tantôt de diabolique : « Tshala

Nyota, la petite dernière du roi, n'est pas une femme en devenir, ne vous y trompez pas. Voilà une calamité contre la paix et la tranquillité. Voilà un ouragan en gestation pour le pays du Kasai et du Sankuru. »

Il y avait dans notre langue cette chansonnette qui chemina jusqu'à mes oreilles, sans que je sache à quoi pouvaient bien ressembler les lèvres qui l'avaient livrée à l'emballlement irréfléchi propre à la multitude : *Afin d'échapper aux milliards d'yeux / Qui nuit après nuit / Réclament à la voûte céleste / Le secret de sa splendeur / Une grappe d'étoiles / A trouvé refuge / Dans les profondeurs des yeux / De Tshala la princesse / Qu'allons-nous dire / Gens du Pays / Qu'allons-nous faire ? / Si vous connaissez la réponse / Soufflez-la au coq / Qu'il nous la chante avant que n'éclore l'aurore.*

Et il y avait aussi toutes les supputations sur l'oiseau rare à qui mon père, magnanime et bon seigneur quand ça lui chantait, donnerait ma main.

Ma main pour une alliance.

Comme le voulait la tradition, c'est ma tante Mengi, sœur aînée de ma mère, qui vint me voir au lendemain de mes premières menstrues pour me parler de cet oiseau rare. Il s'agissait, devrais-je apprendre, du jeune prince des Lunda. De cinq ans mon aîné, il avait d'abord été envoyé au petit séminaire des Pères Scheutistes, avant que son monarque de père, Mwant Yav, ne change d'avis à la suite d'une querelle l'ayant opposé à l'évêque de son diocèse. Mon père, qui rêvait plus ou moins secrètement d'une alliance avec le puissant Mwant Yav afin de renforcer sa stature vis-à-vis du nouveau gouverneur général du Congo belge, croyait tenir en ma personne une monnaie d'échange à nulle autre pareille.

Ma main contre la promesse d'une reviviscence.

Tante Mengi m'en parlait les yeux pétillants de bonheur. Du haut de mes treize ans, elle me vendait « le mariage dont parlera tout le Congo belge, de Thysville dans le bas-fleuve à Élisabethville aux sources du Lualaba, en passant par Léopoldville la capitale ».

– Je suis encore à l'école, tante Mengi. Les bonnes sœurs disent que je suis une élève modèle et c'est pour cela qu'elles m'aiment beaucoup. Mère supérieure, sœur Marie-Clémentine, disait l'autre jour que je suis la femme dont notre pays aura besoin, « quand le destin du Congo échoira à ses filles et fils ».

– Veux-tu être une élève modèle qui boit les paroles des bonnes sœurs ou une princesse qui honore sa lignée ?

– Même si sœur Marie-Clémentine n'avait pas prononcé ces paroles, les garçons ne m'intéressent pas.

– Les bonnes sœurs ont choisi d'offrir leurs seins et leur vagin à leur Dieu. Je n'ai pas de leçon à leur donner, pas plus que je n'en attends de leur bouche. Mais si ton père, mon roi, a rechigné à t'envoyer à la catéchèse, c'est avant tout pour que tu te tiennes loin de leurs fadaises.

– Ce ne sont pas des fadaises, tante Mengi. Tu devrais prêter ne serait-ce qu'une oreille aux Saintes Écritures.

– Ne manquait plus que ça : voilà donc une fille de Nyimi conseillant à l'abeille de prêter oreille à la mouche pour se faire expliquer que le caca est meilleur que le nectar. Fadaises ou pas, mon devoir n'est pas de me mêler de ce que pensent ces femmes qui n'ont jamais écarté les cuisses pour honorer la vie. Mon devoir est de préparer la princesse que tu es à te montrer digne de ton père le roi, de ta mère la reine et de tout le peuple kuba grâce à un mariage qui brille de mille feux. Un mariage qui permettra à ton royaume de continuer sa marche sur le chemin tracé dans les astres par Bumba Chembe, le Créateur.

*

Elle se mit alors à me raconter comment, dans l'histoire des Bakuba, les femmes avaient toujours été le cœur vibrant de la monarchie. Comment, sous le règne de Woto, fils du Ciel et de la Terre qui continue à se réincarner dans ses successeurs, la femme s'était vu concéder une place des plus

prépondérantes. Elle à qui le roi fondateur apprit la technique de production du feu par friction, ce qui en fit le pilier de notre société. Une société qui allait embrasser le matriarcat grâce au douzième souverain qui récompensa sa fille aînée pour l'avoir couvert d'un pagne un jour de beuverie en faisant de ses petits-enfants ses successeurs, déshéritant de ce fait sa propre progéniture masculine.

Ainsi la femme devint-elle notre soleil levant.

Tante Mengi m'expliqua comment cette succession matrilineaire finit par ensevelir le patriarcat, d'où la longue lignée des reines mères et des reines régentes au sein du royaume. L'une de ces femmes emblématiques, la reine mère Ngokady d'heureuse et éternelle mémoire, célèbre pour avoir participé activement à l'émergence artistique du royaume, fit des forgerons et des sculpteurs les porte-flambeaux du prestige de la royauté et du peuple dans son ensemble, me révéla ma tante. C'est à elle, me confia-t-elle, que l'on doit en grande partie le rayonnement de l'art statuaire kuba sous des cieux aussi éloignés que l'Amérique du missionnaire William Sheppard, ou l'Allemagne contre laquelle voulut se battre le prince Osako. Un art qualifié d'inégalé dans toute l'Afrique en dessous du Sahara par les voyageurs qui se sont intéressés tôt à notre patrimoine, allant, d'élucubrations en supputations, jusqu'à lui prêter une origine remontant au lointain pays des pharaons.

Emportée dans son élan, tante Mengi me révéla comment, malgré tout, certains esprits au sein de la gent masculine, nostalgiques d'un ordre alors révolu, utilisèrent un incident fortuit pour faire valoir une prétendue incapacité de la femme à exercer des fonctions officielles durant certaines périodes d'abord, en tout temps par la suite. Elle me confia ainsi qu'un beau jour, une de nos reines mères eut ses menstrues en pleine réunion du Conseil, ce qui n'échappa guère à la curiosité de ces mufles. De conciliabules en conspirations, ces esprits hostiles à l'influence accrue des matriarches dans la conduite des affaires du royaume se servirent de cette

chose aussi banale qu'un pet impromptu pour prendre leur revanche et réduire à néant des décennies de concorde.

Un monde s'éteignait. Un autre, ténébreux et impitoyable, se déployait.

Pour la sœur aînée de ma mère, si les nôtres n'avaient guère réussi à préserver la belle harmonie entre les hommes et les femmes instituée par nos reines mères d'antan, ce ne sont pas les bouleversements qu'avait entraînés l'arrivée sur nos terres de l'homme blanc qui allaient arrêter notre course vers la plus sombre des incertitudes. Il appartenait dès lors aux princes de se montrer dignes du sang de Woto le Preux Souverain et fondateur du royaume kuba, tandis que les princesses se devaient de se hisser à la hauteur du prestige que les femmes de légende d'autrefois avaient conféré à la dynastie des Nyimi.

Point de chèvre dans la progéniture du lion.

Pour conclure, tante Mengi reprit une maxime que je connaissais pour l'avoir entendue plus d'une fois au cours de ma réclusion initiatique : « Nuit et jour le fleuve poursuit son voyage vers l'embouchure. Quiconque se tient sur la berge en espérant surprendre les torrents rebroussant chemin vers la source n'a rien compris aux murmures des montagnes. »

– Je sais que le nom Tshala Nyota m'a été donné pour que je me rappelle dans quelle direction coule le fleuve de notre épopée. Si cela peut te rassurer, sache que je ne ferai pas honte aux montagnes sacrées d'où m'observent nos aïeules. Douterais-tu de moi, ma tante ?

– Personne ne doute de toi, Tshala Nyota Moelo ma nièce. Tu as treize ans. Ton père a promis au roi des Lunda que le mariage entre toi et le jeune prince Mwanza aurait lieu au début de la saison sèche qui sanctionnera tes dix-huit brindilles. Bien entendu, tes bonnes sœurs seront conviées à la grande célébration, de même que les administrateurs du district et du territoire en fonction.

Il n'aurait servi à rien de se battre.

Mon père tenait à son honneur comme à son totem royal. Il tenait à la grandeur de son royaume qu'il ne pouvait imaginer s'étioler pour se muer en obscure chefferie perdue aux confins du Congo belge. Le seul homme, aux dires de ma mère et de ma tante, qui aurait pu lui tenir tête était parti se mesurer à un ennemi aussi redouté que nébuleux. L'administrateur du territoire avait fait dire à mon père que le périple du prince Osako l'avait conduit en terre d'Abyssinie. Là-bas, lui avait-il annoncé, les hommes de la Force publique et leurs alliés venus des quatre coins du monde livraient la mère de toutes les batailles non pas aux Allemands, mais aux Italiens. Mon père ne chercha pas à comprendre par quel tour de passe-passe l'ennemi qu'on lui avait vendu au départ s'était incarné dans un autre, tout aussi lointain et tout aussi insondable.

Il avait d'autres soucis.

Derrière le chercheur de guerres, le roi Kena Kwete III était en passe de se muer en un fleuve impétueux. Mais par ce fleuve je ne m'imaginais guère être emportée telle une plume d'hirondelle livrée à la furie des éléments. Ni à treize ans ni cinq ans plus tard. Ayant pour seule obsession de quitter l'école des bonnes sœurs avec les meilleures notes possibles, je bouchai mes oreilles, fermai mes yeux au futile et laissai le temps convoquer l'impensable : l'amour de ma vie.

1. Henry Morton Stanley, né John Rowlands, journaliste et explorateur britannique à qui Léopold II confia en juin 1878 la mission d'acquérir pour son compte personnel les terres qui constitueraient plus tard l'État indépendant du Congo.

Il s'appelait René. René Comhaire.

La première fois que je le vis, mes condisciples de l'école Sainte-Marie-de-la-Miséricorde et moi étions dans la chapelle Notre-Dame. Sœur Marie-Clémentine Bayet, que nous appelions Mère supérieure, nous apprenait de nouveaux chants en prévision de la visite de l'évêque de Luebo, monseigneur Paul Goethals. Dehors, un soleil incandescent cheminait avec nonchalance vers le flanc de la savane, dessinant au pied des arbres et des bâtiments des ombres massives et difformes. Une de ces journées qui, tout en étant pareilles aux autres, n'en restent pas moins habitées par quelque chose d'unique qui plantera à jamais dans la mémoire jusqu'au ronronnement de la brise sur l'herbe des champs.

Une année auparavant, grâce à l'intercession de tante Mengi qui espérait ainsi me voir fléchir sur les épousailles à venir, j'avais obtenu de mon père d'intégrer le pensionnat des filles dans la capitale du district. J'avais fait valoir que, pour mes deux dernières années scolaires, l'internat offrait la meilleure des garanties à qui voulait maîtriser les dernières techniques de couture. Ma famille le savait, la coupe n'avait plus aucun secret pour moi depuis bien longtemps.

Non sans mal, le Nyimi s'était laissé convaincre, tout en mettant en garde mon improbable alliée : si quelque incident malheureux devait résulter de ce départ pour la ville voisine, tante Mengi en répondrait personnellement. Dans la bouche du roi Kena Kwete III, ça voulait dire ce

que ça voulait bien dire. Il ne m'était resté qu'à jurer sur la tête de feu la reine mère Ngokady que je me conduirais sagement. Que j'aborderais Luebo autant dans le respect du legs ancestral que dans celui des règles draconiennes des sœurs de Notre-Dame. Ce à quoi ma tante avait répondu par un regard en coin qui scellait, dans le non-dit, un pacte de solidarité dont la trahison, si elle venait à prendre forme, nous exposerait l'une autant que l'autre au courroux royal.

Demeurer, en toute circonstance, ce fleuve qui coule vers l'embouchure et qui jamais ne cherche à rebrousser chemin.

Une année s'écoula dans une routine plutôt banale. Je l'avais passée entre les leçons que nous dispensaient les bonnes sœurs désireuses de faire de nous « des futures épouses comme il faut, mais surtout des femmes utiles au Congo de demain » et la catéchèse. Malgré de fortes réserves exprimées par mon père, j'avais tenu à assouvir une envie irréprensible de plonger dans la lecture de la Sainte Bible. Il faut dire que les histoires entendues de la bouche de certaines de mes amies à Mushenge m'avaient suffisamment intriguée pour que je veuille en apprendre davantage. Ainsi de la femme juive tombée enceinte sans avoir jamais couché avec son fiancé, lequel, néanmoins, n'y trouva rien à redire, adopta l'enfant d'un parfait inconnu et voulut en faire un honnête menuisier. De ce roi qui envoya au combat le serviteur dévoué dont il convoitait l'épouse dans le dessein surnois de le faire tuer par une main plus vaillante que la sienne propre. De cet autre roi qui régla de la manière la plus inattendue un conflit entre deux femmes qui se disputaient un nourrisson qu'il leur proposa de découper en deux morceaux. Exactement comme dans nos champs l'on découpait un tubercule de manioc avant de le confier à l'eau du marigot.

Reste que je me gardai de mentionner ce bris de contrat dans mes discussions avec les miens. Alors qu'ils me pressaient de toutes sortes de questions lorsque je retournais passer mes vacances à la cour, je me limitais à leur livrer des anecdotes qui les faisaient rire ou soupirer de dégoût, selon

le sujet. Ainsi ma mère, mes cousines et mes tantes s'esclaffèrent-elles le jour où je leur rapportai que tous les matins, les garçons de l'école des Pères Jésuites qui occupaient le terrain en face de l'église d'où nous pouvions les voir marcher en rang d'oignons chantaient à tue-tête en différents dialectes du Kasai : *Nous serions les esclaves des arabisés / Les Belges nous ont sauvés / Nous serions toujours dans les ténèbres / Les Belges nous ont apporté la lumière / La la la la / La la la la*. Ou cette autre ritournelle : *Autrefois nous étions des idiots / Avec les vices tous les jours / Des chiques aux pieds / La tête pleine de teignes / Merci nos révérends pères*.

Ce à quoi ma mère avait répondu avec son sens bien consommé de la gouaillerie, dans un rire qui faisait bondir sa poitrine généreuse : « Ils sont quand même incroyables, vos Belges ! Nous étions peut-être des idiots, mais pas au point de choisir pour divinité un rancunier qui se vante du privilège de rôtir dans les flammes éternelles ses propres enfants. »

*

La première fois donc que je vis René Comhaire, sœur Marie-Clémentine nous apprenait une chanson dont je n'ai jamais oublié les paroles. C'était la chanson *Le monde ancien s'en est allé*. Alors que nous en reprenions le refrain pour la énième fois sans parvenir à contenter l'ouïe ô combien fine de sœur Marie-Clémentine, une sœur plus jeune, sœur Perpétue, que nous avions surnommée à son insu sœur Prêtez-Lui-Deux-Seins, fit son entrée dans la chapelle. Elle murmura quelque chose dans l'oreille de notre dirigeante de chorale dont les traits du visage se figèrent aussitôt.

Nous apprîmes alors que nul autre que l'administrateur du district venait d'arriver chez les sœurs et qu'il allait se présenter à la chapelle d'un moment à l'autre. Sœur Marie-Clémentine nous expliqua que monsieur René Comhaire de son nom voulait s'assurer que tout était fait avec le sérieux requis en vue de la visite de monseigneur Paul Goethals, qu'il

accompagnerait quelques jours plus tard à notre école. Mère supérieure ajouta qu'il était de la responsabilité de monsieur Comhaire de faire en sorte que cette visite soit l'événement le plus mémorable de cette fin de l'année 1957 dans tous les diocèses du district du Kasai. Elle espérait que l'on en parlât tant à Léopoldville qu'à Bruxelles et dans toute la métropole.

Le dignitaire belge arriva une demi-heure plus tard, sans escorte. Il lui fut donné d'entendre seize filles indigènes, issues pour l'essentiel de l'aristocratie locale, fredonner des chants liturgiques sous la lumière tamisée du soleil couchant qui se glissait par faisceaux obliques à travers les arcades du cloître de la chapelle Notre-Dame. Autant de litanies, me confierait-il plus tard, qui lui rappelèrent sa prime jeunesse à Namur, la ville qui le vit naître. Avant de quitter les lieux dans sa voiture noire qui semblait tout droit sortie de l'usine tellement elle scintillait au loin, le Belge s'autorisa quelque chose qui n'allait dévoiler sa signification que des semaines plus tard. Après nous avoir chaleureusement félicitées pour « les voix les plus belles de toute la colonie », après avoir courbé légèrement le dos pour serrer la main de sœur Marie-Clémentine, il était revenu sur ses pas.

Dans la chapelle vidée des choristes, le luisant du crépuscule s'effilochait sous un voile diaphane, tandis qu'au loin, dominant le murmure du vent et les gazouillis des chauves-souris, le dernier chant du coq conjurait les femmes de ranger pilons et mortiers pour s'activer en vue du dernier repas de la journée. C'est te dire si ce moment m'est à jamais inoubliable.

Il avait marché jusqu'au prie-Dieu qui séparait l'autel de la sacristie. Il s'était approché de moi et de mon amie Kisita qui me tenait par la main. Monsieur Comhaire m'avait adressé des mots enrobés de mystère, alors qu'il plongeait ses yeux étrangement bleus au fond des miens : « Je t'ai aperçue pour la première fois voilà une semaine. Je passais devant l'école et tu étais assise au pied du grand portail avec ton amie ici présente. Je viens

tout juste de me faire dire que ton nom est Tshala. Plutôt mélodieux. Mère supérieure m'a dit grand bien de toi. Pour ma part, je n'ai jamais vu dans les yeux d'une seule femme de ce pays autant de bijoux, de promesses de sensualité et d'intelligence que ce que je découvre à cet instant. »

Vertige.

Je reculai pour tenter d'échapper à la sensation confuse qui s'emparait de moi. Pendant que mon amie prenait ses jambes à son cou, René Comhaire me tint par la main, d'un geste à la fois ferme et tendre. Il articula : « Elle est belle et reposante, l'innocence, jeune fille. Mais elle n'est rien, mais alors rien du tout en comparaison des ailes qu'offrent la connaissance de son propre corps, l'écoute de ses propres sens, l'abandon. Je suis certain que nos chemins se recroiseront bientôt. J'habite à quinze minutes d'ici. Mais la prochaine fois, ce ne sera pas l'administrateur du district René Comhaire qui s'adressera à Tshala. Ce sera Kunyaza, mon double, si je peux l'appeler ainsi. »

Il sourit, me caressa la joue gauche du revers de la main et fit demi-tour. Il s'en alla rejoindre Mère supérieure qui l'attendait devant son carrosse. Intriguée par ce qui venait de se passer, troublée par les paroles que je venais d'entendre, je demeurai interdite.

Incapable de placer un pied devant l'autre.

Quelques minutes plus tard, mon amie Kisita revint à l'intérieur de la chapelle. Elle allait me sortir de ma torpeur :

– Il t'a...

– C'est vrai, il m'a touchée sur la joue.

– Ce Blanc qui fait trembler tout le monde, ce Blanc qui peut claquer des doigts et dire à tous les Noirs de Luebo : « Allez donc vous jeter dans la Kasai ! » et se faire obéir... Il t'a caressé la joue. Il t'a laissé sur le corps son parfum. Ce Blanc t'a dit en ma présence qu'il avait vu pour la première fois dans les yeux d'une Négrresse le soleil, la lune, les étoiles...

– Il n’a jamais prononcé ces mots, Kisita ! Il faut toujours que tu en rajoutes.

– Il n’a jamais prononcé ces mots insipides, c’est vrai. Les siens étaient plus beaux, plus forts, plus dangereux. Et pourquoi personne, aucun homme, aucun garçon n’a jamais puisé au fond de son cœur un seul de ces mots pour me parler à moi, Kisita ? Mes yeux ne sont pas assez beaux ? Mes seins ne sont pas assez gros ? Dis-moi, Tshala. Tu peux le dire.

Je ne sus que répondre à Kisita. Surtout pas qu’elle aurait pu disputer à sœur Perpétue Malingreau le surnom peu flatteur de Prêtez-Lui-Deux-Seins sans que cela choque un observateur de bonne foi. Mais si elle était faible de la poitrine, mon amie avait plusieurs qualités qui me faisaient défaut, comme sa connaissance prodigieuse de l’épopée des Nyimi.

Nous marchâmes jusqu’au réfectoire où le souper fut servi par les mamans cuisinières. Avant de nous séparer pour la prière du soir, je fis promettre à mon amie de ne jamais rapporter à un tiers les paroles sorties de la bouche de monsieur l’administrateur du district.

Kisita avait toute ma confiance.

Je passai les semaines qui suivirent au cœur des tourments. Quelle mouche avait piqué cet homme ? Que croyait-il savoir de moi ? Était-il de si belle apparence ou est-ce qu’il m’avait jeté un sortilège pour que de lui je gardasse une image aussi étourdissante ? À quoi jouait-il en me brandissant un nom africain, par ailleurs étranger aux tribus de la région où il officiait ?

En vain je tentais de comprendre ce que ce Kunyaza, qui ne serait pas l’homme qui incarnait Bula Matari dans le district dirigé par René Comhaire, pouvait bien vouloir à une fille qui venait de franchir le cap de ses dix-huit ans. Plus j’échafaudais des hypothèses, Nyota ma nièce, plus je les trouvais plus insensées les unes que les autres. Mais grondaient tout au fond de moi, jour après jour, ces mots qui n’avaient guère surgi d’un songe. Kisita les avait entendus elle aussi – du moins avait-elle entendu une partie du monologue.

L'indicible.

L'idée que l'administrateur du district, je devrais dire le représentant du roi Baudouin I^{er} qui avait visité notre colonie deux ans auparavant, tombât sous mes charmes au point de convoiter mon corps de Négrresse, ne germait dans mon esprit que le temps de se fracasser contre une réalité qui racontait une tout autre histoire. René Comhaire était certes relativement jeune – il avait alors trente-deux ans –, beaucoup plus jeune que le commandant de la ville de Luebo, un gros patibulaire qui dédaignait la voiture pour se faire transporter exclusivement en tipoye¹, y compris en zone urbaine. Je me savais belle d'apparence : j'en avais entendu d'autres sans y accorder une réelle importance. Là n'était pas la question. Mais entre lui et moi se dressaient mille et une montagnes qui suffisaient amplement à contenir la moindre utopie qui aurait pu prendre racine dans mon imagination. La plus élevée de ces montagnes était tout naturellement la couleur de peau.

L'irréconciliable.

Une frontière coulée dans les lois que tout individu vivant sur le territoire du Congo belge, Blanc comme Noir, riche ou pauvre, se devait de respecter. À Luebo, à Luluabourg le chef-lieu de la province comme dans les autres villes du pays, les maîtres restaient entre eux, dans les quartiers qui leur étaient réservés. Les serviteurs indigènes menaient leur vie de l'autre côté du mur mitoyen, à la fois visible et invisible, dans la cité. Seul le travail offrait des moments de mixité, au gré des horaires de stricte observance.

Ainsi en avait décidé la nature à la racine du monde : l'huile flottait au-dessus de l'eau dormante. Le Blanc était destiné à la Blanche, la Négrresse au Nègre. Ce double énoncé à la fois simple et limpide était censé garantir la paix sexuelle et avec elle la paix tout court. Un équilibre précaire, mais vital. Certes mille et une rumeurs couraient au sujet de tel Blanc qui s'était compromis avec telle servante ou l'épouse de tel serviteur, mais dans ces

localités qui n'aimaient rien autant que le doux parfum du scandale, quel esprit pouvait réellement démêler le vrai du faux ?

Toutes ces pensées me hantaient de plus en plus. Je me mis à rêver du bel inconnu aux cheveux lumineux, aux paroles à la fois mielleuses et mystérieuses. Défiant la raison, les mêmes pensées commencèrent à se glisser dans ma tête pendant les leçons à l'école ménagère. Les offices religieux. Les heures consacrées au travail manuel dans les jardins du couvent des bonnes sœurs. Il me suffisait de fermer les yeux, de jour comme de nuit, pour voir le regard si intense du Belge m'envelopper d'une exquise douceur. Et un soir où une pluie torrentielle arrosait la ville, moi qui n'avais jamais vu de mes yeux un sexe d'homme adulte gorgé de désir, je me surpris à commettre un péché contre lequel les bonnes sœurs nous avaient prévenues tant et tant de fois : le voyage interdit mais ô combien vertigineux au pays du « toucher délicieux ».

Le bel inconnu dans la peau, je me lançai à corps perdu dans une équipée solitaire qui me comblait autant qu'elle me frustrait. C'est qu'elle me laissait sans cesse un goût d'inachevé produisant sur mes envies le même effet qu'une tisane que l'on boit dans l'espoir de calmer une fringale.

Cela se passait toujours à la nuit tombée, dans le dortoir, alors que sœur Prêtez-Lui-Deux-Seins, je veux dire sœur Perpétue, après ses deux rondes nocturnes, s'était retirée dans sa chambre. Je fermais les yeux, glissais mes doigts là où l'extase foudroyait avec la même fureur que la lame qui fait jaillir le feu au contact de la pierre. Je convoquais René Comhaire-Kunyaza. Ses yeux saturés de mystère. Sa voix chaude et rauque. La délicatesse de ses mains. Le parfum de son corps qui, étrangement, n'était plus le même que celui qu'il avait laissé sur ma joue et que mon amie continuait à évoquer pendant nos conversations. C'étaient mes doigts, mais c'est René Comhaire-Kunyaza qui me touchait. Mes murmures, mais c'était René Comhaire-Kunyaza qui me susurrail les choses les plus agréables qu'il soit

donné à une fille d'entendre, tandis que ma poitrine se changeait en gorge incandescente d'un volcan de chair.

Frissons.

Ce dont je rêvais les yeux ouverts, c'est que l'inconnu me désarme de mes peurs et m'habille de folie grandiose, qu'il vienne loger sa transe entre mes cuisses, que son membre turgescent m'ouvre au feu dévorant, que son impatience dessine des sortilèges dans la paume moite de mon innocence, qu'il confie l'avenir au diable et nous enivre de l'inévitable. Rien de moins qu'un paradis où lui et moi aurions poussé le blasphème jusqu'à mettre dehors Dieu lui-même. Telle est d'ailleurs la raison pour laquelle, aussitôt que je mesurai l'extrême gravité de mon péché, l'idée me traversa d'aller le confier au père Joseph qui venait tous les vendredis soir nous faire confesser à la chapelle Notre-Dame. Je réussis cependant à chasser de ma tête cette perspective en me remémorant les paroles du fantôme qui avait réussi à me faire aimer la voix mélodieuse du serpent médissant sur Yahvé dans le jardin d'Éden. Des paroles qui convoquaient sans les nommer le corps, les chaînes et la liberté.

Des mots grisants et périlleux.

Mais il y avait aussi ces jours de mélancolie où une autre voix montait en moi et décrétait qu'il était temps de se sauver du jardin maudit : « Te voilà otage d'une hallucination. L'administrateur du district n'a jamais mis le pied à l'école Sainte-Marie-de-la-Miséricorde. Il ne t'a jamais adressé la parole ailleurs que dans tes chimères. Il s'appelle René Comhaire et non Kunyaza, un sobriquet qui ne veut strictement rien dire. »

Et puis, tout bien considéré, malgré les leçons très évocatrices qui nous avaient été transmises pendant la réclusion initiatique sur « les mille et un secrets pour tenir en laisse un homme happé dans le lit conjugal », que savais-je concrètement de l'acte sexuel, ce péché mortel que proscrivait la Sainte Bible aux célibataires ? Pouvait-on s'y risquer sans se brûler sur la

terre des hommes, comme jadis les Gomorrhéens, puis au royaume de Lucifer ?

*

Vint monseigneur Paul Goethals.

La visite se déroula en grande pompe. C'est que les bonnes sœurs avaient mis les petits plats dans les grands. Le prélat, ayant refusé le tipoye que lui avaient proposé les chefs traditionnels sur ordre du commandant de Luebo, se présenta à notre école en voiture. Une Citroën bleue de type berline. Pas de trace de l'administrateur René Comhaire. Il arriverait plus tard, me dis-je lorsque les premiers *hosanna* donnèrent le *la* de la messe entre les murs de la chapelle. Mais quelle ne fut pas ma peine lorsqu'à la fin de l'eucharistie, au moment où monseigneur nous bénissait, félicitait notre chorale pour « une prestation hors du commun », je vis mes doutes se confirmer : ce n'est pas ce jour-là que ma route allait croiser à nouveau celle du Belge le plus puissant du district.

Peut-être n'existait-il pas, tout simplement.

Peut-être était-ce le commandant de la ville accompagnant monseigneur Paul Goethals qui était venu au pensionnat trois semaines plus tôt. Mon imagination débordante avait alors transformé en divinité des nuits blanches sa silhouette ingrate, ses jambes arquées, sa moustache hirsute et sa voix nasillarde qui criait aux servants de messe : « Laissez donc partir monseigneur, vous les petits abrutis en soutane ! » Il fallait revenir sur terre. À défaut de remplacer mes rêvasseries par le grand fantasme nuptial de tante Mengi, il fallait finir l'année en beauté.

C'est alors que René Comhaire resurgit du bout de la nuit.

Il venait d'apprendre que les fleurs qui illuminaient l'arrière-cour du bâtiment principal du couvent des bonnes sœurs – et qu'il apercevait depuis la rue principale en se rendant au presbytère tous les matins – devaient leur éclat et leur fraîcheur aux petites mains des filles de la terminale. Il traversa

la rue et frappa à la porte de Mère supérieure. Il sollicita auprès de sœur Marie-Clémentine « deux filles de bonne famille, pétries de bonnes manières, propres sur elles, pas voleuses et s'exprimant assez correctement en français ». Elles auraient pour mission de s'occuper des fleurs qu'il tentait désespérément de faire pousser dans son jardin. Il se dit peu satisfait du soin que son boy apportait à sa flore faite de roses de porcelaine, de cannas, de passiflores, d'hibiscus et de frangipaniers pour l'essentiel.

Je ne sus jamais si c'est par pur hasard que sœur Marie-Clémentine, qui m'avait toujours témoigné une réelle affection et qui n'ignorait rien de ma longue relation amicale avec Kisita, nous choisit mon amie et moi. Nous devions nous rendre tous les samedis à la résidence de l'administrateur, située à seulement quinze minutes de marche de la concession où se dressait le couvent des bonnes sœurs et l'école Sainte-Marie-de-la-Miséricorde, entre 14 heures et 17 heures. Notre mission serait de nous occuper du jardin du dignitaire belge, sous la supervision de son boy, un jeune homme luba d'une timidité maladive, à peine plus âgé que moi. Avant la prière du soir, nous devrions avoir franchi la grille principale de la concession des sœurs de Notre-Dame sous peine de punition pouvant aller jusqu'au renvoi de l'école assorti de lourdes amendes à payer par nos parents respectifs.

Une virée dans la tanière du fauve.

René Comhaire n'attendit pas le deuxième jour de notre corvée pour lever le voile sur ses intentions. Dans les minutes qui suivirent notre arrivée, alors que Kisita et moi cherchions du regard le préposé qui devait mettre à notre disposition le matériel de travail et nous instruire sur ce que le maître des lieux attendait de nous, ce dernier surgit. Il nous apprit que, pour ce premier soir, il avait changé d'idée. Il avait d'autres tâches à nous confier à titre provisoire. Nous nous attaquerions au jardin le samedi suivant, le temps pour lui de rassembler une partie des outils de travail qui allaient arriver de Léopoldville.

Il entraîna alors mon amie dans une sorte de remise qui abritait plein de bibelots et lui confia la tâche qu'il lui avait réservée : ranger dans trois malles métalliques des pièces d'artisanat que recelaient une dizaine de sacs de tailles variées. Kisita reçut pour consigne de placer les sculptures en bois dans la première malle, celles en ivoire dans la deuxième, et enfin les tissus, notamment une collection de tapis en velours, créations des tisserands kuba, dans la troisième. En balayant la pièce du regard par l'entrebâillement de la porte, je me dis qu'il y avait là-dedans de quoi passer une nuit blanche.

Quant à moi, il me pria de le suivre.

C'est le cœur battant que j'entrai dans ce lieu intime où l'homme le plus puissant de la ville se délestait tous les jours du personnage public qui faisait régner l'ordre et la justice au nom de Bula Matari. Alors que j'allais ouvrir la bouche pour poser la question qui me brûlait les lèvres, il prit les devants. Me demanda si je me rappelais que quelques semaines plus tôt il m'avait « fait la promesse » que mon chemin croiserait dans un avenir proche celui de monsieur Kunyaza, son double. Je le pris au mot et l'interrogeai sur l'origine de ce nom qui ne pouvait provenir de sa Belgique natale, ni de quelque tribu présente sur les terres du Kasai et du Sankuru.

Monsieur René Comhaire se rapprocha de moi, plongea ses yeux dans les miens comme il l'avait fait devant l'autel de la chapelle de Notre-Dame. Au bout de quelques secondes se déclencha aux extrémités de mes mains et de mes pieds d'abord, dans mes reins ensuite, puis dans l'ensemble de mon corps, une sensation bizarre, jamais ressentie de toute ma vie. La gorge qui se dessèche, l'air qui se raréfie, les mains qui se mouillent, les gouttelettes de sueur qui perlent le front et se mettent à dégouliner entre les seins et sous les aisselles.

L'envie d'arrêter le temps.

L'envie lancinante de fondre sous la pression des deux mains qui venaient de prendre en étau mes hanches, dans un mélange de force et de précaution. À moins que ce ne fût un condensé de tout cela en même temps,

tandis que mon cœur cognait dans ma poitrine tel un tambour livré aux battements frénétiques d'un forcené.

Tournis.

Difficile de dire s'il me souleva de ses bras ou s'il claqua simplement des doigts. Je me retrouvai étendue sur le grand lit qu'ornait une couverture duveteuse à carreaux, nue comme une pintade que l'on venait de déplumer. René Comhaire-Kunyaza, qui avait gardé sur lui ses vêtements, se mit alors à battre sur ma peau une mesure impossible à décrire avec les mots. Rien qui ressemblât à ce que mon imagination avait effleuré au cours des dernières semaines qui avaient vu mes pensées courir derrière son ombre. Sa bouche chaude, avide et impétueuse, se livrait à un ballet sur mes seins, l'intérieur de mes cuisses. Tout mon corps se mit à tressaillir au fur et à mesure que d'indescriptibles picotements traversaient le bas de mon ventre et que mon sexe se mouillait sans avoir été effleuré le moindrement.

À la fois torture et alanguissement.

Entre quatre murs ornés de masques impassibles, j'étais cathédrale emplie de sourdes convulsions. Les doigts de René m'ouvraient à mille et une flammes liquides, son souffle apprenait à mes hanches une rumba aux frontières de l'insupportable, là où la chaleur se fait miel et l'attente châtiment.

J'avais rêvé d'Éden, René l'avait cueilli de la bouche du révérend père Joseph pour me l'offrir sur un plateau.

Tandis que j'haletais et me mordillais la lèvre inférieure pour contenir en moi le tourbillon qui menaçait de pulvériser mon refus de lâcher prise, sa main gauche prit la relève, offrant un répit à ses lèvres qui s'invitèrent aussitôt dans le creux de mon oreille. Des brumes où nageait mon esprit, entre éblouissement et questionnements, un flot de paroles me parvint, livré en un débit souffreteux. Comme si le corps d'où il émanait craignait de voir s'éteindre les braises du dessous desquelles jaillissait la folie furieuse d'un soir de grosse tempête.

Avant d'échouer dans mon royaume, m'apprit-il, sur les traces de son grand-père, il avait roulé sa bosse dans un autre coin du continent. Loin, très loin des plaines et plateaux du Sankuru. Comme son grand-père, ajouta-t-il, il avait embrassé l'Afrique par le pays des collines verdoyantes qui ne s'inclinent que devant les berges des lacs les plus beaux du berceau de l'humanité. C'est là-bas, dans un autre royaume noir, qu'il s'était choisi le surnom de Kunyaza. Tel était le surnom par lequel il souhaitait que je l'appelle en intimité, si par bonheur il devait réussir à m'offrir ce à quoi il avait pensé la première fois où ses yeux s'étaient posés sur moi.

« Mais avant cela, je te dois le secret derrière Kunyaza, sachant que ces trois syllabes t'intriguent. Et ce secret est le suivant, merveilleuse Tshala : il y a bien longtemps de cela, en des temps immémoriaux, vivait au royaume du Rwanda une reine belle comme peuvent l'être les femmes nées au pied des collines de ce pays envoûtant. Cette reine avait un appétit sexuel aussi grand que la profondeur des océans. Peut-être plus, ce qui ne l'empêchait pas de vivre heureuse et épanouie. Sauf lorsque son mari s'absentait pour de longues périodes, chose qui arrivait, hélas, de manière cyclique. Et un jour qu'elle était seule en son palais, face à un désir ayant consumé la chandelle de sa patience, la reine demanda à un de ses esclaves de la satisfaire. L'esclave obtempéra, mais ne sut dominer la peur panique qui l'habitait pendant l'accomplissement de sa périlleuse mission. C'est en tremblant que le jeune homme se saisit de son sexe gorgé de désir et l'approcha de celui de sa maîtresse vénérée. Les vibrations provoquées en elle par les tremblements du pénis qui lui caressait le bourgeon du plaisir déclenchèrent chez la reine une sensation telle qu'elle se mit à éjaculer avec frénésie. Le liquide tiède qui jaillit de sa fente assouvie donna naissance au lac Kivu, un lac dont tu as dû apprendre l'existence grâce à tes leçons de géographie.

« Certes je ne me suis jamais essayé au miracle de l'esclave tutsi, mais je n'ai rêvé qu'à une chose au cours des dernières semaines : emprunter le chemin du Kunyaza pour te sortir des murs encore trop lisses de

l'innocence. Car je n'ai pas arrêté de penser à toi, Tshala. Nuit et jour. Où que j'aïlle. Est-ce que je peux continuer à attendre ? Si c'est le chemin de Golgotha que tu me prescris, alors je m'inclinerai. Je... »

Je sortis de ma torpeur, décidai par une audace insoupçonnée – et j'en souris encore – de mettre fin à son monologue ennuyeux. Puisque l'homme de Golgotha se croyait si doué et brûlait d'envie de me faire profiter de ses talents cachés, qu'avait-il à dépenser autant de salive ? Je glissai ma main dans son slip et, d'un geste sans équivoque, lui fis savoir que le temps était venu de joindre le seul acte qui vaille la peine à une parole qui n'en finissait pas de me faire languir.

Que dire de plus, sinon que ce jour-là, René Comhaire réussit le fameux miracle de l'esclave tutsi. Qu'il me fit emprunter au milieu des nuages tapissant le sol de sa chambre un chemin lumineux et insoupçonné. Sans toutefois me prendre ma virginité – je ne me sentais pas encore disposée à basculer dans la transgression absolue et j'appréciai beaucoup le fait qu'il l'ait deviné. Sinon qu'il gagna, de ma part, le surnom qui allait lui arracher un sourire radieux chaque fois que je l'utiliserais dans ces occasions où nous nous retrouvions nus comme au jour de la première étreinte de nos mères respectives.

Si Dieu se cache quelque part dans l'immensité de l'univers, il dut lire dans mes yeux emplis de bonheur l'infinie gratitude que je lui exprimais d'avoir créé le royaume du Rwanda.

1. Fauteuil porté par-dessus les épaules par quatre individus généralement assez robustes, servant de moyen de transport aux dignitaires et hôtes de marque chez plusieurs peuples du bassin du Congo.

Née de nouveau.

Non pas du feu du Saint-Esprit, mais des eaux du Kivu.

Bientôt les mois succédèrent aux semaines, rythmant notre service à la résidence de l'administrateur du district. Une corvée assommante pour mon amie Kisita qui passait tous les samedis la moitié du temps qui nous était imparti à s'occuper du jardin, l'autre moitié à ranger la montagne d'objets que lui confiait notre hôte. Des moments de pur bonheur pour moi qui m'enfermais entre 14 heures et 17 heures avec mon homme afin de me livrer au kunyaza. En déguster l'apothéose dans un lac Kivu de plus en plus étendu. Chaque fois que je quittais notre alcôve, je laissais derrière moi des draps complètement trempés. Comme si nous nous étions servis d'un de ces arrosoirs en aluminium que le boy de René avait mis à la disposition de mon amie pour l'entretien des fleurs.

Ainsi, pendant dix-sept ans, bientôt dix-huit, j'étais restée pour moi-même une inconnue convoitée par des cohortes de mâles dont la majorité manquait de cran. Une femme se transformant en fontaine ? Voilà un phénomène dont je n'avais jamais entendu parler avant de rencontrer René. Une découverte qui me fascinait autant qu'elle me troublait. Mon homme quant à lui était ivre de bonheur. Il me dit que jamais il n'avait imaginé qu'au Congo belge l'attendait la fille qui lui confirmerait une bonne fois pour toutes que le cœur du Blanc le plus dévoué avait ses raisons que la raison coloniale ignorait. Il se mit à me couvrir de cadeaux : des sous-

vêtements, des déodorants, des barres de chocolat, des biscuits et toutes sortes de friandises que je partageais avec Kisita. Il m'offrit aussi de jolis carnets multicolores que je refusai d'emporter à l'internat, de peur d'attirer l'attention de mes condisciples ou, pire, celle des bonnes sœurs.

La bonne fortune.

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque je découvris que pendant les longues semaines qu'avait duré notre relation, René ignorait que j'étais la fille de mon père. Ce détail sembla le contrarier au plus haut point. Ses yeux passèrent du bleu au gris cendre, tandis que je le regardais écraser dans le cendrier une cigarette à peine allumée avant de s'en griller une autre. Il avoua qu'il n'avait jamais été dans ses intentions de se frotter au roi des Bakuba qu'il préférait voir en allié plutôt que sous les traits d'un ennemi. Je lui promis à nouveau de protéger notre secret et l'assurai de la confiance que je plaçais en mon amie. Ma confiance en Kisita, la sienne propre dans son boy eurent raison de sa méfiance. Et un après-midi, au moment de me laisser retourner à l'école, il soutint mon regard et me dit qu'il m'aimait. De toute ma vie, c'était la première et la dernière fois qu'un homme m'adresserait ces mots qu'aucun homme ne devrait prononcer devant une femme à moins d'être convaincu qu'il sacrifierait son âme pour en assumer les conséquences.

Si le bonheur est sans visage, c'est parce qu'il ne tient pas à être reconnu par ceux qu'il délaisse sur le bord du chemin.

Tout se gâta le jour où, de retour des vacances de Noël qui m'avaient paru interminables tant mon homme me manquait, j'autorisai René à nous entraîner sur des eaux plus tumultueuses que celles de notre paisible lac Kivu.

Certes le kunyaza rwandais était une trouvaille magnifique que tous les hommes du royaume kuba de mon temps auraient dû apprendre durant leur initiation afin de combler leurs futures épouses. Mais mon prince et moi étions conscients que l'équipée de chair et de feu protégée par la précieuse

discrétion de Kisita et du boy ne pouvait se satisfaire d'un entre-deux. Ayant compris que j'étais enfin prête à lui offrir ma virginité, René m'avait chuchoté : « Je devine bien ce que tes yeux voudraient que je sache en cet instant précis, ma belle et douce princesse kuba : lorsque le vin est tiré, il ne reste plus qu'à le boire. »

Et nous le bûmes.

Nous le bûmes enfin et cela ne fut pas que pour le meilleur. D'abord, je tombai malade. Pendant quatre jours, je fus en proie à de fortes fièvres ponctuées de douleurs dans toutes les parties du corps. C'était comme si une voiture m'était passée dessus. À la sœur qui m'accueillit au dispensaire, je racontai avoir mangé de la viande de pangolin chez l'administrateur du district, ce qui signifiait que j'avais transgressé un interdit selon nos coutumes qui réservaient la consommation de certaines viandes sauvages à la seule gent masculine. La Belge faillit s'étouffer de rire, déplora que j'en sois encore « à ces croyances propres aux enfants de Belzébuth » malgré mon assiduité au catéchisme. Elle me prescrivit des antidouleurs que je rapportai au dortoir.

Pendant les quatre jours où je gardai le lit dans la chambre des malades, pas une seule fois Kisita ne vint aux nouvelles. Si cette disparition soudaine de ma seule amie à l'école me perturba, je voulus attendre de recouvrer mes forces pour aller à sa rencontre. Était-elle tombée malade, elle aussi ? M'en voulait-elle de me servir de notre mission chez René pour découvrir les plaisirs du sexe, tandis que je la laissais se farcir la besogne pour laquelle les sœurs nous avaient envoyées chez le puissant voisin ? Avais-je manqué de jugement en lui livrant les détails de mes ébats sexuels ? Son père était un notable aimé du mien qui lui avait confié l'une des charges les plus prestigieuses au cœur du royaume. Il était le moaridi, le gardien officiel des traditions orales du peuple kuba. Le passeur de mémoire. Kisita et moi avions grandi ensemble, couru nues sous l'averse, joué à cache-cache pendant les veillées mortuaires, passé le rite de l'initiation dans la même

cohorte des trente-six et avions, de ce fait, le même animal comme totem rappelant les circonstances qui avaient présidé à ma venue au monde : le perroquet sauvage.

Se sentait-elle humiliée ?

Je me rappelai ce soir où, sur le chemin de retour après avoir quitté la résidence de René, Kisita était restée muette alors que je lui demandais si elle avait reçu des nouvelles de sa mère que je savais aux prises avec la maladie du sommeil. Après insistance, elle m'avait répondu sur un ton teinté d'exaspération que je n'étais pas obligée de faire semblant de partager sa peine, puisque seul comptait à mes yeux mon propre bonheur. J'en fus blessée au plus profond de moi et le lui fis savoir. Elle se confondit en excuses. Dit regretter ses propos. Déclara que ses mots avaient dépassé sa pensée alors qu'elle s'efforçait de surmonter la douleur que lui causait le fait d'être si loin des siens tandis que sa mère courait de guérisseuse en guérisseuse sans résultat tangible. Je me demandai pour la première fois si j'avais fait preuve de jugement en parlant du kunyaza à une fille qui ne connaissait rien de l'extase sexuelle.

Si le bonheur est sans odeur, c'est parce qu'il ne tient pas à être repéré par celles à qui il a tourné le dos, alors qu'elles étaient prêtes à laver ses pieds de toutes les larmes de leur corps.

Abandonnée au seuil de mon Éden secret, Kisita me faisait-elle payer mon bonheur égoïste ?

La réponse à mes questionnements me fut donnée avec une violence inouïe le matin où je me rendis dans la salle de classe pour la leçon sur les systèmes métriques. Je me dirigeais vers le coin où s'asseyait mon amie pour la saluer lorsque je la vis marcher droit vers moi. Au cas où son regard foudroyant n'aurait pas suffi à me faire comprendre qu'elle voulait en découdre, elle cria, dans le but manifeste de se faire entendre de nos condisciples :

– Que viens-tu chercher ici, la jolie princesse qui joue les innocentes à Sainte-Marie-de-la-Miséricorde le jour et offre sa virginité à monsieur l’administrateur du district le soir venu ?

– Kisita !

– Tu la fermes, la princesse des Bakuba !

– Qu’est-ce que...

– Ici, c’est moi qui pose les questions, d’accord ? Que faisait le masque sacré de la célébration des jumeaux dans le sac de ton concubin ? Aucune femme ne peut toucher ce masque, tu le sais très bien. Et moi, Kisita, fille de moaridi par la volonté du roi Kena Kwete III, je l’ai touché, ce masque, samedi dernier. Je l’ai touché, ce masque, parce que ni toi ni ton homme n’aviez jugé utile de me prévenir que l’étranger gardait chez lui, pour une raison que j’ignore, un objet sacré qui n’est pas censé sortir du royaume, tout comme cette statuette de la reine mère Ngokady qui pend à ton cou. Toi, fille de mon roi, tu m’aurais alertée que je me serais épargné une malédiction qui s’abattra sur moi, si par malheur mon père ne parvenait pas à calmer le courroux des esprits du grand totem.

– Kisita...

– Ne prononce plus jamais mon nom ! Je ne suis pas une dévergondée comme toi, princesse de la honte. Je n’ai que faire de tes idées farfelues de liberté et je ne sais quelles autres balivernes – tu m’entends ? J’espère que notre roi te fera regretter ta folie, espèce de traîtresse qui crache sur son peuple et écarte ses cuisses devant un étranger. Et quel étranger ! Un homme qui traîne son prépuce sur le bout de sa verge on dirait...

Je me précipitai dehors.

Me mis à courir, poursuivie par une clameur, réelle ou imaginaire, je ne saurais dire, une clameur qui me brûlait le dos autant qu’elle me sciait les jambes. Je m’effondrai, épuisée, au pied de la fontaine d’eau où venaient se désaltérer les pigeons élevés par les bonnes sœurs. C’est là que vint me cueillir sœur Prêtez-Lui-Deux-Seins, sœur Perpétue si tu préfères, pour me

conduire chez Mère supérieure. Contrairement à ce que je craignais et pour une raison restée nébuleuse à ce jour, sœur Marie-Clémentine n'évoqua le secret éventé par Kisita qu'au détour de quelques phrases sibyllines :

– Depuis quelque temps, tu ne vas pas très bien, ma fille. Tes résultats scolaires sont moins bons que par le passé, tu es souvent distraite pendant les activités tant scolaires que parascolaires, comme si tu nous observais depuis une autre planète. Et même si tu continues à avoir bonne mine, je ne peux que constater que quelque chose ne tourne pas rond.

– Ma mère me manque, ma sœur. Mes cousines me manquent. C'est tout.

– Nous revenons des vacances de Noël voilà un mois à peine, mais j'ai décidé de te laisser retrouver ta famille dès ce soir, cela pour une durée d'une semaine. Ça sera mon devoir que de créer les conditions propices à ton retour parmi tes amies, sans que chacun de tes faits et gestes soit scruté pour devenir un sujet de commérage dans la cour de l'école. Tout ce que je te demanderai, c'est de ne jamais évoquer ces fables de masques prétendument sacrés et de viande-de-je-ne-sais-quoi que vous auriez mangée en dehors du réfectoire, ton amie et toi. Jamais. Ni pendant ton séjour chez le roi des Bakuba ni à ton retour à Luebo dans une semaine. Puisse la Sainte Vierge veiller sur toi et protéger ta foi en l'eucharistie.

Crois-tu que l'amour de la Sainte Vierge et la foi en l'eucharistie suffirent pour conjurer le sort ? Quand ton destin est inscrit dans les astres depuis la nuit des temps, lorsque tu n'es qu'un cauri dénué de volonté dans les soubresauts d'une épopée pluriséculaire, tu as beau rouler et te glisser entre les roches, tu te laisses inmanquablement rattraper par la main invisible.

*

Je ne sus jamais comment le roi Kena Kwete III prit connaissance de ce qui s'était passé durant près de cinq mois entre René Comhaire et l'unique

filles que lui avait donnée sa première épouse. Toujours est-il que dans les minutes qui suivirent mon arrivée dans la cour royale, avant même que je n'eusse le temps d'aller saluer mon père, ma mère et tante Mengi m'interceptèrent comme un malfaiteur dont la tête aurait été mise à prix par Bula Matari. Je fus traînée dans la case d'une de mes cousines partie pour la journée. Les deux femmes n'eurent pas besoin de se servir de leurs doigts pour me faire subir le test fatidique qui justifiait ce protocole peu ordinaire. Ma langue se délia avant que je n'aie eu à choisir mes mots. Comme si je n'avais vécu que pour voir se lever ce jour où je me déchargerais du joug qui m'empêchait d'être moi – non pas une princesse, mais une fille découvrant la sexualité et lui offrant son corps comme un artisan de chez nous offrirait à son musicien adulé la meilleure sanza¹ de sa collection.

J'avais foulé aux pieds l'interdit suprême en offrant ma virginité à un homme autre que celui qu'avait choisi mon père cinq ans auparavant. L'alliance tant espérée entre les Bakuba et les Balunda avait fait long feu. L'homme par qui la débâcle arrivait n'était pas issu d'une royauté avec laquelle la dynastie des Nyimi aurait pu avoir quelque accointance. Le seul fait qu'il ne partageât pas nos us et coutumes l'eût disqualifié sans autre forme de procès, mais la réalité était des plus abominables : il était payé à combattre ce que nous étions aux yeux de l'occupant.

Mon prince à moi était un Blanc au service de Bula Matari.

Aussitôt que ma bouche se referma, ma mère se toucha le bas du ventre. Je vis sur son visage un rictus par lequel tentait de s'exprimer une douleur aussi brûlante que celle que procurerait un perce-oreille chauffé à blanc dans le bout d'un sein. Les larmes coulèrent sur ses joues. Elle se plia en deux. Dans les cliquetis des bracelets en cuivre qu'elle portait aux bras, le sol la reçut au bout d'une chute qui eût été fatale à un être plus fragile. Elle perdit connaissance.

Tout se précipita.

Tante Mengi s'éclipça en un cillement, réapparut munie d'un vase contenant un baume qu'elle appliqua sur le front de ma mère allongée sur le sol, face en l'air, les yeux vitreux. Tremblant comme une feuille, je n'osais toucher celle qui avait lancé avant de basculer dans l'inconscience : « Ma fille, ma princesse Tshala, de quel crime me suis-je rendue coupable pour que tu me punisses avec autant de violence ? »

Sa sœur aînée disparut à nouveau, pour un temps plus long cette fois. Elle revint brandissant un baluchon dans lequel elle avait rassemblé les quelques effets personnels que j'avais laissés dans ma chambre à l'intérieur du palais avant mon départ à l'internat de Sainte-Marie-de-la-Miséricorde. Elle fourgua le baluchon dans mes bras d'un geste nerveux.

– Sauve-toi, ma nièce.

– Qu'est-ce que...

– Tu te sauves et tout de suite !

– Où veux-tu que...

– Vite, je te dis ! Emprunte à l'épervier ses ailes ou à la biche ses sabots, mais cours plus vite que le vent, tu m'entends ? Je ne devrais pas être celle qui organise ta fuite du royaume kuba afin de te soustraire à la punition que le roi est en droit de t'infliger pour ce que tu as fait à ton peuple – je ne le sais que trop bien. Mais j'ai décidé ce soir de bâillonner la servante du souverain pour faire parler la mère qui a porté pendant neuf saisons de pluie une fille qui te ressemble.

– Je n'ai pas où aller, tante Mengi.

– Il ne s'agit pas d'avoir où aller, pauvre idiot ! Ta tante qui te parle savait-elle où se terrer la nuit où elle défia son clan en offrant sa virginité à un homme marié, de l'âge de son propre père, un pêcheur qui lui faisait tourner la tête de jour comme de nuit ? Écoute, lorsque brûle le grenier, l'heure n'est plus aux confidences. Il s'agit de partir tout de suite. De courir droit devant toi. Jusqu'à ce que le perroquet sauvage conduise tes pieds où

il te sera donné d'expié ta faute sans que le courroux qui fait vaciller les piliers du palais s'abatte sur le mortel qui aura la folie de plaider ta cause.

– Ma mère...

– Ta mère ? Ta mère, dans sa grandeur d'âme qui frise l'inconscience, t'accordera son pardon. Mais ton père ? Le roi ! Mon roi ! Le roi n'est pas ta mère, Tshala ma nièce. Face à son courroux ton seul salut réside dans la fuite. M'entends-tu ?

Un cul-de-sac nommé exil.

Où aurais-je pu aller ? Sous quelle roche aurais-je pu me cacher de l'œil-javelot de mon père ? Le seul bouclier qui puisse se dresser face à la rage somme toute légitime de ton grand-père Kena Kwete III se nommait René Comhaire, administrateur du district avec siège à Luebo. L'homme qui avait chamboulé ma vie, à qui j'avais donné mon cœur, et qui disait m'aimer « envers et contre toute raison, parce que la vérité, ma belle et douce princesse kuba, est que quiconque ne peut avancer à genoux jusqu'au pied de la folie où le convoque l'amour ne mérite pas de vivre libre ».

*

René m'accueillit après que la sentinelle, un quinquagénaire qui ne m'avait jamais vue en raison de ses vacations nocturnes, eut annoncé l'insolite : une fille de la région d'environ dix-huit ans, se faisant passer pour une princesse du sang, disait vouloir parler au maître des lieux. L'horloge allait bientôt indiquer 18 heures, heure après laquelle les seules présences noires dans la ville blanche se résumeraient aux rares écoliers hébergés dans les deux pensionnats des missionnaires catholiques et aux domestiques indigènes autorisés à loger chez le maître – généralement pour des impératifs liés aux tâches domestiques.

Mon homme encaissa la nouvelle en s'efforçant de dissimuler une angoisse perceptible par la main fébrile qu'il passait et repassait dans sa

tignasse, tandis que ses yeux perdaient de leur éclat et que ses doigts frémissants laissaient s'échapper le briquet que lui avait tendu l'employé.

Ayant retrouvé une certaine contenance, il me prit par la main et arbora un sourire énigmatique. Il avait toujours ce sourire lorsque j'abordais devant lui un sujet embarrassant comme l'apprentissage par les élèves africains de ces chansons où nous proclamions à haute et intelligible voix que nous étions les rebuts de l'humanité. À ce genre de remarque, il répondait invariablement : « Ma belle et douce princesse kuba, j'ai déjà suffisamment à gérer les caprices de certains beaux parleurs qui croient depuis Bruxelles que l'œuvre coloniale est une sinécure parsemée de safaris plus grisants les uns que les autres. Je n'ai aucunement l'intention de laisser la chose politique me voler les moments de bonheur que tu m'offres loin des chaînes de tes traditions et de la vieille morale catholique chère à mes parents. »

Mais ce soir-là, c'est dans un silence de monastère que s'égreña la moitié du temps consacré au dîner que nous partageâmes avec un homme qui séjournait chez René depuis trois jours. Il l'avait présenté au début du repas comme son ami de plus de dix ans. Il s'appelait Mark. Mark De Groof. Ils devaient avoir le même âge, même si le visiteur était plus enrobé, autant dire grassouillet, les épaules larges, les bras couverts de longs poils, une moustache abondamment fournie, en forme de demi-lune broussailleuse. Pas ce que l'on pourrait appeler un bel homme, sauf si l'on était de ces andouilles qui prétendaient que tous les Blancs se ressemblaient. Mais il avait le rire facile, aimait se moquer de lui-même, en particulier de ses traits physiques, ce qui le rendait plutôt sympathique. Ils s'étaient connus à Bruxelles, dans des circonstances dont ils ne se souvenaient que vaguement, puisque l'amitié qui s'en était suivie n'avait nul besoin des détails de la genèse pour défier les multiples péripéties d'une vie de colon sous les tropiques, avait indiqué monsieur De Groof. L'homme

s'exprimait d'une voix gutturale qui trahissait une relation de longue date avec l'alcool et le tabac.

Vers la fin du repas, ils parlèrent de la sœur de Mark qui allait épouser « un communiste parisien qui a une opinion sur tout, mon cher René, voilà de qui je te parle, un freluquet qui croit mordicus que le Congo sera l'Algérie des Belges. Mais les Belges t'emmerdent, petit Karl Marx de pacotille ! » René évoqua les remous qui traversaient les milieux des indigènes à Léopoldville, « en réalité, je te dirai, depuis le retour des anciens combattants, en particulier ceux de la campagne de l'Abyssinie qui ont obtenu, faut-il le rappeler, la reddition de neuf généraux italiens. Et dire qu'ils n'avaient reçu que des équipements obsolètes. Pour ces Africains-là, le mythe du Blanc tout-puissant appartient au passé et c'est probablement là que se situe le vrai tournant de l'aventure coloniale, Mark ». Ce dernier parla à son tour de leur ministre des Travaux publics qui aurait « transformé Bruxelles en immense chantier, le plus vaste de toute l'Europe. Faut espérer qu'il nous en mette plein la vue dans pas longtemps, de toute façon il est attendu au tournant ». Selon mon homme, le ministre était bien conscient qu'avec Expo 58 il jouait sa carrière dans les hautes sphères du pouvoir. « Le gouvernement Van Acker dans son ensemble, renchérit-il, sait que le palais royal qui ne communique pas à trois mois de l'ouverture officielle de l'Exposition universelle n'en pense pas moins. Dans un tel contexte, la tâche qui incombe à ton associé de baron me semble aussi exaltante que de former une chorale de negro spiritual chez nos amis Pygmées dans le Haut-Uélé. » Ils devisèrent sur les affaires de Mark, lesquelles, selon l'intéressé, « iraient mieux si le baron avait la moindre idée du potentiel de notre modèle d'affaires sur le marché international de l'art primitif. Heureusement que j'ai au Congo belge deux ou trois alliés sûrs dont le plus précieux se nomme René Comhaire ».

Les deux amis se donnèrent l'accolade et portèrent un toast « à la colonie modèle et à ceux qui l'ont choisie comme maîtresse ! »

Mon prince belge se tourna vers moi :

– Pour parler politique sans en parler, princesse Tshala, je pense que les Congolais, qui ne sont pas des décérébrés, devraient prendre exemple sur leurs maîtres. Mark est flamand. Il est né à Anvers, dans le nord de notre royaume. Il est donc d'une ethnie autre que la mienne, puisque je suis né un peu plus au sud, à Namur, et que je suis wallon. On pourrait choisir de se bouffer le nez – remarque, il en a un plus long que moi. Mais je sais que j'ai besoin de lui, il sait qu'il a besoin de moi, alors on choisit de marcher main dans la main. Nos amis « évolués » qui ont créé autant de regroupements à saveur politique qu'il y a d'ethnies dans ce pays, quatre-vingts fois plus vaste que le nôtre, font un autre pari : ils passent leur temps à comploter les uns contre les autres.

– Que veux-tu, cher ami, c'est plus fort qu'eux, nos grands enfants !

– Ce n'est pas vrai, Mark, et tu le sais très bien.

– Pas vrai ?

– Du tout. Pour ce qui est d'avancer en ordre dispersé, toi et moi savons que nous les aidons bien dans cette aventure qui fait nos affaires plus que mes fonctions ne me laisseraient l'admettre hors des murs de cette résidence.

– Oh, arrête, René ! Je ne te laisserai pas raconter des sornettes. Tu sais bien que les Bakongo n'ont pas besoin d'une ordonnance du ministre des Colonies pour honnir les Batetela !

– Certes, ils n'ont pas besoin d'Auguste Buisseret pour se regarder en chiens de faïence. Mais qui leur a mis dans la tête, à nos amis qui ont été à l'école belge, que les Bakongo étaient plus intelligents que les Bangala, qui eux-mêmes étaient plus braves que les Balunda ? Pas le pape, que je sache.

– Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Ces pauvres diables se massacraient à la lance des siècles avant notre arrivée ici et tu veux me faire croire que c'est des Wallons et des Flamands qu'ils auraient appris à se haïr. Tu le sais pourtant autant que moi, le jour où nous ne serons plus là, même

le bon Dieu ne pourra pas protéger cette terre du désastre qui se profile à l'horizon. Il suffit de se souvenir de la nuit d'où nous les avons tirés.

– Écoute, Mark. Comme tu le sais, mon grand-père était ici il y a de cela trente-six ans. Il a vu, dans cette colonie, tout ce que ces peuples ont perdu avec la nuit que tu évoques. Pas une seule prémisse de ce qui se passe aujourd'hui ne lui a échappé. Et tu sais quoi ? Il en a témoigné.

– Bien sûr qu'il en a témoigné, le vieux Albert Comhaire ! Si l'État indépendant du Congo avait accueilli dix illuminés comme ton grand-père, mon ami, malgré la manne incroyable que fut le caoutchouc des forêts congolaises, ton pays aurait une économie aussi solide que celle de la Bulgarie communiste. Et toi, tu serais quelque part entre Wavre et Gembloux à bourrer ta pipe à l'ombre d'un notaire grincheux.

– C'est que tu n'auras rien compris du combat de mon grand-père, mon pauvre Mark. C'était un scientifique doublé d'un philanthrope. Tout le contraire d'un colonialiste.

– Un empêcheur de bâtir en paix, ça on peut le dire entre nous. Ses accointances avec l'Aborigene Protection Society sont de notoriété publique. Inutile d'ajouter que j'ai lu ses écrits, comme ceux de son maître Edmund Morel.

– Je ne vais pas m'excuser d'aimer le Congo et ses habitants, Mark. Ni renier l'esprit libre que fut mon grand-père à une époque où le rêve de Léopold II ne comptait que des louangeurs en métropole.

– Ta vie serait bien plus simple si tu te contentais d'aimer l'ivoire et le cuivre du Congo comme hier les femmes du Rwanda.

– Sans une administration qui fait barrage à l'arbitraire et à la barbarie, tes affaires ne tiendraient pas un mois, mon capitaliste anversois.

– Les Arabes qui nous ont précédés n'avaient que faire de l'administration.

– Conséquence : nous les avons vaincus avant d'abolir l'esclavage.

Après être sortis pour fumer sous la véranda, ils revinrent dans la maison. René m'annonça qu'il venait de réfléchir à ce qu'il y avait de mieux afin de me tenir à l'écart des mesures de représailles du roi des Bakuba, lesquelles n'allaient pas tarder à se manifester. Il ne craignait rien pour lui-même, mais ne souhaitait pas avoir à recourir à la force pour assurer mon intégrité physique contre un acte irréfléchi de la part d'un chef traditionnel dont la réputation de grand colérique lui avait été rapportée de sources concordantes.

Ce n'est pas moi qui allais contredire ses informateurs. Tous les Bakuba le savent depuis la nuit des temps : les marques du fouet finissent par disparaître, pas celles de l'humiliation.

Son grand ami Mark, m'expliqua-t-il, était moitié commerçant, moitié collectionneur d'art. Depuis trois ans, il passait sa vie entre les villes de Bruxelles et d'Anvers où il possédait deux galeries, et Léopoldville où il avait fixé sa résidence principale. Je ne compris pas à quoi pouvait bien ressembler une galerie d'art, mais ne posai pas de questions. Je n'eus ni la force ni l'envie d'évoquer la présence dans les sacs confiés à la fille de notre moaridi du masque des jumeaux, un des totems les plus significatifs chez les Bakuba. Ça serait pour plus tard, me dis-je.

Mark venait d'accéder à la demande de mon homme : il m'accueillait chez lui à la capitale. Je crus avoir mal compris.

– Chez lui ?

– Chez lui.

– Monsieur De Groof vit dans la ville blanche.

– Comme tous les Blancs.

– Alors ?

– René, explique donc à notre jeune princesse que je lui offre un emploi dans ma résidence située dans le magnifique quartier de Kalina. Il va de soi qu'à l'instar de mes autres employés nègres elle sera domiciliée dans la cité indigène.

– C’est un excellent compromis. Je t’en dois une, cher ami.
Les dés en étaient jetés.

C’était soit le saut vers l’inconnu, sous les ailes de l’ami de mon homme, soit le vin de la colère du roi des Bakuba dont l’honneur avait été bafoué. Le départ fut fixé pour le lendemain aux aurores. Le train jusqu’à Port-Francqui, « puis nous embarquerons sur le *Ville d’Ostende* et gagnerons Léo par le fleuve », avait précisé monsieur De Groof.

René me promit qu’il ferait le voyage vers la capitale dans la quinzaine, le temps d’honorer d’importants engagements liés à ses fonctions dans le Kasai. À son arrivée, il me ferait part de ses projets me concernant. Tout cela me semblait relever du rêve, mais je n’avais guère le luxe de m’interroger sur les conséquences que pourrait avoir sur ma vie ce départ pour la capitale du Congo belge. Il s’agissait bien de gagner la grande ville où, jusqu’à un passé proche, les indigènes habitant dans l’arrière-pays n’étaient tolérés que s’ils s’y présentaient pour des motifs valables et montraient patte blanche.

Avant de me laisser emporter par le sommeil, je tâtai du bout de mes doigts la statuette de la reine mère Ngokady qui pendait à mon collier. Je l’avais reçue à mes treize ans, des mains de tante Mengi, pendant le rituel ancestral sanctionnant l’initiation. Une grande cérémonie qui nous avait réunies, trente-cinq de mes pairs et moi, au mitan de la forêt sacrée de Bena Nyimi. En quittant Luebo, j’allais emporter avec moi cet objet sacré et hautement symbolique. Dans notre droit coutumier, il y avait très peu de transgressions aussi graves de conséquences que celle dont j’étais sur le point de me rendre coupable.

Tous les Bakuba le savaient, du notable le plus savant de la cour au benêt moqué dans le hameau le plus reclus : si une princesse du sang venait à traverser un cours d’eau situé hors du royaume en ayant en sa possession la statue de la reine mère Ngokady, l’esprit de cette dernière manifesterait infailliblement sa colère. D’infertilité il frapperait toutes les filles du roi qui

n'auraient pas encore connu les joies de la maternité au moment du méfait. Le même sort s'abattrait sur le groupe si la contrevenante choisissait de se délester de l'objet en sa possession, par exemple en l'abandonnant à dessein pendant son périple. J'avais alors pas moins de neuf demi-sœurs qui n'étaient pas encore mariées et qui se retrouveraient sous la menace du châtement à venir. À en croire le moaridi qui vint à ma rencontre au lendemain du rituel où je reçus la précieuse statuette, la chose n'était encore jamais arrivée dans toute l'histoire de la dynastie des Nyimi.

Exténuée, incapable de réfléchir au dilemme le plus déchirant qu'il m'ait jamais été donné de trancher, je décidai de ne pas décider. « Puisse le perroquet sauvage intercéder pour moi auprès de la plus vaillante de mes ancêtres. Puisse l'esprit de la reine mère pardonner mes multiples offenses et me montrer le chemin de la rédemption », murmurai-je avant de me réfugier dans les bras de René. J'étais loin de me douter que plus jamais, après cette dernière nuit à Luebo, je ne ressentirais la chaleur de ce corps qui m'avait ouvert les portes les plus lumineuses de la féminité.

1. Piano à pouces.

À Léopoldville, Mark conclut un arrangement avec son boy. C'était un homme originaire de la ville de Mushie du nom d'Akwesa Kolosoy. Je découvrirais assez rapidement que ce trentenaire de petite taille, aux joues rondes, le regard vif et d'humeur joyeuse, était un être fort attachant. Il croyait autant au Dieu de la Bible qu'à un autre, fait de chair celui-là, du nom de Patrice Lumumba. Celui que j'appellerais par la suite Ya' Akwesa¹, en signe de respect, accepta ainsi de m'accueillir sous son toit dans le quartier indigène de Masina. À titre de compensation, Mark lui verserait mensuellement un supplément sur son salaire.

Mon irruption chez son patron ne surprit guère Ya' Akwesa, qui était au fait que les Blancs recrutaient le personnel domestique sur la foi de recommandations que les uns adressaient aux autres, allant parfois jusqu'à se prêter tel ou tel préposé, l'espace d'un séjour en métropole. Que je vienne du Kasai ou de la région du lac Albert comme lui-même, cela n'avait à ses yeux aucune importance, devait-il s'empresse de me dire, avant d'invoquer pour la première fois son maître à penser. Il s'était efforcé de prendre le dessus sur son bégaiement : « L'épine dans le pied du C... C... Congo, petite sœur Tshala, ce n'est pas le pouvoir blanc qui so... so... somnole alors que le sol se dérobe sous lui, nous dit Lumumba. C'est l'appétit du Nègre pour la division. Le peuple kongo qui joue les *mundele-ndombe*² déteste le peuple luba accusé de porter son ethnie sur le nombril. Le même Muluba ne veut rien savoir de son frère mu... mu... mungala

qu'il qualifie de brute et de sans-gêne. Entre sarcasmes et répugnance à peine voilée, il dé... dé... décrète que s'il n'en fallait sauver qu'un, *il vaudrait mieux achever le Mungala et laisser le serpent aller son chemin.* Puisse le martyr des plus vaillants de nos aïeux nous protéger de nous-mêmes ! »

Après les présentations par notre désormais patron commun, il m'assura que je n'avais rien à craindre. Il se racontait plein de bobards sur Léopoldville, m'expliqua-t-il, mais il n'y avait pas au monde endroit plus merveilleux que cette ville étourdissante que les Belges avaient fait pousser sur les terres de Makoko, roi des Bateke : « Le Blanc n'a pas fait que planter des fleurs dans ce pays. Mais il faut bien lui donner ça, à l'occupant : quand il veut réussir son affaire, il va droit au but, sans ja... ja... jamais bifurquer vers la rancune stérile. Y a qu'à regarder Léo-la-capitale ! Mais après, il faudra qu'il nous la laisse, la ville. C'est tout ce qu'on attend. On est patients, je dirais même très patients, parce qu'on est pressés d'en finir, co... co... comme le dit le prophète. Bref, épouse Léo et tu m'en donneras des nouvelles, petite sœur ! »

Il me fit faire le tour du propriétaire et me prodigua quelques conseils « pour protéger ton emploi chez le bwana ». Si ses avis se déclinaient en autant de lieux communs que n'importe quel parent aurait pu rappeler à son enfant qui avait la chance d'entrer dans l'intimité d'un employeur blanc, un détail retint mon attention. Ya' Akwesa me le chuchota du bout des lèvres, comme s'il avait peur que ses mots ne volent jusqu'aux oreilles de Mark De Groof. Précaution inutile, ce dernier ayant quitté la maison depuis plus d'une heure déjà. Nous étions seuls dans le vaste jardin qui occupait le terrain entre la résidence et la belle avenue de la Brabançonne bordée de manguiers et de bougainvilliers aux branches soigneusement taillées.

– Tu es si jeune et si belle !

– Merci. Mais la beauté n'est que mirage. C'est ce que nous apportons à notre semblable qui nous enrichit en retour, Ya' Akwesa.

– Et de la sagesse en plus. Tu traînes quelques défauts aussi, j’espère ?

– Je n’ai fait que répéter les paroles de ma mère. Je suis la somme des tares dont mes parents auront honte jusqu’à la fin de leurs jours.

– De la bou... bou... bouche de ta mère j’entends les femmes qui m’ont élevé. Mais laisse-moi te rassurer, petite sœur Tshala. Ce n’est pas pour le plaisir de t’emba... ba... barrasser que j’ai fait mention de ta beauté.

– Je sais, Ya’ Akwesa.

– Si j’ai fait allusion à ce qui donne le tournis lorsqu’un homme te regarde, c’est pour la simple et bonne raison que mon rôle de grand frère induit un devoir.

– Je t’en prie...

– Mon devoir est de te prévenir de tout danger potentiel sur le sen... sen...

– Le sentier ?

– Oui, sur le sen... sen... sentier que j’ai emprunté avant toi.

– Je t’en suis infiniment reconnaissante. Je t’écoute.

– Tu me promets de ne pas répéter mes propos auprès de bwana Mark ?

– Absolument ! Sur la tête de...

– Pas besoin. Ta parole me su... su... su...

– Ma parole te suffit ?

– Voilà ! Mais ne te sens pas obligée de compléter mes phrases, petite sœur, tu vas te fa... fa... fatiguer. Cela fait trente-deux ans que je traîne cette affaire-là, on vit en paix tous les deux, je te demanderai juste d’être pa... pa... patiente avec moi, c’est tout. Et puis, chaque fois qu’une femme tente de voler à mon secours avec mon bégaiement, cela ravive des souvenirs que je préfère laisser là où la vie les a rangés, tu comprends ?

– Quel genre de souvenirs ?

– Ceux que l’on gagne toujours à garder pour soi, petite sœur.

Il transpirait la bonhomie. Il n’avait nul besoin de quémander ma patience.

Il me conseilla de n'accepter sous aucun prétexte de rester chez notre patron pour la nuit. Je feignis d'être intriguée. Je lui demandai pourquoi il pensait que Mark De Groof pourrait me retenir après le service, alors que tous les serviteurs noirs regagnaient la cité indigène avant le début du couvre-feu. Il ne voulut pas en dire davantage. Je compris cependant, par son sourire qui se voulait plus éloquent qu'un laïus pouvant le mettre dans de beaux draps, que l'homme avait la prudence chevillée à l'âme. Qu'il avait choisi d'être une tombe abritant des squelettes que pour rien au monde il n'exhumerait en présence d'une inconnue. En quatre ans de loyaux services dans la coquette maison en briques cuites baptisée par son maître « Résidence Silvius Brabo », Ya' Akwesa, le bègue sympathique, en avait vu d'autres. Plutôt que lui reprocher sa fidélité au maître des lieux, il me sembla tout de suite que la voie de la sagesse commandait de mettre mes pas dans les siens.

Soucieuse de préserver mon anonymat, je décidai pour ma part de ne rien lui dévoiler ni de mon rang de princesse ni des circonstances de mon départ de Mushenge. À plus forte raison, je ne fis pas mention de la nature réelle de ma relation avec le patron des Établissements M. De Groof & G. M. De Neuberg, collectionneur d'art de renommée internationale, ainsi que j'allais l'apprendre sur le tard.

Avant que nous vaquions à nos occupations, je voulus satisfaire ma curiosité en me tournant vers Ya' Akwesa :

– Ton nom...

– Akwesa Kolosoy. Enfin, Fé... Fé... Félix, depuis mon baptême catholique.

– Oui, oui. Mais Kolosoy... ?

– Je suis son frère aîné.

– Dis-moi que c'est une blague ! Tu es... ?

– Ce n'est pas une blague, petite sœur Tshala. Tu as en face de toi le frère aîné d'Antoine Wendo Kolosoy, le grand chanteur de rumba qui tient

dans sa main Léopoldville. Le même qui donne de l'urticaire aux missionnaires catholiques.

– Là d'où je viens, du matin au soir, tous les Noirs écoutent les chansons de Wendo Kolosoy, à commencer par mon père.

– Il n'y a pas un seul endroit au Congo belge où les Noirs ne font pas comme les gens de chez toi.

– J'hallucine !

– Mieux : le fils de ma mère habite chez moi à Ma... Ma... Masina. Pas plus tard que ce soir, lorsque nous arriverons à la maison, tu pourras lui serrer la pince et lui dire tout le bien que tu penses de sa musique. Il en sera très flatté. Il aime ça, se faire dire qu'il est un prodige.

– Je rêve. Dis-moi que je rêve.

Il pouffa de rire.

Il était amusé par la tête que je faisais en apprenant que le chansonnier le plus adulé du pays était le frère de mon nouveau collègue dans le quartier de Kalina. Nous parlions bien de Wendo Kolosoy, l'homme à la voix si singulière, le compositeur hors pair dont le nom avait traversé le Congo belge à la même vitesse que la marque de bière la plus prisée par les indigènes. Nous parlions de celui qui avait pondu, nul ne sut jamais sous l'influence de quelle infusion, la chanson *Marie-Louise*. À propos de ce tube d'anthologie, un air qui n'a pas pris une ride au moment où je te parle, courait alors une légende qui n'était peut-être pas que légende, faut-il le croire. Courait une sorte d'Évangile nègre qui ne pouvait que porter malheur au chanteur élevé malgré lui au rang de grand tentateur devant Yahvé.

Marie-Louise.

Il se racontait qu'une fois la mélodie exécutée sous l'éclat de l'astre de la nuit, la terre du lieu où se trouvait son auteur se fissurait pour n'être plus qu'une plaie immonde d'où coulait la plus sombre des débauches. Le ciel nocturne, jaloux des étoiles noires de la rumba, descendait alors de son

alcôve majestueuse pour embrasser l'impiété revendiquée par les plus insoucians des mortels.

Marie-Louise / Solo e e eh / Ngai na yo.

En terre congolaise devenue chrétienne selon le rêve de Léopold II, Wendo Kolosoy volait à Jésus de Nazareth le monopole du saint miracle. Le jour du sabbat tropical, il était celui par qui les paralytiques se délestaient de leurs béquilles, prenaient d'assaut les pistes de danse, faisaient la nique à une terre qui les avait condamnés à l'engourdissement. Ode à la femme inaccessible ayant planté dans la tête du chanteur un cœur vibrant à la place du cerveau, *Marie-Louise* valait bien une entorse au couvre-feu du gouverneur général Léon Pétillon.

Wapi Marie Louise ? / Bowane beta lindanda / Lobela ngai wapi tina Louise.

Wendo Kolosoy était le roi de la nuit qui faisait des rives du fleuve Congo le Sion des rescapés de la chicotte, le très redouté fouet à lanières tiré de la peau d'hippopotame que les colons d'hier et leurs suppôts nègres infligeaient aux insoumis. Le jour où la Belgique conquérante célébrait ses morts pour la patrie, Wendo Kolosoy chantait *Marie-Louise* et les morts du Congo en devenir exultaient. Ils repassaient de trépas à ce monde, de poussière à chair, de l'ombre à l'incandescence. Wendo Kolosoy était celui qui offrait à Lazare enseveli sous l'humiliation du maître le souffle manquant à son désir de braver le plus infâme des interdits : le droit de s'encanailler à la rumba jusqu'à ce que transe s'ensuive. À la voix de Wendo Kolosoy, quiconque avait un compte à régler avec les confiscateurs de bonheur se joignait aux noceurs de Léo-la-capitale pour célébrer la vie et tous les vices qui lui conféraient sa pleine saveur.

*

Et voilà qu'aux dires de celui qui se présentait comme son frère, l'auteur mythique de *Marie-Louise* vivait sous le toit qui s'apprêtait à

m'accueillir.

– Il n'est pas censé se cacher chez vous, à Mushie ?

– Officiellement, il se terre à Stanleyville dans le haut fleuve. C'est là-bas que l'ancien gou... gou... gouverneur général Eugène Jungers l'avait relégué il y a quelques années, lorsque *Marie-Louise* avait fini de mettre Léo sens dessus dessous. Tu as dû l'apprendre, l'Église avait décrété que cette chanson-là était sa... sa... ta... tanique.

– Comment ça, satanique ?

Il s'esclaffa. Un rire strident qui finit par lui arracher une quinte de toux. Il s'en excusa avant de répondre :

– Qu'est-ce que j'en sais, moi ? C'était la raison invoquée pour justifier l'interdiction. Au vicariat apostolique, les ensoutanés auraient bramé : « Cette chanson-là, c'est Be... Be... Belzébuth en personne qui l'a inspirée. Regardez donc comment la négraille se transforme en hordes de possédés, travaillant à peine, n'observant plus la moindre pudeur. Ce Wendo Kolosoy s'est constitué en ennemi de la Sain... Sain... Sainte Trinité. Il veut bâtir Sodome et Go... Go... Gomorrhe sur les deux rives de Stanley Pool. Il est de la responsabilité de l'Administration d'arrêter cette descente aux enfers. »

– Et Bula Matari a suivi cette injonction ?

– L'État du C... C... Congo belge, c'est l'Église catholique sans la croix, petite sœur Tshala.

– C'est comme si j'entendais parler mon père. Qu'est-ce que ça veut...

– Écoute, tu es trop jeune pour reconnaître au premier regard le dieu de la Sainte Trinité qui se balade nu parmi nous. Rappelle-moi de te faire lire les discours de Patrice Lumumba. Tout y est.

– D'accord. Mais ce que tu viens de me dire, c'est qu'officiellement Wendo Kolosoy se terre à Stanleyville.

– Stanleyville ? C'était mal connaître mon frère. Son succès a beau avoir embrasé les deux rives du fleuve, c'est ici à Léo que son talent se

nourrit de la magie de ses muses.

– Alors... ?

Il sourit, puis se frotta les mains pour signifier qu’il tirait une certaine fierté de ce qu’il allait annoncer :

– Alors, il est revenu. Ni vu ni connu, dans les cales d’un ba... ba... bateau. Des frères matelots nous ont aidés. Je dis des frères, mais pour être tout à fait honnête, je t’avouerai qu’ils n’y seraient jamais pa... pa... parvenus sans l’aide de deux ou trois Blancs qui ont décidé de f... f... fermer les yeux. Des types qui aimaient sa musique. L’un d’eux lui aurait même dit : “Wendo, si je te tire d’affaire, c’est que je t’en dois une. Chaque fois que j’entends ta putain de voix sur du vinyle, j’ai une érection. Tout Léo dit que tu es un sorcier et c’est sans doute vrai, mais tu es le seul sorcier utile que je connaisse.” Bref, il est revenu.

– Il est bien audacieux !

– Il s’est caché au début, puis il a repris une vie normale aux côtés de son ami Bowane et de toute la bande. Ce sont les enfants terribles des nuits de Léo. Il faut les voir sur un po... po... podium, petite sœur Tshala ! Le diable lui-même en serait jaloux.

Je lui demandai si la nommée Marie-Louise était une femme qui avait existé, un être de chair, que son frère aurait aimée et qui lui aurait brisé le cœur avant de se fondre dans la nature. Il me répondit que, comme ses pairs chansonniers, son frère se nourrissait certes de la vie, mais qu’il la trouvait à la fois pauvre et très convenue. Alors il s’employait, dit-il, à mâliner illusions, rêves et fantasmes, en espérant que de tout cela jaillisse un peu de folie, un peu de cette ivresse que recherchent les mordus de la musique, lui et moi compris.

– Je vois, Ya’ Akwesa. Mais cela ne me dit pas si cette femme existe réellement. Enfin... Si on peut la croiser dans les rues de Léo, ou peut-être à Brazza ?

– Et ça changerait quoi, si elle n’était que la somme des nuits blanches accumulées par mon frère dans la petite chambre à peine meublée que ma femme et moi lui avons prêtée à Ma... Ma... Masina ? Est-ce que ses admirateurs s’éclateraient moins ? Est-ce que ça rassurerait l’Église ? Moi-même, j’ai croisé dans une autre vie, dans cette même maison où je gagne ma vie, une femme qui aurait pu jaillir d’un rêve. Mais c’est une autre histoire, une de celles que l’on gagne tou... tou... toujours à garder pour soi.

– Quel cachottier tu fais ! Ce qui est sûr, c’est que j’aimerais beaucoup l’entendre un jour chanter *Marie-Louise*.

– Je sais que ça l’agace de voir son répertoire être réduit à ce titre culte. Mais n’hésite pas à lui de... de... demander une petite exclusivité. Il appelle ça des *a cappella*. Ne me demande pas où il a appris ce mot. De préférence le soir, après sa ration de fufou et deux bouteilles de Polar. Si Wendo Kolosoy devait refuser cet honneur à la fille que j’ai en face de moi, c’est que je n’ai encore rien compris aux femmes et à leur pouvoir.

Nous rigolâmes.

Il avait des dents régulières, très blanches. Chaque fois, son rire saccadé faisait tressauter un torse musclé que moulait un tricot rouge et blanc frappé de l’emblème du Royal Antwerpen Football Club. Il m’apprit que son frère et son groupe avaient été sollicités par un journaliste congolais proche du peuple, du nom de Joseph-Désiré Mobutu, pour jouer de la rumba le jour de l’anniversaire du mariage de ce dernier. Si je voulais écouter l’artiste exécuter ses meilleurs morceaux et serrer la main de celui qu’il appela « le futur président du Congo libre et indépendant, Pa... Pa... Patrice Lumumba », je n’avais qu’à préparer ma plus belle robe et attendre sagement. La fête organisée par le journaliste de *L’Avenir* aurait lieu dans quelques semaines. Le lieu restait à déterminer. Avec la complicité de son frère, le boy et moi pourrions nous faire passer pour des membres de l’orchestre et ainsi approcher Lumumba. « Après cela je pourrai partir sans

rien de... de... demander de plus à Dieu qu'un bout de terre où blanchir mes os, petite sœur Tshala », me susurra-t-il en clignant de l'œil.

On aurait dit un gamin.

Dans les jours qui suivraient la fête, Mobutu, tout comme Lumumba et d'autres « évolués » qui rêvaient d'un Congo où aucun autochtone ne serait obligé de tourner sept fois sa langue avant de célébrer l'amour, s'envolerait pour la Belgique. « Tout ce beau monde est attendu à l'Exposition universelle de Bruxelles, un événement planétaire co... co... comme il ne s'en produit qu'une ou deux fois par siècle », précisa Ya' Akwesa.

C'était la deuxième fois que j'entendais parler de cette fête mondiale qui mobilisait une partie du Congo belge dans le sillage de sa puissance coloniale. Tu sais, ma nièce, ma Ndoyi, il n'est pas rare que la vie nous envoie des messages sans tête ni queue auxquels notre esprit n'accorde pas le moindre intérêt, jusqu'à ce que la lumière surgisse d'un seul coup et nous aveugle de son éclat.

*

Sous le ciel de Léo, par quel moyen aurais-je pu deviner qu'en mon absence la colère de mon père s'était avérée aussi dévastatrice qu'un incendie en pleine savane ? Suffisait-il de savoir que Kena Kwete III avait, depuis toujours, la colère et l'honneur à fleur de peau ? Suffisait-il de se souvenir qu'un descendant de Woto ne pouvait laisser sans suite un affront comme celui dont s'était rendu coupable l'homme qui habitait nuit et jour mes pensées ?

Le roi des Bakuba n'avait jamais caché son dédain à l'endroit de ses prédécesseurs ayant essuyé l'humiliation sans répondre avec les moyens à leur disposition.

Le pardon ?

Le pardon était, dans son entendement, un couteau à double tranchant dont devait se méfier un chef digne de son rang. La patience, la pierre

contre laquelle le même patriarche devait aiguïser jour après jour la lance dont il se servirait pour harponner quiconque l'avait défié au vu et au su de ses sujets.

Plus concrètement, je savais que Kena Kwete III n'avait que mépris pour son aïeul Bolongongo I^{er} qui régna peu de temps après l'affront sanglant de Nsapu Nsapu, le mercenaire à qui un chien aurait dû apprendre la décence. Un roi qui, à la différence de Woto le Preux Souverain, connut une bien triste fin. Plus d'une fois, j'avais entendu mon père prétendre que « la couardise se chercha longtemps un visage, jusqu'au jour où mon aïeul Bolongongo lui prêta le sien ». Il rappelait alors que, sous la soixantième dynastie, son ancêtre Bolongongo I^{er} posa un acte qui fit d'abord tressaillir tous les hommes de son royaume avant de l'emporter lui-même telle une feuille morte ballottée par le vent.

Vent de déchéance.

C'est qu'au crépuscule de son adolescence, après avoir obtenu la bénédiction de la reine mère qui assurait alors la régence, le jeune homme avait embrassé sentiers, rivières et collines jamais explorés par les siens. Avec pour compagnons de route trois esclaves affranchis dans la force de l'âge, il s'en était allé voir du pays. Histoire, fit-il valoir, de s'inspirer des bonnes mœurs des peuples d'ailleurs. Histoire aussi de s'instruire au contact des vices contre lesquels il aurait à protéger les Bakuba une fois devenu leur roi : « J'ai à peine dix-sept ans et tout ce que je sais de la vie m'a été transmis en terre kuba. Et pourtant, par Bumba Chembe le Créateur, la terre compte des royautés dirigées par des êtres plus sages que nos rois les mieux inspirés, tandis que moult chefferies marinent nuit et jour dans ce qui fera leur inéluctable décrépitude. Le devoir du dauphin, s'il lui en reste un, est d'aller se désaltérer aux sources des uns et des autres. »

À son retour dans sa capitale, les fastes de son intronisation à peine retombés, le jeune roi Bolongongo prit une mesure sans précédent. Entouré des peuples qui convoitaient la prospérité des Bakuba, qui leur avaient fait

la guerre tant et tant de fois, le voilà qui proscrivit au sein des régiments hérités de son prédécesseur l'usage des armes létales. Le voilà qui prit la tête d'une armée qui n'en serait plus une, et à laquelle il assigna une vocation purement défensive. Une armée sans le moindre couteau de jet, qui n'affronterait les ennemis du royaume que dans des duels au corps à corps.

Ce choix audacieux intrigua les rares Européens qui visitèrent la région aux premiers jours de son règne, dans ces contrées peu recommandables, sur ces terres où le moindre malentendu entre un visiteur et un chef de tribu pouvait se terminer dans le sang. Cette idée d'une armée défensive attendant l'ennemi les mains nues consterna surtout les monarchies voisines qui crurent déceler chez le roi kuba un dessein des plus malicieux. Le temps ne tarda pas à révéler que le jeune homme était revenu de son long périple habité par une réelle aversion pour le sang de son semblable, tandis qu'il voyait en la guerre l'expression la plus tangible de la barbarie des mortels.

Les moaridi allaient rapporter que le monarque croyait en son for intérieur que celui qui voulait la paix devait être le dernier à montrer des signes laissant croire à ses voisins qu'il préparait la guerre. En ce temps-là, lorsqu'un Kuba arrivait dans une contrée et qu'une embuscade lui était tendue, il lui suffisait de crier « Je suis un sujet de Bolongongo, mes seules armes sont les paroles qui sortent de ma bouche ! » pour avoir la vie sauve. L'ennemi se souvenait alors que notre roi avait misé sur la possibilité d'une paix permanente. Qu'il avait imposé à ses rivaux, de façon tacite, à la fois un pacte de non-agression et une protection sans concession de leurs sujets réciproques.

*

Mais quoi que puissent raconter les moaridi, quoi que proclament nos ballets commémoratifs, mon père se souvenait surtout que le règne de son aïeul ne dura guère plus que l'écho d'une salve d'artillerie. Miser sur la bonne foi des rivaux n'était, hélas, guère une panacée. Un jour, un Belge,

substitut du procureur d'État à Luluabourg, débarqua pour réquisitionner des porteurs qui devaient acheminer sa cargaison d'ivoire à un nouveau poste qui venait d'être créé à quinze jours de marche de Mushenge. Ayant observé les pauvres hères qui avaient déjà fait la moitié du voyage, loques humaines aux regards éteints et aux jambes flageolantes, enchaînés par le cou les uns derrière les autres, leurs faix sur la tête, le visage couvert de mouches, les côtes saillantes faute d'alimentation suffisante, Bolongongo refusa de donner un nouveau souffle à la caravane de la mort.

Le roi se souvint que, deux mois plus tôt, le même étranger, flanqué du patron de la toute-puissante Compagnie du Kasai à qui le roi Léopold II avait concédé le monopole de l'exploitation du caoutchouc dans tout le bassin du Kasai, était venu collecter ce produit de malheur. Il avait alors agi en fripouille. Il avait d'abord fait administrer vingt-cinq coups de chicotte aux trente-sept malheureux qui n'avaient pas atteint les quotas requis. Avait ensuite retenu en otages les épouses de ces hommes, tout le temps que ces derniers passèrent en forêt à compléter la quantité attendue par la Compagnie. Lorsqu'ils revinrent au hameau avec le fruit de leur dur labeur, l'homme exigea de chacun trois chèvres en échange de l'épouse restée captive. En vain, le roi avait tenté de s'opposer à ce qu'il considérait comme un insoutenable abus de pouvoir.

Et voilà donc que le même individu revenait à Mushenge chercher des porteurs parmi les hommes valides qu'il avait fait rassembler au milieu du village. Bolongongo lui opposa cette fois un refus catégorique. Le sous-officier noir à la tête du convoi ordonna alors à la vingtaine de policiers qui les escortaient, son chef et lui, d'exécuter quiconque refuserait de prendre le relais des indigènes exténués en se joignant à la caravane. Or, les suppôts qui accompagnaient les Européens étaient issus d'ethnies voisines ayant souscrit au pacte de non-agression de Bolongongo. Cinq parmi eux optèrent pour la désobéissance, rendirent leurs fusils et se rangèrent du côté des Bakuba. Les autres se servirent des carabines en leur possession et

massacrèrent un ennemi qui ne disposait pas de la moindre flèche empoisonnée pour répondre au feu nourri des assaillants.

Tel fut le salaire d'une clairvoyance dont se repentiraient à jamais les Nyimi.

Bolongongo I^{er}, autrefois auréolé de la gloire d'avoir rendu obsolète la sagaie et illuminé son trône de l'éclat de la sagesse et des chefs-d'œuvre de l'artisanat, perdit la face. Il fit alors la seule chose qui s'impose à un monarque acculé à la petitesse : il abdiqua. Se rendit seul, dans le plus simple appareil, jusqu'au cœur de la forêt sacrée de Bena Nyimi, se plaça sous l'arbre le plus haut de tout le royaume, attendit sous la canopée pendant sept jours et sept nuits qu'un fauve affamé vienne cueillir son âme, ou que le gris du ciel le gratifie du feu de la foudre. Puisque rien de tout cela n'arrivait, il rebroussa chemin, s'imposa la réclusion en son palais, ne mangeant ni ne buvant, jusqu'à périr d'inanition à la vingt-cinquième saison sèche de sa brève existence. Les rois kuba avaient connu épilogues plus glorieux.

Un monde s'éteignait. Dans le sang et l'effroi s'ouvrait un autre.

Quand il lui succéda, son fils aîné choisit le nom dynastique de Mikope Woto II et rétablit l'armée dans tous ses attributs. Il enjoignit les ferronniers d'équiper les unités d'élite de l'artillerie la plus redoutable que l'on puisse produire sur toute la rive droite du Kasai. Lorsque, trois saisons plus tard, un émissaire dépêché à sa cour lui apprit qu'un chef de l'ethnie tchokwe s'apprêtait à attaquer un comptoir de l'État indépendant du Congo sur le cours inférieur de la rivière Kwenge, Mikope Woto II sut que son heure était venue. Il donna ordre à son aide de camp et à cent cinq de ses meilleurs guerriers de partir par savanes et forêts au renfort des rangs des insurgés. Une trentaine d'esclaves les escortèrent avec armes et nourriture.

Surentraînés, lourdement équipés, ses hommes se placèrent à la tête de l'offensive contre la Force publique, le bras armé de l'occupant. Ils livrèrent une bataille épique, libérèrent les otages trouvés sur les lieux. Capturèrent le

chef de poste, le firent balader à poil devant les mêmes sujets qu'il avait longtemps terrorisés, le couchèrent sur le sol après l'avoir solidement ligoté, lui administrèrent près d'une centaine de coups de fouet comme certains parmi eux en avaient reçu de sa part, lui arrachèrent les oreilles pendant que la vie tentait de s'échapper de lui et qu'il sollicitait leur clémence. Ils rapportèrent à Mushenge son casque blanc, symbole du pouvoir de l'intraitable occupant. Le roi fit du prestigieux trophée son vase de nuit. Y déposer ses déjections procurait au souverain le summum des plaisirs, aimait-il à raconter à ses notables quand l'alcool l'entraînait sur le terrain de la faconde. Une jouissance proportionnellement inverse à la douleur qu'il avait éprouvée naguère en assistant à l'humiliation de son défunt père.

Depuis lors, chaque assemblée du Conseil royal commence avec un chant dont les derniers mots proclament que quiconque crache sur le trône du Nyimi ne trouvera le salut ni sous la roche ni dans le ventre du soleil. J'avais rarement vu les yeux de mon père briller de l'étincelle de la fierté autant que lorsque, s'éjectant de son trône coiffé du masque royal, un chasse-mouches dans une main, un javelot dans l'autre, il esquissait quelques pas de danse en fredonnant la ritournelle que l'on doit à Mikope Woto II : *L'honneur ne se lave que dans le sang. De quelle couillonnade es-tu le visage, toi qui crois que c'est en tendant la peau du ventre, après avoir été flagellé sur le dos, que tu gagneras le respect de toi-même ?*

Et il dansait.

Et il dansait les yeux mi-clos, le buste raide.

Et il dansait comme si cette antienne venue d'un temps qui n'était plus, après l'avoir transfiguré, l'élevait au-dessus d'une défaite annoncée, le catapultait par-delà cette déchéance inéluctable qu'avait constatée son frère le prince Osako, l'absent que tout le monde nommait l'Insoumis.

1. Ya' : diminutif de *yaya*, qui signifie « grand frère » ou « grande sœur ».
2. Expression kikongo désignant le Noir qui s'illustre par son mimétisme vis-à-vis du Blanc.

L'administrateur du district ayant craché sur le trône du Nyimi, ce dernier n'eut qu'une obsession : lui faire payer son affront. Quitte à y laisser sa propre peau.

J'étais à Léopoldville depuis quelque temps déjà lorsque Mark m'apprit comment mon père avait voulu faire comprendre à René Comhaire que les lois du Congo belge n'étaient ni la roche ni l'armature qui allaient détourner un digne descendant de Woto et de Mikope Woto II de son devoir de vengeance. Mon patron me prit à l'écart pour me rapporter ce qui était arrivé dans le Kasai après mon départ précipité. Des événements qui expliquaient que René ait manqué à sa parole et ne soit pas venu à la capitale tel que promis le matin de notre séparation.

En René j'avais placé ma confiance.

Le lendemain de ma fuite, mon père avait envoyé ses hommes chez le jeune haut fonctionnaire au casque blanc crème. Leur mission était simple : lui régler son compte et s'emparer de la princesse. Les cinquante archers avaient été accueillis par des éléments de la Force publique que mon homme avait placés en état d'alerte. Les deux camps s'étaient affrontés devant l'édifice qui abritait l'administration du district dans un véritable bain de sang. Le bilan officiel faisait état de sept morts et deux blessés graves du côté de la garde royale kuba ; deux morts et un blessé léger parmi les sbires de Bula Matari.

Afin de calmer les esprits et pour sa sécurité physique, les autorités centrales avaient décidé de muter sans délai leur protégé. René Comhaire fut ainsi transféré loin du foyer des tensions, plus à l'ouest, à Banningville, près du village d'origine de Ya' Akwesa. Mark De Groof m'apprit qu'il avait été évacué de nuit, sous une escorte comme on en levait rarement dans la colonie. S'agissant de mon père, il avait été détenu brièvement avant d'être relâché à la demande pressante des missionnaires protestants, moyennant versement d'une lourde caution.

D'humeur exécrable, Mark ajouta que la mesure d'éloignement qui venait de frapper le « fauteur de troubles » avait compliqué bien des choses pour lui-même et pour son associé resté en métropole, un homme qu'il appelait aussi le « baron ». Il ne livra pas plus de détails, mais ce n'était guère nécessaire. La tête qu'il afficha ce soir-là en disait long sur le ressentiment qu'en vain il tentait de contenir en ma présence.

Une page se tournait.

Après cet échange, je remarquai un changement graduel dans l'attitude de Mark De Groof à mon égard. Il y eut d'abord ce soir où, alors que Ya' Akwesa et moi quittions la Résidence Silvius Brabo sur les coups de 17 heures, il demanda au boy de nous laisser seuls. Il avait une dernière tâche à me confier, argua-t-il devant un Ya' Akwesa intrigué. Ne me faisait-il pas courir le risque d'être prise dans les filets de la police qui n'allait pas tarder à faire respecter le couvre-feu ? Je découvris quelques minutes plus tard que la tâche qui risquait de me faire manquer le dernier autocar vers Masina était des plus insolites. Monsieur avait commencé à prendre sa douche lorsqu'il me héla pour que je le rejoigne dans la pièce où il s'était retiré. J'obtempérai non sans appréhension.

Je fis basculer la porte coulissante qui séparait sa chambre à coucher de la salle de bains. Je me retrouvai soudainement face à un Mark De Groof nu comme la Sainte Trinité que son boy disait contempler dans les villes et villages du Congo belge. Sauf qu'il ne s'agissait pas cette fois d'une image

comme le bonhomme pouvait s'en fabriquer avec les mots que lui mettait à la bouche son imagination prodigieuse de lumumbiste pur et dur. J'étais bel et bien en présence d'un sexe d'homme qui pendouillait à la base d'un bedon qui aurait gagné à absorber moins de bière et de patates.

Émoi.

Mon patron me tendit du savon de toilette et un frottoir. Il me demanda de lui frotter le dos, m'exhortant à me déshabiller à mon tour « afin de préserver ta jolie robe qui risquerait de prendre l'eau ». Je fis un effort surhumain pour garder mon calme, ne rien laisser transparaître du mélange de dégoût et de rage qui montait en moi. Je répondis que, par égard pour son ami, je ne pouvais que lui désobéir. Sa nudité ne laissait guère d'alternative, articulai-je en soutenant son regard. L'un de nous deux devait se retirer, et ça serait moi. Mark De Groof pouffa de rire, tapota de la main droite son sexe flasque et s'écria : « Mais qu'est-ce que ça peut être stupide, une princesse bamboula ! C'est un pénis, parbleu ! Il n'est ni plus petit ni plus moche que celui de monsieur Comhaire, on est d'accord ? »

Rage.

Je ne saurais te dire qui me gratifia du courage dont je fis preuve ce soir-là. Le fait est que je tournai le dos, claquant la porte derrière moi dans un bruit assourdissant. Je cheminai jusqu'à l'arrêt de l'autocar où m'avait précédé Ya' Akwesa. Le grand frère baissa les yeux en me voyant arriver et ne me posa aucune question tout le long du trajet d'une durée d'une heure. Il réserva son attention à un manuel qui ne le quittait jamais : *Noir futur. L'insupportable odeur du Père.*

Pendant une semaine, tous les mots qu'il aurait pu utiliser pour engager la discussion lui restèrent en travers de la gorge. Des phrases d'une affligeante banalité ponctuèrent nos tâches communes et les repas partagés à Masina. Nous traversions un désert verbal qui parlait à l'un et à l'autre sans que le risque d'un malentendu vienne corrompre l'interprétation que chacun faisait de ce qui avait changé à Kalina. Notre maître avait décidé de

mettre à l'épreuve la relation inégalitaire qui liait trois individus que seuls les caprices de la vie sous les lois du Congo belge avaient réunis sous un même toit. Ya' Akwesa marchait désormais sur la corde raide. Il cherchait sa voie entre sa loyauté au bwana qui le faisait vivre et le devoir de protection dont il s'était investi à l'égard de la petite sœur que j'incarnais. Quant à Mark, maître du jeu qui n'avait de comptes à rendre qu'à son pénis, dès le lendemain de ce premier incident, il emprunta un air des plus décontractés. J'en venais presque à douter de ma santé mentale : aurais-je rêvé les yeux ouverts ?

Esquive.

Comme si je n'avais pas été assez ébranlée, voilà que dans la foulée Wendo Kolosoy, qui m'avait chaleureusement accueillie à mon arrivée chez son frère aîné, décida de jouer à son tour sa propre partition. Je devrais dire la seconde reprise d'une partition commencée quelques jours plus tôt. Le voilà qui échafaudait quelques variations dans ses tentatives plus ou moins subtiles de m'attirer dans son lit.

Au début, il avait pris sur lui de me chanter *Marie-Louise*, un jour sur deux, chaque fois qu'il s'invitait dans le coin où j'avais l'habitude de me retirer le soir venu. Je ressassais alors mille pensées qui allaient de mon homme, dont je n'avais reçu aucune nouvelle depuis plusieurs jours, à ce que serait ma vie à Léopoldville si jamais Mark devait me mettre à la rue. Puis, un jour où je m'étais absentée de mon lieu de travail en raison de règles très douloureuses, le chanteur offrit de m'accompagner au marché du quartier. Chemin faisant, alors que les gamins, voire des adultes, le suivaient en lui lançant des « Wendo, baise les cathos, brasse-nous de la rumba comme on l'aime ! », la vedette du peuple de Léo sortit un chat de son sac de séducteur.

Wendo Kolosoy se mit à me raconter une fable. Mi-cocasse, mi-poétique, la fable poursuivait en réalité deux objectifs : d'abord, me convaincre que le prince des nuits de la capitale n'était pas un citoyen qui

aurait sacrifié la sagesse ancestrale sur l'autel de la rumba ; ensuite, m'offrir les clés qui me feraient accéder à la magie dont il allait faire étalage quelques jours plus tard devant une foule conquise. Car ce n'était pas son genre, à Antoine Wendo Kolosoy, de faire les choses à moitié, mais alors pas du tout !

*

Le samedi suivant, nous voilà donc au troisième anniversaire du mariage du journaliste de *L'Avenir*, Joseph-Désiré Mobutu, et de sa jeune et très belle épouse Marie-Antoinette Gbiatibwa. Selon les on-dit entendus pendant la fête, onze ans d'écart séparaient les mariés. Ces derniers avaient loué le Léo-Bisengo, un bar très couru de la ville indigène. L'endroit était situé au cœur de Bandalungwa, un des quartiers pour « évolués » construits en périphérie de la ville blanche par l'Office des cités africaines.

Ya' Akwesa et moi n'avions eu aucun mal à nous frayer un passage à l'intérieur du bar en même temps que Wendo Kolosoy et ses comparses. Le couple à l'honneur s'était ruiné, à moins qu'il n'ait reçu des sommes faramineuses de la part des parents et amis. Il y avait des mets de toute sorte, disposés avec soin sur quatre rangées de tables ornées de napperons d'un blanc immaculé. Des bières de différentes marques, aussi bien les locales comme Polar que celles brassées en métropole, de la Leffe à la Duvel, circulaient à un rythme effréné, au grand bonheur des invités.

Léo la festive, Léo-Bisengo : le bar portait bien son nom.

C'était la première fois que je voyais autant d'« évolués » rassemblés en un seul lieu. Ils étaient tous, hommes et femmes, habillés selon des goûts à vous ficher des complexes si d'aventure vous aviez débarqué en personne non avertie. Je saisis assez rapidement ce « quelque chose » qui clochait, qui m'agaçait, en promenant mon regard d'un bout à l'autre de l'espace qui nous accueillait. Ils étaient tous noirs, mais pas un seul parmi les invités ne semblait s'en apercevoir. Après s'être vêtus comme nos maîtres, ils

parlaient comme des *mindele*¹, se dandinaient de-ci de-là, gesticulaient et fumaient qui sa cigarette, qui sa pipe, exactement comme eux. Je n'avais rien vu de tel ni à Mushenge ni à Luebo. Si quelqu'un cherchait la preuve que Léopoldville fût une ville fascinante, il n'avait qu'à faire une incursion au Léo-Bisengo le soir de l'anniversaire du mariage du journaliste Joseph-Désiré Mobutu.

Mes yeux étaient occupés à regarder Ya' Akwesa. Pour parler à Patrice Lumumba, le boy de Mark avait attendu que l'homme se dirigeât vers la petite cabine de la régie d'électricité pour fumer sa clope, loin de ses amis. C'était le moment dont il avait rêvé des jours durant. Originaire du Kasai où la dynastie des Nyimi engrangeait bon an mal an les miettes de pouvoir que lui avait laissées Bula Matari, Patrice Lumumba était si adulé que tout Léo parlait de lui à peu près avec les mêmes mots qu'utilisait l'Église pour évoquer Moïse le prophète d'Israël. Pour ses partisans, le Congo belge était l'Égypte, le roi Baudouin en était le pharaon, nous étions le peuple élu de Nzambi Mpungu et Patrice Lumumba était ce Moïse qui nous ferait traverser la mer Rouge.

Je me rappelai qu'un jour, Ya' Akwesa m'avait montré sa photo qu'il trimballait à l'intérieur du manuel *Noir futur* et m'avait lancé : « Mmm... M'en... M'en... M'entends-tu, petite sœur ? Après avoir subi Léopold II, le Congo belge est à terme. Le jour où Patrice Lumumba bouge le petit doigt, ce pays accouche sans même a... a... attendre les premières contractions. Lu... Lu... Lumumba dit "Feu !" et c'est *dipanda*. Si les Belges le savent ? Bien sûr qu'ils le savent ! »

Ce qu'il ne sut jamais, c'est que même mon père, depuis le trône du royaume kuba, était un fervent partisan du prophète accoucheur de *dipanda*. Il prétendait d'ailleurs, en prenant à témoin son ami le moaridi, que le nommé Lumumba serait la réincarnation d'un chef de l'ethnie tetela. Pour avoir résisté, arme à la main, à l'arrivée sur son territoire des premiers colons, les nouveaux conquérants l'auraient fait décapiter en pleine nuit et

fait disparaître sa tête. C'était sous la quatre-vingtième dynastie kuba, aimait-il à rappeler, ce que confirmait le père de mon amie Kisita, sans livrer plus d'explications. Reste que le moaridi, quand on sollicitait son avis personnel, se montrait réservé sur la personne de Lumumba. Il l'était encore plus sur ses rêves aux accents messianiques : qui pouvait garantir, glissait le sage à la silhouette longiligne, qu'une fois assis dans le fauteuil du gouverneur général, le Moïse tetela ne réserverait pas à son tour un mépris tout aussi cinglant au pouvoir traditionnel ?

Debout au fond du bar, bras croisés sur le buste, Ya' Akwesa se désaltérait aux lèvres du libérateur pressenti. Pour l'avoir mesurée au quotidien, je savais combien grande était sa soif. Infini l'horizon de ses rêves de liberté et de dignité à conquérir.

Avec ses lunettes et la raie qui séparait ses cheveux en deux tas, Patrice Lumumba aurait pu être le frère jumeau de René Comhaire, s'il n'avait pas eu la peau aussi basanée que le domestique de Mark. À supposer même que l'oracle relayé par le moaridi et son monarque dise la vérité, que pouvait craindre le maître d'un Noir qui lui avait emprunté à la fois ses lunettes, son rire tout en retenue et jusqu'à sa coquetterie la plus subtile ? La silhouette qui se déplaçait la démarche alerte, le dos légèrement voûté, cachait-elle deux Lumumba ? À la fois le fourreau inoffensif et la lame effilée prête à trancher les liens qui empêchaient le Congo de courir derrière un passé que les « évolués » se promettaient de ressusciter ?

Patrice Lumumba avait-il voulu se rapprocher de l'ennemi intime pour déceler la faille dans sa cuirasse avant de lui bondir dessus telle une hyène affamée ?

Ces pensées trottaient dans ma tête quand je vis l'hôte du jour se diriger vers les deux invités.

Ya' Akwesa allait se retirer pour laisser le journaliste et le politicien discuter entre « évolués » lorsque le son du saxophone se fit suraigu et plaintif, déchirant le voile cotonneux de la nuit. Le temps de secouer une

assistance qui avait commencé à envoyer des signes de torpeur, le cuivre se laissa surclasser par la guitare qui se mit à gémir dans une suite de crépitations plus étourdissantes les unes que les autres. Ces notes haut perchées se frayèrent une voie royale jusqu'aux tréfonds des âmes. Une onde de bougeotte traversa les rangées, défroissa les pagnes, énerva les plis des pantalons en tergal à pattes d'éléphant, fit tinter les semelles cloutées des mocassins de ces messieurs. Vibrante et haletante, la musique ne nous parvint plus seulement depuis l'estrade, elle se mit à monter du sol, de ces chaussures hommes et dames qui se cherchaient, se reconnaissaient, s'évitaient d'un cheveu pour mieux synchroniser un pas de deux gracieusement cadencé.

Pour la première fois depuis le début de la soirée, quelque chose remua en moi, bousculant ma nonchalance deux fois plutôt qu'une.

En s'estompant, les sons de la guitare épousèrent le murmure apaisant et flûté du lokolé², manié avec une impressionnante dextérité par un garçon aux traits efféminés qui m'avait lancé un timide « Bonsouah moazelle » à l'entrée du bar. C'est alors que je vis la vedette du groupe, Antoine Wendo Kolosoy, se rapprocher du plus jeune de ses musiciens, qui était aussi le moins élané du trio des saxophonistes. Dans un geste de tendresse qui saluait le talent de son protégé, le chanteur passa la main dans son abondante chevelure, fit deux pas en avant et s'empara du microphone.

*

Je crus que mon cœur allait jaillir de ma poitrine. Je l'entendis reprendre, cette fois sous la forme d'une mélopée, la fable qu'il m'avait contée quatre jours plus tôt sur le chemin menant au marché Kotaniongo de Masina.

J'eus la chair de poule en buvant chaque note, chaque parole, chaque silence de cet air qui évoquait un jeune homme sans le sou qui un jour prépara son baluchon, s'arma de courage, décida de marcher nuit et jour

jusqu'à tâter du pied le flanc de l'horizon. Il s'en allait chercher l'amour d'une vie qu'il avait oublié de vivre, tout occupé à se demander si vivre c'était mourir tous les jours loin d'un bonheur évanescent ou si le bonheur n'existait que tant que l'on croyait vivre pour lui courir après. Il s'en allait aux confins du royaume des Bateke. Où les nuages du crépuscule se désaltèrent sur le dos d'un fleuve aussi indocile que les riverains qui lui envoient avec les eaux usées de la ville leurs illusions perdues. Où ceux qui ne peuvent acheter l'amour contre espèces assommantes, reluisantes et dégoûtantes l'obtiennent au taux usuraire des mains du soleil levant. Soleil, un créancier qui traite avec la même équité le plus salaud des bwana capable de trahir son ami de plus de dix ans et le moins hardi des indigènes, incapable de braver les frontières de l'absurde pour rendre au faux jeton la monnaie de sa maudite pièce. Où la femme qui interroge l'homme dans le rouge des yeux dégoulinants de désir ne se sauve pas en criant « Sainte Marie, mère de Dieu ! » Où aimer, c'est ouvrir les portes de l'enfer pour y embrasser avec le sourire les flammes réservées à ceux qui troquent leurs neurones contre un cœur frappé de surdité.

Le voyage du jeune homme sans le sou le conduisit ainsi aux portes d'un royaume qui destinait la plus belle de ses filles, princesse de son rang, à l'étranger qui relèverait le défi né de la clairvoyance de Sa Majesté.

La princesse, jamais conquise depuis Livingstone l'explorateur, Tippo Tip l'esclavagiste et Léopold II l'avaleur des dynasties nègres, avait un nom plus beau que la musique de Wendo Kolosoy. Plus doux que le vin de l'eucharistie cher au révérend père Léon Cuppens qui perd son latin lorsque Wendo le Nègre insoumis chante l'amour de Marie-Louise. La princesse avait pour nom Tshala Nyota. Le roi offrit à notre voyageur au cœur de braise un panier en osier. Lui désigna un sentier qui se trouvait derrière son palais. Le roi lui demanda de lui rapporter dans le récipient traditionnel, et en échange de la main de la belle Tshala, le fleuve qui coulait au pied de la vallée.

Le panier en osier dans la main, les cheveux au vent, notre chercheur d'amour prit le chemin du fleuve sous les murmures des courtisans et des sujets de Sa Majesté. Une heure s'était écoulée lorsque la foule vit le soupirant revenir à la cour bras ballants, sourire aux lèvres. Il marcha vers le monarque qui tenait par la main la jolie princesse devenue pour la gent masculine ce que la liberté était devenue pour les peuples des deux rives du fleuve : une ombre fuyante. Le voyageur sortit de la poche de sa vieille redingote de baroudeur un long cigare. Il l'alluma. Tira dessus en prenant son temps. Souffla en direction du roi avant de prononcer les paroles qui suivent :

Ô grand roi rempli de sagesse / saisis-toi de la fumée que voilà / tires-en une corde / comme les hommes de ton pays savent en tisser / une corde que tu me donneras / quand tu la jugeras bien solide (solide) / afin que j'y attache le panier rempli d'eau / que j'ai laissé derrière moi (là derrière) / et ce panier je le traînerai jusqu'à tes pieds / ô grand roi rempli de sagesse / ne t'ai-je pas promis devant témoins (devant témoins) / que pour les yeux de cette fille / qui éclipse Mère Lune la nuit venue / j'irais jusqu'au pied de la croix (au pied de la croix) / car sur la croix nommée Tshala / Wendo Kolosoy voudrait écumer ses jours / quitte à y laisser sa seule fortune ici-bas / sa voix de damné de la rumba (damné de la rumba).

Apothéose.

Les invités, conquis et subjugués, prêtèrent à l'orchestre solaire leurs cordes vocales. D'un pas chaloupé, le couple Mobutu revint sur la piste de danse. « Sur la croix nommée Tshala, Wendo Kolosoy voudrait écumer ses jours », martelait le refrain. Trois pas à droite. Deux pas à gauche. Joseph-Désiré serra contre lui une Marie-Antoinette aussi légère qu'une plume de toucan. À leur droite, une femme laissa s'échapper un long cri strident. Elle me fit penser aux matrones qui saluaient de la même clameur assourdissante l'apothéose des noces kuba : « Yéleleleleléeeeh !!! »

Je la détaillai.

Une beauté à vous ravir le souffle, à vous assommer de jalousie : élancée, la peau d'un noir reluisant, des jambes interminables, une poitrine à peine plus imposante que la mienne. On la vit ceindre madame Mobutu d'un pagne qu'elle venait de tirer de son sac à main, creusant davantage la cambrure de l'épouse du journaliste de *L'Avenir*. Le devoir accompli, elle se laissa happer à son tour par un homme fluët qui la fit basculer dans un jeu de jambes qui ne pouvait être que l'œuvre d'un sorcier de la rumba. Il fallait voir ça ! Comment ces deux-là damèrent le pion à tout ce qui bougeait au Léo-Bisengo.

Des billets volèrent. Des foulards. Des mouchoirs.

Je sentis une présence dans mon dos. En me retournant, quelle ne fut pas ma surprise de me retrouver nez à nez avec Patrice Lumumba ! Sourire aux lèvres, le prophète me tendait la main en s'éloignant à petits pas, à reculons. Je la saisis au bout de quelques secondes d'hésitation.

J'ai beau essayer de convoquer les souvenirs, je ne saurais dire ce qui se passa exactement dans les minutes qui suivirent ce contact. Je devais être dans un état second lorsque je m'abandonnai dans ses bras, sans doute bouleversée par le fait que cet homme si adulé par le peuple de Léo veuille m'accorder une danse, qui plus est dans un lieu où les femmes rivalisaient de grâce et de sensualité. Un état second qui ne m'empêcha nullement, en revanche, de l'entendre me susurrer à l'oreille, en raison du boucan qui dardait sur nos tympans : « J'ai écrit l'adresse du siège de BRACONGO sur le bout de papier que je vous glisse entre les doigts à cet instant. Venez me voir au bureau un de ces quatre, nous pourrions discuter tranquillement. Si vous ne souhaitez pas venir pour le piètre cavalier qui prend le risque de tutoyer le ridicule devant les redoutables danseurs qui nous entourent, venez, s'il vous plaît, pour faire plaisir à celui qui rêve d'entendre son peuple entonner l'hymne de la renaissance africaine. *Sala ngai plaisir moseka, oko regretter ata moke te*³ ! »

Je me laissai entraîner vers le milieu de la piste où Joseph-Désiré Mobutu dansait maintenant avec l'épouse de mon cavalier, Pauline Opango de son nom – une femme dont Ya' Akwesa me dirait plus tard qu'elle n'avait pas arrêté de me fusiller du regard pour le reste de la soirée.

Ce ne fut plus du tout la même fête.

Les « évolués » se firent moins guindés, s'autorisèrent à nouveau le rire nègre, décontracté, libre. *Sur la croix nommée Tshala* réussit à évacuer l'air emprunté des amis du journaliste dont le visage irradiait de bonheur. Je devrais plutôt dire que le talent de Wendo Kolosoy mit de l'indigène dans une bringue qui n'était jusque-là que parodie et constipation.

Détournant une fable qui m'avait été contée dans ma prime enfance par tante Mengi, Wendo Kolosoy m'avait ainsi immortalisée en princesse des rivages du fleuve Congo. Sans se douter un seul instant que j'étais bel et bien fille de Nyimi. Sans savoir que si par quelque prodige il s'était présenté à Mushenge pour solliciter ma main, il lui aurait fallu plus qu'un trait d'esprit pour enfumer Kena Kwete III. Mon père n'aurait pas eu besoin de lui réclamer le fleuve dans un panier percé de partout. Il lui aurait conseillé de se montrer reconnaissant vis-à-vis de Bula Matari pour le reste de sa vie sur la terre des hommes. Et pour cause : l'État du Congo belge n'avait pas seulement aboli l'esclavage, il avait transformé en crime punissable le droit d'un Nyimi de faire castrer le pouilleux qui irait, à rebours de toutes les lois de la généalogie, lui annoncer son rêve de convoler en justes noces avec l'une de ses filles. Les lois de Bula Matari n'étaient que toquades, mais dire que nous avons attendu le Blanc pour inventer l'ignoble serait pisser sur cent vingt et une générations de passeurs de mémoire.

*

À ma droite, un Ya' Akwesa facétieux, tout sourire, incapable de cacher son bonheur d'avoir été dans les secrets d'un coup fourré. Je lui reprochai

d'avoir parlé à son frère de l'inconduite de notre patron. C'était la seule explication au fait que dans la fable-mélopée le chanteur soupirant déplorât n'être qu'un justicier sans mordant face au parjure de l'ami de René. Il avoua à demi-mot avant de me conseiller de « faire gaffe à madame Lumumba » qui ne serait pas, selon lui, du genre à se laisser marcher sur les pieds. Je haussai les épaules et lui répondis que Pauline Opango n'avait absolument rien à craindre de ma part.

Ce sont les choses qu'il me confia ensuite qui m'ouvrirent les yeux sur ce que j'ignorais alors. Des mots qui allaient donner un sens à ce qui était sur le point de bouleverser à jamais mon existence.

C'était une conversation qu'il avait surprise entre Mark et un visiteur qui lui avait mis la puce à l'oreille. Il avait entendu monsieur confesser à son interlocuteur avoir accepté de m'embaucher dans le souci de rendre service à René Comhaire, un vieil ami. Il l'avait entendu ajouter que grande était cependant sa déception car, en bon Wallon qu'il était, l'ami s'était par la suite comporté comme un sacripant. Ce coup de couteau qu'il avait supposément reçu dans le dos le déliait à son tour de toute obligation de loyauté.

- A-t-il dit quelque chose de précis ?

- Les Comhaire étaient traîtres de père en fils, qu'il disait.

- Ce n'est pas ce que je l'ai entendu affirmer le soir où René Comhaire nous a présentés.

- Selon lui, ce monsieur Co... Co... Comhaire lui devait, à lui et à son associé du nom de Guido Machin-Chose, de la ca... ca... camelote pour une valeur de plus de 8 000 francs.

- C'est une fortune, 8 000 francs ! Il est complètement fou, Mark De Groof !

- Depuis son transfert à Banningville, son ami remettait en cause certains aspects de leur entente. Il lui envoyait des pièces sans va... va...

valeur. Bwana parlait des « bazars dont aucun débile ne voudrait sur la place de Bruxelles, Paris ou Londres ».

– Sans doute des statues dont il est obsédé.

– De toi à moi, cet homme troquerait père et mère contre un morceau de bois. Tu ne le sais sans doute pas, en ville tous les Blancs l'appellent le « roi des masques », ce qui me fait dire que, tôt ou tard, ce commerce-là lui attirera un malheur dont il ne se re... re... relèvera probablement pas jusqu'à la fin de ses jours, mais c'est un autre sujet. Ce qui m'a dérangé, petite sœur, c'est qu'il a déclaré à son visiteur que si ça continuait ainsi, il n'aurait plus aucun compte à rendre à son ancien ami. Quand je l'ai entendu préciser : « Ni sur sa princesse kuba ni sur les transactions en cours », je me suis dit que je de... de... devais t'inviter à rester sur tes gardes.

– Es-tu sûr qu'il a parlé de princesse kuba ?

– Et co... co... comment crois-tu que j'ai su que tu étais fille de Nyimi ?

– En fait...

– Tu me fais bien rire, Tshala. Pour sûr que j'avais ma petite idée dès le premier jour où tu as débarqué à la Résidence Si... Si... Silvius Brabo. Comme dit mon frère Wendo, tu dégages quelque chose. Il est impossible de mettre des mots dessus, mais c'est là constamment. Dans le regard, dans les silences, dans tout.

– Nous savons maintenant de quoi ton frère est capable, alors...

– Écoute, jeune fille. Je suis de l'ethnie bankutu, mais je vis à Léo depuis fort longtemps. Je cô... cô... côtoie des gens de tous horizons.

– Et donc... ?

– Et donc, ce pendentif à ton cou... Cette statuette, ce buste de femme. Ne me dis pas que c'est pour faire joli ?

Je souris, mais préférerai changer de sujet.

Je lui avouai que la musique de son frère me chamboulait complètement. Qu'il n'était pas rare que j'en éprouve des frissons. Que le

jeune homme incarnait probablement ce que Léopoldville comptait de plus fabuleux dans le milieu de la rumba. Que si un jour cette musique devait offrir au Congo ce que les métiers du bois et du fer avaient conféré à mon royaume, les générations à venir apprendraient qu'Antoine Wendo Kolosoy en fut le maître précurseur. Pour autant, et même si cela pouvait choquer au plus haut point, m'empressai-je de conclure, j'aimais un Blanc qui s'appelait René Comhaire. C'était le seul homme que j'aie jamais aimé de ma vie. Dire qu'il me manquait était en deçà de ce que chaque jour j'éprouvais au fond de moi. J'ajoutai que ne plus recevoir de ses nouvelles depuis plus d'un mois tournait au supplice.

Ya' Akwesa secoua la tête d'un air morose. Je le vis fixer le sol comme pour y quêter l'ombre d'une inspiration avant de serrer mes deux mains dans les siennes dans un geste compassionnel.

Lorsque son regard se posa de nouveau sur moi, il déclara que personne ne l'avait investi du pouvoir de juger mes actes et encore moins les brouillards qui enveloppaient mes sentiments. Même s'il était convaincu que donner son cœur à un Blanc était aussi intelligent que confier ses graines de maïs à un champ de pierres, il me souhaitait d'embrasser avec courage les multiples épreuves qui m'attendaient sur l'autre versant de la colline.

– Chez les peuples bantous que nous sommes, qui a en lui le sang royal peut fléchir, mais ja... ja... jamais il ne rompra. C'est comme ça depuis que le jour triomphe de la nuit d'un bout à l'autre de cette terre qui porte nos rêves et nos utopies.

– Je préfère miser sur autre chose, Ya' Akwesa. Mais je suis touchée par ton empathie.

– Tu ne trouveras rien qui puisse t'offrir ce que ton sang te garantit de par la naissance, petite sœur.

– Le temps nous le dira.

– Tiens donc : la prochaine fois que tu retourneras au marché Kotaniongo, observe bien l’homme qui se tient près de l’abattoir avec son béret rouge vissé sur la tête. Il se tient tous les jours au même endroit, tu ne peux pas le lou... lou... louter.

– Tu veux parler du fou ? Celui que l’on surnomme Ancien de Saïo ?

– Oui, Ancien de Saïo est son sobriquet. Comme tu as pu le constater, il a plié, mais n’a jamais rompu. Pourquoi ? Parce que du sang royal coule dans ses v... v... v...

– Dans ses veines ?

– C’est ça. Mais je te le dis tous les jours : ne te donne pas toute cette peine, tu vas te fa... fa... fatiguer pour rien, petite sœur. Et puis, une femme qui essaie de m’aider à fi... fi... finir mes phrases ravive malgré elle des souvenirs que j’ai choisi d’enterrer pour le reste de mes jours.

J’avais aperçu l’homme dont parlait Ya’ Akwesa à quelques occasions en me rendant au marché. « Un ancien combattant qui a perdu une jambe loin d’ici et que nous avons vu sombrer dans la folie à son retour de la guerre. Un brave type », m’avait soufflé Wendo Kolosoy. Les deux hommes semblaient se connaître de longue date. Ce matin-là, le chanteur avait fait une offrande de quelques sous au détraqué sans parvenir à le dérider. « Tu as perdu ton sourire, Ancien de Saïo, et cela m’attriste », lui avait-il reproché. Ils avaient échangé des pitreries où il était question d’un chien et de son maître que le fou disait traquer dans Léo, et d’autres sujets sans tête ni queue. Nous avons fini par nous éloigner, laissant le malade discuter avec un gamin qui lui avait apporté de la nourriture dans un sac en raphia.

Je promis à mon hôte et collègue que je ferais de mon mieux pour rester debout, quoi qu’il arrive. Après tout, il devait y avoir dans Léopoldville des gens dont le sort était pire que celui d’une fille sans le sou, fraîchement débarquée du Kasai. Ce à quoi il répondit que l’argent n’avait jamais rendu personne perspicace, mais que seuls les gens perspicaces savaient où diable se terrait l’argent et comment s’en protéger. Ya’ Akwesa s’engagea à

demeurer le grand frère qu'il avait toujours voulu être. Il promit également de calmer les ardeurs de son frère « qui a toutes les femmes de Léo à ses pieds et continue cependant de courir après les ombres ».

-
1. En lingala, pluriel de *mundele* (« Blancs »).
 2. Tambour à fente traditionnel, très présent dans les musiques des peuples de l'Équateur et du Kasai.
 3. « Fais-moi plaisir, mademoiselle, tu ne le regretteras pas un seul instant ! »

Évoquer les épreuves à venir à la fête de monsieur Joseph-Désiré Mobutu fut le meilleur moyen de les convoquer.

À peine un mois plus tard, les frères Kolosoy perdirent leur grand-père et durent quitter la capitale pour leur village où avait vécu le patriarche. Mark décida de ne pas remplacer son boy. Il lui demanda de m'apprendre quelques recettes que je devais lui préparer pendant les sept jours que durerait mon intérim de chef cuisinière.

Le surlendemain du départ de Ya' Akwesa, une averse diluvienne s'abattit sur Léopoldville et dura toute la journée. Elle fut accompagnée d'une violente tempête dont la furie causa d'importants dégâts. Dans Kalina dévastée, plusieurs maisons perdirent toiture et fenêtres. Des arbres écrasèrent des habitations, rendirent impraticables la plupart des avenues qui conféraient à la ville européenne le bel éclat qui fascinait tant le frère de Wendo Kolosoy. À l'orée de la nuit, l'avenue de la Brabançonne, à l'image du boulevard Albert-I^{er}, ne ressemblait plus qu'à un vaste champ de ruines et de désolation.

Avec le déchaînement des éléments, la nature venait d'offrir l'alibi que recherchait Mark pour réaliser son sombre dessein. Il m'offrit de passer la nuit sous son toit. Je pensai à l'étrange service qu'il avait osé me demander quelques semaines plus tôt et déclinai l'offre. Si suivre le conseil avisé du boy était une chose, quitter la Résidence Silvius Brabo alors qu'aucun autobus ne circulait en ville en était une autre. La gare était fermée. La cité

indigène était coupée de la ville blanche pour au moins vingt-quatre heures, le temps que les autorités reprennent le contrôle de la situation. Je n'eus pas besoin d'une révélation divine pour savoir que c'était cette nuit-là que « ça » allait se passer.

Le piège.

Ce ton soudainement charmeur qu'il utilisa toute la soirée pour s'adresser à moi. Le temps qu'il mit à entretenir la Négrresse qui travaillait pour lui de sujets qui ne la regardaient ni de près ni de loin. Si je connaissais l'origine du nom Silvius Brabo qu'il avait donné à sa villa ?

« Selon une légende qui remonte au ^{xv}^e siècle, il y avait dans les eaux bordant la ville où vivent mes parents un géant du nom de Druoon Antigoon. Moitié homme, moitié monstre, cette horrible créature réclamait un droit de passage exorbitant aux navires qui croisaient sa route. Mais le géant ne faisait pas que cela : il coupait la main à quiconque, homme ou femme, refusait de payer. Arriva un beau jour un centurion romain qui s'appelait Silvius Brabo. Que crois-tu qu'il fit, ce brave guerrier qui devait être habité par le même courage que les archers d'élite de ton arrière-arrière-grand-père le roi Mikope Woto II ? Eh bien, il défia le géant dans un duel infernal, lui coupa la main droite qu'il jeta dans l'Escaut, un fleuve que tous les Belges connaissent. C'est de là que vient le nom qui fut donné à l'endroit où je suis né : Antwerpen, ce qui veut dire dans notre langue "la main jetée". Anvers en français. Un des ports les plus importants du continent européen. »

Je ne fis aucun commentaire.

Des histoires de mains coupées, j'aurais pu lui en raconter jusqu'au lever du jour, même si aucun village kuba ne portait un nom qui témoignât de ce qui s'était passé à l'époque qui vit l'arrivée au trône de Mikope Woto II, le monarque qui rétablit nos forces armées et lava dans le sang l'honneur de son défunt père.

Il y eut cette manière de choisir ses mots pour couvrir de boue son ancien ami accusé de m'avoir « vendue » pour solder, prétendit-il, une dette colossale contractée de longue date. Dire que cette grave allégation ne m'ébranla nullement serait mentir. Après tout, avec René, les choses étaient allées si vite. Entre ce qu'il m'avait dit pendant près de six mois dans l'intimité de sa chambre et ce que son ami et lui se racontaient dans une langue que je n'avais pas apprise à l'école, le flamand, il n'était guère impossible que mon sort ait été l'objet de transactions qui n'avaient rien à voir avec l'élan du cœur. Et à y regarder de près, un Blanc qui avait tout pour lui, y compris pouvoir, jeunesse et splendeur, pouvait-il tomber amoureux d'une Nègresse, fût-elle de sang royal ? À quel précédent pouvais-je m'accrocher ?

Même s'il ne pouvait m'adresser un courrier depuis Banningville sans l'entremise de l'ami devenu ennemi, pourquoi celui qui déclara un jour que « le cœur n'a pas à suivre la raison coloniale dans sa soumission aux injonctions aberrantes d'un mythe nommé civilisation » ne tentait-il rien ? Mon prince blanc du royaume du Kunyaza pouvait-il se lever et se coucher sans mesurer l'étendue de la détresse que devait vivre celle qui lui avait sacrifié son innocence ? À l'école Sainte-Marie-de-la-Miséricorde, mon amie Kisita n'aurait-elle pas cherché avant tout à me protéger contre le fantôme après lequel je courais, en bonne idiote que j'étais à ses yeux ?

J'avais placé ma confiance en René.

Une voix au fond de moi me répétait cependant que si un seul mot devait être utilisé pour identifier la personne en face de moi à ce moment précis, c'était « manipulateur ». Pourquoi René Comhaire aurait-il payé sa dette supposée en se servant d'une fille du pays comme monnaie d'échange, si son créancier pouvait, comme tout Blanc qui connaissait l'étendue de son propre pouvoir, se choisir lui-même n'importe quelle beauté noire ? Je ne pouvais croire que mon René puisse cacher, derrière sa voix veloutée et son irrésistible sourire, un esclavagiste doublé d'un lâche.

Je laissai Mark poursuivre sa péroration devant les bouteilles de Chimay. Celles-ci s'accumulaient au fur et à mesure que la petite aiguille de l'horloge poursuivait sa course loin du chiffre cinq indiqué au moment où j'avais cru possible un retour à Masina.

Les artisans et artisanes de mon royaume avaient-ils jamais rêvé d'un ambassadeur blanc ? Le Flamand se montrait intarissable sur le caractère exceptionnel de l'art kuba : « Beaucoup se limitent à la beauté, certes saisissante, des ndop, ces effigies royales de bois sculpté que ton père, comme hier ses prédécesseurs, offre volontiers à ses visiteurs de marque. En passant, j'en ai vu une à Londres le mois dernier, une vraie petite merveille pour laquelle je me serais ruiné volontiers. D'autres ne jurent que par les tissus de raphia brodés. Je n'irais pas jusqu'à nier qu'il s'agit là de deux volets de l'activité artistique la plus originale de toute l'Afrique centrale. Mais comme je l'ai expliqué au baron De Neuberg, rien de ce que proposent les artisans bakuba n'égale vos chefs-d'œuvre de ferronnerie qui relèvent de votre fonds le plus ancien, à l'image des couteaux de guerre remontant, pour certains que j'ai eu la chance de toucher de mes mains, à la création du royaume. »

Ya' Akwesa et les lumumbistes allaient-ils plus vite que la musique ? D'une voix monocorde, le sourire triste et incertain, le Flamand fustigeait l'impatience des Congolais qui risquait de « faire s'écrouler tout l'édifice patiemment bâti par des générations de colons depuis Henry Morton Stanley, car si nous avons déplacé bien des montagnes, beaucoup reste à faire dans ce territoire aussi vaste que toute l'Europe occidentale. Une civilisation ne se transmet pas en un tour de main, cela prend parfois des siècles, Tshala. Quand tu feras de vraies études, tu apprendras sur les Arabes, les Perses, les Grecs... ».

Le monologue dura toute la soirée.

Jusqu'à ce qu'il fasse irruption dans la chambre d'amis où je m'étais retirée après avoir pris ma douche. Dehors la pluie continuait à soumettre la

capitale. D'une rare violence, les vents secouaient les arbres, faisaient crisser les pylônes électriques, couiner les fenêtres et les tôles de la petite dépendance en bois, tout au fond du jardin. Dans la chambre, le tonnerre dessinait sur les murs des arabesques fulgurantes, zébrures incandescentes qui illuminaient la pièce avant de s'éclipser pour revenir au bout de quelques secondes. Encore plus ardentes, toujours plus impressionnantes. Tout était réuni pour que, de cette nuit-là, je ne puisse rien oublier. Rien, jusqu'à l'air infect que je respirais et qui allait demeurer longtemps à l'intérieur de moi, niché dans chaque recoin de ma mémoire. Une atmosphère saturée de tabac, d'alcool et de bois d'acacia se consumant en une ardente décrépitude dans l'âtre rougeoyant.

Il éteignit sa dernière clope et s'affaissa sur le bord du lit.

Il essaya la carotte, promit monts et merveilles. Il récolta un refus ferme et poli. Il essaya le bâton, brandit la menace : « Que ça soit bien clair : si tu ne te laisses pas faire, pas sûr que j'aie la patience d'attendre l'aube pour te traîner au poste de police où officie un de mes amis. Crois-moi, Jan Peeters est tout sauf un enfant de chœur. Je consomme les Négresses, lui préfère leur arracher les mamelons pour leur inculquer les bonnes manières. Je te sais assez intelligente pour savoir qu'une servante qui vole de l'argent liquide dans la maison du bwana sera difficilement accueillie en princesse par ses hommes. À moins que tu ne te sois dévergondée avec plusieurs Comhaire qui n'attendent que de voler à ton secours ? » Il ne récolta cette fois que le silence.

Je n'étais déjà plus là.

J'étais occupée à imaginer comment monsieur pleurerait tout son soûl lorsque je lui ferais payer le crime dont il s'apprêtait à se rendre coupable. Mon mutisme fut interprété comme un insupportable mépris. Dès lors, il décida d'assumer sa bassesse sans plus chercher midi à quatorze heures. Il tenta d'écarter mes cuisses. Je résistai de toutes mes forces. Il m'asséna une gifle qui me brûla la tempe et me fit saigner du nez. Il tenta alors

d'immobiliser mes deux mains au-dessus de ma tête. Je le mordis au poignet. Jusqu'au sang. Je reçus un coup de poing qui m'atteignit au menton. Mon esprit s'engourdit sous l'extrême violence du choc. Je ne ressentis aucune douleur. Toute volonté déserta mon corps. Il n'y eut plus de Tshala. Entre quatre murs peints en blanc, un animal en rut se déchaîna sur un pantin.

Le néant.

Combien de temps l'endurai-je ? Je n'en sus rien et n'en saurai jamais rien. Ce qu'il me fut donné de voir, dès le lendemain matin, fut le fruit que récolta Mark De Groof. C'était un dimanche et mon bourreau nocturne voulait se rendre à la messe. Lui qui était catholique pratiquant, peut-être tenait-il à soulager ce qui lui restait de conscience auprès de l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde. Puisque monsieur n'était pas homme à quitter sa belle résidence en affichant une allure de clochard, c'est avec le plus grand naturel qu'il gagna la salle de bains pour une douche rafraîchissante.

Si seulement il avait su !

Aussitôt que son pénis fut en contact avec l'eau du robinet, la musique fut déclenchée. Rien à voir avec « la cinquième symphonie de Beethoven, la merveille de toutes les merveilles » qu'il m'avait vantée la veille. Un tout autre registre. Un accès de démangeaisons sur les parties génitales comme il n'en avait jamais ressenti de toute sa vie de porc. Il se mit à se gratter. Comment aurait-il pu imaginer, lui qui ne savait rien de l'origine de ce mal qui venait de le frapper, que plus il allait gratter, plus les démangeaisons allaient s'accroître, se décuplant, atteignant des sommets, l'obligeant à s'écailler jusqu'au sang, sans aucune chance de voir l'affreuse sensation s'estomper une seule seconde ? Comment pouvait-il imaginer que ce n'était là que le début d'un long calvaire, un supplice qui allait rendre la pharmacopée de la médecine blanche complètement inutile ? Tout ce qu'il pouvait faire, c'était se gratter les parties intimes.

Sans répit.

Aucun homme avant lui n'avait réussi à désobéir à cet appel plus que pressant qui frisait l'automutilation. Quand le mal vous étreignait, votre seul et unique devoir était de vous épouiller. De jour. De nuit. Partout. Sur le chemin de ce Golgotha où aucune ombre ne se présentait pour vous aider à porter la croix, les trois mots d'ordre étaient : saigner, meugler, maudire. Tout cela en courant de médecin en médecin. De pharmacie en pharmacie. Pour un résultat guère plus tangible que la trace du vent.

L'enfer sur terre.

Pendant qu'il se tordait de douleur dans son lit, me traitant de sale sorcière, me menaçant de me faire payer très, très cher de lui avoir filé une saloperie de Nègres, je me précipitai dehors. Par bonheur, les employés de la ville avaient été à l'œuvre dès le lever du jour, ce qui avait permis une reprise timide du trafic. Dans l'autobus me ramenant à Masina, au milieu de passagers discutant du match de football qui avait opposé deux jours plus tôt l'AS Vita Club au CS Imana, je tentai de reconstituer la scène de la veille. Tout était clair, jusqu'au moment où Mark m'assénait un coup de poing à la mâchoire après que j'eusse planté mes dents dans son poignet droit, juste en dessous du bracelet de sa montre. Je ne regrettai pas un seul instant d'avoir pris mes précautions.

*

Je repensai à la dernière nuit passée dans notre campement d'initiation, au cœur de la forêt de Bena Nyimi, cinq ans auparavant. J'allais alors sur mes quatorze ans. Je revis Ma' Kabedi, la prêtresse en chef, grande, altière et nimbée d'un charisme sans pareil, remettre à chacune des trente-six adolescentes qui s'apprêtaient à retourner à Mushenge ce qu'elle nous présenta comme la « feuille du souvenir ».

Je me remémorai ses paroles prononcées dans notre langue :

« Le monde, mes filles, est rempli d'ignares qui n'ont d'humain que la carcasse que leur a donnée Bumba Chembe le Créateur. En réalité, ce sont des porcs... Ne riez pas. Ce que font ces crapules qui s'ignorent n'a rien de drôle, mes filles. Contre ces mâles incapables d'honorer la source de la vie, incapables de séduire une femme et de profiter avec elle du miel de l'acte sexuel, nos aïeules nous ont laissé cette feuille que je vous donne ce jour. Où que vous alliez, emportez-la avec vous. Que vous dormiez chez le quidam qui vous aura offert une natte en terre étrangère, que vous soyez accueillie chez un ami de la famille à la prévenance suspecte et aux regards lubriques, la feuille du souvenir sera votre ultime recours. Elle ne vous protégera pas du viol – et vous auriez tort de le lui reprocher après coup –, personne n'a jamais prétendu que telle fût sa vocation. Sa seule et unique vocation, mes filles, est d'infliger une bonne leçon de vie à votre fraudeur. Tout ce que vous aurez à faire, à partir du moment où vous redouterez une agression potentielle, c'est d'en couper un petit bout, un tout petit bout que vous placerez tout au fond de votre vagin. Sur vous, la feuille n'aura aucun effet, je peux vous l'assurer. Mais malheur à l'homme qui osera vous pénétrer contre votre gré en misant sur la ruse, la surprise ou la violence. Une fois son forfait accompli, si son sexe entre en contact avec de l'eau, il éprouvera des démangeaisons d'une virulence qu'aucun être humain ne peut supporter.

« Cette épreuve durera des jours, mes filles, peut-être des semaines. Elle ira de mal en pis, défiant toutes les médecines imaginables. Elle durera jusqu'à ce que le fautif se présente chez une prêtresse kuba ayant hérité, comme la servante du Nyimi qui vous parle, du pouvoir de réparation. Après avoir accepté le versement d'une amende, la prêtresse se rendra dans une forêt sacrée, rassemblera les ingrédients dont les secrets ont été transmis de mère en fille, de génération en génération. Elle préparera un breuvage qu'elle livrera ensuite au repentir. À l'absorption de la potion ancestrale, l'animal éprouvera instantanément une pressante envie d'uriner.

Avec l'évacuation de ses urines, le porc repentí renouera avec le sourire. Mais croyez-moi, mes filles, plus jamais cet homme n'oubliera qu'agresser un être réputé faible pourrait s'avérer la plus périlleuse des aventures. Et c'est pour cette raison précise que la feuille que je vous donne porte le nom de feuille du souvenir. Puissiez-vous la garder sur vous, où que vous alliez, et peu importe qu'elle ait perdu sa fraîcheur, toujours elle servira. Cela vous fait rire ? Votre bourreau, lui, ne se souviendra pas d'avoir jamais ri de toute sa vie, ou alors je ne suis pas Kabedi, fille de Chikala. »

Ma' Kabedi nous avait ensuite remis des fragments d'une écorce d'arbre dont la décoction procurait un breuvage censé empêcher toute grossesse non désirée. Je me rappelai avoir oublié le paquet contenant cet antifécondant à l'école des bonnes sœurs. Dépossédée de la panacée ancestrale, je priai en silence la Vierge Marie pour être préservée du pire.

L'inconnue se résumait en la réaction de Mark qui devait remuer terre et ciel pour mettre un terme à ses virulentes démangeaisons. Je me terrai à Masina, guettant tous les matins une descente de la Force publique qui viendrait me cueillir et me faire payer ce que j'avais fait subir au patron des Établissements M. De Groof & G. M. De Neuberg.

À son retour du village, je dus m'asseoir sur ma pudeur et racontai mon agression à mon hôte sans faire mention du châíiment. Il en fut très peiné et promit de réfléchir à ce qu'il fallait faire avant que le maître n'use des représailles. Nous étions tous les deux assez lucides pour savoir que Mark allait faire entendre parler de lui. Après avoir discuté de la question avec son épouse qui me traitait elle aussi comme la fille de sa mère, Ya' Akwesa revint me voir. Il m'informa tout d'abord que, depuis cinq ans qu'il le côtoyait, son patron faisait se succéder des domestiques qu'il choisissait généralement pour leurs formes plantureuses. Autant de proies, ajouta-t-il, dont il se séparait après une grossesse non désirée ou lorsque le « roi des masques » en avait déniché une plus jeune au cours de ses multiples voyages à l'intérieur du pays.

J'appris ensuite que je pouvais rester à la maison aussi longtemps que je le souhaiterais. Je fondis en larmes et courus remercier la maîtresse du foyer. La bonne dame me réconforta pendant de longues minutes et m'assura de son soutien inconditionnel. « Les Kuba, expliqua-t-elle, sont des gens honnêtes, qui n'ont qu'une parole. De tout temps, les vôtres ont traité les esclaves qu'ils ramenaient des champs de bataille comme aucun autre peuple, c'est du moins ce que les gens disent là d'où je viens. Et puis quoi, mon frère aîné ayant épousé une Kuba, tu es ma belle-sœur, Tshala. Je me dois de te traiter comme telle. Si en plus, j'ai l'honneur de témoigner de l'hospitalité à une fille de Nyimi ! »

Le royaume kuba, avec ses légendes que colportaient avec passion les moaridi, plus dévoués les uns que les autres au fil des générations, n'était certes pas l'enfer dont parlait la Bible de Jérusalem. Comme ailleurs au Congo belge, les esclaves des Bakuba n'avaient d'esclave que le nom, ne portant sur eux aucun signe distinctif, se livrant aux mêmes besognes que leurs maîtres, ne subissant aucun châtiment corporel que leur statut social eût justifié. Reste que personne ne clamait devant la multitude qu'il était descendant d'esclave – ce silence était tout sauf le fait du hasard. Me lancer dans un débat dans les circonstances eût été le comble de la sottise, tu en conviendras.

« Maintenant, entre femmes, poursuivit-elle, je ne te cacherai pas que si je n'avais pas une confiance absolue en mon homme, jamais je n'aurais accepté ta présence dans ma maison. Mais s'il y a dans Léo deux maris à qui une femme devrait pouvoir donner le bon Dieu sans confession, le mien en fait partie. Pour ne rien te cacher, je suis la charmante petite prison qu'Akwesa Kolosoy s'est choisie il y a trois ans de cela devant les hommes et devant Dieu représenté par le curé de Saint-Alphonse. »

Sur cette envolée d'un optimisme que je lui enviai, madame convoqua son beau-frère Wendo et le pria de me présenter à l'épouse d'un de leurs amis qui habitait le quartier. C'était une vendeuse de denrées courantes au

marché Kotaniongo. Son commerce prospérait à une vitesse telle qu'elle s'était mise à rechercher de l'aide. Alors que sa grossesse tendait vers son terme, supputa le chanteur qui salua tout de suite l'idée lancée par sa belle-sœur, peut-être l'amie voudrait-elle que nous soyons deux à l'échoppe. Mes hôtes y voyaient un moyen de me garder loin du giron de Mark De Groof, même s'ils ne se faisaient guère d'illusions sur la capacité du Belge de me retrouver dans Léo.

*

À l'entrée du marché, nous fûmes accueillis par le détraqué dont m'avait parlé mon hôte et bienfaiteur à la fête du journaliste Joseph-Désiré Mobutu. Kotaniongo et le grand dépotoir attenant devaient être son royaume. C'était la première fois que je voyais l'homme d'aussi près. On ne pouvait qu'être impressionné par sa stature. Une force de la nature qui commençait à rendre à l'âge son dû, mais dont on mesurait ce qu'il restait d'énergie et de puissance. La cinquantaine grisonnante, la barbe hirsute, les yeux injectés de sang, un béret d'un rouge crasseux sur la tête, une lampe à pétrole allumée dans une main, alors que le soleil brillait au zénith. Il se tenait sur ses béquilles, la tête légèrement penchée du côté droit. Le colosse amoindri par la perte d'une jambe discutait avec un gamin habillé en uniforme scolaire. En trois gambades, il s'éloigna du gosse et se dressa devant nous.

Il interpella le chanteur de rumba.

– Que fais-tu à Léo, Wendo Kolosoy ? Je pensais que tu m'écoutais quand je ronflais sous l'eau, que tu enculais mes pets sous l'orage matinal. Ils te feront miroiter leurs guerres, mais c'est toi qui trinqueras sec avec les mouches, Wendo. Tu tiens à cette ville plus qu'à la peau de tes fesses ? *Kokamwa*¹ ! T'as les deux fesses sur ton cerveau, frère des hommes ! Bouge ton petit cul poussiéreux avant que la bave du crapaud ne mouille ton pénis, tiens ! Même mon jeune ami Marcel Ntsoni qui rêve de mourir

écrivain est royalement plus futé que toi. Ils t'auront aussi facilement qu'ils m'ont eu, et ce ne sera pas faute d'avoir été prévenu.

– Ils me prendront tout sauf ma voix, Ancien de Saïo. Toi, ils t'ont tout pris, sauf ton sang royal. La preuve qu'ils sont moins redoutables que mon peuple ne le croit.

– Sur ce coup, tu as raison, Wendo Kolosoy. Ils m'ont pris une jambe. Juste un peu de viande. Mon sang, ils ne peuvent le siphonner. Il est d'un rouge Hiroshima et ils ne sauraient où le mettre : le fleuve Congo déborde et Mami-Watta, en amoureuse du jazz, veut du vin de palme, rien de moins. Mais toi, frère des hommes, tu ne devrais pas leur laisser la moindre chance de t'arracher ta peau et ta voix. Tu devrais prendre exemple sur le lézard.

– Le lézard aurait-il quelque chose à m'apprendre, Ancien de Saïo ?

– Le lézard a tout à t'apprendre. Je disais tantôt à mon jeune ami Marcel Ntsoni de le consigner dans le tout premier bouquin d'orgasme et d'alcool de maïs qu'il pondra quand, sous l'étreinte de Mami-Watta, il aura maîtrisé l'art de pisser malin sur la langue de l'usurpateur. Il n'y a ni gloire ni honneur sans une colère qui pisse dans le sens de la marche des aiguilles d'une bombe anatomique, le savais-tu ? Face au danger, lorsqu'il se fait attraper, notre cousin le margouillat sacrifie sa queue pour sauver sa peau. Toi, frère des hommes, pour les yeux océan de cette jeune beauté qui culmine en chair à côté de toi, tu es prêt à sacrifier ta peau pour honorer ta queue que je sais vertigineusement insatiable. Tu fais pitié.

– Tu me prêtes de drôles de projets, Ancien de Saïo. Je suis un honnête chansonnier et cette beauté est la sœur que ma mère ne m'a pas donnée avant de se sauver au pays où nous allons tous sans chapeau.

– Ne dis pas de bêtises, Wendo, ou je convoque la foudre et le piment tout de suite. Tout de suite ! Ni ta mère ni toi ne connaissez cette jeune créature aux seins pimentés. Ça se voit dans le blanc de tes yeux comme un pénis au garde-à-vous.

– Allez, assez bavardé. Prends ça pour ton déjeuner. Canicule et jeûne ne font pas bon ménage dans les rues de Léo.

Il lui remit quelques sous. L'homme les empocha, puis fit un mouvement vers moi. Il se mit à reluquer mon collier.

– Tu ne devrais pas porter ce collier, jeune femme.

– Et pourquoi pas ?

– Ah ça... Demande au perroquet sauvage. En bon cousin, il sait.

– Quel perroquet ?

– Le cousin sait tout. Le cousin sait que cela ne sert à rien de résister au singe qui tente de t'arracher ta culotte, qu'il suffit de le laisser faire pour voir comment il s'y prend, le bougre, pour y glisser sa maudite queue.

Il se mit à rire de tout son poids et cela dura un moment qui me parut interminable. C'était un rire tonitruant, du fond des tripes, dont il nous gratifiait en grattant d'une main furibonde dans sa barbe, sans me quitter des yeux. Et soudain, prenant un air sérieux, il s'appuya sur ses béquilles et fit quelques pas en arrière. Il alla jusqu'au kiosque à journaux et s'y adossa. Se mit à crier à tue-tête :

– Je ne vous ai pas demandé la face cachée de la lune, gens du pays. J'ai demandé une toute petite chose : m'indiquer où se terrent le petit Blanc et son chiot. Je sais qu'ils se planquent quelque part dans le ventre de l'oubli et je compte sur vous pour les retrouver avant de les castrer l'un à la suite de l'autre, car c'est mon objectif soleil, la dernière mission qui me reste ici-bas. Castrer cet effronté de petit Blanc et son chiot, puis les confier à mon ami Marcel Ntsoni, lui le digne fils de cette terre que l'Empire a condamné au veuvage. Et pour leur faire payer leur gros mensonge qu'ils auraient tant aimé que j'oublie, au petit Blanc et à son chiot, mon ami qui sait qu'on ne revient pas indemne après qu'on a marché sur la dune d'Abyssinie, lui dont les parents appartiennent aux deux rives du Pool Stanley, leur trouvera une sépulture faite de sujets, de verbes et de compléments au pied d'un ruisseau d'encre, de salive et de sang, afin qu'ils sachent qu'on ne badine pas avec

les fiers moustiques du Congo. Et pendant ce temps, moi, Ancien de Saïo, je rangerai ma lampe et mon couteau loin des chasseurs de girafes, je cacherais en lieu sûr les bijoux de la castration et je disparaîtrai en deux claquements de doigts. Car je suis un pet de moustique, gens du pays. Sans empester l'air, je suis bien là, campé entre la raison qui défèque et la bêtise qui sent le vin de palme. Mon ami Marcel Ntsoni vous le dira, puisqu'il l'a déjà consigné au cœur de ce livre qui est en train de prendre monde dans son petit ventre de fœtus pubère. Et l'ami devra également témoigner que lorsque nos sentiers se croisèrent dans les faubourgs de Léo en 1958, quand il avait onze ans et qu'il carburait aux cigares du fantassin, quand je menais pompeusement une vie en arbres et chansons, fumant mon calumet de la guerre loin des chiens errants et autres conteurs de salades à l'huile de tournesol, je lui apparus, moi Ancien de Saïo, une lampe dans une main, un couteau de castration dans l'autre, je lui apparus plus léger qu'un pet de rhinocéros, mais plus vivant que la parenthèse de sperme à l'intérieur de laquelle le petit Blanc et son chiot croyaient m'avoir enfermé à coups de crayon. Car en vérité, en vérité je vous le dis, il n'a pas sur moi d'autre pouvoir, le maître, que celui qu'il tire de la patience que m'ont inculquée cinq mille huit cent treize cadavres à cor et à cri. Et si tout cela ne suffit pas, alors qu'on se le dise : je suis un prince.

– Prince tu es, personne ne le conteste, réussit à glisser Wendo.

– Prince je suis. Mon royaume est en Abyssinie. Il est fait de chair italienne broyée au mortier Stokes. Mon frère et mon roi j'ai défiés. Les mers j'ai traversées. Jusqu'à Saïo. Plus de mille kilomètres dans les jambes. De l'est du Congo belge jusqu'aux hauts plateaux d'Éthiopie. Près de huit mille hommes nous étions. Des pets de moustiques puant la vie, la mort et la résurrection. Personne ne donnait cher de nos ailes. Pas même Baudouin I^{er} qui nous a refusé les galons dans un rot vaniteux à réveiller un phacochère. Pas même monsieur Léon Pétillon qui s'essuie le derrière avec notre solde de héros faisandés. Mais allez-y donc prendre un verre de rouge

avec le général Pietro Gazzero. Demandez à l'Italien que sont ses braves hommes devenus au grand festin des asticots. Je disparaîtrai peut-être avant d'avoir castré le petit Blanc et son chiot, mais pas avant d'avoir touché ma dernière solde, je vous le sors comme ça monte de mes tripes aromatisées.

– Le petit Blanc et son chiot sont au pays des tsars au moment où tu t'époumones sous le soleil de Léo, Ancien de Saïo !

– Tsars de ma barbe ! Tu sais quoi, Wendo ? Quand on a permis à Baudouin I^{er}, de Gaulle et Churchill de voir clair dans les tripes des nazis, on crève debout, avant le troisième chant du coq, pas après, saint Pierre t'a menti. Moi je veux bien que Lumumba nous arrache *dipanda* dès l'aube, avec les dents s'il le faut. Mais ma question au prophète est toute simple, d'accord ? Est-ce qu'elle vient avec ma jambe droite, mon plastron et ma solde, son indépendance qui sent la bière et la frite, ou est-ce qu'elle se pointera à poil comme les nuits de Saïo ?

Il n'y avait aucun doute possible.

J'étais sur le point d'embrasser pour la première fois la lumière du jour lorsque cela arriva. Lorsque ma mère s'interposa entre son mari et le jeune frère de ce dernier. Quand le prince Osako commit l'irréparable et prit le large, courant derrière les ombres, cerf-volant dans les bourrasques d'un fleuve impétueux, se drapant de brouillards, tendant ses mains calleuses de forgeron aux champs de bataille dont les contours allaient hanter le sommeil de son épouse tout en demeurant un mystère pour tous les siens.

Pour ne l'avoir jamais vu, je ne l'avais pas connu. Il n'y avait chez mes parents aucune image de l'Insoumis. Sa seule photo, nous assurait mon père, c'était son fils aîné qui avait été l'un des apprentis les plus doués de sa génération avant d'abandonner la forge au moment où il fut inscrit à l'école des Pères Scheutistes. Une jambe en moins, il se tenait en un morceau devant moi. Au cœur de Léopoldville. Son éloignement du royaume kuba se mesurait à la somme des saisons qui avaient fait de moi la femme que j'étais devenue. Mille tambours se mirent à mugir à la place du cœur. Une

brûlure dans les yeux. Devant un Wendo Kolosoy médusé, je fondis en larmes.

– Parle-moi de ton frère et roi que tu aurais défié, Ancien de Saïo.

– Et pour quel motif devrais-je te faire un si grand honneur, jeune femme ?

– Je veux savoir.

– Tu veux savoir... La jolie citadine voit le chien courir à poil en plein jour et sollicite l'aide de l'aveugle que je suis devenu pour savoir si l'animal est mâle ou femelle. De quelle nuit est-elle la bouche ?

– C'est de ton frère le roi que j'aimerais que tu me parles.

– Pourquoi n'interroges-tu pas le perroquet ? Lui aussi a parlé au petit Blanc et à son chiot. Ne sais-tu donc pas lire dans la plaie devenue miroir ?

– De quel perroquet parles-tu depuis tout à l'heure ?

– Si tu ne sais pas de quel perroquet parle Ancien de Saïo, de quel droit portes-tu cette statuette qui pend à ton cou ?

– Connais-tu... Reconnais-tu cette statuette ? Sais-tu qui est la femme à l'aura éternelle qu'elle représente ?

Il se tourna vers le jeune homme qui nous écoutait en silence et lui lança :

– Viens par ici, mon ami Marcel Ntsoni. Cette fois nous allons dessiner, sous la guidance de Ntotila-dia-Kongo, les plans de ma divine sépulture. Une tombe qui se dressera au pied de la vie et désignera pour la postérité les trois compères que la Terre a engendrés pour notre plus grand malheur : celui que le maître a appelé l'argent, celui qui est raide et marche toujours au milieu de ses deux cousins ramollis, et enfin, la patronne du trio, celle qui reste mouillée du matin au soir, huit jours sur sept. Et si quelqu'un venait à apprendre qu'un enfant a levé la main sur son père, qu'un homme sain d'esprit a pris la vie de son frère, ou que devant les anciens une écervelée s'est dressée sur ses pieds comme un jeune coq sur ses ergots, que celui-là ne perde pas son temps à chercher midi à quatorze heures et demie,

le coupable se cache parmi les trois que je viens de nommer. C'est cette vérité toute nue que ma divine sépulture révélera à la postérité, sitôt qu'à l'appel de mes sept solitudes j'aurai répondu présent.

– Veux-tu me dire, Ancien de Saïo, pour l'amour du ciel, si ce pendentif ravive quelque souvenir dans ta mémoire ?

– Fille du Congo de Lumumba, il n'y a plus ni terre ni ciel. Les choses anciennes ont disparu. Et pour preuve : le soleil malgré sa fureur t'a laissé sacrifier les princesses nubiles qui se tiennent seins debout derrière toi. Qui l'eût cru ?

1. « Je n'en reviens pas ! »

Depuis qu'il avait assisté au face-à-face entre l'homme appelé Ancien de Saïo et moi, Wendo Kolosoy me pressait de questions. Il voulait tout savoir sur la vie à la cour de mon père. Sur les rites sacrés des Bakuba, les ballets narratifs et autres parades costumées qu'on lui avait tant vantés – toutes choses qu'il avait mises autrefois sur le compte du bagout.

Quand il avait posé toutes les questions imaginables, le chanteur revenait immanquablement à ce perroquet évoqué par le fantôme errant de mon oncle, prince du sang vivant d'expédients dans une ville qui lui réservait le même sort qu'aux détritiques du marché Kotaniongo – si loin de Mushenge.

Ce matin-là, j'étais en train de lui répéter, au risque de radoter, qu'aucune initiée n'avait le droit de révéler à un mâle la face cachée des rites de passage, fût-ce à un chansonnier de la rumba habité par les intentions les plus nobles. Je m'époumonais à lui faire accepter cela devant l'enclos de la maison de son frère lorsque surgit dans notre dos un véhicule de la police, toutes sirènes hurlantes. Le temps de le dire, quatre hommes armés mirent pied à terre en même temps que Ya' Akwesa. Dans le voisinage, hommes et femmes, jeunes et vieux, se replièrent aussitôt dans les baraques, se barricadèrent à qui mieux mieux. Je compris que le « roi des masques » était passé aux actes.

Contre toute attente, je ne fus pas conduite dans quelque bureau des services de police, mais dans les locaux des Établissements M. De Groof & G. M. De Neuberg. Nous étions au beau milieu d'un quartier de la ville blanche où je n'avais jamais mis les pieds auparavant. La salle qui nous accueillit se situait cinq étages au-dessus du sol avec vue sur le fleuve Congo. La nuit n'allait pas tarder à recouvrir la capitale de ce linceul délétère qui décuplait le pouvoir des puissants, réduisant les interstices où les dominés cuvaient leur frustration, adossés à un rêve plus oppressant que la somme des humiliations qui leur cassaient le dos.

De la baie vitrée, j'apercevais des embarcations de la taille d'une boîte d'allumettes aller et venir sur le Pool Stanley, alors que des nuées de mouettes constellaient un ciel haché de nuages comateux d'un gris cendré. Du côté de Brazzaville, capitale du Congo français, les dernières nervures d'un soleil en berne se miraient dans l'immensité de ce boulevard liquide charriant les jacinthes d'eau que peu d'indigènes avaient le luxe d'approcher depuis Léo. S'ensuivait une réflexion lumineuse qui conférait aux reliefs accidentés des berges des allures de feu de brousse.

Il y avait dans ce paysage enveloppé de silence un saisissant mélange de magie et de quiétude. Un monde hors du monde. Une perception qui réussissait à vous faire oublier, en un battement de cils, que vous étiez porté par une terre qui pouvait se dérober sous vos pieds à tout moment. Que vous viviez dans une ville où une mélodie composée par un incurable séducteur pouvait amener les hommes en soutane et ceux en galons à se tenir main dans la main pour chercher le sexe de l'ange de l'Apocalypse. Et que si vous étiez cet ange basané, vous pouviez embrasser le cours du fleuve pour un exil dont nul ne savait d'avance s'il aurait un terme, ni s'il vous laisserait votre voix pour continuer à jouer les dieux nègres de la nouba impie.

Mark fit son entrée dans la pièce en même temps qu'une femme noire, de petite taille, qui devait avoir l'âge de ma mère. Je notai tout de suite que

le Belge ne se grattait pas. Aucun signe de nervosité perceptible. Au bout de ses doigts pendait le même cigare qui ne le quittait presque jamais depuis mon arrivée à la Résidence Silvius Brabo. Il remercia les deux policiers qui m'avaient fait monter et leur lança qu'ils pouvaient laisser repartir le boy. Après un « Oui, chef » craché à l'unisson, les deux hommes disparurent dans les escaliers.

Rien sur le visage du Flamand ne trahissait l'ombre d'une émotion. Après avoir écrasé le cigare dans le cendrier en bois noir, il leva la main en direction de la femme : « Princesse Tshala Moelo, je te présente Eudoxie Ndombasi, cuisinière en chef à l'école Les Cendrillons de Kalina. Eudoxie est de la sous-ethnie yombe dans le bas fleuve, mais elle est aussi une personne qui m'a souvent aidé dans mon commerce. Il y a très peu d'aspects de l'art statuaire kongo qui lui soient inconnus. Voilà deux mois, quand j'ai eu un doute au moment d'acquérir l'une des pièces de ma toute nouvelle collection, une statuette de la très convoitée série *Maternité kongo*, c'est vers Eudoxie Ndombasi que je me suis tourné. »

Il s'interrompit sans cesser de me dévisager.

Comme s'il attendait que je réagisse à cette présentation qui n'avait réussi qu'à épaissir le mystère autour de la femme, de sa présence dans la pièce et du rapport qu'elle pouvait bien avoir avec ce pour quoi l'homme m'avait fait escorter depuis la cité indigène. Mark De Groof savoura l'effet de surprise qu'il devait lire sur mon visage et décida au bout de quelques secondes d'abréger le suspens : « Eudoxie Ndombasi n'est pas que chef cuisinière. Ce n'est pas le lieu de m'étendre sur tout ce qui fait de cette femme muyombe une Négresse formidable, mais je me suis dit que ce ne serait pas une mauvaise chose que de te présenter celle qui a réussi à anéantir le poison que tu m'as servi. Je parle, bien entendu, de ta feuille du souvenir, comme vous l'appellez en pays kuba. Et maintenant que tu as mis un visage sur ma bienfaitrice, je vais lui demander de nous laisser. Toi et

moi avons à discuter d'autres sujets qui n'ont rien à voir avec les faiblesses de la chair. »

Eudoxie Ndombasi leva la main droite. Son geste hésitant parut rappeler quelque chose à celui qui était sur le point de s'extraire de son fauteuil en peau de léopard. Mark passa une main dans ses cheveux ébouriffés, prit une longue inspiration, avant de se lancer : « J'ai promis à Eudoxie Ndombasi, au moment où elle me remettait l'antidote, que je t'accorderais mon pardon. Toi et moi savons qu'au moment où nous respirons l'air de cette pièce, tu aurais dû te trouver soit quelques mètres sous terre, soit dans l'un des endroits les plus obscurs de Léo, si tu vois ce que je veux dire... Mais nos amis wallons ont beau prétendre qu'un Flamand et un loup n'ont qu'une âme pour eux deux, j'ai beau avoir une gueule plutôt repoussante selon les critères de nombre de femmes que la vie m'a donné de croiser, homme de parole je mourrai. Tu es donc pardonnée, Tshala. Nous allons remettre le compteur à zéro à partir de ce soir. Eudoxie, tu peux partir en paix t'occuper de ta famille. Il n'arrivera rien de fâcheux à cette charmante créature. »

Sans prononcer une seule syllabe, la mystérieuse dame du pays Kongo se retira. Mark lui emboîta le pas en refermant la porte derrière lui. Je les entendis s'éloigner jusqu'à ce que le silence ne soit plus troublé que par le gros ventilateur qui couinait tout au fond de la pièce.

Mille questions assaillirent mon esprit. Qui donc était cette inconnue ? Par quel miracle avait-elle réussi à mettre la main sur un antidote qui était censé demeurer l'un des secrets les mieux gardés des prêtresses kuba officiant aux cérémonies d'initiation ? Quelle foi pouvais-je accorder à la promesse d'un homme qui avait déjà trahi une amitié vieille de plusieurs années et qui ne semblait être guidé que par ses bas instincts ? Qu'en était-il advenu de cet ami commun sans lequel je serais manifestement devenue la bru du Mwant Yav, le puissant roi des Balunda dans le Katanga ? Nous avions partagé un lit à la fin du mois de janvier 1958. Nous étions fin mars. René Comhaire se souvenait-il toujours de la senteur de mon corps, des

braises que l'innommable glissait sous sa peau lorsque, avide de ses orages, je lui arrachais le premier nectar avant la tempête ?

Dans le bas-fond de la poche de ma jupe verte à pois blancs, la même que je portais à la fête de l'anniversaire du mariage du journaliste de *L'Avenir* Joseph-Désiré Mobutu, ma main avait touché un bout de papier froissé. Y était griffonnée l'adresse du bureau de Patrice Lumumba. Certes je ne comptais sous aucun prétexte donner suite à son invitation. À vrai dire, pas seulement parce que j'en aimais un autre mais, aussi saugrenu que cela pourrait te sembler, parce que dans mon souvenir, son parfum sentait étrangement mauvais. En tout cas l'effet de surprise aidant je l'avais supporté durant les quelques minutes qu'avait duré notre rumba au Léo-Bisengo, mais je doute que j'eusse enduré dans l'intimité des corps et des muscs l'onguent que traînait le bouillant politicien, si jamais il avait réussi à me séduire.

Quoi qu'il en soit, face au gouffre qui venait de s'ouvrir devant moi, j'étais bien consciente que si un fils du pays pouvait tenter un prodige et déjouer le sort, c'était bien le célèbre tribun qui occupait le poste de directeur commercial chez BRACONGO, l'une des principales compagnies brassicoles du pays. La rumeur courait qu'il s'apprêtait à créer son propre mouvement politique, un grand parti qui rassemblerait en son sein toutes les ethnies congolaises, du nord au sud, d'est en ouest, un pari auquel personne n'avait encore songé. Encore fallait-il disposer d'un moyen pour le contacter. Si au moins il avait ajouté un numéro de téléphone pour le joindre, j'aurais pu me servir de l'appareil qui trônait au milieu de la pièce où j'étais gardée prisonnière, entre une harpe sculptée dans le wengé et un tambour à lanières serties de cauris.

Je dus me rendre à l'évidence : le secours ne me viendrait ni de René Comhaire ni de Patrice Lumumba, et certainement pas de mon père. J'étais bel et bien livrée à moi-même.

La nuit avait pris ses quartiers depuis un moment lorsque, enfin, j'entendis de nouveau des pas dans les escaliers. J'étais restée seule à contempler les lumières qui s'étiraient en pointillé sur le lit du fleuve comme autant de coquillages recouverts d'or fin. Seule à penser au chemin que j'avais parcouru depuis Mushenge. À imaginer ceux qu'avait empruntés le prince Osako, jusqu'à sombrer dans la démence. À me demander s'il existait un moyen de faire mentir l'oracle promettant la déveine aux princesses nubiles du royaume kuba, en écho des paroles qu'avait prononcées mon oncle à la vue de la statuette de la reine mère Ngokady.

Mark fit son entrée, talonné par trois hommes. Je reconnus deux des quatre agents de l'escorte. Le troisième était un Blanc d'un âge beaucoup plus avancé que le maître des lieux. Le téléphone se mit à sonner au moment où les quatre marchaient vers le milieu de la pièce. Mark alla décrocher d'un geste qui faillit faire tomber la harpe de son socle d'ivoire. Je ne pus entendre que ses dernières paroles, dites en français, puisqu'il s'était d'abord exprimé, pendant de longues minutes, dans sa langue maternelle :

« René Comhaire ? Aucune idée. [...] Et ça vous étonne ? Attendez. [...] Vous vous souvenez d'Albert Comhaire, le cul-bénit qui roulait pour Edmund Morel au début du siècle ? L'anthropologue namurois qui s'était répandu dans les journaux londoniens et avait qualifié l'œuvre coloniale de vaste supercherie contre laquelle l'histoire prononcerait, clamait-il, le plus cinglant des réquisitoires ? Eh bien, René est le petit-fils de cet homme-là. [...] Je vous ferai simplement remarquer que plus d'un expert avait reconnu la voix du traître Albert Comhaire derrière certaines accusations d'une extrême gravité lancées dans le fameux rapport envoyé aux puissances signataires de l'Acte de Berl... [...] Sûr et certain : il a collaboré au rapport avant de commettre ses propres articles dans différents magazines londoniens entre 1904 et... [...] Ce que j'essaie de vous dire depuis le

début, c'est que chez les Comhaire, la haine de la monarchie et la défiance à l'égard de notre mission en Afrique centrale n'a pas... [...] Ils ont toujours été une bande d'anticolonialistes, si c'est le mot que vous cherchez. [...] Donc, dans les correspondances qu'il adresse à ses parents, celui que vous appelez mon homme de confiance accouche des amabilités que le cabinet qualifie d'inacceptables. Et ça vous surprend ! [...] Des sympathies communistes, René Comhaire ? Et pourquoi pas franc-maçon tant qu'on y est ? [...] Ami de Patrice Lumumba ? Les amis de Lumumba sont chez les libéraux belges, vous le savez bien. [...] Sauf que si vous aviez fait vos devoirs, vous auriez d'abord trouvé le lien de filiation que je viens d'évoquer, ensuite... [...] Êtes-vous en train de me dire que monsieur Auguste Buisseret ne s'intéresse pas aux profils des hauts fonctionnaires wallons que son gouvernement envoie dans les colonies ? [...] J'ai à mes côtés mon ami le commissaire Jan Peeters dont le rôle se limite à casser de la négraille entre deux couvre-feux, pas de... [...] Écoutez, je suis bien désolé, mais j'ai un voyage à préparer. Je vous ai assez aidés comme ça. D'ailleurs, j'ai perdu sa trace, à votre Comhaire. [...] Pourquoi ne passez-vous pas par le canal officiel ? Adressez-vous au gouverneur Pétillon, ma foi ! [...] Exactement. Oh, vous n'avez pas à me remercier ! [...] Allô... ? Allô... ? »

À peine avait-il raccroché que l'appareil le sollicita de nouveau. Cette fois, il ne s'exprima qu'en français :

« Allô ? [...] Très bien, merci mon cher baron qui tient le monde entier dans sa main. [...] Je repartirai vers Léo le 17 avril, jour de l'ouverture de l'Exposition. [...] Eh bien, déjà, si ton grand maréchal de bidule veut que ça marche, il va falloir qu'il se mouille. [...] Il te prend en grippe, je l'ai lu dans les journaux. [...] Au départ d'Afrique, j'ai fait mes devoirs sans recevoir aucune garantie des gens du ministère et tu sais quoi ? Je n'ai pas la moindre envie de me ruiner en frais d'avocat dans un dossier... [...] Officiellement, je ne sais rien de votre fameux village que vous auriez tout

aussi bien pu baptiser “Congo Circus” ou “le zoo de Sri Jayawardenapuna” si vous étiez au service de Sa Majesté la reine Élisabeth II. [...] De quoi j’ai peur ? Mais je suis un collectionneur d’art primitif, pas un VRP du ministère des Colonies ! Et toi, tu veux toujours associer ton nom à la plus grande galerie d’art de Londres ou est-ce que tu comptes retourner en politique au soir du 19 octobre ? [...] Je suis très calme, mon très cher baron. Aussi calme que le fleuve avant les chutes Stanley que tu devrais venir visiter un jour. Enfin, quand Lumumba arrêtera de se prendre pour le nouvel Abraham Lincoln des cannibales convertis à la moule et à la frite, si tu vois ce que je veux dire. [...] Ton ami le banquier-aux-nœuds-papillons ne veut pas s’en mêler, ça j’avais bien compris. Une belle gueule, du bagout, et c’est à peu près tout, si tu veux mon avis. [...] Alors, je veux les voir à ma descente d’avion. Je leur remettrai le colis et ça sera à vous de vous démerder. De toute façon, cette conversation n’a jamais eu lieu. À très bientôt, le baron ! Embrasse madame et les enfants pour moi. Salut ! »

Dans les minutes qui suivirent, je fus bâillonnée par les policiers. En vain je tentai de me débattre. Je n’avais encore rien avalé de la soirée et mon corps faiblissait. Avec l’aide de leur donneur d’ordres, les frères m’immobilisèrent et me passèrent les menottes. Je me retrouvai couchée en chien de fusil sur la banquette arrière de la fourgonnette des Établissements M. De Groof & G. M. De Neuberg.

Tout le long du trajet qui séparait les bureaux de Mark de l’aéroport, un bandeau sur les yeux m’empêcha de percevoir la moindre lueur, la moindre silhouette. Les derniers souvenirs de cette dernière nuit en terre d’Afrique se résument dans les paroles que j’entendis avant le début du voyage qui allait m’amener en Belgique. Les premières sortirent de la bouche de Mark De Groof : « Tu m’as pourri la vie pendant sept jours. Sans l’aide d’Eudoxie Ndombasi, j’aurais commis l’irréparable. J’aurais pu te rendre la monnaie de ta pièce, mais j’ai eu une bien meilleure idée. Cette idée m’est venue à l’esprit pour la simple et bonne raison que je suis un homme

d'affaires avisé, pas un justicier de pacotille. Et je sais d'avance que le jour où le roi Baudouin déclarera close l'édition 58 de l'Exposition universelle de Bruxelles, tu me chercheras partout pour me remercier de t'avoir offert une gloire supérieure à celle que connaît à Léo ton prince charmant Antoine Wendo Kolosoy. Mais je n'aurai pas besoin de ta gratitude, princesse bamboula. Tu m'auras déjà permis de faire payer à celui que je prenais pour un ami son manque de loyauté à mon égard. Crois-moi, cela suffit amplement à mon bonheur. »

Les dernières paroles furent prononcées par le plus âgé des deux policiers noirs. Au moment où il me délestait des menottes et m'aidait à me remettre sur mes deux jambes, je l'entendis marmonner en lingala : « Ma sœur, Eudoxie Ndombasi nous a révélé ton identité. S'il est vrai que du sang royal circule dans tes veines, le Blanc te fera plier, mais jamais tu ne rompras. Même à *mputu*¹, les esprits des aïeux veilleront sur toi. Ils ne connaissent pas de frontière, ne sont tenus en échec ni par les déserts ni par les mers. Tant que tu leur resteras fidèle, ma sœur, crois-moi, devant ton buste ils placeront leur bouclier. Sois forte et ne perds jamais espoir. »

Le drame, c'est que ma présence dans le ventre de l'avion qui s'apprêtait à m'emporter loin du cœur de l'Afrique témoignait sans l'ombre d'une équivoque de mon infidélité à la mémoire de la reine mère Ngokady. Rien ne pouvait dès lors enrayer l'inexorable marche du destin. Ni la bénédiction réputée non rétractable de mon père qui avait lancé à la mioche qui venait de naître un « Tu seras un homme, ma fille ! », ni la rencontre avec mon futur compagnon de silence au cimetière de Laeken – j'ai nommé Robert Dumont, surnommé le banquier-aux-nœuds-papillons, le père de ton ami belge.

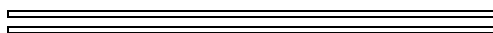
Un ami qui t'a aidée à démêler les fils d'une histoire dont les détails t'auront échappé jusqu'à ton arrivée en sol européen. Car telle est, ma Ndoyi, la raison véritable qui vous a jetés sur le chemin l'un de l'autre au bout de ce voyage d'études voulu par ton père. C'est d'ailleurs la seule

faveur que le perroquet sauvage, l'animal totem que toi et moi avons en commun, avait consenti à m'accorder au moment de mon départ précipité de Mushenge : attendre la venue au monde d'une autre Nyota, puis accompagner ses pas jusqu'à mon lieu de sépulture. Si ce n'était la quête d'un beau diplôme belge, l'esprit à qui fut confié mon sort eût trouvé un autre prétexte pour t'arracher à la terre du Congo. Il était hors de question qu'il ne finisse pas dans l'harmonie ce qu'il avait commencé dans le secret.

Tandis que mon voyage me conduisait au pied de l'Atomium de Bruxelles, ce monument témoin vers lequel le même esprit allait te conduire dans les jours qui suivraient ton arrivée en Belgique, je laissais la ronde des jours tisser les dernières mailles du fatum.

1. En lingala et en kikongo, ce terme désigne indistinctement les pays occidentaux.

EXPO 58, QUARANTE-CINQ ANS APRÈS



Nyota Kwete, petite-fille de Kena Kwete III, avait débarqué à l'aéroport de Zaventem un matin d'août 2003, dans la même cohorte que douze chanteurs, huit danseuses, six percussionnistes, quatre *atalaku*¹ aux tenues extravagantes, et une bonne vingtaine d'hommes et de femmes aux rôles indéfinis au sein de Balya Ngando, le groupe dirigé par le Maestro.

Passé le dernier poste de contrôle, la star congolaise, citoyen belge maniant à la fois l'idiome de Brel et celui de ses propres aïeux, l'avait confiée à sa maîtresse bruxelloise – celle que le Tout-Schengen appelait dans un mélange d'affection et de déférence « Mamie Solution ». Quadragénaire à la peau très foncée, drapée de bijoux en or de pied en cap tel un sapin de Noël, Mamie Solution s'était ensuite occupée de tout, avec une efficacité qui n'avait d'égal que son sens du timing. L'appartement en colocation près de la Porte de Namur, c'était elle. Elle aussi, l'avocate belgo-marocaine qui avait préparé le dossier pour la première comparution à l'Office des étrangers. Elle, la carte de séjour de trois mois que Nyota venait de recevoir du même Office, en attendant l'hypothétique statut tant convoité de réfugiée politique. Entre ces deux moments cruciaux, deux emplois au noir. D'abord comme aide-esthéticienne dans un salon de la place Louise, ensuite comme technicienne de surface dans un supermarché de la commune bruxelloise de Schaerbeek. Pour l'inscription à l'université, il faudrait attendre le titre de séjour adéquat.

La patronne du restaurant L'Apogée du manioc et de la boutique de mode masculine Zaba Valeur & Co sur la chaussée de Wavre à Matonge-

Ixelles honorait semaine après semaine sa réputation d'imprésario la plus influente de toutes les diasporas congolaises du vieux continent. Ne l'ayant jamais prise en défaut, Nyota se félicitait d'avoir écouté le petit ami kinoïse de sa grande sœur qui avait filé à la famille le bon tuyau au bout de mille et une déconvenues : moyennant la somme de 6 000 euros, le Maestro pouvait lui dégoter un visa pour la Belgique. Une fois chez les *noko*², il la mettrait « entre de bonnes mains ». La suite dépendrait autant de sa propre étoile que des caprices des ancêtres.

*

Trois mois s'étaient écoulés.

L'automne finissant commençait à envoyer les signes annonciateurs de son premier hiver en Europe et Nyota ne savait toujours pas par où commencer. À quel saint ni à quel diable se vouer pour amorcer la recherche d'une parente emportée par le néant, soufflée par quarante-cinq années d'un silence qui n'avait pas été troublé par la moindre preuve de vie.

Au moment des adieux à l'aéroport international de N'djili, son père, tout en évitant son regard, comme si un contact visuel eût convoqué la guigne, lui avait chuchoté du bout des lèvres : « Ce que nous tenons de cette folle rumeur, la même qui nous pourrit la vie depuis tant d'années, c'est qu'elle aurait travaillé pour cet homme qui se faisait appeler *le "roi des masques"*. Son nom véritable est Mark De Groof. On parle d'un Flamand qui tenait un commerce boulevard Albert-I^{er}, en face de la Gare centrale, entre l'hôtel Regina et le grand immeuble de l'ONATRA, qui s'appelait alors OTRACO. C'est ensemble qu'ils se seraient envolés vers la métropole, quelque part entre février et mars 58. Nous ne disposons d'aucune image de cet individu, m'est avis que les choses pourraient être plus compliquées de ce côté-là. Dans la grosse enveloppe grise, tu trouveras une photo d'elle prise par les sœurs de Notre-Dame-de-la-Miséricorde en septembre 57. C'est tout ce que le roi, ton grand-père, avait rapporté de

Mushenge. Tu as aussi la photo de l'administrateur du district, monsieur René Comhaire, un Wallon. C'est une pièce que le directeur général des Archives nationales a retrouvée miraculeusement au fond d'un tiroir que personne n'avait ouvert depuis Dieu sait combien de temps. Faudrait-il y voir un signe, comme le soutient le prophète de l'Église des Rachetés de Golgotha, cet homme qui a promis à ta mère qu'à l'une de nos deux filles le Dieu d'Abraham enverrait un mari riche et célèbre ? Je n'en sais rien, Nyota, dans cette ville, tu le sais autant que moi, quand le politicien t'a raté, c'est Dieu qui te scie les jambes.

« Quoi qu'il en soit, ta priorité là-bas, ce sont tes études et rien d'autre. Tu reviendras ici docteur en science politique de la plus prestigieuse des universités belges, ensuite tu te lanceras en politique. Je dis cela pour ajouter aussitôt que les *noko* sont les champions de l'organisation. Le fatras que nous avons créé depuis l'indépendance est proportionnellement inverse à leur minutie quand il s'agit des archives, te dira ton grand-père qui les connaît mieux que n'importe lequel de nos dirigeants actuels. Il y a peut-être une chance, une toute petite chance, qu'une administration ait gardé trace des deux larrons qui nous intéressent, ou que tu croises sur ta route quelqu'un qui aurait côtoyé l'un ou l'autre. Un parent, un ami, un ancien collègue qui vit paisiblement sa retraite du côté de Liège ou de Namur, ce n'est pas très loin de la capitale, semble-t-il. Sinon, eh bien, ce ne sera ni moi ni le roi qui t'en tiendrons rigueur. Tout ça s'est passé il y a tellement longtemps. Ton grand-père reste convaincu que nous subissons un châtement dont l'origine ne saurait être cernée par ta prodigieuse intelligence, ma fille. Mais au moins les moaridi de la cour des Nyimi témoigneront-ils d'une génération à l'autre que ton grand-père, Kena Kwete III, aura tout tenté jusqu'au bout. »

Elle connaissait assez son père pour se dire que c'était pour ne pas la contrarier outre mesure qu'il avait voulu entourer sa requête d'autant de précautions. Ce mystère vieux de plusieurs décennies était le gouffre autour

duquel gravitaient tous les membres de la famille à l'exception des jeunes qui étaient venus au monde loin des rivages du fleuve Kasai. Seulement, le prince kuba devenu sous-officier au sein de la police nationale était bien conscient que la charge derrière le mandat confié à la première des Kwete à fouler le sol de l'ancienne puissance coloniale était écrasante pour les frêles épaules d'une étudiante de vingt-six ans.

C'est à tout cela que songeait Nyota alors que dans le salon ses trois colocataires discutaient du dernier spectacle qu'avaient livré le Maestro et Balya Ngando dans la salle du Bataclan à Paris, lorsqu'elle reçut un appel de Mamie Solution.

Il était minuit passé.

Elle était étendue dans son lit, *Mort d'Oluwémi d'Ajumako*, la pièce de Maryse Condé, sur le ventre. De but en blanc sa bienfaitrice lui annonça qu'elle lui avait déniché un job du tonnerre : « Tu ne vas pas me croire, Nyota, non, rien à voir avec cette affaire de nounours chez le diplomate gabonais, oublie ça. Plus pingre qu'un Gabonais tu crèves, oublie ça. Est-ce que j'ai volé mon surnom de Mamie Solution, hein ? Est-ce que Maestro serait devenu le Maestro sans Mamie Solution ? *Naloba, naloba te*³ ! Faut pas rigoler. Il était un Sapeur à part, j'en ai fait un Artiste à part entière. J'étais sa muse, je me suis hissée au rang d'imprésario. Tu veux un dessin ? Je te parle d'un job au noir chez les Blancs, OK ? Un job comme ça, des jeunes filles belges de ton âge baiseraient leur paternel pour se le faire offrir, ma belle. Toi, il te tombe entre les mains à peine un mois après que je t'ai arraché ton permis de séjour temporaire, imagine ! Il faut croire que les gris-gris de tes ancêtres Nyimi dans le Sankuru sont forts, hein ? Toi, là, tu épouserai un membre de la famille royale belge l'été prochain que je ne serais même pas surprise. »

Elle avait exprimé son scepticisme.

Pourquoi ce job pour lequel les jeunes filles wallonnes et flamandes se livreraient à l'inceste ne pouvait-il pas être exercé en toute légalité ? Ça lui

permettrait à elle d'être payée au taux horaire officiel, pas comme à Schaerbeek où le gérant, qui disait ne pas comprendre qu'elle s'encombrât de soutien-gorge du lundi au vendredi, lui promettait des chèques repas en bonus si elle « faisait un petit effort », ce qui lui donnait des envies de meurtre à peine refoulés.

Et Mamie Solution avait répondu que sur ce coup-ci ça serait au noir, mais que le coup d'après, si l'employeur se montrait satisfait, les choses se feraient dans les règles de l'art. Nyota aurait un numéro d'identification à l'ORBEM⁴, elle cotiserait pour l'assurance chômage, car il fallait penser aux jours où le marché de l'emploi se rétrécirait davantage, le déficit creusé par les socialistes n'augurait rien de bon, « tu as entendu parler de la ville de Charleroi ? Le PS est passé par là. Ce sera comme ça partout. Et qui trinquera en premier, selon toi ? Les étrangers ». En attendant, il fallait que sa protégée garde l'œil bien ouvert. On était en Belgique, elles étaient deux Congolaises : « *Naloba, naloba te*, avec tout ce qu'ils nous ont pompé depuis Léopold II, on serait bien bêtes de ne pas leur reprendre un peu entre deux réformes législatives. Les Maliens eux ont tout compris, voilà des années qu'ils colonisent la région parisienne, sucent la France et modernisent leurs villages dans le Sahel, pendant que les Congolais sont occupés à se blanchir la peau à Matonge. »

Mamie Solution lui avait demandé si elle savait où se tiendrait le Salon de l'automobile dont l'ouverture était prévue pour le lendemain matin. Si elle savait quel métro prendre pour se rendre à l'Atomium, dans l'ancienne commune de Laeken. « Tout le monde sait où se situe l'Atomium », avait répondu Nyota, avant de préciser qu'elle n'avait encore jamais visité le monument emblématique de la capitale de l'Europe. Les filles qui habitaient avec elle passaient leur temps à potiner sur tel chanteur du groupe dirigé par le Maestro qui cocufiait la star avec telle danseuse, à caqueter sur les fringues griffées, « ce n'est pas de leur bouche que j'apprendrai qu'il y a un salon de l'automobile dans cette ville. Leur truc ce

sont les dernières créations de Gucci ; les voitures de luxe, Seigneur, elles ne diraient pas non, mais ça serait rêver en couleurs... ».

Elle avait voulu savoir en quoi consisterait ce travail qui ne pouvait attendre qu'elles se voient au lever du jour : « Mamie Solution qui me fait le coup de l'ange Gabriel annonçant à la Vierge Marie le miracle de la Nativité, *loba toyoka*⁵ ! Non mais plus sérieusement, est-ce qu'ils sont crédibles, tes gens du Salon de l'automobile, à vouloir recruter à quelques heures à peine de l'événement ? Est-ce que ce sont des Africains qui sont derrière l'affaire ? Car pour ce qui est des ratés on est difficiles à battre : t'as vu hier soir, des mariés qui vous invitent à 20 heures et qui se pointent à 1 heure du matin, sourires aux lèvres, pardon, *mbadi*⁶ ! »

Elle n'y était pas du tout, lui avait rétorqué Mamie Solution : « Tu me parles de mariages de bouffons, moi je te parle d'une affaire de Blancs avec un salaire de Blancs. Est-ce que tu m'écoutes ? Le travail lui-même, j'allais y venir si tu m'avais laissé finir. Tiens-toi bien, ma belle, car pour 7 euros l'heure – là je te dis 7 parce que je déduis ma part sur les 20 qu'ils devront me verser, n'est-ce pas ? – pour 7 euros l'heure, tu n'auras rien à faire que te pointer au Parc des expos entre 10 heures et 21 heures, et puis c'est tout. »

On nageait en plein délire. Pouvait-on être payé à ne rien faire ? Pas si c'était une affaire de Blancs. La même Mamie Solution ne lui avait-elle pas répété à maintes reprises que dans son pays d'accueil jamais un Blanc ne sortait un kopeck sans une juste contrepartie, surtout si l'employé était un Noir ou un Mundibu⁷ ?

– Je crois savoir à quoi ressemble un salon de l'auto, mais j'ai besoin de plus de détails.

– C'est une grande exposition où les marques viennent montrer le meilleur de leurs gammes et taper dans l'œil du client qui se cache derrière le visiteur. C'est aussi simple que ça.

– D'accord, Mamie Solution. Mais moi, dans tout ça ?

– Ce qui est attendu de toi, ma belle, c’est te montrer à l’endroit qui te sera indiqué, sourire aux visiteurs, attendre d’empocher tes sous, et puis c’est tout.

– Non mais...

– Non mais... La princesse s’est regardée dans le miroir ou est-ce qu’elle se fout de la gueule de Mamie Solution ?

– Non mais, attends...

– Je n’ai pas à attendre, ma belle. C’est dans quelques heures, l’ouverture officielle. Tu vas là-bas avec l’agence Artémis. Placer les hôtesse, c’est leur business. Ils sont dans le top 3 de toute la Belgique, c’est dire si la qualité des filles est leur dada. Des nanas super canon : belles comme si Dieu s’était mordu les doigts d’avoir laissé la laideur traîner ici-bas et avait cherché à se rattraper sur quelques créatures triées sur le volet. *Naloba, naloba te !*

– *Nzambe na ngai*⁸... Es-tu sérieuse, là ?

– Tu as été présélectionnée sur photo, ma belle. Garde ton téléphone allumé : Florence Planckaert, la directrice générale d’Artémis, va t’appeler vers 6 heures. Le métro pour l’Atomium, c’est la ligne 6, Roi-Baudouin. Si tu te trompes de direction, tu te ramasseras à l’autre bout, à Élisabeth. Bonne nuit, ma belle !

*

Nyota avait rejoint au pied de l’Atomium les huit équipes d’hôtesse que l’agence Artémis avait embauchées pour l’événement annuel organisé par la puissante Fédération belge de l’industrie automobile et du cycle depuis exactement un siècle. La jeune Congolaise était l’une des trois Africaines parmi les cinquante-cinq hôtesse réparties dans les différents palais du Heysel. Au palais 5, le plus imposant, qui dominait les autres édifices au centre du parc, elle avait pris place dans le grand stand de Mercedes-Benz Belgique.

L'expérience avait duré en tout et pour tout une demi-journée.

Après avoir reçu de la déléguée de l'agence sa tenue d'hôtesse et fait un tour à la cabine d'essayage, elle avait exprimé son inconfort à mettre une jupe ultracourte qui moulait outrageusement son postérieur. Cette partie de son corps restait pour elle source d'une gêne insurmontable. Elle avait tenté d'obtenir une jupe plus longue qui dissimulerait ses formes, ainsi qu'une chemise plus ample sous laquelle ses seins seraient à l'abri de ces œillades lubriques auxquelles elle ne pouvait ni ne voulait s'habituer de la part de certains hommes.

La déléguée n'avait rien voulu savoir : « Tu n'imagines même pas le nombre de filles qui feraient n'importe quoi pour être à ta place – je veux dire qui rêvent d'avoir seulement la moitié de ce que t'as sans passer sur le billard, et qui ensuite se battraient ferme pour être dans ce palais, sous l'uniforme d'Artémis, à côté d'une Benz C-Class toute rutilante, avant d'empocher 720 euros au bout de quatre jours. Et t'es là à faire valoir ta pudibonderie ? Non mais, vous êtes spéciales, les Blacks ! Écoute, ce job tu le prends ou tu le zappes ma chérie, j'appellerai Mamie Solution. »

Une des filles, la chef de son équipe, originaire de Vilvoorde, jeune Flamande maniant un français presque impeccable, était venue aux nouvelles. Elle l'avait prise en aparté. Ce n'était qu'une question de jours, quatre petits jours et ça serait fini. Dans la vie, certains sacrifices s'imposaient quand on était dans le besoin : « J'ai des amies africaines qui doivent travailler dur pour aider la famille restée au bled, mon copain est rwandais. Pense aux tiens, pense à ta paie, Nyota. Moi aussi cette jupe me gêne, même si mon derrière, eh bien, il faudrait le trouver, déjà... Mais que veux-tu, il faut ce qu'il faut, dirait ma mère. Viens, je vais t'aider à enfiler le haut. Ce n'est pas évident du tout pour nous, les poitrines fortes, ces camisoles. Je fais du 34 DD, toi aussi j' imagine ? »

Et voilà que ce qu'elle redoutait était survenu plus tôt que tard. Elle était dans le stand depuis deux heures lorsque étaient arrivés deux messieurs. La

mi-soixantaine, costumes anglais vintage, la démarche empesée de ceux qui sont portés par les chiffres mirobolants qu’affiche le solde de leur compte en banque. L’assurance que, quoi que l’on fasse, que cela se sache ou non, des comptes on n’en aura à rendre à personne.

Celui qui arborait un chapeau melon et des lunettes à monture d’or avait fait le tour de la star du salon, la toute pimpante CLK-Class noir aubergine. Il en prendrait une pour ses soixante-cinq ans, avait-il lancé d’une voix suave, l’œil allumé. Avec le poids de l’âge, il n’y avait rien de tel que les amortisseurs d’une bête comme celle-là pour faire l’amour au bitume par un soir d’été entre Rhode-Saint-Genèse et la région parisienne. Son ami, qui s’était rapproché de Nyota, avait fait valoir que lui avait bien meilleur goût. Que les Allemands avaient certes un savoir-faire avéré, mais s’agissant d’amortisseurs, tant qu’à se faire plaisir, il choisirait plutôt la belle Africaine qui se tenait devant eux : « Au cas où tu n’aurais pas remarqué, eh bien, la bête en a, tu parles d’un carrosse ! Je ne lui donne pas plus de vingt-cinq ans à la belle Négrresse, mais elle a du chien, pardi ! Je te la monte toute la nuit comme si j’avais vingt ans, mon gaillard. Sans une once de Viagra, s’il te plaît ! »

Elle avait fusillé du regard le goujat avant de lui dire que la seule raison pour laquelle elle ne lui envoyait pas à la figure la bouteille d’eau minérale qu’elle tenait entre les mains était qu’il avait plus que l’âge de son propre père. Son paternel de qui elle avait appris les bonnes manières, qui lui avait fait croire que les Belges étaient des gens qui savaient se tenir.

En goguette, l’homme s’était fendu d’un rire de boucher : « Ah ! mais vous vous offusquez pour si peu, belle demoiselle ! Les Belges, les Belges, dites-vous avec votre bel accent congolais. Les Belges n’existent pas, savez-vous ? Il n’existe que des hommes soumis à la bonne vieille dictature de la luxure de Kinshasa à Bruxelles, la miss. Vous venez du Congo, je me trompe ? Bien sûr qu’il a raison, votre père. Bien sûr que ceux qu’il appelle “les Belges” sont des gens formidables. Vous êtes ici parmi d’autres jeunes

beautés, toutes ces lolitas qui refusent le diktat des féministes enragées que l'on a vues monter sur leurs grands chevaux pour une simple image de la femme associée à une bagnole qui en jette. Moi je dis qu'il faut vivre avec son temps et faire la nique aux mères la morale qui passeront d'une manif publique contre un salon qualifié de misogynne à une petite gâterie solo, stores baissés, devant le calendrier des pompiers de Bruxelles. Se taper à la fois le beurre et l'argent du beurre féministe, voilà ce à quoi s'adonnent ces fanatiques dont devrait se méfier une jeunesse qui assume ses choix après avoir compris que de la guerre des sexes, l'ogre marketing se moque comme de l'an quarante. Mais enfin, un peu de sérieux ! Personne ne viendra me dire, sous prétexte de féminisme, qu'une belle croupe de Négrresse n'est pas un prodige en soi, que c'est pareil que de la petite manufacture asiatique. Et pour qui en connaît les secrets, ma parole, c'est quand même le plus beau calvaire sur terre, une croupe de malheur comme celle qui menace de faire sauter les boutons de la jupe qu'on vous a prêtée, la miss ! Maintenant, Mercedes-Benz ne vous a pas placée ici à poil, faudrait pas charrier non plus. Remarquez, ce salon se tient au Parc des expositions du Heysel qui a accueilli Expo 58. Si vous vous étiez intéressée au passé de votre pays d'adoption, vous sauriez, vous la Congolaise, que cet endroit qui vous a accueillie a déjà exhibé pire que les belles fesses d'une hôtesse d'origine africaine, croyez-moi. Mais j'imagine que votre père ne vous a pas envoyée chez nous en quête d'un doctorat en histoire, j'en serais bien surpris. »

L'ami était intervenu.

Il avait présenté des excuses à l'offensée. Son comparse avait manqué de classe. La faute à ce dernier verre de champagne qu'il avait sifflé en quittant leur hôtel de la place De Brouckère. Il ne fallait pas lui en tenir rigueur, le pauvre. Il avait dit « le bougre ». Monsieur avait beau fanfaronner, après trois verres de Moët & Chandon il devenait tout guilleret.

Ses mots d'ordinaire si policés dépassaient sa pensée et descendaient bien bas.

L'ami tenait ainsi à rectifier le tir, mais surtout à parler sans détour, histoire de ne pas tourner autour du pot. Et le pot qui les avait attirés jusqu'au stand de la marque allemande, c'était elle, Nyota. Ce qu'ils voulaient savoir en toute discrétion, c'était son tarif : « Pour y aller franco, mamzelle Nyota – c'est bien ce que je lis sur le badge : *Nyota* –, pour y aller franco, quel serait votre tarif ? Si je vous disais un week-end entier dans un bel appartement de Blankenberge sur la côte ? Nous serons quatre, mon ami et moi, et il y aura avec nous une de vos collègues que je pourrais vous présenter tout à l'heure. Elle vient du Cameroun, plutôt du Nigéria, elle est au stand de Ford Belgique. D'ailleurs, elle pourra vous dire que nous sommes des gens réglos, bons pères de famille, nous l'avions invitée l'an dernier. D'accord, elle nous a arrosé la literie comme pas possible, mais c'était pas sa faute, la Nigériane. C'est une femme fontaine et ça, croyez-moi ma belle, ça court pas les salons. Ou alors vous demanderez à l'Albanaise, en jupe bleue et collants devant le stand de Volvo, elle nous connaît. Y a rien à craindre. Clean, pas de drogue, pas de casier judiciaire, nickel quoi ! Nous payons la moitié à l'arrivée sur la côte, cash. On passe des moments géniaux entre petits-fours, champagne, caviar et parties super fines – si vous voyez ce que je veux dire. Le dimanche soir vous touchez l'autre moitié, nous vous ramenons à Bruxelles en BMW série 330 comme une princesse et chacun continue sa route. Alors, votre tarif pour un week-end tout feu tout flamme en plein hiver à la mer du Nord, la miss... ? »

Elle avait vu sa main se diriger vers elle, manifestement pour lui empoigner la hanche. D'un mouvement sec, elle l'avait écartée ; mieux, elle avait frappé la main baladeuse comme dans son pays on frappe une mouche téméraire qui tourne au-dessus d'un verre de bière.

Deux gouttelettes de sang sur le plancher.

Sa bague avait blessé le mufle.

Elle avait marché droit vers les vestiaires. Sur son chemin, un couple noir, de l'âge de ses parents. La femme l'avait reluquée d'un air réprobateur, sans piper mot, mais Nyota avait lu dans ses yeux : « Tu nous fais honte, ma fille. Quelle mère indigne envoie dans ce genre d'endroit son enfant habillée comme une traînée ? »

Elle s'était présentée à la déléguée d'Artémis. Avait rendu l'uniforme rouge et noir avant de tourner les talons sans demander son reste. Elle saurait quoi dire à sa protectrice. Elle pourrait lui offrir de remplacer la vendeuse de Zaba Valeur & Co qui disait vouloir rejoindre son fiancé à Montréal. Ou alors elle irait voir Salimata, la Sénégalaise qui lui avait appris que La Vache-à-Bière, une micro-brasserie de la Grand-Place dont elle connaissait le patron, recrutait des serveuses. La jeune Flamande à la tête de son équipe l'avait accompagnée jusqu'à l'arrêt du tram. Comme c'était l'heure du déjeuner, elles avaient cassé la croûte ensemble.

*

Elle était bien sympathique, la Flamande. Ine de son prénom. De fil en aiguille, la confiance s'était installée. Chacune avait confessé être charmée par l'accent de l'autre. Elles en avaient rigolé. Un sujet en avait invité un autre. Ine avait parlé de sa famille, de son père informaticien, de sa mère décoratrice d'intérieur qui aurait pu devenir mannequin n'eût été un accident qui lui avait déboîté la hanche l'année de ses quinze ans. Elle avait évoqué son copain dont la mère avait accouché du petit dernier au-dessus de la Méditerranée, en avril 1994, dans l'avion qui les évacuait de Kigali avec d'autres familles d'anciens dignitaires du régime défait par les troupes de la rébellion tutsi du FPR.

Nyota s'était épanchée brièvement sur sa vie en Afrique, ses origines qui avaient laissé bouche bée la jeune étudiante en hôtellerie et tourisme. La Congolaise avait ensuite évoqué son rêve de poursuivre des études interrompues dans son pays pour cause d'une grève des enseignants qui

durait depuis vingt-neuf mois. Un rêve qui restait tributaire de la demande d'asile qu'elle avait introduite auprès de l'Office des étrangers. Et puis il y avait cette mission qu'elle avait mise entre parenthèses parce qu'elle ne savait pas par quel bout il lui faudrait la prendre : « Je te parle là de la sœur cadette de mon père. Tout ce que nous savons c'est qu'elle s'était amourachée d'un Belge qui l'avait fait quitter son village pour la capitale. Deux ans avant l'indépendance. De la capitale, elle serait venue en Belgique avec un autre Belge qui l'avait embauchée comme femme de ménage ou quelque chose dans ce genre. Toujours est-il qu'au moment où je te parle, plus de quatre décennies plus tard, nul ne sait ce qu'elle est devenue une fois arrivée dans votre pays. Personne dans ma famille n'a jamais croisé ni son ancien amoureux ni son patron pour leur poser toutes les questions demeurées pour nous sans réponses. De toute façon, nous savons désormais avec certitude que l'ancien employeur n'est plus de ce monde. Quant à l'ancien amoureux, il eût été l'un des vieux rustres qui m'ont insultée tout à l'heure que je ne l'aurais pas reconnu. »

*

Une amitié était née.

Un soir, alors qu'elles se rendaient au cinéma, avenue de la Toison d'Or, Ine lui avait lancé : « J'ai parlé de toi à un pote dont le parrain aurait racheté deux hôtels en Wallonie, du moins d'après ce que j'ai cru jusqu'à hier. Juste un job de dépannage le temps de voir venir. L'ami m'a dissuadée tout de suite. En fait d'hôtels, qu'il m'a révélé, ce sont plutôt des lupanars que l'intéressé cache sous l'appellation "salon de massage". Il m'a fait : "Écoute, Ine, je doute que ça soit une adresse pour ta copine, on parle des bordels de luxe où des gros bonnets de chez nous ont leurs habitudes, ce dont se vante d'ailleurs mon parrain à chaque repas de Noël." Il m'a demandé si j'avais entendu parler de Sommiers et Chandelles à Tournai, un lieu devenu célèbre depuis qu'un ancien ministre français y avait célébré en

grande pompe, dans les bras de dix jeunes filles vierges importées de l'ex-Yougoslavie, la fin des dix ans d'inéligibilité avec sursis que lui avait collés un juge parisien dans une affaire de trafic de décorations. J'ai répondu que j'avais vu ce nom dans un journal, peut-être dans *Paris Match*, mais l'histoire du Français ne me disait rien. "Comme moi elle préférerait aller curer les toilettes à la gare du Nord que de mettre les pieds dans un bordel", que je lui ai dit avant de passer à autre chose. »

Ine Vandermaelen avait invité la Congolaise à Vilvoorde où elle l'avait présentée à sa famille. Au fil de la soirée, les échanges avaient dérivé sur la tante de Nyota. Madame Vandermaelen avait demandé à sa fille pourquoi elle ne parlait pas de son amie à son oncle, qui aurait peut-être un avis. Ancien fonctionnaire de la ville de Bruxelles, généalogiste à ses heures, l'homme avait ses bureaux rue Charles-Hanssens dans le quartier du Sablon, à seulement cinq arrêts de tramway de la Porte de Namur où la Congolaise vivait en colocation.

Deux semaines plus tard, un septuagénaire au nez aquilin, au regard perçant et à la voix chevrotante reçut la visite de sa nièce et de celle qu'elle lui présenta avec le sourire comme une authentique altesse congolaise. Monsieur allait incarner pour la première fois depuis quarante-cinq ans la possibilité que le mystère soit enfin levé sur le sort de la princesse Tshala Nyota Moelo.

Il fut question de retrouver les traces de René Comhaire, administrateur du district du Kasai au Congo belge entre janvier 1957 et février 1958, s'il habitait la Belgique en cet hiver 2003. Parallèlement, toute personne qui aurait gravité autour de l'individu connu sous le nom de Mark De Groof, homme d'affaires et collectionneur d'art primitif ayant eu ses pénates à Léopoldville entre 1954 et 1960 avant d'y mourir, serait considérée comme une source d'information potentielle.

Le généalogiste flamand, tout intrigué par cette mystérieuse Congolaise qui serait arrivée en Belgique l'année de l'Exposition universelle de

Bruxelles dans les valises d'un aventurier anversois surnommé le « roi des masques », promet de faire du dossier sa priorité des prochaines semaines et ce, à titre gracieux : « J'accepterai volontiers une bouteille de votre bière Tembo le jour où vous m'accueillerez à la cour du roi des Bakuba. »

*

Aucune trace de René Comhaire en Belgique. Pas d'adresse connue. Ses parents, André et Astride Comhaire, étaient décédés à Dinant près de Namur depuis une dizaine d'années, à deux printemps d'intervalle. Un Serge Comhaire, notaire à Mons, s'était avéré être un simple homonyme. Xavier Comhaire, un autre Belge conducteur de train à Rouen, en France, n'avait pas donné suite. Anne-Sophie Fontenoy, une cousine germaine établie depuis seize ans à Reykjavik, en Islande, avait déclaré avoir appris que son cousin était reparti s'installer en Afrique, au Rwanda ou au Burundi, elle ne s'en souvenait plus, l'information reçue d'une amie d'enfance remontait à la fin des années quatre-vingt. Elle-même avait coupé les ponts avec la famille restée en Belgique après que le nom d'un parent avait été mêlé à une sordide affaire de mœurs ayant fait les manchettes à travers le pays.

En revanche, il n'y avait plus le moindre doute du côté de Mark De Groof. Les vérifications avaient été faites trois fois plutôt qu'une. Pour le très sympathique oncle d'Ine, la nommée Hilde De Groof domiciliée au 56 Sint Jorisstraat dans la petite ville d'Alost, en Flandre, était bel et bien l'unique sœur de l'homme qui aurait été l'employeur de la princesse Tshala à Léopoldville.

*

Après s'être présentée au téléphone comme la nièce d'une ancienne employée du défunt et avoir arraché un rendez-vous, Nyota s'était déplacée chez la dame de septante-trois ans. Celle-ci occupait un modeste appartement au quatrième étage sentant la friture et la litière de chat,

entourée de pas moins de douze matous qui n'allaient pas arrêter de faire leur cinéma pendant les deux heures que durerait la rencontre.

Une rencontre bien étrange qui avait laissé la jeune Congolaise presque aussi confuse qu'au moment où elle était descendue du train en provenance de Bruxelles pour s'engager dans Zwaerte Zusterstraat. C'est que la sœur de Mark De Groof l'avait reçue comme si elle était une bouée de sauvetage lancée par le maître des horloges pour la sortir d'une réclusion de plus de quarante ans. Une vie d'ermite doublée d'une peine de silence que lui auraient imposées famille et connaissances, car c'est toute sa faim de prendre la parole qu'Hilde De Groof lui avait déversée au visage, à Nyota, lui laissant à peine le temps d'en placer une.

Aussitôt qu'elle l'avait accueillie dans l'escalier hélicoïdal fraîchement retapé, la vieille dame au teint hâve et à la voix éraillée oscillant du grave à l'aigu au gré des émotions avait enclenché la machine à remonter le temps. Sans s'arrêter ne serait-ce qu'une seconde pour intimer l'ordre à ses compagnons de solitude d'aller miauler au diable. Sans songer à lui offrir ce verre de jus de pomme qu'elle lui avait proposé au moment où elle l'avait installée en plein milieu de la cuisine. Dans un huis clos où la visiteuse la regardait astiquer la porcelaine d'une énergie contrastant avec une silhouette chancelante, la maîtresse des lieux se tuait à la tâche avec la ferveur du plus dévoué des maréchaux-ferrants. Nettoyant par-ci, rangeant par-là, telle une automate dont les gestes avaient été réglés avec minutie depuis la fondation du monde, mais surtout dégoisant sans discontinuer.

C'est qu'elle avait à cœur, Hilde De Groof, de crier à qui voulait l'entendre son amour incurable pour le Congo belge, ce pays qui lui avait été arraché par l'histoire, mais qui grondait en elle depuis ce jour de 1955 où elle y avait mis les pieds pour la première fois à l'âge de vingt-cinq ans : « J'avais vingt-cinq ans, ma petite fille, vingt-cinq ans, je vous dis. Être belle et avoir vingt-cinq ans au Congo belge, c'était quelque chose, croyez-moi. Je vous regarde depuis tout à l'heure, toute jeune, toute belle et je me

revois à Léo. Et quelle ville, Léo ! Mais quelle ville magnifique, je vous dis ! Oh non, mais les Belges sont trop bêtes. Jamais ils n'auraient dû perdre le Congo, jamais ils n'auraient dû vous faire cela. Faire cela aux Congolais, les abandonner à leur triste sort, leur lancer à la figure un pays si grand, si beau, sans leur montrer par b.a.-ba comment on fait tourner un État. Oh, c'est cruel et proprement irresponsable, je le dis comme je le pense. On devrait les traquer tous, leur mettre la main dessus, les coller au mur et les canarder un à un comme le faisaient les nazis. Croyez-vous que c'est faute d'inspiration que j'ai donné à chacun de mes adorables compagnons griffés que vous voyez là le nom d'une ville du Congo belge ? Tenez, lui par exemple, le gros qui vous fait les yeux doux, c'est Léo. Léopoldville, ma petite fille ! Je prononce ce nom et les larmes montent, vous les voyez ? Les larmes montent, c'est mon bonheur avorté qui défile sous mes yeux, la plus belle saison de ma vie, de cette vie qui s'est transformée en champ de ruines quand j'ai dû quitter précipitamment notre beau Congo, laissant derrière moi des rêves de jeunesse.

« Je vous parle de rêves, mais il y a surtout le plus merveilleux de tous, celui que j'ai laissé mourir de sa belle mort, ma petite fille. Je vous parle du rêve d'amour, d'un amour né sans éclore, de l'amour de ce jeune homme qui a fait battre mon cœur comme personne n'avait réussi à le faire avant et personne ne le fit jamais après. Demandez-moi donc pourquoi je ne me suis jamais mariée. Oh qu'il était beau, beau, beau comme un dieu ! Que sa peau, sa peau noire était belle, enivrante, envoûtante ! Oh qu'il dansait bien. Il fallait le voir, mon petit dieu nègre. Vous êtes sa fille, c'est cela ? La fille de l'employé de Mark, c'est bien cela ? Attendez... la nièce, vous m'avez dit au téléphone, oui ? La nièce d'une employée ? Une femme, disiez-vous ? Là, ça change tout. Parce que si vous étiez la fille de Félix Akwesa, alors vous seriez l'enfant qu'une Congolaise lui aurait donnée après mon retour en Belgique. Et qui aurais-je blâmé pour votre venue au monde si ce n'est moi-même ? Si vous étiez la fille d'Akwesa, que vous n'étiez pas une

mulâtresse, que vous ne portiez pas mon sang et le sien, je n'aurais eu que moi-même à blâmer, ma petite fille. Je le voyais dans ses yeux, au collègue de votre tante : il était fou de moi ! Quand dans les yeux d'un homme une femme occupe la même place que le soleil dans un ciel nu, elle le sait. Bien sûr qu'elle le sait. Il me dévorait des yeux, l'Akwesa, mais il avait peur de se brûler. Il avait si peur des lois scélérates que nous avions imposées là-bas. Il croyait notre amour condamné d'avance, Félix Akwesa. Je dis cela, mais n'allez pas croire, ma petite fille, que je lui ai caché mes sentiments tout le temps où j'ai séjourné chez mon frère : trois mois en tout, entre février et avril 1955. Oh vous n'allez pas me croire, mais j'étais tout sauf une timide, moi Hilde ! Méfiez-vous de la vieille peau que le temps m'a laissée en échange d'une silhouette qui faisait tourner les têtes lorsque, à Léo, je me pointais au Show Boat ou au Kongo Bar. Du sang chaud irriguait mes veines, je vous le promets. Si un seul des petits colons qui jouaient les shérifs parmi les pauvres indigènes m'avait attirée, c'eût été une autre histoire, oui ? Mais on a beau dire, pas une seule femme n'est maîtresse de son cœur, n'est-ce pas ? Vous avez l'âge, vous connaissez cela, la maladie d'amour.

« Mon cœur ne vibrait que pour les Nègres et pour un en particulier, un dont les traits, quand j'y pense, ressemblent pas mal à ceux de l'avant-centre de l'équipe d'Anderlecht dont le nom m'échappe, vous savez, cette force de la nature qu'on voit exécuter une drôle de danse après avoir scoré, celui qui a mis trois buts à Mouscron à lui tout seul, samedi dernier au stade Roi-Baudouin. Mais cet homme-là, je veux dire l'Akwesa, était timoré comme pas possible, ma petite fille. Et comment lui en vouloir, dans ce beau pays sentant le soufre, cette terre où la race était la poudre qui pouvait tout consumer sans prévenir ? Même qu'un jour, n'en pouvant plus d'admirer son beau corps sans pouvoir le toucher, alors que mon frère était sorti avec ses amis, je lui ai demandé, à Félix Akwesa, de nous balancer un morceau de rumba pour que nous puissions nous trémousser dans la salle à

manger, collés serrés comme le faisaient les Nègres et les Négresses partout dans la cité. De peine et de misère, il s'était exécuté, et sous les notes voluptueuses je m'étais collée à lui comme une sangsue, allumeuse comme je pouvais l'être après trois lampées de gnôle. Je nous revois encore nous remuer langoureusement au rythme de ces morceaux exécutés par le groupe qu'avait créé son frère cadet, un certain Wendo... Wendo Kolosoy. Nous dansions sur *Marie-Louise*, le tube du moment, comme si n'existaient autour de nous ni race, ni religion, ni maître, ni Dieu, ni enfer, que le paradis des impies. Vous ai-je confessé que j'étais tout, sauf une carmélite, oui ? Je lui mets la main dans l'entrejambe, et là, le pauvre, avec ce bégaiement qui lui rendait la vie dure, il fait : "Madame Hilde, c'est dan... dan... dangereux ce que vous faites là, très dangereux. Je jou... jou...", et moi, toute ébaubie, de lui demander : "Tu n'es pas sérieux, Akwesa ? Jouirais-tu déjà ?" Et lui de répliquer, en sueur, tout paniqué : "Non non, ma... ma... madame Hilde, je joue avec le feu, là !" Il fallait voir ma tête, ma petite fille, il fallait me voir. À la fin de la chanson, quand je l'entends murmurer, le regard trouble vu l'état dans lequel je l'ai mis, le pauvre : "Le patron ne sera pas co... co...", je tente de le rassurer autant que je peux : "Mais bien sûr qu'il ne sera pas cocu, je suis sa sœur, pas sa femme, Akwesa !" Il s'écroule de rire, moi aussi, c'est "content" qu'il voulait dire. Pourquoi n'y ai-je pas pensé, hein ? Je tombe dans ses bras, le temps n'est plus à la retenue, mais vraiment rien à faire, mon beau Nègre a la grosse trouille qui l'inhibe comme vous n'avez pas idée, ma petite fille. Un macchabée eût été capable de faire regretter autant de culot à une femme en lui arrachant le dernier souffle d'une embroche bien sentie ; pas la pierre vivante qui me suppliait d'arrêter de jouer avec le feu, qui me criait en lingala : *Okobomisa ngai ! Okobomisa ngai*⁹ !

« Quelques semaines plus tard, alors que mon frère s'en est allé jouer au tennis, je coince Akwesa au moment où il sort des toilettes. Sans ménagement, je le plaque contre le mur, je lui lance de but en blanc : "Ce

soir ou jamais, mon beau. Je repars en Belgique dans deux jours, tu ne vas pas me faire ça.” Et ne voilà-t-il pas qu’il se recroqueville à nouveau, rentre dans sa carapace non sans me sortir un argument massue qui finira par faire fondre mes dernières illusions : “Je ne peux pas, madame Hilde, je ne peux pas. Je viens tout juste de me ma... ma...”, essaie-t-il d’articuler. “Tu viens de te masturber dans les toilettes ? Mais j’hallucine ! Alors que je ne cesse de te dire que tu es le seul homme dans cette ville qui me fait me sentir femme ?” Et là, le collègue de votre tante me donne le coup de grâce : “Non, madame Hi... Hi... Hilde, je ne me suis pas ma... ma... masturbé, je me suis marié dimanche dernier à l’église Saint-Alphonse.” »

Au bout d’un monologue de deux heures, la matrone s’était plainte de maux de tête aigus. Avait déclaré que cela faisait deux ans que ces douleurs revenaient tous les trois jours aux mêmes heures de l’après-midi. Elle avait ajouté que la longue et belle discussion qu’elles venaient d’avoir n’était pas pour calmer les nerfs : « Je ne suis pas aussi loquace d’habitude, mais pas du tout, je vous jure. Vous avez le don de délier les langues, faut croire, oui ? Vous ne m’en voulez pas d’avoir utilisé le mot *Nègre*, j’espère ? Je suis incorrigible, c’est *Noir* qu’on dit de nos jours, oui ? »

Elle s’était confondue en excuses, il fallait qu’elle avale les pilules que lui avait prescrites son médecin, qu’elle s’octroie une sieste d’une demi-heure, alors tout irait bien. Elle avait couvert la Congolaise de baisers auxquels se joignirent Léo et deux de ses compagnons qui n’avaient pas cessé de gambader sur ses genoux tout le long du sermon. « Revenez samedi prochain, ma petite fille, j’aurai peut-être quelque chose. Mon frère m’avait vaguement parlé d’une Nègresse qui l’avait accompagné lors de son dernier voyage deux ans avant sa mort tragique. Tout ce dont je me suis souvenue lorsque vous m’avez appelée, c’est qu’il l’avait confiée aux bons soins des Sœurs de la charité de Namur. J’ai regardé ce matin dans les documents que Mark avait oubliés chez nos parents lors de ce même voyage, je n’ai rien trouvé d’intéressant, si ce n’est une missive assez

étrange, signée par un Belge au nom encore plus étrange de Kunyaza. Une lettre d'amour comme il s'en écrivait à l'époque, adressée à une femme dont ce pauvre homme devait être follement épris, au point de lui promettre qu'il paierait le prix fort pour la rejoindre à Léo et se mirer dans ses yeux de biche des savanes tropicales. Voilà ce qu'écrivait en 1957 ou 1958 ce pauvre colon atteint lui aussi de la maladie d'amour, un pauvre diable que mon frère a dû côtoyer, j'imagine.

« Je devrais vous laisser partir à présent. La seule chose à retenir, ma petite fille, c'est que les bonnes sœurs pourraient bien vous être utiles, je veux dire si c'est à elles que mon frère a confié la femme qu'il avait évoquée en ma présence. Revenez samedi prochain, je les aurai contactées d'ici là, il suffira d'un coup de fil. Prenez le train de 9 h 22 à Bruxelles Midi, voie 7, nous aurons ainsi la journée pour discuter de tout et de rien. Je ne vous ai rien appris de ma belle saison au Congo, je vous parlerai de la fois où mon frère m'a emmenée avec lui sur le fleuve. Un périple de cinq jours jusqu'aux chutes Stanley en pays wagenia. Une merveille de la nature, les chutes Stanley, je vous dis. Et quel peuple, les Wagenia ! Attendez donc, tant qu'à faire, si vous avez encore deux petites minutes. Une toute dernière confidence pour la route : en fait, c'est sur le fleuve, là-bas, aux portes des chutes Stanley, choyée par deux matelots indigènes, dans le ventre de *L'Iris de la Meuse*, un petit bijou affrété par un bon ami à Mark, que j'ai pour l'unique fois de ma vie touché un sexe d'homme digne de ce nom. Sauf ma pudeur... »

*

L'oncle d'Ine Vandermaelen avait tenu à s'acquitter de son rôle de bon Samaritain jusqu'au bout. Puisqu'il n'y avait plus rien à tirer d'Hilde De Groof, le fonctionnaire à la retraite avait contacté la congrégation des Sœurs de la charité de Namur. Dans leurs archives datant de la période évoquée, aucune mention de Tshala Nyota Moelo. La mère supérieure l'avait dirigé

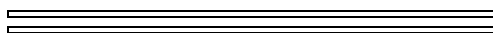
vers leurs consœurs, les Sœurs de Sainte-Marie de Namur, qui l'avaient dirigé à leur tour vers l'archidiocèse de Malines-Bruxelles.

Au bout d'un mois, toutes les pistes avaient débouché sur une impasse.

Nyota avait remercié ses amis flamands. Le temps était venu de tourner la page. Son père avait beau hisser les Belges au rang de champions d'Europe de l'archivage, sa prémonition sur le pouvoir néfaste du temps s'avérait d'une justesse confondante.

-
1. Dans la rumba congolaise, musicien dont le rôle est de rythmer par ses « cris » les pas de danse.
 2. « Oncles. » Terme teinté d'ambiguïté par lequel les Congolais désignent parfois les Belges.
 3. « Tant qu'à cracher la vérité ! »
 4. Organisme en charge de l'emploi pour la région Bruxelles-Capitale.
 5. « Crache le morceau ! »
 6. « Laisse tomber ! »
 7. « Arabe » en jargon congolais (du nom d'une ethnie du pays).
 8. « Mon Dieu... »
 9. « Tu veux ma mort ! »

EXPO 58, SIX SEMAINES APRÈS L'OUVERTURE OFFICIELLE



Gyrophares allumés, l'ambulance s'arrêta devant le pavillon africain dans un long crissement de pneus. Le médecin coordinateur mit pied à terre et se dirigea d'un pas alerte vers le chef du poste de secours numéro cinq, reconnaissable par son badge aux couleurs d'Expo 58. Après la poignée de main, les deux hommes avec à leurs trousses les trois urgentistes de l'hôpital Brugmann rejoignirent les secouristes qui tentaient de prodiguer les premiers soins à la blessée.

Sur la civière déployée à même le sol, la jeune Africaine de dix-neuf ans avait les paupières fermées, la tête légèrement penchée vers l'épaule gauche. Si son visage affichait une moue candide, les hommes qui se penchèrent sur elle constatèrent qu'elle respirait à grand-peine.

À quelques mètres de là, quatre policiers usaient de la manière forte pour maintenir au sol l'agresseur, lequel ne semblait guère disposé à leur faciliter la tâche. C'était un homme noir de petite taille, en guenilles, qui se démenait comme un diable pour desserrer l'étau autour de la cage thoracique, tout en balançant sa tête de gauche à droite. En vain, il tentait de prendre appui sur ses genoux. À chaque tentative, les hommes en uniforme lui faisaient perdre l'équilibre, tirant par l'arrière ses deux chevilles. Il retombait aussitôt sur le ventre.

D'un geste de la main, le médecin demanda aux secouristes de s'écarter. Posant un genou à terre, il s'empara du poignet droit de l'Africaine, tâta le pouls pendant quelques secondes. Il lança ensuite vers le sous-commissaire Robert Dumont, qui venait de se frayer un passage jusqu'à lui, un regard

dans lequel le banquier crut lire un optimisme prudent. Le médecin dirigea sa main vers le visage de la jeune femme. D'un geste qui trahissait l'habitude, il souleva une paupière à la suite de l'autre. La blessée émit un grognement sourd, suivi d'une longue expiration. À hauteur du bas-ventre, le drap beige qui la recouvrait gonfla légèrement, puis le linge épousa à nouveau les formes des membres inférieurs. Les yeux du sous-commissaire se posèrent sur l'énorme tache rougeâtre qui s'était formée entre ses cuisses.

– Embarquez-la ! ordonna d'une voix neutre le médecin aux urgentistes qui se tenaient en cercle autour de la civière comme des boy-scouts à l'affût d'une consigne.

– Je viens avec vous, docteur, lança le sous-commissaire en tendant un attaché-case à sa secrétaire venue lui faire signer une pile de documents.

– Le baron vous attend, monsieur Dumont. Vous ne pouvez pas quitter le site avant la réunion avec monsieur le ministre.

– Vous direz à monsieur le commissaire général que je ne participerai à aucune réunion avant de m'être assuré que les jours de la jeune femme qui va embarquer dans cette ambulance ne sont pas en danger.

– Et mademoiselle Romy Schneider ? Vous lui aviez promis, ainsi qu'à son ami, une visite privée de l'Atomium pour...

– ... pour ce soir 22 h 30 après la fermeture. Je devrais être de retour, sinon « l'Impératrice » et monsieur le réalisateur devront patienter jusqu'à demain soir. Le monument ne risque pas de fondre d'ici là.

*

22 heures.

Robert Dumont décida de reporter la visite guidée promise au cinéaste autrichien Ernst Marischka et à l'héroïne de *Sissi impératrice*, le film culte qu'il avait vu à trois reprises en l'espace de deux ans. Les deux visiteurs de marque en furent avisés. Il choisit de ne pas rentrer chez lui à Laeken où

l'attendaient son épouse Geneviève, enceinte de six mois, et leur fille de deux ans, Bénédicte.

Après un sandwich avalé dans la cafétéria de l'hôpital, il se fit servir une tasse de thé et plongea dans la vingtaine de pages d'une étude commandée à un cabinet d'audit comptable. Il réalisa au bout de cinq minutes son incapacité à se concentrer sur autre chose que le cas qu'il avait sur les bras. Il téléphona pour s'excuser auprès des deux femmes de sa vie, comme il les appelait.

Sa fillette était couchée depuis une heure déjà. Il ressentit un soulagement à entendre Geneviève lui dire que si la situation était telle qu'il la décrivait, peu importe qu'il s'agisse d'une Noire ou qu'il ne sache pas grand-chose d'elle, le rôle qu'il occupait au sein du comité justifiait assez que sa place soit « au chevet de cette fille qui n'avait rien à faire dans ce parc ». Dans un autre registre, sa femme lui mit du baume au cœur. Elle avait reçu dans le courant de l'après-midi un appel du médecin-chef du service gynécologie-obstétrique : tout était au beau fixe, la grossesse se poursuivait normalement.

Le banquier eut un sommeil des plus agités que vint interrompre un cauchemar dont il allait se souvenir longtemps. Un pays inconnu. Peut-être le Congo. Peu importe, il n'avait jamais voyagé sous les tropiques. Pieds et mains liés, il était assis à même le sol, au milieu d'une foule d'indigènes dansant au son du tambour. Montait de la rangée des hommes un chant guerrier. Vibrant. Assourdissant. En écho, une horde de jeunes femmes en haillons, seins dressés, gestes indolents, livraient un air funèbre. Lancinant. Désespérément mélancolique. Dans un idiome qui aurait pu provenir de la lointaine Papouasie, à moins qu'il ne s'agisse d'un patois emprunté à quelque peuplade que la civilisation tardait à dompter au pays des caribous.

Un homme drapé dans une peau de léopard fendit la foule, javelot au poing. D'un pas martial, l'inconnu qui se déplaçait sur une jambe, tandis que le moignon de son autre membre inférieur pendait tel un sac de boxe

suspendu dans le vide, fonça droit sur le prisonnier blanc. Le toisant du haut de sa taille de monstre d'ébène, le Noir planta la pointe acérée de son arme sur son flanc, entre deux côtes. Il l'entendit vociférer des mots défiant à la fois sa raison et ce qui lui restait de courage et de dignité : « *Nazali na etinda po na yo*¹ ! »

2 h 55.

Il se réveilla en sueur, le cœur battant à se rompre, et ne referma plus l'œil de la nuit.

Défila dans son esprit, sans discontinuer, le film des événements qui avaient émaillé une journée qui ne fut pas de tout repos. Le cafouillage, mieux, le ratage complet que fut, au Centre international Rogier, la conférence de presse matinale au cours de laquelle ni lui ni le baron Guido Martens De Neuberg ne trouvèrent les mots pour expliquer le maintien du « village congolais » alors que montait la grogne. Tout ce que le commissaire général d'Expo 58 avait réussi à faire, c'était de piquer une sainte colère lorsqu'un journaliste de la télévision française lui avait posé la question qui le hérissait au plus haut point, tant elle dardait sur une cicatrice vieille de cinquante ans, mais toujours aussi sensible. Son talon d'Achille. Sa blessure secrète sur laquelle il avait posé, année après année, moult emplâtres en forme de diplômes, de médailles, de strapontins tous plus prestigieux les uns que les autres.

Certaines voix, dans la presse du pays, lui avait lancé en substance le reporter parisien, se demandaient si le projet mirobolant que représentait Expo 58 ne lui offrait pas à lui, homme au parcours exceptionnel à qui la vie avait tout donné sans jamais ralentir sa course vers un Saint-Graal aux contours indéfinis, l'occasion de prendre une ultime revanche sur l'enfant d'hier. Une allusion des plus explicites au gamin chétif qui avait grandi entre les quartiers riches de Hasselt dans le Limbourg et l'élite liégeoise, une cuiller d'or dans la bouche, un cœur sec au fond d'un être meurtri. Fêlure en errance, grand corps malade de reconnaissance, par la faute d'un

père, magnat de l'industrie du charbon qui allait le délaisser en bas âge, lorsque chez sa mère fut diagnostiquée une tumeur maligne.

On violait là son jardin le plus secret, celui qu'il ne laissait personne souiller d'une curiosité par trop intrusive. À l'exception de l'ami Robert, pas une seule âme, ni son épouse ni ses deux filles, n'imaginait la force qu'il fallait à ce Sisyphe de la noblesse belge pour se glisser tous les jours dans la peau d'un homme comblé. Il n'allait pas se répandre dans la presse, pour les beaux yeux d'un scribouillard, alors que ce qui lui était imputé n'avait rien d'exceptionnel pour un événement de la taille d'une exposition universelle.

Piqué au vif, le commissaire général avait perdu son sang-froid. Réfutant la retenue que lui dictait la sagesse suivant laquelle la bave du crapaud n'atteint jamais la blanche colombe, il se voulut cinglant. Il se rapprocha du Français, le détailla avec dédain, et de cette voix de stentor qu'il savait rendre rocailleuse lorsqu'en lui montaient des effluves de colère, il lui asséna devant foule qu'aux avortons téméraires de son engeance, le baron Guido Martens De Neuberg réservait son mépris le plus complet.

Il y eut ensuite le tête-à-tête avec le grand maréchal de la cour. Pyromane bon teint, usant et abusant d'un humour qu'il était le seul à qualifier d'irrésistible, l'éminence grise du roi crut que le moyen d'arracher un sans-faute à un comité qu'il continuait de juger pusillanime était de qualifier ses membres de « moussaillons égarés sur les rivages de l'Absurdistan ». Pour celui qui avait renoncé à toute vie de famille depuis cinq ans afin d'offrir au pays le rêve du roi Baudouin, ce fut l'offense de trop. Guido Martens De Neuberg menaça de présenter sa démission. Il eût claqué la porte et quitté la réunion à laquelle participait le prince Albert, héritier de la couronne, si lui, Robert, n'avait pas usé de tout ce qui lui restait de fibre diplomatique pour jouer les sapeurs-pompiers. Le sous-

commissaire suggéra à son ami de prendre un jour de repos. À demi-mot, il lui avoua s'inquiéter pour sa santé. Ainsi s'achevait la sixième semaine.

*

Tout avait pourtant démarré sur des chapeaux de roues, à la grande satisfaction du roi et du Premier ministre. En grand amateur de football, le commissaire général avait fait couler le champagne dans son QG du Belvédère au lendemain de la victoire par 3 à 2 des Espagnols du Real Madrid sur les Italiens de Milan FC, en finale de la Coupe d'Europe des clubs champions. La rencontre avait été disputée au stade du Heysel.

Au pied de l'Atomium, le public venu d'horizons aussi lointains que la Nouvelle-Zélande ou la Rhodésie du Sud affluait semaine après semaine. Trois jours après la cérémonie d'ouverture, le dimanche 20 avril, pas moins de 713 664 visiteurs furent recensés, alors que le ticket d'entrée vendu 30 francs n'était pas donné. Qu'à cela ne tienne, la devise d'Expo 58 semblait opérer des prodiges : « Vers un monde meilleur. » Le monde, justement, exultait. Des hommes et des femmes de toutes origines fraternisaient. Bruxelles le montrait. La guerre froide s'était discrètement effacée derrière la coexistence pacifique, dans un pacte tacite entre Dwight Eisenhower et Nikita Khrouchtchev. Une trêve qui permettait aux deux puissances rivales de se tutoyer par pavillons interposés, l'un en face de l'autre, sous les regards discrets d'espions essaimés par centaines, sans que la planète éternue à nouveau comme pendant la guerre de Corée qui avait entraîné le report de l'événement initialement prévu pour avril 1955.

Une fois n'était pas coutume, la presse française, si peu encline à tresser des lauriers aux voisins d'outre-Quévrain, saluait la très bonne organisation des Belges qui faisaient « bien meilleure figure qu'en 1935 », selon les mots de l'envoyé spécial du *Figaro*. En Allemagne de l'Ouest, le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* ne disait pas autre chose, tandis que le *New*

York Times enchaînait des reportages parsemés de témoignages d'Américains présents à Bruxelles.

Sans crier gare, un nuage sombre avait commencé à se former au-dessus du Heysel. Dans l'un des pavillons les plus courus où les visiteurs pouvaient s'émerveiller devant « un village de Bantous congolais avec leur invité Pygmée, en pleine jungle équatoriale, comme si vous y étiez », et ainsi toucher du doigt « le long chemin que la Belgique a fait prendre à ses indigènes depuis les ténèbres de l'époque de Kurtz jusqu'à l'ère contemporaine », le tout en vue de comprendre « pourquoi notre mission chrétienne et civilisatrice en Afrique centrale restera l'un des plus grands apports du roi bâtisseur Léopold II d'abord, et de l'ensemble de notre peuple ensuite, à l'universel », dans ce pavillon, donc, le projet cher au ministère des Colonies avait pris du plomb dans l'aile.

À la lisière de la conscience, à nouveau porté par Morphée, Robert Dumont voyait se télescoper des scènes, s'entrechoquer des visages. Dans sa tête résonnaient des voix, sifflaient des jurons, montaient des soupirs.

Il y avait eu ces *Défense de nourrir les Noirs – Verboden Negers te voeden – Do not feed the niggers* attachés contre les parpaings, que le sous-commissaire fit enlever sans se référer à son supérieur. La chose passa inaperçue. Pas davantage de vagues lorsque, aux premières représentations, celui qui apparut tout de suite comme le meneur du groupe des onze Congolais, le nommé Zando Bara, danseur, acrobate et contorsionniste au talent hallucinant, lança un ultimatum. Issu de l'ethnie twa, le Pygmée menaça du jour au lendemain de ne pas exécuter les numéros qui avaient présidé à son recrutement dans la région de Coquilhatville où un missionnaire catholique était allé le chercher. Prenant de court le comité, l'homme de vingt-huit ans fit transmettre aux organisateurs une requête de dernière minute. L'artiste-né resterait muet et immobile tant et aussi longtemps que la reine Fabiola en personne ne viendrait pas lui serrer la main et de sa propre bouche lui demander d'épater les visiteurs par ce

savoir-faire qui avait fait de lui le Pygmée le plus célèbre du district de Bikoro dans le nord-ouest du Congo belge.

Il fallut toute la finesse d'esprit du responsable du pavillon pour régler l'affaire. Le fonctionnaire monta un stratagème dans lequel la vedette des bords du fleuve Congo, pourtant d'une intelligence déroutante, tomba à pieds joints. L'on fit venir une des hôtes de l'Exposition, charmante dame dans la mi-trentaine, chevelure blonde, sourire de carte postale, sur de hauts talons qui lui donnaient, jugea-t-on, des allures de ce que devait être une reine de Belgique dans l'imaginaire d'un Pygmée de la forêt équatoriale. Le gréviste en puissance demanda à la vraie fausse reine de poser à ses côtés devant les caméras. On vit l'« homme spectacle du Heysel » à la une des journaux, fier comme un roi, arborant son sourire le plus éclatant, dévoilant des dents taillées selon les codes esthétiques de sa tribu forestière – ce qui allait d'ailleurs entraîner une grande affluence dans le village dès le lendemain du fameux épisode.

Ce souvenir en évoqua un autre dans l'esprit vapoureux de Robert Dumont. Celui de son passage dans le pavillon russe, quatre jours après l'ouverture. C'est là qu'il avait croisé un vieil ami officier de l'armée de l'air venu contempler la plus grande de toutes les attractions intra-muros, la réplique grandeur nature de Spoutnik 1, premier engin à être lancé dans l'espace le 4 octobre 1957. L'ami, qui avait également côtoyé le commissaire général De Neuberg dans les geôles de la Wehrmacht, l'avait félicité pour la réussite de l'événement dont leur ami commun et lui-même étaient les visages. Ils avaient évoqué les belles années de l'Institut secondaire Saint-Luc en région liégeoise, l'université de Liège, les parcours professionnels tout en contraste, comment le temps grignotait chaque jour un peu de leur fougue de jeunesse. Puis, au fil de la conversation qui s'était poursuivie dans le parc, le militaire lui avait demandé « si c'était vraiment une bonne idée de nous amener ces Nègres à l'Expo. Nous savons comment cela a commencé, mais personne, surtout pas le roi, ne sait comment ce

mauvais cirque va finir, mon cher Robert ». Et pour cause : il avait suffi que lui-même ait amené sa petite famille visiter les Congolais dans leur village pour que le diable en personne s'invite au sein de son couple.

Pendant la visite, expliqua l'officier, son épouse semblait si fascinée par le corps à moitié nu d'un des villageois qu'il l'avait convaincue de passer la main au travers des grillages. Moyennant deux pièces offertes discrètement au danseur qui leur souriait de toutes ses dents, monsieur avait encouragé madame à vaincre sa timidité. À palper du bout de ses doigts l'impressionnante musculature du jeune Nègre qui les avait subjugués par ses mouvements de jambes et la souplesse de ses hanches : « C'est ta chance, Sophie, les sauvages ne resteront pas ici toute l'année. Vas-y, fais-toi plaisir. » Bon prince, il s'était tenu à l'écart, laissant la timide Sophie assouvir sa curiosité à peine refoulée, échanger quelques amabilités avec le sauvage aux pectoraux massifs et au sourire ineffable.

Le couple était revenu sur les lieux le lendemain.

Sophie s'était montrée moins timorée.

Puis ce qui ne pouvait pas s'imaginer, même pas dans le pire des cauchemars, arriva : pendant les ébats sexuels qu'ils eurent à leur retour à Waterloo et après un dîner particulièrement arrosé, l'officier passa à un cheveu de l'infarctus. Dans un élan de franchise dont l'ami Robert ne l'aurait jamais cru capable, l'ancien prisonnier de guerre lui confessa son malheur, ce moment de grande solitude qui avait vu l'extase nocturne se muer en véritable camouflet. Au beau milieu de l'acte, sa chère et tendre, d'ordinaire aussi muette qu'une carpe, l'avait griffé jusqu'au sang et avait crié à de multiples reprises un nom inconnu de lui : « Lokito ! »

Lokito qu'elle encourageait, « Fais-moi mal ! », Lokito qu'elle portait aux nues, « jamais un homme ne m'avait amenée si loin », à bout de souffle.

Puisque l'officier s'appelait Laurent Goossens, l'ami Robert n'eut aucun mal à deviner qui se cachait derrière Lokito-le-Roi-Lion – un nom

que l'on trouverait plus facilement dans les registres de l'état civil du nord du Congo belge que dans le nord de la Belgique. Le sous-commissaire fut cependant à court d'idées lorsqu'on sollicita son conseil sur la manière de solutionner la crise qui menaçait d'implosion le couple qui les avait conviés un an plus tôt, son épouse Geneviève et lui, aux noces de muguet.

Vint l'accident qui mit le feu aux poudres.

Au cours d'une visite scolaire, des adolescents d'un athénée du Brabant flamand jetèrent derrière l'enclos qui délimitait le village des bananes au cri de « *Eet de bananen, kleine negertjes, anders zullen we de handen afsnijden*² ! », scandé aussi en français. Dans la foulée, des visiteurs se mirent à pousser des cris de singe, à mimer des gestes qui laissaient peu de place à l'imagination. Reçus comme une déclaration de guerre, ces actes déclenchèrent de vives protestations de la part des villageois. Le spectacle fut interrompu. La petite colonie tint conseil autour de l'une des deux femmes qu'elle comptait en son sein : Tshala Nyota Moelo.

*

Tshala Moelo était une jeune fille qui avait déjà donné du fil à retordre aux responsables du pavillon en refusant de danser avec ses compagnons au rythme du folklore de l'ethnie teke. Faisant fi des menaces et pressions, elle s'obstinait à chanter en français. Elle disait vouloir se prêter au jeu qui justifiait sa présence sur le lieu où se tenait la grande kermesse, mais seulement si on se montrait disposé à entendre les mélodies qu'elle avait apprises à l'école Sainte-Marie-de-la-Miséricorde, dans son Kasai natal. *Le monde ancien s'en est allé* était la ritournelle qu'elle fredonnait les yeux clos, les bras en croix, dans une sorte d'extase dont elle ne sortait que pour se lâcher dans un grand rire. Un éclat de rire d'autant plus mystérieux qu'il était aussitôt suivi par une apathie dans laquelle elle s'emmurait, insensible à l'agitation autour d'elle. À l'exception de la chanson *Marie-Louise*, qui signalait la fin de ses prestations et qu'elle honorait de pas gracieux de

rumba, les cantilènes qui sortaient de sa bouche étaient livrées dans la langue apprise chez les bonnes sœurs. On l'avait même entendue entonner le *Salve Regina*, l'un des cinq antiphonaires consacrés à la Sainte Vierge Marie chez les catholiques, dans la version authentique qu'avaient retranscrite les Dominicains au beau milieu du XIII^e siècle :

Salve Regina, Mater misericordiae / Vita, dulcedo, et spes nostra, salve / Ad te clamamus, exsules filii Evae.

Or, en allant s'aventurer jusque dans l'ésotérisme de la *lingua latina*, Tshala l'indocile cassait les codes qui seyaient à la Négresse venue des tréfonds de la forêt équatoriale, membre supposée d'une tribu bantoue voisine de celle dont était issu le Pygmée Zando Bara.

Au final, le sous-commissaire Robert Dumont s'en était mêlé. Puisque l'idée était de montrer le meilleur de l'empire à travers le progrès qu'avaient connu les indigènes du bassin du Congo depuis l'époque de Henry Morton Stanley jusqu'à la création des partis politiques dont certains avaient leurs représentants à Bruxelles au moment même où se tenait l'Exposition, Tshala était au bon moment, au bon endroit. Elle serait le visage de cette femme noire qui s'était dépouillée de l'âme ténébreuse transmise par des siècles d'animisme pour renaître dans le baptême du Saint-Esprit administré à ses ouailles africaines par l'Église catholique universelle. Ce pas infime pour la Belgique chrétienne mais un bond de géant pour le Congo animiste, plaidait Dumont, était d'ailleurs tangible à travers l'exercice de tricotage auquel la jeune femme se livrait. Il faisait allusion à l'activité principale qui occupait la Congolaise, pendant que ses dix compagnons assuraient le spectacle. Dans l'ensemble, les « villageois » attiraient les foules tantôt au son du tambour, tantôt en improvisant un simulacre de duel suivant les codes du libanda, la célèbre lutte traditionnelle pratiquée dans le nord du Congo, en pays bangala.

Et donc, ce matin-là autour de Tshala, le groupe, à l'exception du Pygmée Zando Bara, décida de mettre un terme à sa participation aux activités du plus achalandé des sept pavillons africains : « Vous ne nous avez jamais dit, lorsque nous avons accepté de venir à cet endroit, que nous serions traités comme ça. *Comme ça* ? Non, ce n'est pas acceptable, monsieur, on est bien d'accord ? Mes amis et moi ne resterons pas ici un jour de plus. Nous exigeons d'être payés pour les six semaines qui viennent de s'écouler et ensuite d'être ramenés auprès de nos familles. » Tel fut le message que Tshala, la porte-parole de circonstance, délivra d'abord au responsable du pavillon du Congo belge et du Rwanda-Urundi, ensuite au sous-commissaire, lorsque celui-ci accourut sur les lieux.

En réalité, l'incident imputé aux jeunes venus de Flandre ne fut que la goutte d'eau qui fit déborder le vase.

L'on était en présence d'une grogne qui montait depuis quelques jours déjà, nourrie par une coalition qui n'avait certes rien de l'Invincible Armada, mais réussissait tant bien que mal à faire entendre sa petite musique au-delà des limites cadastrales du bois d'Osseghem et du parc de Laeken. Elle rassemblait sous la bannière du très nébuleux « Front pour une Expo anticolonialiste » tout ce que le royaume comptait de groupuscules à gauche de la gauche. Il y avait les nostalgiques du Congrès anti-impérialiste de Bruxelles de 1927. Il y avait les militants communistes sonnés par la déculottée subie aux dernières législatives. Il y avait les anarchistes bon teint, toujours prêts à en découdre avec l'ordre public échafaudé par un État qu'ils qualifiaient volontiers de « petite farce en trois langues, zéro peuple ». Il fallait compter également avec les antimonarchistes dont les coups d'éclat sporadiques cachaient mal le manque d'assise réelle dans un pays qui savait ce qu'il devait à Léopold de Saxe-Cobourg-Saalfeld, veuf de la princesse Charlotte Augusta de Galles, lequel accepta en 1831 la couronne qui allait faire de lui le roi des Belges. À ce beau monde

s'ajoutaient quelques francs-tireurs d'un Parti libéral flirtant ouvertement avec le courant nationaliste congolais animé par un certain Lumumba.

Comme si ce mélange hétéroclite n'était pas assez détonnant, voilà que s'était invitée l'Association des étudiants congolais de Belgique. Le regroupement, qui ne comptait guère plus d'une cinquantaine d'adhérents, avait dès le 17 avril, jour de l'ouverture officielle de la « grande kermesse des petits peuples », adressé une lettre au roi Baudouin. Les signataires réclamaient « en tout respect, la déprogrammation du soi-disant village congolais, une décision qui honorerait Votre Majesté autant que la Belgique. Une décision qui contribuerait au maintien du climat de concorde qui prévaut entre la mère patrie et le Congo, terre de nos ancêtres, alors que les peuples d'Afrique, à l'image de nos frères et sœurs du Ghana, sont prêts à assumer pleinement leur destinée dans le grand concert des nations ».

Une lettre restée sans suite.

Tshala s'était donc exprimée au nom de ses compagnons. Elle avait fait connaître au représentant du comité leur décision de quitter le site du Heysel.

Avant que Robert Dumont n'ait eu le temps de réagir aux griefs soulevés par l'Africaine, Zando Bara le Pygmée avait surgi du coin d'où il avait observé la scène, stoïque, cherchant visiblement un angle de contre-attaque, une faille dans le plaidoyer de celle qui l'agaçait depuis le premier jour. « Belle à vous brûler la rétine, elle l'est, je le vois, et alors ? Aurait-elle reçu de Nzakomba³ un orteil de plus que ma mère ? Est-ce que sa beauté la dispense de chier comme n'importe quelle femme que je vois défiler ici ? Son père, ai-je ouï-dire ici même, aurait clamé à sa naissance que son destin serait de devenir un homme. Eh bien, la voilà qui cherche à nous prouver qu'elle en a sous le pagne en raphia que les Blancs lui ont offert. *Siata pata*⁴ ! » avait-il répondu à l'un de ses nouveaux amis qui lui faisait remarquer l'aveuglante beauté conjugée à la force de caractère de la dernière recrue.

Quand il arriva à la hauteur du sous-commissaire, il fit savoir que les mots entendus de la bouche de la jeune femme ne l'engageaient ni de près ni de loin : « C'est la plus grande farce de ce voyage où j'en ai pourtant entendu d'autres ! Si les Belges ne laissent pas une seule de leurs femmes porter le pantalon et donner des ordres dans ce parc où j'entends des dizaines d'hommes aboyer et se faire obéir au doigt et à l'œil, pourquoi pensez-vous, bwana Dumont, que dans cet enclos que vous avez baptisé "village congolais", les hommes noirs que nous sommes devrions laisser le dernier mot à une femme ? Aidez-moi à comprendre, c'est vous le maître. »

Pointant du doigt les étudiants de qui il s'était rapproché aux premières heures de l'Exposition, il ajouta que lui-même et trois autres villageois entendaient honorer leur parole « en poursuivant cette belle aventure qui m'a valu, et vous tous ici en êtes témoins, les acclamations des Blancs de tous âges ; qui m'a valu de me faire prendre en photo collé serré contre la reine de Belgique, moi Zando Bara, le Botswa⁵ moqué par les benêts qui peuplent le Congo, ces bons à rien prêts à baisser leur culotte devant le Blanc, mais si prompts à me couvrir d'injures, à me traiter comme un déchet chaque fois que je quitte mon village de Bosawa pour monter à Coquilhatville acheter du sucre chez le Portugais ; parce que là-bas, bwana Dumont, il faut que vous le sachiez, des gens qui ressemblent à la fille de Léopoldville qui joue les rebelles ici n'ont aucune forme de respect pour le Botswa ; et peu importe qu'il ait appris à lire et à écrire comme Zando Bara, ils nous traitent comme si nous venions au monde avec une jambe en moins, alors que c'est juste une affaire d'apparence, une affaire de taille qui disparaît aussitôt que l'homme prend de la hauteur en s'appuyant sur son intelligence ; il suffit de regarder le plus robuste des Bantous se faire un mal de chien en recourant à la force afin d'écraser d'une gifle le moustique sur ses testicules, et là tu comprends tout de suite que la vie des Bantous serait bien plus simple si seulement on leur avait soufflé qu'ils avaient le droit d'utiliser le cerveau que Nzakomba a placé entre leurs deux oreilles, qu'il

n'y a que les faibles d'esprit pour ne pas voir la grandeur infinie qui se cache dans l'infiniment petit ; et tant que les Bantous tireront orgueil de leur avantage physique pour mépriser leurs grands frères Pygmées, nous autres Batswa serons le moustique sur leurs testicules, nous leur montrerons que nous sommes arrivés sur cette terre des hommes alors qu'ils n'étaient encore que déchet dans le ventre de l'Univers ; et chaque fois qu'ils nous frapperont, ils crieront de douleur ; chaque fois qu'ils nous marcheront dessus, ils le paieront, car si nous sommes, comme ils le croient, de la merde-sur-pattes, eh bien, il leur arrivera toujours ce qui arrive à celui qui marche dans la merde : il boîte, même si la merde, comme chacun le sait, n'est pas faite d'épines.

« Et ce matin, moi, Zando Bara, je dis haut et fort à tous les Blancs ici présents que la fille de Léopoldville qui joue les insoumises ne parle ni en mon nom ni en celui de mes trois amis bantous, lesquels, ainsi qu'ils me l'ont démontré au fil de nos discussions en ce lieu, voient le monde avec des yeux de Botswa ; et donc, elle et ses suiveurs qui la traitent comme une princesse peuvent aller voir chez les chimpanzés si j'y suis, Zando Bara et ses fidèles compagnons resteront dans le village ; et même si ce n'est pas un vrai village, on s'en fiche, ceux qui tous les jours affluent à cette grande fête savent que ceci n'est que de la fumée noire, mais les gens sont contents de rendre visite à une poignée de Nègres qu'on a placés dans cet enclos en misant sur la différence qui saute aux yeux ; onze Nègres qui ont des cheveux qui ne ressemblent pas à ceux du voisin, une peau brûlée par le soleil, et cela suffit pour créer toutes sortes de sensations chez ceux qui défilent par ici à longueur de journée ; ainsi viennent-ils se rincer l'œil, admirer le plus grand contorsionniste du Congo belge et du Rwanda-Urundi, un homme qui connaît son métier ; la nuit tombée, chacun rentre chez lui, heureux et en paix avec lui-même.

« Il y a pire dans la vie, au moment où je vous parle ; dans la forêt de chez moi, un chasseur est en train de se faire dépecer par un fauve qui a

voulu protéger ses rejetons, et ça, ce n'est pas la faute du Belge ; on ne va pas gâcher la fête pour une affaire de bananes lancées par une horde de gamins qui doivent donner du fil à retordre à leurs propres parents, des bananes qui n'ont causé ni mort ni blessé ; certes il y a eu des insultes, mais si un être humain pouvait périr à coups d'insultes, la fille de Léopoldville qui se prend pour une princesse le sait, il n'y aurait pas un seul Botswana dans les forêts de Bikoro, et même dans le reste du Congo, tous les Nègres seraient passés de vie à trépas au moment où je vous cause ; chicotte et offense verbale ont longtemps rythmé les saisons là-bas, ce n'est pas Patrice Lumumba dont on annonce l'arrivée en Belgique qui vous dira le contraire ; quant aux cris de singe, je ne sais pas quoi dire, puisque de singe, je n'en vois pas un seul parmi nous, alors si jamais un animal sauvage croit reconnaître son semblable dans ce parc et décide de lui lancer un message de fraternité, que voulez-vous que ça me fasse, à moi Zando Bara ?

« Donc, pour tout vous dire, bwana Dumont, Zando Bara et ses fidèles compagnons resteront dans le village à donner de la joie aux Belges et à leurs invités ; et quand la fête sera déclarée terminée, comme mon amie la reine me l'a promis devant témoins le jour où elle est venue pour la photo qui était dans les journaux, j'irai passer une nuit au palais royal ; après, je retournerai chez moi à Bosawa épouser la fille qui m'attend ; une fille qui n'est pas belle, je ne suis pas un demeuré, épouser une fille qui aurait l'apparence de Tshala la folle serait convoquer les chiures de tous les oiseaux de malheur sur sa propre tête ; en homme qui se respecte j'irai une-deux, une-deux, demander sa main à la fille dont la beauté véritable n'a pu être décelée que par les vieux sages de mon village. “Prends celle-là, Zando, elle a peut-être le front étonnamment proéminent, mais peu importe, la laideur se transmet toujours aux enfants, jamais au mari ou à l'épouse que l'on choisit, tu seras quitte ; prends-la donc, avec elle c'est la paix que tu vas épouser, la paix et la tranquillité assurées”, m'avaient-ils soufflé entre hommes ; et je n'irai pas les mains vides, je lui rapporterai, à la fille qui

attend, des cadeaux achetés avec tous les francs que j'aurai gagnés à la sueur de mon front. Voilà, j'ai sorti ce que j'avais dans le ventre, et maintenant que celui qui n'est pas content s'empare d'un fusil et me tire dessus. »

*

La situation s'était dégradée après que le groupe eut été scindé en deux camps antagonistes. Il y eut derrière le Pygmée les trois anciens étudiants qui souhaitent poursuivre l'aventure, tandis que la jeune Tshala se présenta d'office comme la chef de file des sept recrues qui campaient sur leur décision de quitter le parc.

D'invectives en invectives, les insultes fusèrent.

En lingala, Tshala traita Zando Bara de « gros benêt qui, à l'instar du moustique de sa propre fable, se persuade qu'il est applaudi, alors que tout ce qu'il entend ce sont les claquements des mains cherchant à lui faire la peau ». Elle fustigea *bolole ya ngungi*, autrement dit la légendaire duplicité du moustique, enchaîna que c'était « vraiment le comble de la bêtise que de ramener ce qui se passe ici à une affaire de Bantous et de Pygmées, alors que dans cet enclos nous sommes tous égaux. Égaux nous sommes dans le rire du visiteur anonyme, égaux dans le regard du lanceur de bananes, égaux dans l'insulte du garnement qui veut prouver à ses copains qu'il a du cran, qu'il n'est pas du genre à se laisser impressionner par onze Nègres en cage. La banane et les mots qui ne volent guère plus haut que le bon sens, voilà qui devrait nous condamner à la solidarité, à l'union, je veux dire qu'ils devraient nous lier comme les cinq doigts de la main et non pas ressusciter les petites chicanes que l'on est censés abandonner derrière nous aussitôt franchie l'entrée principale de ce site. *Oyo koloka te, eh⁶ ?* »

Derrière la jeune femme, un partisan de la désertion immédiate renchérit, déclara qu'il fallait être un abruti de Pygmée pour ne pas comprendre que le village n'était qu'un subterfuge imaginé par leurs hôtes

pour se payer leur tête à la face du monde. Que si tel n'avait pas été le cas, « où donc ont-ils caché leur village à eux ? C'est tout de même curieux, cette générosité qui consiste à nous offrir un tel privilège à nous et seulement à nous. Les Russes montrent leurs biceps en métal, les Américains font la même chose, les Français exhibent leurs vins, mais les Belges montrent leurs indigènes, quelques bandes dessinées et c'est à peu près tout. Comment ont-ils fait pour s'oublier, les Belges ? Et s'il existe, ce deuxième village qui les absout, montre-le-nous donc, Zando Bara le roi de la jungle qui rêve de cocufier le roi des Belges, mon œil ! Montre-le-nous, que mon ami Lokito et moi-même allions y piquer un somme, nous qui traînons un mal de dos depuis trois jours. Vas-tu nous le montrer, petite merde qui nous empeste l'air en plein midi ? »

Sans doute blessé dans son amour-propre, Zando Bara avait alors, dans un mouvement aussi soudain que puissant, balancé un coup de pied en direction du chahuteur. Geste d'une violence calculée, radicale, assumée. Geste ponctué d'un juron qui réussit à dominer le brouhaha de la foule de plus en plus agitée de l'autre côté des barbelés : « *Kamata ya yo, nyangalakata*⁷ ! » La cible eut cependant le réflexe, en une fraction de seconde, de fuir la trajectoire, de se placer derrière Tshala, alors que celle-ci avait les yeux tournés vers le pavillon de la Faune et du Commerce au-dessus duquel deux bennes du télésiège transportaient des pèlerins. La jeune femme reçut le talon de l'agresseur dans le bas du ventre et lança un cri aigu : « *Nzambe na ngai* ! »

Elle s'étala.

Face contre terre.

Le long de sa jambe gauche se dessina un filet de sang.

*

Robert Dumont sentit une présence près du lit et écarquilla les yeux sous la lueur blafarde des néons. Le médecin avait le visage bouffi, les traits

tirés, le regard impassible.

– Saviez-vous, monsieur Dumont, que la jeune Congolaise était enceinte ?

– Enceinte ? Et comment l'aurais-je su ? M'enfin... Elle est arrivée chez nous il y a un peu plus d'un mois et personne n'a rien remarqué.

– Environ onze semaines. Peut-être douze... Dans ces eaux-là.

– Il y a douze semaines, elle était au Congo. À Léopoldville.

– Son mari n'a donc pas fait le voyage de Bruxelles avec elle ?

– Écoutez, docteur, je ne sais pas grand-chose de cette fille. Ni si elle a un mari ni si elle-même se savait dans un état qu'elle aurait choisi de nous cacher.

– Je vois. Vous et vos amis n'avez donc pas cherché à vous informer sur son état de santé. Un peu curieux, vu le genre de contrat qu'elle devait honorer au Heysel, non ?

– Docteur, tous les Congolais que nous avons reçus à Expo 58 ont passé des tests médicaux dans la semaine du 5 avril. Aucune grossesse ne nous a été rapportée. Pas à ma connaissance.

– Je ne sais pas où se sont passés vos fameux tests. La nommée Tshala Nyota Moelo n'avait pas de dossier chez nous...

– « N'avait pas... » ?

– Pas de panique. Je veux dire pas de dossier chez nous jusqu'à hier soir. Elle est en vie... En gros, avec le coup qu'elle a reçu, il y a eu décollement du trophoblaste – je vous parle de la membrane qui évolue en placenta au fil de la gestation. Un décollement qui a entraîné une hémorragie interne, vous avez dû l'observer au moment de sa prise en charge par les secouristes dépêchés sur le lieu de l'accident. Nous avons fait ce que nous avons pu pour prévenir une anémie pouvant dégénérer en choc hypovolémique avec pour seule perspective la mort de la patiente, mais pour être honnête avec vous...

– Oui... ?

- Au fait, quelqu'un chez vous sait si elle a un parent dans notre pays ?
- Cela n'a pas beaucoup d'importance, docteur. Vous avez le responsable en face de vous.
- D'accord. Pas de famille connue en Belgique.
- Comment vous dire... Je n'aurais pas passé la nuit dans cette chambre si cette jeune femme n'était pour moi qu'une...
- Oui... ?
- Qu'une bête de cirque. C'est ce que vous vouliez entendre ? Voilà, c'est dit.
- Une « bête de cirque », dites-vous. Ah, bien sûr. Le « village africain ».
- Vous voulez savoir si je me battrais avec plus de conviction si cela devait se reproduire ?
- Ne faites pas cette tête, monsieur Dumont. Venez avec moi, votre protégée désire vous parler. Elle semble très surprise de savoir que vous avez dormi dans cette pièce à attendre qu'elle retrouve l'usage de la parole.
- Elle parle ? Doux Jésus !
- Il y a une demi-heure, elle s'est mise à soliloquer dans son sommeil. Elle parlait d'un objet à remettre à monsieur Dumont. Un objet que vous devriez garder soigneusement, marmonnait-elle.
- L'a-t-elle nommé, décrit, cet objet ?
- Elle le touchait. Il s'agit du collier qu'elle porte et qui est...
- ... orné d'une jolie statuette en ivoire, un buste de femme. Je l'ai vu sur elle.
- Elle vous dira peut-être ce qu'elle veut que vous en fassiez, mais il va falloir la ménager. Un trop grand effort pourrait lui être fatal. Je lui ai administré des sédatifs, le repos s'impose. Puisqu'elle insiste, je veux bien vous accorder dix minutes. Pas une de plus. Vous m'en voyez bien désolé.

Il pleuvait des cordes sur la capitale comme la veille à la même heure. Un adolescent se présenta à la réception de l'hôtel des Colonies au 6, rue des Croisades, où sept membres de la délégation congolaise à Expo 58 devaient avec des cadres du Parti libéral au sujet du « scandale du Heysel ». Il fut conduit par un employé jusqu'à l'entrée de la salle de conférences où se tenait la réunion dont une poignée de journalistes attendait le compte-rendu en flânant dans les cafés alentour.

Aussitôt approché, le chef de la délégation s'excusa auprès de ses pairs et rejoignit les deux intrus dans le couloir. Le jeune visiteur sortit un bout de papier de la poche intérieure de son blazer à rayures et le tendit d'un geste hésitant à l'homme qui le dominait de deux têtes :

- Monsieur Lumumba ?
- Moi-même. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur, jeune homme ?
- Je visitais le « village congolais » dans le parc avant-hier après-midi avec mes parents...
- Vous voulez dire cette chose abominable que votre roi a laissé prendre forme au cœur de Bruxelles ?
- Je n'ai jamais rencontré le roi, monsieur. Je suis venu jusqu'ici pour vous dire que j'ai parlé à une fille qui doit avoir plus que mon âge, peut-être dix-neuf ou vingt ans. Une fille noire qui est dans le parc et qui m'a chargé de vous remettre ceci.

Patrice Lumumba déplia le bout de papier sur lequel avait été griffonnée à la hâte l'adresse de son bureau dans la commune de Kalina à Léopoldville. Il reconnut tout de suite sa propre écriture avant que ne lui reviennent à l'esprit les circonstances précises dans lesquelles il avait remis l'adresse du siège de BRACONGO à une inconnue. Une jeune beauté rencontrée un mois plus tôt dans le bar Léo-Bisengo le soir de l'anniversaire du mariage de son ami Joseph-Désiré Mobutu. Une fille dont il avait perdu la trace et qu'aucun de ses camarades invités au bal ne connaissait. Après chacun de ses déplacements hors du bureau, monsieur le

directeur commercial n'avait cessé de demander à sa secrétaire si « une dénommée Tshala, très jolie petite dame, l'air timide, le regard effronté », ne s'était pas annoncée au portail principal. La même réponse lui avait été servie pendant un mois, avec quelques variantes du genre : « Cette jeune personne n'est pas venue, chef ; pas que je sache, mais madame Pauline, votre épouse, a appelé pour savoir si... » Jusqu'à son départ pour la métropole.

– Et que faisait-elle dans le parc, cette fille noire, lorsque vous l'avez rencontrée ?

– Elle dansait et elle chantait. Nous nous étions arrêtés pour l'écouter chanter en latin, pour admirer sa voix qui était belle, vraiment très belle, on ne dirait pas une voix de Noire – si vous voyez ce que je veux dire –, lorsqu'elle a profité d'un moment de distraction de mes parents pour venir me parler comme je vous parle en ce moment.

– Elle chantait en latin ? Qu'est-ce vous racontez, là ?

– La vérité, monsieur. Derrière les barbelés, elle dansait et elle chantait tandis que ses amis montraient aux visiteurs comment ils vivent dans la jungle avec les membres de leur tribu. Il y avait même un homme de petite taille, un Pygmée en fait, qui se contorsionnait dans tous les sens, s'enroulait autour d'un cerceau en bambou comme si son corps était en latex. À un moment donné, une dame l'a payé pour qu'il dévoile ses parties intimes et, croyez-le ou non, monsieur, le Pygmée ne s'est pas fait prier...

– Il y a là-bas un Pygmée qui montre ses parties génitales aux visiteurs ?

– Oui, monsieur. Avant-hier il exigeait 1 franc pour montrer une fesse, 1,50 franc pour les deux. Si on lui offrait 3 francs, il baissait sa culotte jusqu'aux chevilles. La fille qui m'envoie ne faisait rien de tout cela. Vous auriez dû la voir danser. Ma mère a dit qu'elle n'avait jamais imaginé que l'on puisse danser en lévitation, encore moins entouré d'une foule aussi agitée. C'était hallucinant.

– Attendez, attendez... Êtes-vous en train de me dire que la jeune femme qui vous a donné ce papier est, aux côtés du Pygmée que vous décrivez, l'une des attractions du parc du Heysel depuis quelques semaines ?

– Justement, ma mère disait que cela n'avait rien de drôle d'exhiber ces personnes, monsieur. Elle dit toujours ce qu'elle pense, ma mère, même si tous les jours mon père n'arrête pas de lui reprocher de ne pas penser ce qu'elle dit.

– Votre mère est une grande dame et je n'ai pas de mots pour qualifier l'homme que vous appelez votre père. Vous leur direz cela de la part de Patrice Lumumba. D'accord ?

– Je le dirai à ma mère, monsieur.

– Très bien. Mais dites-moi... Pourquoi cette fille qui vous a demandé de lui rendre service en venant à ma rencontre vous aurait-elle fait confiance, à vous qui étiez pour elle un parfait inconnu ?

– Je lui ai posé la même question, monsieur. Elle a répondu que c'était parce que j'étais le premier garçon blanc qui s'était arrêté au village sans verser dans la provocation ni rigoler comme un simple d'esprit. Ma mère dirait que c'était sa manière de jeter une bouteille à la mer.

– Les âmes vaillantes savent qu'il y aura toujours une main pour se saisir d'une bouteille confiée aux vagues qui vont et qui viennent.

– Sans doute. Quelqu'un lui avait appris que vous étiez descendu à cet hôtel. Avant qu'un surveillant ne vienne nous interrompre, elle est revenue vers moi. Elle a insisté pour que je vous dise qu'elle comptait beaucoup sur vous. Je lui ai donné ma parole, monsieur.

– Merci infiniment, mon ami. Votre nom, s'il vous plaît ?

– Vincent. Vincent De Koninck.

– Merci infiniment, Vincent. La Belgique de demain a bien de la chance d'avoir rendez-vous avec de braves garçons comme vous. Que le Dieu de mes ancêtres veille sur votre mère. Venez avec moi. Je vais vous présenter

au futur Premier ministre de votre pays qui est en réunion avec nous derrière cette porte. Venez.

*

Le médecin détailla le visiteur que venait d'introduire le jeune stagiaire au moment où il raccompagnait le sous-commissaire vers la salle d'attente :

– Et quelle serait votre relation avec la patiente, monsieur ?

– Quel type de relation un Noir devrait-il entretenir avec une patiente pour être digne de ce lieu, monsieur ?

– Je ne sais pas d'où vous sortez et cela m'importe peu, mais une chose doit être claire : soit vous répondez à ma question, soit je fais venir l'agent de sécurité pour vous jeter dehors. Quelle relation vous lie à la patiente que vous êtes venu voir, monsieur Mulumba ?

– C'est Patrice Lumumba, monsieur. Patrice Émery Lumumba. Si à vous ce nom ne dit rien, votre collègue ici présent a dû l'entendre au moins une fois au cours de cette semaine dans la bouche de vos compatriotes journalistes.

– Ce que monsieur Dumont a surtout entendu de la bouche de celle que vous êtes venu voir – et qui de toute manière n'est pas en état de recevoir un visiteur, fût-il le pape Pie XII en personne –, c'est qu'elle n'a aucun parent proche ou lointain sur le sol belge.

– Incorrigibles Belges ! Je n'ai jamais prétendu...

– Au revoir, monsieur Mulumba !

– Patrice Émery Lu-mum-ba !

Le médecin claqua la porte et se tourna vers le sous-commissaire :

– C'est le fameux névrosé congolais ?

– Patrice Lumumba.

– Vous pensez... Selon vous, est-ce qu'il pourrait être l'auteur de la grossesse ?

– Je n'en ai aucune idée. Mais même en l'absence d'un lien de parenté, vu le contexte et compte tenu de ce que représente cet individu, je me demandais si nous n'aurions pas dû faire une exception...

– L'exception, c'est en votre faveur que je l'ai faite, monsieur le sous-commissaire. Vous avez vu de vos propres yeux en quel état se trouve la patiente. Elle vous a parlé lorsqu'elle a pu s'exprimer. Maintenant, si vous voulez que je sois très honnête avec vous, je vous dirai que seul un miracle ferait en sorte que mademoiselle tienne le coup jusqu'à demain soir.

– Vous confirmez donc mes craintes.

– Ce n'est pas de gaieté de cœur, croyez-moi.

– Je sais.

– Ma journée de travail tire à sa fin et j'ai promis à mon garçon de l'amener au pavillon russe voir Spoutnik 1. Vous pouvez rester si vous le souhaitez, mais j'imagine que votre famille doit commencer à s'inquiéter pour vous.

– Mon épouse sait pourquoi je n'ai pas bougé d'ici depuis deux jours.

– Tant mieux. Avez-vous des enfants, monsieur le sous-commissaire ?

– Une fille. Geneviève et moi attendons notre deuxième. J'espère que ça sera un garçon cette fois. Enfin... Un enfant est un enfant, me direz-vous. Pourquoi ?

– Oh, pour rien. Simple curiosité. Prenez soin de vous, monsieur Dumont.

1. « J'ai une mission à te confier ! »

2. « Dégustez les bananes, petits Nègres, sinon nous allons vous couper les mains ! »

3. Dieu, en lingala de la province de l'Équateur.

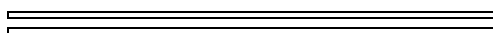
4. Interjection en lingala populaire pouvant se traduire par : « Laisse tomber ! »

5. Nom par lequel les Pygmées s'auto-identifient (singulier de « Batswa »).

6. « Faudrait-il croire à une malédiction ? »

7. « Prends ça, couillon ! »

DEUXIÈME PARTIE



Grand Pa', nous sommes là, ce vendredi 26 septembre 2005. Nous sommes deux, venus de Bruxelles, de ce lieu éloigné où repose depuis un soir de 1958 ta fille, ma Ndoyi, la princesse Tshala Nyota Moelo, dont la longue absence n'a pas fini d'étendre sur nos âmes un voile sombre et oppressant. Nous avons pris l'avion hier soir, sans savoir si nous allions te trouver vivant. Au téléphone, papa m'a dit : « Dis au Blanc, dis à ce professeur Dumont que la famille l'attend, que le roi brûle d'impatience de savoir ce qu'il a à lui rapporter. »

À papa tu avais souvent confié que tu ne souhaitais pas partir sans savoir. Ma sœur me le répétait toutes les fois que je l'avais au téléphone, en se moquant un peu de toi. C'était de bonne guerre, tu as passé ta vie à nous charrier, à nous coller gentiment des noms d'oiseaux : moi le passereau qui siffle sans cesse, elle le panier percé incapable de garder le moindre secret. Elle me racontait que depuis que j'avais annoncé que j'allais revenir au Congo en compagnie du fils de l'homme à qui notre tante avait confié ses dernières volontés, tu ressortais le costume qu'elle t'avait acheté avec l'argent de son premier salaire de serveuse chez Les Boyz Vous Ta-Kin. Tu ressortais ce beau costume rouge qui attendait la « grande occasion », et tu lui répétais : « Repasse, repasse le costume, Zuena. Repasse et range-le loin des cafards, à l'abri de la poussière. Qu'il soit prêt, car le Blanc pourrait arriver sans crier gare, comme un voleur, tiens. Les rencontres qui comptent

ne se passent jamais comme on se l'imagine, au grand jamais, c'est un vieux de la vieille qui te le dit, Zuena. »

Il est là, le Blanc.

Il est assis à ma droite, même s'il ne comprend pas un traître mot de notre langue, ce qui n'est d'ailleurs pas une mauvaise chose, puisque je vais ainsi pouvoir te parler sans avoir à peser chacun de mes mots. Il s'appelle Francis Dumont. Il est professeur à l'université, il est aussi avocat. Né l'année du décès de ma Ndoyi, il vient de fêter ses quarante-sept ans. Il est père d'un enfant, une petite fille de six mois, un petit ange sans lequel il n'aurait jamais fait ce voyage si important pour toi, pour nous – tout à l'heure tu comprendras pourquoi.

Mais avant d'en arriver à l'enfant, avant de servir d'interprète à mon ami quand le moment sera venu de le laisser vider son sac – car il s'agit pour moi davantage d'un ami que d'un compagnon de voyage intéressé –, avant de l'écouter, sans doute faudrait-il que je remonte le temps. Que je te raconte, pendant que papa et maman s'en vont chercher ces produits qui manquent dans la petite pharmacie de cet hôpital des Sœurs des Pauvres où nous nous sommes précipités depuis l'aéroport en apprenant que tu venais d'y être acheminé ; sans doute faudrait-il que je remonte le temps, disais-je, que je te raconte comment nos routes se sont croisées, Francis et moi. Comment nous sommes allés l'un à la rencontre de l'autre ; dans cette Belgique où j'étais arrivée un peu plus d'un an auparavant, dans le but, tu t'en souviendras, d'entreprendre de grandes études qui seraient sanctionnées par ce diplôme qui te rendrait fier, toi que la disparition de la prunelle de tes yeux a contraint à l'abdication avant de trouver refuge dans une capitale que naguère tu qualifiais de repaire de charognes.

Je me souviens combien tu aimais écouter mes histoires, quelles qu'elles soient, mes déboires amoureux compris, ces peines que je cachais à papa et maman, mais pour lesquelles tu avais toujours le mot consolateur, l'anecdote qui redonne au drame sa juste proportion, toi qui m'avais

surnommée « la Voix du Congo ». Alors oui, pendant que le docteur se retire à son tour, que mon ami perd sa bataille contre le sommeil et la fatigue, je vais assumer ma réputation pour relater du début à la fin et dans les détails, autant que ma mémoire me le permettra, comment j’ai rencontré le professeur Dumont. Comment surtout, de fil en aiguille, les esprits des nôtres, dont tu nous disais depuis notre tendre enfance qu’ils finissaient inmanquablement ce qu’ils avaient commencé dans le secret, nous ont ouvert les yeux sur le sort funeste de ma défunte tante, avant de conduire nos pas au pied de ce lit où les médecins font de leur mieux pour conjurer le sort.

*

Vas-tu me croire, toi qui portes ce soir le maillot de ton équipe de cœur, l’AS Vita Club, si je te disais que c’est le football, ce sport qui constituait pour toi l’une des rares excuses pour quitter la maison et aller t’aventurer dans le stade des Martyrs de la Pentecôte ; si je te disais que c’est un match de football qui nous a placés, Francis et moi, sur le chemin l’un de l’autre ?

Le match dont je te parle n’était pas un match comme les autres, et aujourd’hui encore, un an et demi plus tard, tant en Belgique qu’ailleurs en Europe, il continue de faire couler autant d’encre que de salive. C’était une affiche des plus alléchantes, un peu comme chez nous un AS Vita – Tout-Puissant Mazembe. C’était un match de la ligue des champions, en gros et pour faire simple, une rencontre de la plus prestigieuse compétition des clubs européens. Ce match, qui se jouait au stade Roi-Baudouin dans le quartier du Heysel – et tu devrais retenir ce nom, Heysel, qui reviendra souvent au fil de mon propos ce soir –, opposait le club le plus titré de Belgique, le FC Anderlecht qu’on appelle aussi les Mauves, au Celtic Glasgow, une équipe d’une région nommée Écosse, située non loin de l’Angleterre, au pays de la reine Élisabeth II.

Étais-je assez riche pour me payer un billet et aller voir un match d'une telle importance, dois-tu te demander, toi qui as dû apprendre que sur le territoire belge je galérais ou presque, que j'enchaînais les petits boulots, que mes maigres sous gagnés à la sueur du front étaient épargnés en vue de financer ces études que je dus remettre à plus tard.

La vérité, c'est que derrière ce match se cache une histoire d'amour, même si je n'aime pas beaucoup cette expression qui sonne comme une incantation à la fois vide et pompeuse. Une histoire dont je te livrerai quelques détails, mais retiens pour le moment que l'invitation à me rendre au stade Roi-Baudouin m'avait été lancée par l'entremise de Mamie Solution – tu sais, le Deuxième Bureau du chanteur dont tu disais, avec ta mauvaise foi habituelle, qu'il portait des pantalons gigantesques ressemblant à des sacs de patates. Mamie Solution, la femme du Maestro, je l'avais dit au téléphone, après m'avoir aidée à obtenir un titre de séjour temporaire, était l'ange gardien qui me dégotait des petits boulots. Elle était celle qui veillait sur moi comme une femme d'affaires avisée veille sur ses propres intérêts, celle qui me conseillait d'éviter les Gabonais, ces pingres, de même que les Marocains qui traiteraient leurs femmes comme des dromadaires. Et ce jour-là, quand elle me demanda de boucher le trou dans son restaurant du quartier Matonge-Ixelles, parce qu'une des serveuses de L'Apogée du manioc avait été virée la veille, eh bien, la patronne était loin de se douter que l'attaquant vedette des Mauves, je veux dire de l'équipe d'Anderlecht, Passy Yakembo de son nom, viendrait y dîner.

Ce garçon, qui te donnera peut-être demain des arrière-petits-enfants, s'il ne se réveille pas un bon matin pour découvrir quelle calamité je suis, était donc venu casser la croûte chaussée de Wavre, ce qui avait mis tout le monde sur la brèche, à commencer par Mamie Solution. Il fallait la voir, toi qui aimes brocarder, je t'imagines bien singeant ses mimiques, son air enjoué de matrone nourrie aux combines les plus louches. Elle nous avait lancé sans autre préambule : « C'est Passy Yakembo, je compte sur vous les filles.

Vous connaissez la consigne. Sourire de rigueur, décolleté bien ajusté, toujours dans l'anticipation, *boyebi kaka*¹. Je ne touche pas à vos pourboires ce soir, mais je veux que notre gars revienne chaque samedi, si possible avec tous les Mauves, de l'entraîneur au ramasseur des ballons... » Toute Mamie Solution était dans cette injonction. Tu aimerais mon ange gardien ou tu la détesterais, mais ce n'est pas le genre à laisser indifférent.

Toujours est-il que de toute la soirée le Congolais le plus célèbre de Belgique s'était tenu correctement, n'avait pas tenté le moins du monde de séduire les trois filles que nous étions. Mais si je te parle de lui pour évoquer le match qui allait nous permettre à Francis et moi de faire connaissance, c'est parce que rien de ce qui est arrivé par la suite ne se serait produit si le joueur, au moment de quitter les lieux, ne m'avait pas approchée pour me susurrer à l'oreille qu'il ne savait pas s'il allait revenir pour le bon poulet à la moambe ou si ça serait pour les beaux yeux qu'il voyait en face de lui – tu sais, ces yeux que tu trouvais exorbités, qui me valaient tes quolibets quand, adolescente, je venais te voir à Mushenge avec papa et maman.

Le temps pour moi de bafouiller, de chercher quoi répondre au nouveau prodige du football belge, Passy s'était éloigné. Il avait rejoint les transfuges du groupe Zaïko Langa Langa venus payer à coups de décibels pour quelque service que leur avait rendu la maîtresse des lieux, avant de se diriger vers la pièce qui faisait office de bureau. À Mamie Solution le joueur avait laissé deux billets pour le match Anderlecht – Celtic Glasgow non sans préciser : « C'est pour la jolie Nyota, j'ai voulu lui faire la surprise. Tu les lui remettras en même temps que mon numéro de téléphone, je compte sur toi ma grande. »

Toi qui autrefois me jugeais d'une timidité malade, je sais que tu ne seras pas surpris d'apprendre que j'aurais pu laisser filer la chance de ma vie et du même coup celle de ramener au Congo le fils de Robert Dumont, puisque je refusai catégoriquement de me plier aux injonctions de Mamie

Solution, d'attendre trois jours puis d'appeler le joueur vedette d'Anderlecht. « Passy est noir, il est né à Kin comme toi, mais c'est un Mundele tout fait, qu'elle avait argué pour me convaincre, tu appliques la règle de trois jours. Tu n'appelles pas avant, sinon c'est mort. Et quand tu l'auras au bout du fil, ça sera à toi de jouer, ma belle. Si le plus beau célibataire du championnat belge devait te glisser entre les doigts, tu n'auras qu'à te placer devant un miroir pour connaître le visage de la sorcière qui t'aura jeté un sort. Mais qui sait, hein ? Tu préfères peut-être Youssef, le Marocain aux cheveux gominés qui se prend pour le George Clooney arabe ? *Balle eza na camp na yo*² ! » qu'elle avait lâché avant de s'éloigner en faisant balancer ostensiblement ce derrière qu'elle appelait avec un brin de mystère le « plus grand commun diviseur ».

Je n'appelai ni au bout de trois jours ni au bout de trois semaines, mais lorsque Zuena, que j'avais chargée de garder un œil sur mon amoureux kinois, tu sais, le garçon qui faisait du théâtre, celui qui t'apportait des Johnnie Walker avant mon départ pour l'Europe, lorsque ma sœur m'apprit que mon comédien kinois s'était évanoui dans la nature, lui qui ne m'appelait déjà plus, eh bien, je décidai de me rendre au Heysel. J'y allai en compagnie de mon amie Ine Vandermaelen, celle que j'appelle ma sœur flamande, celle dont la famille avait tenté, sans succès, de m'aider à remonter les deux pistes que papa avait suggérées lorsque j'avais quitté Kinshasa, je veux dire la piste de l'ancien administrateur du district René Comhaire et celle du mystérieux Mark De Groof, plus connu sous le sobriquet de « roi des masques ».

*

Mon amie Ine et moi nous rendîmes donc au stade Roi-Baudouin, pour la passion du foot sans aucun doute, mais aussi parce qu'il fallait bien que je perce à jour Passy Yakembo, ce beau garçon adulé par toute la Belgique qui n'avait pas osé me fixer dans les yeux de toute la soirée passée au

restaurant, mais qui espérait me voir le relancer au téléphone. Voilà une drôle d'approche pour un Kinois, me disais-je non sans appréhension, tandis que ma sœur flamande m'encourageait : « On le dit timide avec les filles, ton compatriote, il ne te demande pas de lui décrocher la lune, il veut savoir si tu es intéressée. Et si tu ne l'es pas, tu iras quand même le féliciter à la sortie des vestiaires, je te déposerai ensuite chez toi à Matonge. Il ne va pas te jeter dans le coffre de sa Ferrari devant la foule, ce n'est quand même pas Marc Dutroux ! »

Dans le ventre du Roi-Baudouin, les Écossais, moral d'acier et mollets de chevaux, dopés aux chants du douzième homme dominant les gradins, croyaient à un score vierge qui leur permettrait de limiter les dégâts avant de sceller le sort des Mauves à Glasgow, la ville d'où ils étaient venus. À l'applaudimètre, les nôtres faisaient figure de visiteurs dans leurs propres écuries. Rien à voir avec la furie que tu as pu observer saison après saison dans les stades kinois, et c'était comme si pour les Bruxellois une équipe de foot n'avait pas à être soutenue tant et aussi longtemps qu'elle n'avait pas donné de gage au marquoir.

Telle était l'ambiance lorsqu'à la quatre-vingt-deuxième minute de la partie, contre le cours du jeu, survint le miracle. Parti de l'axe central, l'avant-centre pour qui j'avais fait le déplacement après m'être fait remplacer au restaurant s'était excentré pour un appel de balle adressé à l'un de ses coéquipiers, un ailier droit du nom de Hendriks. Lequel Hendriks venait d'être servi par Vincent Kompany, un autre Congolais, un Vincent Kompany au meilleur de sa forme – j'en suis sûre, tu eusses adoré voir ce fils d'un ancien footballeur de chez toi transformer le mur défensif des Mauves en citadelle inviolable avant de se muer en passeur décisif, l'espace d'un derby comme celui-là.

Passy Yakembo accueillit le cuir sur la poitrine, le fit rebondir sur le gazon avant de dérouler le feu à plus de soixante mètres des buts adverses. Un tir de canon qui allait transformer le stade tout entier en fournaise.

Ce but de la victoire des Mauves, qui allait s'avérer crucial dans la rencontre à venir entre Francis et moi, sema l'émoi dans les rangs écossais, tandis qu'à ma droite ma sœur flamande exultait. Ine criait le nom du buteur comme si elle venait d'être possédée par un esprit expulsé du corps tourmenté d'une de ces femmes des Églises évangéliques kinoises dont tu aimes tant te moquer.

Dans l'ancre du stade, le camp anderlechtois connut l'extase, prit des couleurs, alluma des fumigènes. L'on se mit à siffler, à crier, à piailler en français « On a bien fini par les niquer », en néerlandais quelque chose qui se terminait par « *kleine Schotten* », en arabe des jurons que je n'ai pas réussi à retenir, en lingala « *babebi na bango* », et sur le coup, en un battement de cils, je me revis à Kin. Je me revis au stade des Martyrs de la Pentecôte, à cette finale de la Coupe du Congo où Zuenta et moi t'avions accompagné quelques semaines à peine après ton arrivée chez nous, toi qui tenais à assister au sacre de l'AS Vita Club, l'équipe qu'aimait Patrice Lumumba.

Une euphorie qui ne dura guère plus d'une minute avant que l'agitation ne change de couleur, passant du mauve au vert et blanc. Avant que des rangs des visiteurs, la douleur causée par ce but de toute beauté, pleine lucarne, ne suscite l'incongru. Avant que la fête née de l'espoir retrouvé n'accouche à son tour des cris de singe, oui, Grand Pa', des cris de singe, des hurlements en anglais – car ils parlent anglais les Écossais, j'aurais dû le préciser :

« *Monkey ! Monkey ! Monkey !* »

Des cris stridents à vous percer les tympans, des cris que personne n'avait encore entendus dans un stade de Belgique, des cris dont personne n'aurait pu imaginer, ce soir-là dans le quartier du Heysel, qu'ils ponctueraient à l'avenir des dizaines d'autres rencontres de ce genre, d'un bout à l'autre de l'Europe.

Des cris qui résonnaient tout autour de moi, crachés par des gorges d'hommes et de femmes, de jeunes et de moins jeunes, des visages tantôt hilares, tantôt grimaçants, des bouches difformes, rageuses, baveuses, renvoyées sur écran géant par les caméras invisibles qui surplombaient nos têtes – et je revois tout cela comme si c'était hier, comme si j'y étais encore dans ce stade bruxellois, sonnée, cherchant mes mots.

« *Yakembo bonobo ! Yakembo bonobo !* »

Pendant que je réentends les cris me revient cet instant précis où dans le ventre du Roi-Baudouin nous vîmes l'homme qui m'avait offert mon premier siège dans un stade européen arrêter net sa course en direction de ses admirateurs en liesse, lui qui habituellement allait vers eux en exécutant la désormais célèbre « danse du caïman » – danse qui a largement contribué à sa popularité à travers la Belgique, mais qu'il exécutait déjà du temps où il évoluait au sein du Daring Club Motema Pembe de Kinshasa. Nous le vîmes changer de trajectoire et s'éloigner de ses coéquipiers qui couraient dans sa direction pour une célébration attendue la peur au ventre. Nous le vîmes revenir sur ses pas au petit trot d'abord, à grandes enjambées ensuite, tête baissée, comme lorsque sous la pleine lune à Mushenge un danseur trop zélé se repent de s'être détaché du cercle avant les premiers crépitements du tambour, selon les souvenirs qui me sont restés. Nous le vîmes s'emparer du ballon, tandis que le Roi-Baudouin n'était plus qu'un immense trou gorgé d'insultes – « *Monkey ! Monkey ! Go back to your jungle !* », « *Retourne dans ta jungle le bonobo !* » Nous le vîmes enfin relever la tête, brandir un doigt d'honneur, prendre un élan comme pour botter un coup de pied arrêté, puis envoyer dans les airs avec une puissance inouïe le cuir qui venait de le sacrer roi de Bruxelles.

Au cœur du Heysel, le prodige du jour propulsait ainsi vers l'inconnu, vers les dieux du football ou les démons de la haine, je te laisse en juger, ce ballon blanc tacheté de noir, ou noir tacheté de blanc, peu importe. Vers l'inconnu il expédiait ce cuir qui, en même temps qu'il l'élevait au rang de

meilleur buteur en ligue des champions de toute l'histoire des Mauves, le faisait descendre plus bas que terre, l'envoyait paître au pays des babouins – comment le dire autrement ?

*

À une dizaine de mètres de l'endroit où ma sœur flamande et moi nous trouvions, non loin des escaliers menant vers les étages inférieurs, à la lisière du camp adverse, étaient assis deux supporters d'Anderlecht. Deux supporters de vieille date, devrais-je préciser, qui ne rataient aucun match important de cette équipe dont les succès comme les revers les avaient fait frémir depuis leur jeunesse, comme leurs parents avant eux. Dans la vie, ils étaient tous les deux professeurs à l'Université libre de Bruxelles, l'une des deux universités francophones que j'avais ciblées pour ce beau diplôme dont papa et toi avez toujours rêvé.

L'un des deux hommes, tu t'en doutes sûrement, n'était autre que Francis Dumont. L'autre homme s'appelle Jeff Funcken, et c'est un professeur flamand qui enseigne la sociologie. Cette science qu'on appelle la sociologie, pour faire vraiment très, très simple dans notre langue, peut se résumer comme l'étude de tout ce que les êtres humains font quand ils interagissent les uns avec les autres, tout ce qui permet de distinguer les communautés que nous constituons des troupes d'animaux, par exemple – mais je simplifie beaucoup, c'est sans doute un peu plus complexe que ça.

Et ces deux amis, ces deux Belges qui étaient venus au stade encourager les hommes en mauve, ces deux fans qui avaient espéré le but libérateur que venait de nous offrir Passy Yakembo, me raconteraient plus tard qu'ils avaient communiqué dans la même euphorie que ma sœur flamande Ine Vandermaelen. Scandant le nom de l'international congolais, ils se voyaient poursuivre la fête du côté de la Grand-Place, un des plus beaux endroits de la capitale, lorsque les « *Yakembo bonobo !* » les clouèrent sur leurs sièges comme sous le coup d'une soudaine injonction.

Nos deux professeurs essayèrent ce soir-là les caprices du sort, puisque leur rêve de faire la bringue en ville tourna court, pour la simple et bonne raison qu'à quelques mètres de l'endroit où nous nous étions assises ma sœur flamande et moi, la puissance du vent aidant, la canonnade envoyée dans les gradins avec toute la rage qui s'était substituée à la joie éphémère de l'attaquant des Mauves avait fini sa course contre la tête du professeur Funcken. Jeff Funcken, un sexagénaire qui se déplace en traînant sa carcasse comme un chasseur un fusil trop lourd pour son armature, s'était mis à saigner du nez. Le malheureux avait perdu l'usage de ses jambes lorsque son collègue et ami, d'une vingtaine d'années plus jeune que lui, réussit avec l'aide de deux inconnus et d'un étudiant qui les avait reconnus à l'extraire de la foule pour le tirer hors du stade.

Francis accompagna l'accidenté à la clinique Saint-Jean, un hôpital du centre-ville où travaille toujours la compagne du sociologue, une femme pygmée épousée quelques années plus tôt dans un hameau perdu au fin fond de notre forêt équatoriale. Oui, c'est ce que tu viens d'entendre, notre forêt équatoriale est ce coin de la planète où s'était retiré monsieur Funcken au milieu des années nonante, en vue de mener une recherche qui allait asseoir sa renommée comme sociologue, avant que sa vie de conférencier et d'homme de théâtre ne le place au cœur de toutes sortes de chicanes.

Et ce Jeff Funcken, comme tu vas le découvrir, n'est pas seulement un scientifique qui détonne, capable de quitter sa Belgique pour aller se mêler « de l'hospitalité et de la sexualité chez les Pygmées du bassin du Congo ». Celui que les Belges ont surnommé Jeff l'Africain est avant tout un homme incroyable, un Belge comme tu n'en as pas rencontré trois au bout de tes quatre-vingt-cinq ans de vie sur la terre de nos ancêtres. Mais ce que j'aimerais que tu retiennes surtout, c'est que je te parle ici de l'homme qui allait nous ouvrir les yeux, à Francis et à moi-même, sur une Belgique qu'aucun de nous deux ne connaissait vraiment. Monsieur Funcken nous a en effet révélé la Belgique de Robert Dumont, le pays caché du dernier

homme à qui ta fille adressa la parole dans une chambre d'hôpital de la ville de Bruxelles, une chambre qui ressemblait peut-être à celle où nous nous trouvons ce soir, le confort en plus.

-
1. « Vous savez de quoi je parle. »
 2. « La balle est dans ton camp, à toi de jouer ! »

Dans la confusion de la fin du match, je n'avais pas revu Passy Yakembo. Pour autant, le geste qu'il avait posé devant plus de cinquante mille spectateurs m'avait fortement ébranlée. Tu ne peux pas avoir oublié mon côté sensible, toi qui m'as vue pleurer à chaudes larmes devant ce film que tu voulais que je te repasse encore et encore, le film sur la vie du grand chef zoulou mort assassiné par deux de ses demi-frères. Et ce geste dont j'ignorais les conséquences pour l'un des supporters assis dans le stade à seulement quelques mètres de moi, entre les deux camps adverses, j'y avais pensé et repensé, la scène en entier était même revenue habiter mes rêves dans la nuit qui avait suivi.

L'incident avait été disséqué dans ses moindres détails au restaurant où je continuais à travailler. Comment y échapper ? À Bruxelles, j'aurais dû le préciser, L'Apogée du manioc est le restaurant le plus couru de tes compatriotes. Ai-je dit au téléphone que c'est le lieu où les couples congolais se font et se défont, où l'on achète pour trois fois rien des fringues hors de prix que les Mindele vont rechercher dans les grands magasins de luxe comme Armani, Versace, Vuitton et autres ? Ai-je bien précisé que c'est l'endroit d'où l'on accourt depuis des villes aussi éloignées que Londres, la capitale du pays de la reine Élisabeth II, pour venir rencontrer telle vedette de la rumba qui s'apprête à entrer en studio, histoire de négocier une dédicace chantée dans les règles de l'art congolais du boniment tarifé ?

Entre deux brochettes de ntaba, spécialité de la maison, les clients y avaient suivi sur écran géant le match du week-end. Mamie Solution, apprendrais-je plus tard, n'avait pas voulu se mouiller ; il y avait trop d'oreilles indiscrètes tout autour, elle étouffait de colère, lançait-elle à qui sollicitait son avis, le visage fermé : « Je n'ai pas d'argent à mettre dans les poches d'un avocat, je ne dirai rien ce soir, *mwana na mwana, bendana*¹ ! »

*

C'est en écoutant l'interview que Passy avait accordée à un journaliste sportif de la RTBF que je décidai de l'appeler.

Face à la caméra, le joueur remerciait ses deux coéquipiers qui avaient manifesté leur protestation en quittant le terrain. Il disait ne pas juger ceux qui avaient fait un choix différent : « J'essaie de me mettre dans leurs souliers et je me dis que ce n'était pas évident sur le coup. » Il présentait ses excuses aux supporters des Mauves pour avoir perdu son sang-froid, affirmait toutefois que si c'était à refaire, il referait le geste, parce qu'il était un fauve, pas une poule mouillée, parce qu'il était né et avait grandi à Yolo-Sud – si on ne savait pas ce que cela signifiait, il fallait se rendre à Kin, concluait-il. Ça ne s'invente pas, il parlait de ce lieu qui m'a vue naître, notre Yolo-Sud, notre quartier paumé qui n'intéresse pas grand monde ici au pays et qui fut dans tous les journaux le lendemain de cette interview que le footballeur accorda à la première chaîne francophone de Belgique, bien avant que TV5 Monde ne se rende sur les lieux tendre le micro aux parents et aux anciens copains qui avaient mal tourné.

Passy semblait exténué, boitait du pied droit, débitait des propos incohérents, passait du français au lingala, remerciait la Belgique, le Congo, précisait que son geste n'était pas celui d'un héros : « Je suis un joueur de foot qui exige respect et fair-play. Je ne suis pas Nelson Mandela, *moto akosa bino te*². » Je compris d'où venait mon malaise : l'impression qu'il me donnait était celle d'un homme qui tentait de reproduire un discours

qu'il n'avait pas eu le temps d'assimiler, ce qui l'amenait à trouver refuge dans sa langue maternelle chaque fois qu'il perdait le fil des idées.

Quand j'y pense, je crois que c'est à cet instant précis, dans ma petite chambre du troisième étage de la rue de la Paix près de la Porte de Namur, que je caressai pour la première fois l'idée de faire accoucher un jour le gaillard de Yolo-Sud du Nelson Mandela qu'il muselait à son corps défendant. Un Mandela qu'il se refusait de présenter au peuple qui l'avait fait roi sans s'arrêter à la couleur de son épiderme, à son passé d'enfant des rues peu recommandables de Yolo-Sud. J'ignorais si j'aurais l'occasion de rencontrer la star dans un avenir proche, mais c'est à cet instant, je crois, que l'idée de le convaincre de choisir entre le fauve qu'il disait être et le lâche qu'il montrait à son public m'avait pour la première fois traversé l'esprit. Je m'étais souvenue des paroles qu'avait prononcées un sage nigérian avant que le prix Nobel de littérature ne fasse de lui une icône mondiale : « Plutôt que de proclamer sa tigritude, le tigre bondit, attrape sa proie et la dévore, un point c'est tout. »

À la toute fin, d'un ton qui trahissait l'embarras, le joueur avait dit regretter pour le professeur Funcken : « Mes proches savent que je n'ai que respect et admiration pour Jeff l'Africain. Je mets quiconque au défi de nommer deux Belges qui aient fait autant que le professeur en faveur de celles et ceux qui me ressemblent. C'est pas de chance que ce ballon ait fini sa course sur lui, ce qui m'empêche d'ailleurs de fermer l'œil la nuit. Je voudrais ici témoigner toute ma sympathie à son épouse qui est une compatriote. Je prie pour qu'il se rétablisse le plus rapidement possible... »

*

Je l'avais appelé le lendemain en début d'après-midi.

Il avait décroché à la quatrième sonnerie avant d'exploser : « Je vous ai dit mille fois que je ne donnais plus aucune interview, pouvez-vous vous adresser au club et me foutre la p... »

Je m'étais précipitée pour me présenter, puis le féliciter pour sa prestation du week-end écoulé. L'instant de surprise passé, le fauve s'était mué en chaton. Tu connais ça, un homme qui sait ce qu'il veut. Eh bien, Passy, même dépassé par le battage que les journalistes avaient fait de son geste, savait ce qu'il voulait. Et ce qu'il voulait, ce dont il rêvait depuis son passage à L'Apogée du manioc, l'avait sans doute convaincu de me présenter des excuses. À moi qui ne savais pas quoi penser de l'intérêt qu'il m'accordait, à moi qui pouvais à tout moment être reconduite à la frontière menottes aux poignets, *manu militari* comme disait l'avocate belgo-marocaine que Mamie Solution m'avait dénichée, l'enfant prodige du sport roi disait sa profonde désolation.

Je lui avais aussitôt fait savoir que j'avais aimé son geste, que c'était tout ce qu'il y avait de plus humain, qu'il n'avait pas à s'en repentir. Après un long silence, Passy m'avait répondu que je ne comprenais pas, que je ne pouvais pas comprendre. Il venait probablement d'hypothéquer ses chances de rejoindre le championnat anglais, avait-il ajouté, il n'y avait pas de quoi bomber le torse. Le temps d'en placer une, il s'était adouci. Un homme qui sait ce qu'il veut retrouvera toujours le ton qui convient pour mettre toutes les chances du côté du chasseur, peu importe que celle qu'il a dans le viseur ait le cuir épais ou soit d'une sidérante susceptibilité. « Pourquoi est-ce que je te parle de foot au téléphone, Nyota, alors que je devrais être en train de t'offrir un Kir royal chez moi à Auderghem ? » sont les mots qu'il trouva pour s'assurer que son arc de séducteur gardait ses chances de faire mouche.

Plutôt que d'aller se soûler la gueule, lui avais-je rétorqué, il pourrait faire meilleur usage de son temps en rendant visite à ce professeur qui venait de quitter la clinique du centre-ville, selon le journal *Le Soir* que j'avais feuilleté au restaurant.

Au sujet de la victime, j'avais à l'esprit ce que Mamie Solution m'avait appris lorsque, enfin, elle avait laissé le fleuve de la colère connaître sa

décru. Jeff l'Africain avait d'abord fait entendre parler de lui à la publication de *La Chute du Père*, m'apprenait-elle, un livre dans lequel le sociologue aurait fait le procès de l'idée du progrès qui avait nourri l'entreprise coloniale qui fut menée chez nous, de l'arrivée des premiers colons à l'indépendance dont tu fus l'un des témoins. Il aurait récidivé deux ans plus tard, en s'attirant au passage les foudres d'autres intellectuels belges, parmi lesquels certaines autorités de son université qui l'auraient alors menacé de congédiement. C'est que le professeur avait publié cette fois dans plusieurs journaux du pays un texte dans lequel il appelait son gouvernement à se saisir des informations contenues dans un livre publié par un autre Flamand inconnu de Mamie Solution, et à créer conséquemment deux commissions d'enquête parlementaires dont l'une dresserait l'inventaire des dommages imputables à l'idée du progrès en Afrique centrale sous Léopold II, tandis que l'autre se chargerait de jeter la lumière sur le rôle présumé de la Belgique dans l'assassinat de ton héros Patrice Lumumba. Tu ne seras donc pas surpris si je te dis que monsieur Funcken devint lui-même le héros blanc d'une partie non négligeable des Noirs vivant dans son pays, en même temps que des tracts circulaient dans les couloirs de son université, le qualifiant de vendu, appelant ni plus ni moins à son élimination physique.

La haine qu'il s'attirait à cette époque eût suffi pour que n'importe quel individu un tant soit peu prudent change son fusil d'épaule. Après tout, mourir pour ses opinions est sans doute héroïque, mais vivre pour les voir bourgeonner dans d'autres esprits que le sien propre, n'est-ce pas ce que tu nous as souvent dit regretter dans le martyre de ton héros ? Sans prétendre ici que Jeff l'Africain soit le Lumumba belge, je ne peux que constater qu'il y a des hommes qui sont ainsi faits, des êtres qui ne se sentent vivre que lorsque sur leur tête plane l'ombre de l'irréparable. Tu ne seras d'ailleurs pas choqué si je rappelle que toi-même, dans une autre vie, étais de ces

hommes-tempêtes que rien n'arrête, que tu as vécu ainsi jusqu'à la tragédie que fut et demeura pour toi, pour nous tous, la disparition de ma Ndoyi.

D'avocat des indigènes de la post-colonie, Jeff l'Africain accéda au rang de légende vivante au point d'être accueilli en grand chef bantou dans les rassemblements d'Africains organisés en Belgique, à la faveur d'un acte des plus spectaculaires qu'il posa un matin de l'année 2001. Laisse-moi te raconter brièvement ce qu'il fit ce jour-là. C'était un matin ensoleillé du 21 Juillet, jour de la fête nationale belge, m'apprit mon ange gardien, lorsque monsieur Funcken déjoua l'attention des services de sécurité de l'aéroport de Bruxelles et approcha un avion des lignes à l'intérieur duquel était embarqué un groupe d'enfants soudanais en voie d'expulsion vers leur pays alors en guerre. Devant les caméras des télévisions qu'il avait pris le soin d'ameuter peu de temps avant son passage à l'acte, le professeur menaça de se pendre à l'une des ailes de l'appareil en attente de décollage, si l'opération de reconduite à la frontière n'était pas annulée et les enfants réinsérés dans le système scolaire.

Figure-toi que non seulement le bouillant enseignant obtint des autorités ce qu'il exigeait, mais il provoqua une crise au sein du gouvernement, une crise qui allait coûter son fauteuil au ministre chargé de la sécurité. Plusieurs journaux belges le désignèrent « personnalité de l'année », une organisation grecque à saveur communiste lui rendit hommage en créant un « prix Funcken pour l'accueil et la solidarité », tandis qu'une localité allemande du nom de Ratzebourg le proclamait « citoyen d'honneur de la ville ».

Mamie Solution avait conclu : « Voilà pourquoi Jeff l'Africain est notre Ghandi, ma belle. Et si rien de tout ce que je viens de te raconter ne te permet de comprendre que ton Passy ne pouvait faire pire pour rater son coup, prends le tram 71 jusqu'à l'ULB. Place-toi à l'entrée principale, avenue Adolphe-Buyl. Tu finiras bien par voir débarquer à vélo un Blanc d'un certain âge, chemise pagne et chapeau de paille bien vissé sur la tête.

N'hésite pas à engager la conversation en lingala, monsieur parle à la perfection cinq langues bantoues. »

Au bout du fil, je m'étais contentée de dire à Passy qu'un Belge qui assumait le sobriquet de Jeff l'Africain ne pouvait pas être une canaille, ou alors c'est moi qui n'avais encore rien compris à la Belgique. « Les excuses à la télé ne suffisent pas, tu devrais lui rendre visite et lui exprimer tes regrets de vive voix, mon frère », avais-je plaidé sans conviction.

Le grand buteur de la Jupiler Pro League m'avait coupée en ricanant. Il n'était pas mon frère, pas une seule fois il n'avait rêvé la nuit à ses sœurs restées à Kin, mais mon conseil était à prendre, concédait-il avec ce brin d'humour que je n'allais pas tarder à découvrir et à aimer. Il viendrait me chercher à l'endroit où je me trouvais et, ensemble, nous allions nous rendre chez le sociologue dont l'adresse lui avait été communiquée par son agent, lequel, glissa-t-il du bout des lèvres, était du même avis que moi. J'appelai ma sœur flamande pour reporter au lendemain la visite du campus de l'Université catholique de Louvain près de Bruxelles. J'acceptai donc d'accompagner le joueur chez le sexagénaire qui, quelques années auparavant, avait pris sous son aile un jeune collègue du nom de Francis Dumont, lequel l'aurait aidé en retour à se sortir du piège de l'alcool.

1. « Que chacun retourne chez lui en paix. »

2. « Qu'on ne vous raconte pas de bobards. »

Un ami véritable est un rempart lorsque les éléments se déchaînent et que le péril rôde, clamaistu souvent pour nous conjurer de tisser des amitiés qui n'obéissent ni au gain ni à la règle pernicieuse du donnant-donnant. Dans ton cas la chose se dévoila sous nos yeux il y a cinq ans, lorsque tu fus terrassé par la malaria et que pour la première fois la peur de te perdre l'emporta sur notre penchant à rire de ces blagues que tu as la manie de lancer du plus profond de la détresse. Nous vîmes débarquer depuis le Kasai ton vieil ami le moaridi, cet homme qui fut ton ombre dans une autre vie, la vie d'avant ce jour où, ne pouvant supporter l'opprobre né de ta honte de n'avoir su garder la princesse Tshala et le collier placé sous la protection du perroquet sauvage, tu préféras à la magnificence du trône hérité de ton ancêtre Woto l'exil et l'anonymat.

Francis Dumont, l'ami fidèle, se trouvait au chevet de Jeff Funcken cet après-midi où le sociologue nous ouvrit sa porte avant de se jeter dans les bras de l'attaquant vedette du championnat belge. Tu aurais dû voir ça. Tu aurais dû voir ce Belge gringalet, encore convalescent, s'accrochant aux épaules d'un gaillard d'un mètre nonante-deux pour quatre-vingt-cinq kilos ; lui criant comme un gamin combien il était heureux de serrer dans ses bras son « dieu des stades ». Il me remarqua à peine, me lança à la sauvette : « Vous avez dit Nyota Kwete ? C'est le Kasai, on est chez les Kuba ou alors j'ai volé mes titres. » Tu aurais dû voir le professeur Funcken tout sourire devant le maillot que le numéro 10 des Mauves lui avait apporté

en guise de cadeau : « C'est pour le fan assurément, mais surtout pour la grande voix que tu es pour nous, Jeff l'Africain. »

Sitôt qu'il nous avait laissé saluer son ami qu'il venait de présenter, le professeur avait mis un point d'honneur à évacuer les excuses que formulait d'une voix blanche un Passy au comble de la gêne. Le vrai sujet, martelait-il, concernait les cris entendus dans le ventre du stade, « les cris qui viennent de délimiter le périmètre élargi par la Bête dans la guerre qu'elle nous mène au cœur de l'Europe, champion. Preuve, s'il en est, que nous avons intérêt à jeter toutes nos forces dans la bataille sans rien attendre du piège sans fin qu'est le suffrage universel, tu me suis ? » Mais ce sujet-là, promettait-il, il l'aborderait le moment venu avec le sérieux et la méthode qu'il requérait. Des excuses pour un banal accident comme il en arrive tous les jours il n'avait que faire : « Nous ne parlons pas du drame du Heysel, celui de mai 1985 avec l'enfer offert au monde du sport par Juventus de Turin et Liverpool ; ce jour où je vis la mort danser au-dessus de ma tête, une heure avant le but de Michel Platini sur penalty. Nous n'allons certainement pas faire tout un ramdam de cette petite virée à la clinique Saint-Jean, champion. D'ailleurs, comme ton amie et toi pouvez le constater, j'ai avec moi le professeur Dumont, un garçon formidable qui veille sur mes vieux os, ainsi ma femme peut aller se faire belle chez les coiffeuses de Matonge, nous sommes invités à un mariage ivoirien samedi. »

*

Ce qui intéressait dans l'immédiat ce cher professeur Funcken, c'était de confronter ses sources à la parole de son champion, c'était de savoir si la rumeur disait vrai, si le grand-père de Passy était l'un des artisans de ce qu'il nommait le « mythe fondateur du Congo libre ». Le sociologue évoquait un match historique dont tu te souviens sans aucun doute, le seul match de football qui s'est taillé une place dans les manuels d'histoire de

notre pays. Il évoquait cette rencontre du 4 janvier 1959 dans le stade Tata-Raphaël, entre le FC Mikado, autant dire entre une équipe de football composée d'indigènes qui s'étaient présentés nu-pieds sur le gazon, onze athlètes basanés avec pour seul gri-gri une fierté à fleur de peau, et une équipe blanche constituée de maîtres prêts à renvoyer l'adversaire à sa rumba quotidienne. Une rencontre qui vit la fourmi noire ne faire qu'une bouchée de l'éléphant blanc. Une rencontre qui mit le feu aux poudres lorsque l'euphorie nègre se changea en émeutes à travers Léopoldville, anéantissant en quelques salves la frontière entre la ville blanche et les quartiers indigènes où soufflait depuis quelques mois déjà le vent longtemps contenu de la liberté.

Le Flamand avait invoqué ce match qui allait pousser le roi des Belges à prononcer depuis son palais des paroles inimaginables seulement une semaine plus tôt. Puisque les Congolais ne juraient plus que par cette Terre promise nommée *dipanda*, disait un Baudouin I^{er} dépassé par les événements qu'aucun de ses conseillers n'avait vu venir, la Belgique allait les y conduire « sans attermolements funestes, mais sans précipitation inconsidérée », selon une formule passée à l'histoire comme chacun le sait – une formule que je t'ai souvent entendu ressasser dans un fou rire, à chaque commémoration de la mort de ton héros.

Après que Passy eut confirmé que son grand-père paternel était bel et bien l'un des protagonistes de cette petite victoire qui allait accoucher de la grande, et avant même qu'il n'ait fait mention de l'autre grand joueur des Léopards du Zaïre que fut son père, Jeff l'Africain, qui n'en espérait pas tant, s'était emballé.

Au comble de l'excitation, comme si le joueur venait de mettre dans ses mains la clé d'un coffre au trésor, le Flamand s'était autorisé une envolée sur le pouvoir du sang, le caractère sacré, voire mystique de la transmission : « On devient ce qu'on reçoit, champion, voilà pourquoi nous allons faire quelque chose de formidable avec le sang qui coule dans tes

veines, *Mwana mboka*¹. Je nous vois d'ici dresser un monument à la fois beau et engageant à la gloire du sport roi et de la concorde entre les peuples, dans un monde où la peur recrute à tour de bras. Nous allons, toi et moi, prouver à la Bête qu'elle a beau étendre le périmètre de la guerre, prendre d'assaut nos stades, se camoufler sous une peau plus discrète que celle de 1933 en Allemagne, il lui faudra plus que des lois scélérates et des cris de dégénérés pour se délecter des fruits de la victoire. Si tu voulais la preuve qu'à quelque chose malheur est bon, ton but contre les Écossais vient de te la fournir, tu me suis ? »

Il gratifia le triple champion de Belgique d'une accolade avant de lancer avec l'emphase d'un palabreur de ces nuits kuba dont je me souviendrai toujours : « Au fait, les Bangala de chez vous ne disent-ils pas *mwana ya nkoyi azali nkoyi*² ? »

*

Grisé par le sourire qu'il venait de lire sur les visages de ses visiteurs africains, le sociologue polyglotte s'enhardit. Il dirigea cette fois ses saillies vers son ami wallon. Le voilà qui se mit à titiller Francis, lequel, plongé dans la contemplation d'une peinture accrochée au mur qui nous faisait face, l'avait écouté d'une oreille distraite – sans doute l'ami était-il habitué à l'impétuosité de son collègue. Notre hôte le taquina donc, ouvrant ainsi une fente minuscule, par ailleurs indécélable, dans la muraille d'ignorance qui était mienne quant à l'identité réelle de l'inconnu qui posait sur moi un regard plutôt intéressé que la femme la moins avertie eût interprété sans risque de méprise aucun.

Jeff l'Africain reprocha à Francis Dumont de continuer à faire comme si le professeur de droit qui publiait des livres salués par ses pairs, l'avocat d'affaires que courtaient les grosses sociétés aux dents longues qu'on appelle les multinationales, aurait atteint le versant le plus convoité de la montagne si en lui ne coulait pas le sang d'un certain Robert Dumont.

Passy me fit un clin d'œil. Nos yeux se tournèrent vers l'interpellé, et sur le visage cerné par une barbe de trois jours, sur ce visage qui le fait ressembler à un acteur américain dont j'ai toujours eu du mal à retenir le nom, je lus une pointe d'exaspération, je reconnus le rictus de l'embarras. Tu sais, la tête que l'on fait pour répondre à un plaisantin qui vous ressert la même rengaine. « Ce que tu feins d'ignorer, l'Africain, c'est que je me suis fait tout seul. C'est qu'à la différence de Yakembo senior, le Belge que tu appelles mon père n'a pas donné à l'adolescent que je fus au moment où je décidai de quitter la maison familiale la moindre raison d'assumer avec fierté quelque héritage qui eût relevé de ses faits d'armes. Sauf si tu crois que l'argent fait le bonheur, bien entendu. »

Cette fois je pinçai en toute discrétion le joueur qui tentait lui aussi de décrypter la tournure que prenait la discussion. Nous eûmes droit à une réplique pour le moins fleurie du sociologue. Jeff l'Africain prit la défense de Dumont père, un homme qui n'était pas un ange, concéda-t-il, mais qui n'était pas davantage le plus dégénéré des Belges. Évoquant ce personnage clé qui reviendra plus tard dans le récit que je te livre autour de la disparition de ma Ndoyi, le Flamand déclara que son ami eût parlé de monsieur Guido Martens De Neuberg, que son réquisitoire eût été cinglant et sans appel : « Ce vieux gaga qui a réussi à se faire oublier après Expo 58 n'avait pas plus de scrupule dans sa jeunesse que les roitelets envoyés naguère par la Belgique chez nos deux amis congolais ici présents. Au nom de quoi Robert Dumont s'est-il acoquiné avec une telle ordure demeure pour moi une grande énigme. »

Jeff l'Africain soutint qu'à Robert Dumont il ne manquait qu'un cœur vaillant et le courage qui sied aux grands esprits. Il termina sa plaidoirie en déclarant à son ami et collègue qu'à quarante-six ans, un fils qui avait appris de la vie devrait pouvoir sublimer les fêlures du père, « ou alors tu ne mérites pas la belle Nathalie Tielemans que tu as déjà trompée toutes les fois que j'ai vu tes yeux traîner sur notre amie kuba qui m'honore de sa

visite ce soir. Est-ce que je fais erreur si je dis que ce n'est pas pour admirer son très joli collier que tu ne cesses de la reluquer depuis que nous les avons accueillis, son amoureux et elle ? Quand tu lui parles, à notre amie Nyota, regarde-la dans les yeux comme je le fais, le fils Dumont. C'est bon pour le rythme cardiaque, tu me suis ? »

Oui, Grand Pa', toi qui as vu s'incliner et se relever des hommes et des femmes de toutes engeances, tu as dû en croiser, des comme ce Jeff l'Africain. Des êtres fous et délicieux, des provocateurs-nés, d'indécrottables sans-gêne capables du meilleur souvent, du pire parfois, mais toujours aussi imprévisibles.

Alors que son ami s'indignait de ce que nous venions tous d'entendre, notre hôte se tourna vers Passy et lui fit une tape dans le dos avant de lui souffler d'un ton faussement confidentiel : « Tu le sais fort bien, champion, le monde est une joyeuse pétaudière et la femme ce qui nous la rend vivable. »

À Francis il adressa des mots qui se jouaient une nouvelle fois de l'ignorance dans laquelle je baignais depuis l'instant où mes yeux s'étaient posés pour la première fois sur le professeur de droit : « Ce que je voulais dire, le fils Dumont, c'est que le drame de ton enfance et le fossé qu'il créa entre ton père et toi à l'orée de tes dix-sept ans est un chapitre que tu as tort de garder ouvert. Sans doute seras-tu offusqué une fois de plus que je le proclame devant nos amis congolais qui ignorent quelle insupportable teigne je suis, mais laisse-moi me répéter : tu as absolument tort de continuer à nourrir du ressentiment à l'égard d'un être disparu voilà une dizaine d'années aujourd'hui. La chose est d'autant plus absurde que tu as passé l'âge où un homme est censé prendre la mesure des défis qu'induit la paternité, une paternité vers laquelle tu chemines toi-même, à ce qu'il me semble. »

Francis lui avait ri au nez, d'un rire qui disait à quel point les paroles du sociologue tenaient pour lui de la mauvaise blague. Retrouvant son calme,

mon ami que tu vois assis ce soir à côté de moi avait alors affirmé d'une voix posée qu'il ne voulait pas d'enfant. C'était une question réglée depuis longtemps, précisait-il, la femme qui était dans sa vie en avait d'ailleurs été informée dès le premier jour. Loin de rendre les armes, Jeff l'Africain s'en était indigné. Il s'était levé d'un bond et, déployant ses bras à la manière d'un évangéliste en chaire, le Flamand nous avait pris à témoin, Passy et moi. Comme si nous avions la moindre idée de la femme sur qui portait les spéculations que nous venions d'entendre, il nous avait demandé quel abruti pouvait séduire l'une des femmes les plus extraordinaires du corps enseignant de l'Université libre de Bruxelles, pour ensuite refuser de lui faire un enfant. « Pouvez-vous me dire, les amis, quel imbécile ferait une chose pareille ? »

La venue d'un enfant, c'est ce qu'il faudrait plus tard pour que Francis Dumont veuille affronter le nuage d'amertume qui enveloppait depuis la fin de son adolescence la figure du père. Il lui faudrait un enfant pour sauter par-dessus le fossé qu'avait évoqué son ami, lever le voile sur un pan de la vie de son défunt père et y découvrir les circonstances de la disparition de ma Ndoyi quarante-cinq ans plus tôt.

Cet après-midi-là, alors que le soleil se rendait sans se presser à la moiteur de la nuit, et que notre hôte changeait enfin de ritournelle avant de nous proposer une tournée de bières, quelques péripéties nous séparaient encore de la venue au monde de cette enfant à qui nous devons tant. Je parle ici de la merveilleuse fillette qui, pas plus tard qu'hier soir, nous a accompagnés au terminal de l'aéroport de Zaventem où attendait notre vol à destination de Kinshasa.

1. L' « enfant du pays » en lingala.

2. « Le léopardeau est un léopard en puissance. »

Le drame de son enfance et le « fossé » qui en a découlé au point de les séparer à jamais, son père et lui, c'est bien plus tard que Francis me les dévoilerait. Ironie du sort ou manœuvre articulée par les esprits des nôtres, désireux d'exploiter ma présence en Belgique pour finir ce qu'ils avaient commencé ? Toujours est-il que la chose arriva quelques jours à peine avant que le professeur et avocat n'apprenne que son amoureuse était tombée enceinte « par accident » – ce détail doit te faire sourire, toi qui déclaras un jour à ma sœur que la grossesse n'était pas un rhume qui s'attrapait en serrant la main du pasteur.

J'appris à peu près tout, car ainsi que tu pourras en juger, mon ami se livra à moi sans beaucoup de retenue. Cette mise à nue participait-elle d'une stratégie de séduction chez celui qui, malgré la présence à mes côtés du joueur qu'il admirait tant, ne semblait pas pressé de suivre les conseils de son complice et ainsi honorer la femme qu'il disait aimer ? Était-ce tout simplement un besoin de se confier à une inconnue dont le jugement, s'il venait à être exprimé, ne l'empêcherait aucunement de dormir du sommeil du juste ? Je n'en ai rien su à ce jour, et cela importe peu finalement, puisque l'Esprit du perroquet qui protège le collier de la reine mère Ngokady a fini par mener à bien sa lourde mission avant que ton ombre ne s'éloigne à jamais de notre quotidien.

La discussion s'était déroulée environ trois semaines après la rencontre chez le sociologue. Avec insistance et dans un style qui ne nous surprit pas

le moins du monde, Jeff l'Africain, qui était également un homme de théâtre, nous avait invités, Passy et moi, à aller voir la première de la pièce qu'il faisait jouer à sa troupe estudiantine. « Une pièce coup de poing, mes amis. La Belgique la recevra en plein plexus et en fera ce qu'elle voudra. Vous, enfants du Congo de Lumumba, ne pouvez la manquer sous aucun prétexte, vous me suivez ? C'est l'auteur et metteur en scène qui vous invite, ça ne se refuse pas », avait-il lancé pour nous convaincre.

Passy, que j'apprenais à connaître de façon, disons, un peu plus intime, sans toutefois faire de plans sur la comète, me demandant après chaque rendez-vous à quel moment il se réveillerait et constaterait que je ne valais pas la plus insignifiante des filles qu'il faisait fantasmer dans Bruxelles, Passy, donc, avait poliment décliné l'invitation. En partie, et même si mon homme ne me l'avoua jamais, parce qu'il craignait que notre nouvel ami flamand, qui s'était mis à prendre de nos nouvelles sur une base quotidienne ou presque, n'exploitât sa présence au spectacle pour tenter de nouveau de le recruter dans sa guerre totale contre la Bête, comme il disait.

Mais il disposait d'un alibi imparable, à savoir un aller-retour vers Paris où lui-même et son agent allaient rencontrer un émissaire du club de Manchester City. Il s'agit là d'une équipe anglaise à laquelle Passy rêvait depuis des années, une grande équipe qui s'intéressait à lui, mais qui avait envoyé des signaux contradictoires tout au long de la saison finissante. Après l'incident du stade Roi-Baudouin et tout le raffut qui s'en était suivi, Passy était impatient de savoir sur quel pied danser, s'il allait ou non rester en Belgique.

Francis, qui rencontrait un client non loin de la Porte de Namur, avait proposé de me cueillir sur le chemin de retour. Il voulait que nous dînions dans un restaurant proche de son université, avant de rejoindre son ami. Il était tombé sur un livre qui traitait des arts du royaume kuba, m'avait-il glissé d'entrée de jeu. Puisque Jeff l'Africain avait subodoré que j'étais une Kuba sans que je l'aie repris, il disait vouloir solliciter mes connaissances

pour savoir si le Belge qui avait signé le bouquin en sa possession était à la hauteur de la prestigieuse réputation dont le milieu de l'art semblait le créditer.

*

Après avoir confessé avoir oublié dans sa voiture le livre mentionné au téléphone une heure plus tôt, Francis me demanda si le collier que je portais pouvait être acheté dans une boutique africaine dans le quartier Matonge. Je lui répondis qu'il fallait être un bourgeois habitant le coin le plus huppé de Watermael-Boitsfort pour s'imaginer que l'Afrique noire se vendait par petits morceaux dans les boutiques de Matonge. Il ne s'en formalisa pas. Entre deux bouchées, à bonne distance des oreilles indiscrètes, je lui confiai que j'étais de sang royal, que l'objet qu'il admirait était d'une charge symbolique particulière chez les Kuba.

Tu aurais été fier de moi, même si cela ne t'aurait pas surpris outre mesure. Après tout, lorsque nous venions à Mushenge, n'étais-je pas celle qui restait assise à tes pieds, des heures durant, à t'assaillir de mille et une questions, parfois insensées, quand ma sœur préférait la compagnie de nos cousines toutes curieuses de nos mœurs de filles de la ville ?

Je lui contai notre royaume, ses origines. Je lui racontai le rôle que l'une de nos reines mères y joua jadis dans le domaine des arts justement. Je lui parlai de ce que nous fûmes avant l'arrivée sur nos terres des ethnologues Emil Torday et Leo Frobenius dont nous parlait sans cesse papa, eux qui, dans leurs écrits, affirmaient qu'à bien des égards le faste de notre royaume tel qu'il se dévoila à eux à l'orée du siècle écoulé leur rappelait tantôt l'Empire romain d'Auguste, tantôt la Chine antique. Je l'entretins de ce qu'il reste de l'épopée séculaire de nos souverains dans le Congo postcolonial. Revenant au collier, je précisai que si j'avais été fille de Nyimi de la même manière que mon père, sous-officier au sein de la police congolaise, est un prince du sang, mon collier eût été légèrement différent.

J'aurais porté, signalai-je, un collier assorti d'un pendentif en ivoire représentant la femme la plus illustre et la plus célébrée de mon royaume, la reine mère Ngokady d'heureuse et éternelle mémoire, l'ancêtre grâce à qui nos arts racontés dans son livre ont traversé les mers. Et dans ce cas de figure, ajoutai-je, je n'aurais pas franchi les frontières territoriales du royaume en emportant avec moi cet objet sacré d'une valeur autrement plus grande que la copie que je portais sur moi à titre de pièce d'identité. Une copie que seuls les nôtres et quelques connaisseurs parmi ses compatriotes pouvaient reconnaître, si tant était qu'ils aient étendu leur savoir à notre patrimoine ancien, comme son ami l'avait fait pour les us et coutumes des Pygmées de la cuvette centrale dans la province de l'Équateur.

Je dois t'avouer tout de suite que j'hésitai un court instant avant d'évoquer ma Ndoyi. Si l'idée effleura mon esprit, pour quelque raison nébuleuse, pas un mot ne franchit mes lèvres jusqu'à la fin du repas. Peut-être parce que tu m'avais déclaré, après que je t'avais relaté l'impasse à laquelle avaient abouti les recherches entreprises avec l'aide de ma sœur flamande, que je devais dorénavant me décharger du fardeau du passé pour me consacrer entièrement à la quête du diplôme que nous célébrerions à mon retour au Congo ? Peut-être parce que, confusément, je pressentais que l'évocation de la mémoire de la princesse, de son voyage jamais élucidé entre Léopoldville et Bruxelles en 1958, ne manquerait pas d'ouvrir une nouvelle fois un chemin recouvert de cet épais brouillard qui avait le don de gonfler une boule d'angoisse dans mon ventre ? Ou était-ce parce que Passy, à qui je m'étais confiée sur cette énigme familiale, m'avait fait dire que le temps faisait parfois pousser dans nos vies des sarments de mystères auxquels il ne fallait jamais opposer obsession et témérité ? « Tu sembles accorder beaucoup de foi aux esprits de vos ancêtres bakuba, Nyota. Si ta foi repose sur de bonnes raisons, alors l'esprit de ta Ndoyi sait mieux que ta famille pourquoi il n'est pas nécessaire que se répande sous vos yeux la

laideur de la vérité », m'avait lancé le footballeur que je découvrais en sage mongo, de l'ethnie de ses parents.

*

J'avais laissé Francis répondre à Jeff l'Africain qui voulait s'assurer que nous allions arriver ensemble au Théâtre de poche : « Tes poulains ont intérêt à assurer ce soir, l'Africain. Ce n'est pas n'importe quelle invitée que je t'amène. Tiens-toi bien, toi qui maîtrises l'Afrique noire et le Congo comme personne, c'est une princesse des Bakuba, une vraie de vraie, pièce d'identité à l'appui, qui vient voir une satire qui risque de te coûter les quelques amis qui te restent encore dans ce pays. »

J'avais ensuite répondu à ses questions. Mes études. Mes passe-temps lorsque je ne pointais pas au restaurant. Les circonstances de ma rencontre avec l'attaquant des Mauves. Mon opinion sur l'incident du stade Roi-Baudouin et les suites que mon amoureux y avait données dans les médias : « Est-ce que tu sais qui s'occupe de sa com' ? Parce qu'il galère quand même pas mal depuis le match contre Glasgow, notre beau Passy Yakembo. » Il était revenu à ma famille et avait voulu savoir si vous étiez au courant de ma relation avec le joueur, une relation qui décidément l'obsédait plus que de raison.

C'est alors que je lui demandai à mon tour de me parler, s'il le voulait bien, de cette relation père-fils qu'avait évoquée avec une certaine liberté de ton son comparse lors de notre visite dans sa résidence de Forest. Je voulus savoir ce qui poussait un homme de son âge à avoir des propos aussi froids à l'évocation de la mémoire de celui dont il portait le patronyme, ce même nom qu'il avait donné à son cabinet d'avocat.

C'est dans un élan de franchise que l'étranger qui m'a accompagnée jusqu'à cet hôpital situé à plus de six mille kilomètres de son foyer se livra pendant de longues minutes, m'offrant un récit à la fois triste et déconcertant. Le récit d'un fils qui avait passé les trente dernières années de

sa vie avec le fardeau d'un conflit dont le dénouement devenait d'autant plus hypothétique que la mort, en emportant le père, l'avait condamné à poursuivre une équipée solitaire dans une voie sans issue.

*

La tragédie de Francis, telle qu'il me la livra aux Flagrants Délices, un restaurant français où il avait ses habitudes, eut pour première péripétie la mort de sa mère dans un accident de ski, dans les Alpes suisses, en 1972. Francis avait alors quatorze ans, sa sœur aînée Bénédicte seize, et son frère cadet Sébastien, né avec une maladie génétique connue sous le nom de trisomie 21, sept.

Leur père, devenu veuf, avait eu une belle carrière dans le monde de la finance, avant de devenir l'un des banquiers les plus riches du pays. Les Belges le découvrirent lorsque son ami, un grand notable que leur roi avait élevé au rang de « baron », un homme du nom de Guido Martens De Neuberg, fit de lui son principal collaborateur à la tête de l'Exposition universelle de Bruxelles de 1958. Tu te rappelleras ce grand événement mondial dont tu nous avais parlé il y a quelques années déjà, quand tu nous apprenais que les tisserands kuba y avaient expédié, sur réquisition du gouverneur général du Congo belge, le meilleur de leurs créations qui n'allaient plus jamais revenir sur les terres du Kasai et du Sankuru.

Ce que tu ne savais pas, ce que Francis de son côté ignorait le jour où nos chemins se croisèrent dans la maison de son ami Funcken, c'est que ta fille, ma Ndoyi, notre princesse, avait été accueillie à ce grand rendez-vous planétaire. Pour y jouer quel rôle, elle qui n'était pas une personnalité publique, tu le sauras tout à l'heure. Je continuerai à te parler tant que ce moniteur auquel ils t'ont branché me confirmera que tes signes vitaux ne soulèvent aucune inquiétude, tant que ce drap bleu qui te recouvre continuera à pulser au gré du souffle qui te relie à nous et à cette vérité que tu as longtemps attendue sans savoir si elle se laisserait trouver. Si jamais

mon monologue t'ennuie, il suffira que tu remues une de tes jambes et je te laisserai profiter du silence de la nuit.

Laisse-moi donc revenir à la tragédie qui secoua Francis et les siens.

Mon ami allait m'apprendre ce soir-là que sur son lit de mort, madame Dumont confia à l'aîné des deux garçons qu'il fut une mission qui pèserait lourd sur son avenir : veiller sur Sébastien, l'enfant fragile qui ne manquerait pas de subir la dure loi de ses petits copains une fois l'âge scolaire franchi. Cette mission, Francis la prit au sérieux et s'en acquitta du mieux qu'il put, jusqu'à l'accident qui allait tout changer et entraîner la rupture dont son ami Jeff l'Africain semblait avoir fait une fixation.

Ce grave accident survint une nuit d'hiver, dans la résidence familiale des Dumont située dans une commune de Bruxelles du nom d'Uccle. Cette nuit-là, après que le père, qui avait refusé de se remarier, eut célébré avec faste les dix-neuf ans de sa fille aînée, le drame s'invita. Un incendie se déclencha et détruisit la maison, ainsi que ce que le banquier et ses deux enfants les plus âgés n'avaient pas réussi à sauver. Mais le feu arracha surtout aux siens Sébastien, l'enfant atteint d'un mal qui avait fait courir ses deux parents d'abord, son père ensuite, d'hôpital en hôpital, de la Belgique à l'Angleterre en passant par la France. Dans la confusion, en pleine nuit, le père avait réussi, m'apprendrait Francis d'un air sombre, à sauver des documents qui allaient lui permettre d'acquérir dans les mois qui suivraient l'une des banques les plus convoitées de Belgique. Des papiers importants, mais pas l'enfant trisomique. Pas le jeune Sébastien que le frère aîné, dans un geste désespéré, avait tenté de sortir des flammes avant d'être lui-même recueilli par les soldats du feu au pied des escaliers enfumés, inconscient, le bras gauche à moitié brûlé – il en garde des traces que la médecine n'a pas réussi à effacer complètement.

Voilà, Grand Pa', dans quelles circonstances le jeune homme de dix-sept ans quitta le toit familial, le poison de la colère dans les veines,

reprochant au père d'avoir placé l'argent avant la vie de ce frère au sujet duquel il fit naguère une promesse solennelle à sa mère agonisante.

Une partie de l'explication résiderait, m'avoua l'intéressé, dans une conversation qu'il avait entendue des années plus tôt entre ses parents. Cela arriva à cette période où son frère enchaînait crise après crise, ce jour où le père, sans doute pris dans une spirale où la détresse le disputait à l'impuissance, s'effondra en larmes, demanda à voix haute ce qu'il avait bien pu faire au bon Dieu pour mériter la croix qu'il portait. Ces paroles, enracinées dans la tête d'un gamin de huit ans, allaient faire croire à un Francis devenu adolescent que son père avait choisi de se venger de l'injustice que lui avait fait subir le destin en le conviant, par le jeu de la paternité, à une loterie dont les cartes avaient été trafiquées d'avance.

S'il était resté dans la maison familiale, le chagrin dissipé, Francis aurait su que lorsque, cette nuit-là, le père déclara que la présence de Sébastien dans la maison lui était « sortie de la tête », le pauvre homme voulait surtout dire qu'après que l'enfant avait passé les cinq derniers jours dans un lit d'hôpital, sous la grande confusion créée par la catastrophe, il n'avait pas eu le réflexe de courir le chercher dans sa chambre du second étage. Alors que son subconscient le croyait à l'autre bout de la ville, entre les mains des médecins qui lui prodiguaient des soins, deux minutes avaient suffi à la mort pour semer la désolation. L'adolescent avait donné à l'explication, certes formulée avec une épouvantable maladresse – « il m'était complètement sorti de la tête » –, l'interprétation que lui avait dictée un deuil aussi soudain qu'inacceptable.

*

Francis avait décidé d'aller vivre chez une de ses tantes dans une ville proche de Bruxelles, du nom de Rhode-Saint-Genèse. Deux ans plus tard, il s'installerait avec des copains dans un appartement situé non loin de l'Université libre de Bruxelles où il s'était inscrit pour étudier le droit.

Inutile de te dire que lorsque son père fut diagnostiqué d'un cancer du cerveau en 1989 et qu'il mourut l'année suivante à l'âge de septante-neuf ans, celui qui était devenu un homme depuis longtemps refusa d'aller lui rendre un dernier hommage. Il maintint son refus malgré l'appel désespéré de sa sœur, malgré les exhortations du parrain de Bénédicte, le baron Guido Martens De Neuberg, avec qui le défunt avait noué une amitié défiant le temps et les épreuves.

*

Te souviens-tu de cette histoire malheureuse que tu nous avais racontée, cette querelle qui avait jeté un froid pendant quatre longues années entre papa et toi ? Te souviens-tu comment avait réagi mon père, après le conseil que tu lui donnas de venir s'installer en ville et d'embrasser soit la politique, soit le métier des armes ? Lorsque tu lui expliquas que le monde que nous avait légué les Belges roulait comme les mandibules d'une chèvre, tournant sans cesse sur lui-même, offrant l'imprévisible cette saison-ci, la bonne fortune la saison d'après, puis à nouveau l'inattendu, un piège sans fin qui te faisait dire que la royauté kuba devait épouser bon gré mal gré la sinuosité de l'histoire à l'ère où le Congo se prosternait devant un totem blanc nommé démocratie ? Eh bien, si les récriminations de papa s'étalèrent sur quatre ans, si cela lui prit autant de saisons sèches et de pluies pour faire amende honorable et saluer enfin ta perspicacité dont il n'aurait jamais dû douter, mon ami Francis demeura pour sa part plus de vingt-cinq hivers loin de l'ombre paternelle. Égal à lui-même, le futur avocat et professeur alla jusqu'à décliner la part d'héritage que le banquier lui avait laissée.

Ce soir-là aux Flagrants Délices, en savourant une dernière Leffe avant de nous rendre au théâtre, Francis me fit un aveu qui allait me conforter dans mon intuition.

Il m'avoua que derrière son refus de faire marche arrière après avoir relativisé la responsabilité de son père dans la tragédie qui emporta le frère

cadet, il y avait une part d'orgueil difficile à nier. Puisqu'il avait fait de brillantes études financées à même l'héritage maternel et des emplois d'étudiant sur son campus, il savait que rien ne lui manquait qui l'eût contraint à aller frapper à la porte de Robert Dumont. Dans sa tête revenaient alors les traits d'un modèle à la fois proche et lointain : le baron Guido Martens De Neuberg, l'ami de son défunt père, qui était devenu l'un des Belges les plus célèbres de sa génération, malgré un père richissime qui l'avait abandonné à l'âge de trois ans.

Ce que nous ne savions pas ce soir-là, c'était que le refus de Francis de se rendre au chevet de son père mourant l'avait privé de la possibilité de recueillir auprès du banquier-aux-nœuds-papillons, comme on l'avait surnommé, le lourd secret que l'homme avait gardé de sa participation à l'Exposition universelle de Bruxelles. Mais ce nœud crucial n'allait pas tarder à être défait avec le concours précieux de Jeff l'Africain, ce Flamand que l'Esprit du perroquet avait choisi, selon toute vraisemblance, pour qu'enfin le jour triomphe de la nuit oppressante.

*

Pour être attendu, le spectacle de notre ami sociologue fut attendu. Et pas seulement par ceux qui, comme moi, admiraient son audace ou étaient fascinés par cette impression qu'il laissait à quiconque l'écoutait, qu'il ne s'accrochait à la vie que pour réaliser avec le sourire une mission dont un dieu impitoyable l'avait investi à la naissance.

En apprenant au téléphone le titre de la pièce : « *Les testicules de Tintin* », Passy faillit avaler sa *chikwangue*¹ de travers, « Mais dans quoi tu t'embarques encore, l'Africain ? s'enquit-il. Écoute, crois-le ou non, j'ai un cousin avec qui j'ai fait mes débuts en club amateur, un chaud lapin qui a réussi à engrosser la même année la meilleure amie de sa mère et l'épouse de son pasteur à Yolo-Sud, ce qui lui a valu, au cousin, Dieu m'est témoin, le sobriquet de Tintin, autrement dit le roi de l'entourloupe, si ça peut te

donner une idée. Serais-tu en train de me dire, professeur, que ta route aurait croisé au Congo celle de Jules Kimbiolongo, le fils cadet de ma tante, et que cette pièce que tu as pondue, ces “*testicules de...*” » L’auteur ne lui laissa pas le temps de finir, « Des rois de l’entourloupe ce n’est pas ce qui manque au pays de Mobutu, on est bien d’accord là-dessus, champion. J’en ai connu de plus tordus que ton Jules, ça je peux te l’assurer, et ça prendrait plus grand que Samuel Beckett à son meilleur pour convoquer sur les planches ceux que j’ai croisés dans l’Équateur ou à Yolo-Sud, un quartier dont je connais les mœurs presque aussi bien que Bruxelles-Nord et ses voleurs de voitures, tu me suis ? Disons que si tu ne peux pas repousser ce voyage chez nos amis français, alors envoie-moi la belle Nyota. Après qu’elle aura vu la pièce, ta dulcinée pourra t’expliquer en long et en large de quoi mon Tintin est le nom. Et pendant que tu seras en train de discuter transferts et gros sous avec tes hôtes, surtout n’oublie pas, pas même une seconde, qu’il y a désormais plus important que le blé : toi et moi avons rendez-vous avec l’avenir du foot européen. Nous ne devons compter ni sur Dieu ni sur le diable pour déjouer le piège que nous tend la Bête – tu me suis, champion ? »

Nous avions gagné le Bois de la Cambre où se situait le théâtre en empruntant l’avenue de Diane avant de déboucher sur le chemin du Gymnase, alors que les forces de l’ordre avaient placé une barrière de sécurité à l’entrée du chemin du Crépuscule – bref, oublie les noms des rues, ils ne te sont d’aucune utilité. Essaie plutôt d’imaginer la scène qui se déroulait devant nous alors que nous nous approchions du lieu du spectacle. Aux cris de : « Non à l’Eurafrique ! », « Halte à la Grande Dilution ! », « Funcken aux chiottes, l’islam à la porcherie, les Noirs à la mer ! » et de « *Funcken, go fuck yourself !* » – et là je ne pousserais pas le culot jusqu’à te traduire ce que ces mots voulaient dire –, quelques dizaines de manifestants arborant des tee-shirts sur lesquels on pouvait lire *De Kameraden van Kuifje – Les Amis de Tintin* battaient le pavé. Ils narguaient

les hommes en uniforme, criaient leur hostilité à notre ami flamand dont la pièce du jour, visiblement, n'était ni plus ni moins qu'une provocation, peut-être la provocation de trop, glissait un Francis de plus en plus nerveux. On aurait dit un jeu entre des chiens chasseurs et une meute de chacals, les premiers avançant d'un air menaçant, les seconds reculant dans la plus grande confusion, avant de foncer dans le tas pour se prendre aussitôt les coups de matraque des policiers.

Ce que racontait la pièce est une réalité que tu dois connaître encore mieux que moi. Une réalité dont Francis avoua n'avoir entendu parler que très vaguement. Il rappela, comme s'il avait voulu s'en excuser, que sans manifester de l'indifférence à l'égard de l'histoire coloniale, il était loin d'en être un spécialiste : « Très humblement et à la différence de l'Africain, je n'ai retenu que des platitudes glanées pendant mes années dans le secondaire, pas de quoi impressionner un historien le temps d'un dîner. Si j'essaie malgré tout de remonter la pente ? La réponse est oui. »

Cette réalité que Jeff l'Africain avait portée sur les planches de son théâtre concernait le sort de milliers d'enfants nés de ton temps, pendant la colonisation donc, d'un père belge et d'une mère africaine. Ce que m'expliquerait un peu plus tard le dramaturge, et qui ne te surprendra pas, c'est qu'étant donné que le pouvoir colonial considérait le métissage comme une remise en cause de la suprématie blanche, les enfants métis, quelles que soient les circonstances entourant leur naissance, étaient regardés avec suspicion par l'administration. Ils portaient en eux, jugeait-on, le ferment tant redouté de la révolte indigène. Je me souviens d'ailleurs que l'un de mes enseignants du secondaire nous avait appris que très peu parmi ces enfants furent reconnus par leur père belge, la plupart étant soit abandonnés aux soins de leurs mères, soit arrachés à celles-ci et placés chez les bonnes sœurs. Au jour du *dipanda*, précisa Jeff l'Africain, quelques-uns quittèrent l'ex-colonie dans les bagages d'un père qui avait d'autres soucis

que de requérir le consentement d'une femme incarnant l'accident de parcours dans une vie de colon.

Dans *Les Testicules de Tintin*, une tragédie qui se voulait une métaphore de ce que son auteur qualifiait avec son humour persifleur de « piège colonial qui tient l'ancien maître tout-puissant là où ça fait mal », l'un de ces enfants abandonnés, Pierre Bakolapa de son nom, apprend de sa mère le jour de ses dix-huit ans qu'il est le fils du journaliste belge Guy Petitjean, mieux connu sous le sobriquet de Tintin. Comme nombre de ses compagnons, le grand reporter a refusé de reconnaître son fils avant de se réfugier en métropole dans la confusion de l'indépendance, à la même époque où, dans ton Kasai, tu courais d'un nganga à un autre pour savoir ce qu'il était arrivé à la princesse partie avec le collier sacré de la reine mère Ngokady.

Voilà notre bonhomme qui atterrit en Belgique au bout d'un parcours du combattant. Il se lance à la recherche de son mystérieux géniteur, avec pour tout indice une carte de service jaunie par le temps et retrouvée dans la poche d'un blazer abandonné chez sa mère par l'ancien amoureux transi. Le jeune métis termine son voyage en Flandre, la partie du pays où vivent les Flamands. Pierre Bakolapa se perd dans un festival de musique près d'Anvers, la deuxième ville de Belgique en importance, où une bande de marginaux l'entraîne dans une nuit de beuverie. Au petit matin, il croise un groupe de jeunes fêtards qui le prennent pour un violeur en série dont le portrait a circulé en ville au cours des derniers jours. Incapable de plaider sa cause dans une langue dont il ne connaît pas un traître mot, que crois-tu qu'il lui arrive ? Le jeune Pierre Bakolapa est poignardé par le membre le plus éméché du groupe. Il aura la vie sauve grâce à une jeune dame qui passait dans les parages au bras de son amoureux.

Ce qu'on découvre vers la fin de la pièce, c'est que le jeune homme qui conduit Pierre Bakolapa aux urgences est le fils du patron du journal de la ville d'Anvers qui emploie toujours, en cette année 1978 où les faits se

déroulent, le grand reporter Guy Petitjean *alias* Tintin. Le grand manitou de la presse convoque son salarié, lequel, une semaine plus tôt, était venu lui demander, en secondes noces, la main de sa propre fille, héritière de l'empire qui a fait de lui l'un des hommes les plus puissants de Flandre. Paniqué à l'idée de perdre sa belle et richissime fiancée, mais incapable de chasser de sa vie ce garçon dont les traits lui rappellent son défunt père, le bien nommé Tintin commet l'irréparable : il se saisit d'un sabre décoratif qui traînait dans le bureau du patron et se donne la mort.

Ainsi se terminait la pièce d'une durée de deux heures, sous l'ovation d'un public largement acquis à l'auteur-metteur en scène, un public où se côtoyaient des hommes et des femmes de toutes les couleurs, en majorité des jeunes.

*

La discussion qui avait suivi le spectacle m'avait permis de mieux mesurer le goût de la polémique revendiqué sans détour par notre ami sociologue. Tout son combat, dont la pièce que nous venions de voir était une des illustrations, se résumait à une idée qu'il martela à l'intention de celui qu'il appelait toujours « le fils Dumont ». Pour lui, la Belgique comme l'Europe, après avoir convaincu les Africains et les autres peuples qu'ils dominèrent jadis qu'ils avaient tout à gagner à renoncer à leurs dieux et à leurs mœurs, se repliaient sur elles-mêmes.

L'Europe et la Belgique s'étaient mises à se fortifier, expliquait-il, afin de se protéger des Pierre Bakolapa qui arrivaient aux portes en parasites présumés d'un État providence que le néolibéralisme n'en finissait pas d'asphyxier. Or, plaidait un Jeff l'Africain particulièrement satisfait de la prestation de ses poulains, « ces Pierre Bakolapa, parce qu'ils sont fils de Tintin, nous rappellent qu'ils ne sont ici que parce que nous étions là-bas avec pour mandat de leur démontrer par Yahvé et par Darwin la perte de leurs âmes enténébrées et l'éternelle magnificence de nos Lumières. Si cette

vérité ne suffit pas à faire entendre raison à une Belgique sûre de son bon droit, je lui conseille une chose : poursuivre ce qu'elle a déjà commencé, j'entends par là précipiter sa propre fin par un suicide collectif qui bluffera ce qui reste de l'Occident judéo-chrétien. A-t-elle d'ailleurs le choix ? Le piège colonial tient le pays de Tintin aux couilles, vois-tu, le fils Dumont : s'il se fige face à ceux qui frappent à sa porte, il crève. S'il continue à bouger dans le sens que lui conseillent les hurluberlus venus jouer les fascistes décomplexés avant le spectacle de ce soir, il goûte à la pestilence avant même de rendre l'âme ».

Ayant été moyennement impressionnée par sa pièce, je fis savoir à notre ami que si la métaphore qu'il utilisait pouvait frapper les esprits au premier abord, comme réfugiée africaine en attente d'un titre de séjour dans son pays je ne me reconnaissais ni de près ni de loin dans le portrait qu'il avait dressé du jeune Pierre Bakolapa : « Que des Congolais arrivent chez vous n'a strictement rien à voir avec la recherche d'un pseudo-père, Jeff l'Africain. Je ne suis pas la fille de Tintin, individu dont je ne connais d'ailleurs aucun fils parmi les Africains que je côtoie. Je suis la fille de mon père et personne ne peut falsifier cette réalité qui, pour le coup, est loin d'être un point de détail. Je ne prétends pas être une intellectuelle comme les profs que vous êtes, Francis et toi, merci donc de pardonner mon peu de modestie, mais je me suis demandé tout le long de la pièce si les choses ne devraient pas être dites dans leur simplicité. Les humains doivent pouvoir aller où ils veulent, quand ils veulent, parce que c'est tout ce qu'ils ont fait depuis que l'Australopithèque, l'homme de Cro-Magnon ou que sais-je, a quitté sa grotte en Afrique, professeur Funcken. C'est aussi simple que ça, il me semble, non ? Regardez donc à quel point tout ça est finalement très banal : les Allemands, par centaines, vont en Chine et y trouvent leur bonheur ; les Chinois, par milliers, vont en Éthiopie et s'y enrichissent. Alors, dites-moi, au nom de quoi les Éthiopiens n'iraient-ils pas vivre en Australie ou au pôle Nord ? C'est cela que vous devriez montrer, à mon

avis, au lieu de vous casser la tête avec les enfants de Tintin que personne n'a jamais croisés à un poste frontalier. Et puis le patron du journal d'Anvers qui oublie son texte trois fois d'affilée, avoue, monsieur le metteur en scène, que c'est un peu abuser. »

Il m'avait gratifié d'un bisou sur le front avant de promettre qu'il s'inspirerait de ma manière de présenter une réalité qu'ils étaient nombreux à aborder, plus souvent qu'autrement, « sous une rhétorique qui gagnerait probablement à être moins alambiquée, au risque de prêcher dans le désert ». Pour sa part, Francis avait fait valoir qu'il n'avait rien contre l'idée d'inviter en Belgique tous les enfants de Tintin croupissant dans la misère du Congo et du sud en général, mais qu'il était très intéressé de voir ce que l'État providence aurait à offrir lorsqu'il ne lui resterait plus qu'un seul pain. Une maigre pitance pour nourrir aussi bien les hôtes belges que leurs invités dont nul ne savait combien ils étaient à rêver de Terre promise, de Nouakchott à Antananarivo en passant par Djibouti.

Dans un grand rire qui ponctuait toujours son sarcasme le mieux senti, le sociologue avait répliqué que son ami, si perspicace et honnête qu'il fût, n'avait pas cherché à savoir pourquoi la langue française, pourtant si riche, utilisait le même vocable, « hôte », pour désigner à la fois celui qui accueillait et celui qui était accueilli. Plus grave, selon lui, Francis n'avait pas compris que pour leur vieux continent, l'accueil était la solution et non le problème. « Et ce, pour une raison simple, expliqua-t-il : chaque nuit, dans nos chambres à coucher, a lieu, en même temps que l'agonie de l'Europe ménopausée, un drame qui conduit inexorablement à l'effondrement des forces du travail de l'Atlantique à l'Oural, comme on disait autrefois. Nous ne faisons pas assez d'enfants, et cela a un coût si colossal que nos dirigeants, en panique et déboussolés, préfèrent enfouir la tête dans le sable. Un coût que l'accueil, seule planche de salut à moyen terme, nous aidera à assumer, sauf à persister dans l'aveuglement

volontaire. Au fait, le sexagénaire qui te cause a fait deux mômes en trois mariages. Toi, à la mi-quarantaine, combien déjà, le fils Dumont ? »

J'eus envie de lui faire remarquer gentiment que l'Africaine à qui il adressait un clin d'œil complice n'avait pas atterri en Belgique avec pour projet de repeupler un pays qui en avait besoin. Francis prit les devants et balaya du revers de la main une rengaine qu'il n'avait que trop entendue de la part de son contradicteur. Il le fit avec d'autant plus d'aplomb qu'il ignorait alors que la femme qui partageait sa vie avait reçu le jour même, quelques heures avant le début du spectacle, le résultat du test de grossesse qu'elle avait passé dans une clinique de la ville : elle était enceinte depuis six semaines.

1. Pain de manioc.

La nouvelle de la grossesse percuta Francis comme un camion qui finit sa course dans un mur, devait-il confesser quelques jours plus tard.

Au lendemain de la pièce, son amoureuse, la professeure Nathalie Tielemans dont le nom était revenu à maintes reprises dans la bouche de Jeff l'Africain, lui avait présenté le résultat tant redouté. Pris de court et non sans maladresse, le chasseur invétéré que ses collègues avaient autrefois surnommé le « loup solitaire des nuits bruxelloises », avait tenté de mettre le blâme sur sa compagne. Il s'était aussitôt fait dire que si un semi-lettré savait que rares étaient les moyens de contraception féminins à offrir une garantie absolue, un docteur en droit devait savoir à quoi s'en tenir. Rien qu'à entendre cette réplique, je sus que j'aimais cette Nathalie, que si nos chemins venaient à se croiser malgré le dessein que semblait nourrir son homme que la présence de Passy inhibait à peine, nous nous entendrions à merveille. Je ne m'étais guère trompée, mais notre rencontre dut attendre quelques mois avant de se concrétiser.

Francis fit valoir que s'il s'était entiché pour la première fois de sa vie d'une femme qui lui avait donné envie de fonder un foyer, il ne se voyait pas pour autant dans les souliers de père de famille. Il ne portait pas en lui, rappela-t-il à celle qui avait déjà entendu le refrain des dizaines de fois, quelque chose qui ressemblât à de la tendresse qu'un père eût donnée à un enfant. Dans son esprit, les choses étaient claires, me dirait-il comme pour justifier ces dérobades qui précédèrent la venue au monde de la petite

merveille dont je te montrerai une photo le moment venu : Robert Dumont avait été un lâche nageant dans un océan d'argent, incapable d'assumer jusqu'au bout son rôle paternel. Qu'est-ce qui lui faisait croire, même en se fiant au prétendu caractère sacré de la transmission que lui serinait Jeff l'Africain, qu'il réussirait là où son père avait lamentablement échoué ? Quelle garantie avait-il que le destin le convierait à une loterie d'où ressortirait un enfant dont il saurait se montrer digne, lui Francis Dumont, quoi qu'il advienne, quoi qu'il lui en coûtât ?

L'idée d'un avortement qu'il suggéra du bout des lèvres fut rejetée par Nathalie Tielemans. C'est le contraire, admit-il plus tard, qui l'eût surpris. Il savait, me confia-t-il, que sa compagne n'était pas du genre à lui faire un enfant dans le dos, mais qu'à trente-huit ans sonnés, celle qui avait longtemps rêvé de maternité sans trouver l'« homme véritable, doté d'une colonne vertébrale et pas juste un sac à spermatozoïdes », selon ses propres termes, n'avait pas le cœur à ce type de projet. « Monsieur Dumont est incapable à la fois de solder son passé et d'assumer son présent ? Docteur Francis croit que reconnaître son enfant constitue un cadeau à l'endroit d'une femme qui a eu la sottise de s'attacher à un séducteur imbu de sa personne ? Maître Dumont peut disparaître et renouer avec sa vie de papillon à l'appétit insatiable si c'est ce qui est inscrit dans son ADN. Il laissera derrière lui une femme qui saura en tirer toutes les conséquences, y compris en droit, cela va de soi. Une femme qui apprendra à l'enfant qui vient que nul n'est prisonnier de ses gènes, que la vie est une aventure bien plus riche qu'un procès sans fin aux dieux qui auraient conspiré contre nous », lui avait-elle assené, avant de claquer la porte du bureau où ils s'étaient enfermés dans l'espoir de sauver, malgré tout, leur couple.

Il avait trouvé dans la solitude et le jazz, la musique qu'il aime écouter, la force de l'appeler pour dire qu'il avait besoin de temps. Il souhaitait laisser se décanter les scories qui alourdissaient ses sens au risque d'altérer son jugement. Nathalie s'était adoucie et avait présenté des excuses. Elle lui

avait déclaré qu'elle était loin de sous-estimer la douleur qu'il traînait depuis la mort de son frère et le traumatisme que constituait, des années plus tard, le refus d'avoir fait un pas en arrière afin de se réconcilier avec un père qui en avait plusieurs fois exprimé le désir. La compagne de mon ami lui avait ensuite conseillé de s'adresser à un psychologue de belle renommée, un homme qui lui avait été d'un grand secours à la mort de sa propre mère. Un psychologue, pour faire très, très simple dans notre langue, est une sorte de médecin pour l'esprit, un être à qui vous confiez vos peurs, vos angoisses, vos traumatismes, vos souvenirs ; bref, tout ce qui vous empêche de porter à l'endroit le long manteau de la vie et de marcher droit sans trébucher. Et cette personne vous aide, grâce à sa connaissance de l'âme humaine et par les conseils qu'elle juge adaptés à votre mal, à faire du neuf avec toutes les vieilleries qui auront réussi à vous pourrir l'existence.

*

C'est à la fête de l'indépendance du Congo, où je l'avais vu boire comme un trou, que Francis m'avait parlé de ses tourments d'homme à la recherche de sa propre moitié perdue en chemin, de ce qui avait jeté une ombre dans la belle relation qui le liait à sa Nathalie, la seule relation de toute sa vie, tenait-il à préciser comme pour s'en persuader lui-même, qui ait compté. Cela faisait exactement deux ans et trois mois qu'ils étaient ensemble, ce qui chez lui constituait un record insoupçonné. Le professeur de droit était allé jusqu'à m'avouer que c'était la toute première fois qu'il était avec une femme sans être jamais allé voir ailleurs. Après de telles paroles et compte tenu de ce que je t'ai rapporté ce soir, tu te doutes bien que je dus lui demander pourquoi il me témoignait cet intérêt qui n'était pas qu'amical, malgré la relation qu'il décrivait, malgré, surtout, le fait qu'il savait pour Passy Yakembo.

L'arrivée de mon amoureux l'avait contraint au silence.

La fête battait alors son plein au KVS, dans la salle de spectacle du centre culturel flamand du quartier bruxellois des quais, où Passy et moi l'avions trouvé, flanqué de son ami, par le plus pur des hasards. Nous aurions dû nous douter que Jeff l'Africain ne manquerait pour rien au monde le grand rendez-vous annuel des Congolais de Bruxelles. Lorsque nous avons appris que le doyen Wendo Kolosoy, le père de notre rumba, allait y livrer le grand concert tant attendu par ses fans de la diaspora depuis son retour tout aussi attendu sur la scène musicale, Passy avait d'abord pensé l'inviter. Il s'était ravisé au moment de composer le numéro : « J'adore l'Africain, Nyota, c'est pas ça le problème. Tant mieux s'il s'y présente et qu'on le croise sur place, mais la dernière chose dont j'ai envie c'est de passer la soirée avec un type qui tente à tout prix de m'embarquer dans ses projets noiristes. Que va-t-il encore me sortir s'il apprend que dans un stade italien un joueur ghanéen vient tout juste d'essuyer les mêmes insultes que celles proférées dans l'enceinte du Roi-Baudouin ? Je suis un footballeur et ma priorité en ce moment s'appelle Manchester City. Pour le reste, il y a des gens qui font très bien le taf, tu vois ce que j'essaie de dire ? Je peux te citer des noms... »

Ce que je voyais, c'était que mon homme continuait de louvoyer. Depuis l'incident du Roi-Baudouin, une partie des journalistes le présentaient comme le nouveau visage de la lutte contre le racisme dans le sport, tandis qu'une autre frange, faisant écho à son « Je ne suis pas Mandela », se montrait plutôt critique. Ce deuxième courant le dépeignait comme un garçon talentueux certes, mais qui n'avait ni le courage des héros ni le bagage intellectuel requis pour une cause qui méritait plus que des coups de sang sur les gazons synthétiques. Pour avoir discuté des sujets les plus variés avec l'intéressé en plus de me fier à ses lectures, je faisais le pari qu'il existât un autre Passy Yakembo.

Au bout de la longue confession de Francis faisant suite à ma question sur l'absence de sa Nathalie à la fête, j'arrachai au professeur de droit la

cinquième bouteille de bière qu'il venait de vider en moins d'une heure. Une frénésie qui lui avait délié la langue comme seuls l'alcool et le désespoir savaient y parvenir. Certes, il s'était déjà épanché auprès de moi en évoquant la douloureuse histoire de sa famille, mais cela n'avait rien à voir avec les tourments d'un homme poussé dans ses derniers retranchements par la grossesse non désirée dont était porteuse la femme qu'il aimait par-delà ses irréductibles penchants de séducteur.

Lorsque nous vîmes Passy approcher en compagnie de Jeff l'Africain, je lus sur le visage de mon homme qu'il avait réussi à contenir les assauts de son admirateur au verbe haut et à l'humour acéré.

Dominant les bruits émis par l'orchestre qui testait les sons sur un podium traversé de faisceaux phosphorescents, le sociologue déclara à Francis que pour son quarante-sixième anniversaire qui approchait, il lui offrirait un dîner pour deux à L'Apogée du manioc, s'il lui démontrait ses talents de danseur de rumba, « quitte à se faire aider par la belle Nyota ». Il ajouta qu'il eût aimé amener celle qui lui avait fait découvrir la grande vedette du jour, mais madame passait la soirée en compagnie de sa filleule, une adolescente qui traversait une crise dont les psychologues peinaient à déceler la cause.

*

Passy me susurra à l'oreille qu'il venait de recevoir l'appel de son agent, lequel avait été contacté tôt dans la journée par une équipe italienne. Un club qui l'avait à l'œil voulait savoir s'il était prêt à considérer une offre. Au moment où j'allais lui demander si cette perspective lui semblait aussi alléchante que Manchester City, nous entendîmes la voix de Wendo Kolosoy. Cette voix unique, que j'avais toujours associée aux disques vinyles que tu as traînés par dizaines de Mushenge à Kinshasa, sortait de la bouche d'une légende que je voyais pour la première fois de ma vie, debout

sur un podium situé à des milliers de kilomètres de ce Congo où il fut tantôt adulé, tantôt traqué, mais jamais oublié.

D'un geste machinal, le chanteur, à qui Jeff l'Africain vouait une admiration proche de la vénération, se mit à caresser son micro. Voici les mots qui nous parvinrent ce soir-là, tels que je me les rappelle. Je vais essayer de m'en souvenir du mieux possible, parce que je sais quel amour tu voues au doyen Wendo. Parce que je n'ai pas connaissance d'une mélodie qui ait réussi à te mettre de belle et joyeuse humeur depuis que je t'entends fredonner les morceaux remontant à cette époque lointaine que papa, maman et toi évoquez toujours avec une émouvante nostalgie :

« *Mbote Mputuville ! Bonsoir Bruxelles !* Vous êtes tous très beaux ce soir, mesdames et messieurs, le savez-vous ? Je commencerai ce concert qui signe nos retrouvailles chez les noko par une chanson que j'ai composée en 1958 du haut de mes vingt-cinq ans, après les succès de *Marie-Louise* et de *L'Opposition du missionnaire*, pour la seule femme que j'ai aimée de toute ma vie. La seule qui m'a résisté. Une femme de qui j'ai appris que la gloire, Dieu merci, n'ouvrait pas toutes les portes. Elle était la beauté incarnée. Quand mon chemin croisa le sien, elle était sous les griffes d'un mortel qui ne doutait de rien. J'ai manqué de courage pour aller la délivrer de ce vaurien qui allait finir par abuser d'elle. Toute ma vie, mes sœurs, mes frères, j'ai cherché à savoir ce qu'elle était devenue. Si elle avait trouvé l'amour, si un autre que moi avait pris soin des étoiles qui dansaient au fond de ses yeux même après que la mélancolie y avait trouvé refuge. Des gens m'ont assuré l'avoir vue à Brazzaville, à Lagos, à Berlin, ici même à Bruxelles. Je suis allé dans chacune de ces villes, ai interrogé la coiffeuse, le facteur, le sans-abri, avant de revenir bredouille. Demain j'aurai septante ans et c'est mon deuxième séjour à Bruxelles. Rien ne me garantit qu'elle vit dans cette charmante métropole qui a donné le nom de mon quartier kinois, Matonge, à son cœur palpitant. Mais si vous la croisez, dites-lui que le trou qu'elle a creusé au plus profond de Wendo est toujours béant, des

décennies après qu'elle a disparu. Il aura suffi qu'une seule manque au rendez-vous pour que du jour au lendemain le monde se vide de toutes les femmes. Dites-lui qu'à l'aube de la proclamation de l'indépendance du Congo belge, le salaud qui la terrorisait a perdu la vie à la suite d'un malentendu comme il y en eut pas mal en ce jour de grande confusion.

« Il était 5 heures du matin lorsque deux tocards se sont pointés devant sa villa à Kalina. Ils lui ont montré, au saligaud, un papier que leur avait signé mon grand frère qui travaillait chez lui. Ils lui ont dit : “Bwana, c’est l’indépendance, Lumumba a dit : le Congo aux Congolais. Tout ce qui appartenait au Blanc devient propriété du Noir à partir de ce 30 juin 1960. Des cadres du parti ont précisé que cela concerne aussi bien la voiture du maître, son chien s’il en a un, que la maîtresse, si elle n’est pas trop abîmée par l’âge et que le repreneur la juge apte aux travaux de jour comme de nuit. Mais vous êtes célibataire, n’avez pas d’animal de compagnie, donc nous allons nous contenter de votre maison et de ce qu’il y a dedans. Notre frère ici présent a procédé à l’inventaire, nous avons les papiers. Nous vous donnons quinze minutes pour déguerpir, on a d’autres chats à fouetter.” Il a rigolé et les a traités de bouffons. Se prenant pour le capitaine Haddock, il aurait même crié : “Mille milliards de mille sabords !” avant de recourir au subjonctif-de-machin-chose pour expliquer ce que signifiait réellement l’indépendance pour les Africains. Tu sors le passé composé, à la limite tu balances le futur simple, mais pas le subjonctif-de-machin-chose quand dehors le dernier discours de Lumumba se vend comme des petits pains. Ils ont perdu patience. Un peuple affranchi est un animal impatient et les nôtres ne dérogeaient pas à la règle, vous comprenez ? Ils l’ont lynché. Il est mort comme un salaud. Il n’est pas dans le destin d’un salaud de s’offrir une mort digne d’un officier de la marine, qu’il soit capitaine Haddock ou capitaine tout court, cela se saurait sinon. Je ne le dis pas parce qu’il était blanc, ne vous y méprenez pas, je le dis parce qu’il était le plus lâche des Blancs, tout comme j’ai croisé, dans ma vie, des Noirs plus lâches encore

que ce pauvre *nyangalakata*¹. On n'est pas *nyangalakata* à la mélanine, mes sœurs, mes frères. On est *nyangalakata* au fond de ses tripes, là où se meurt la lumière qui permet d'agir en homme et non pas en bête sauvage, sauf mon respect pour nos cousins les chimpanzés. J'ai moi-même été parfois une crapule. Bien sûr que j'en ai été une ! En vérité, vous rencontrerez une femme qui vous dira que Wendo Kolosoy est un chic type. Puis une autre femme vous dira que Wendo Kolosoy est le *nyangalakata* le mieux réussi de son espèce, la pire ordure qu'elle ait croisée sur terre. Faites confiance aux deux, car chacune d'elles détient une moitié de la vérité sur l'homme qui vous parle. Maintenant, assez d'essuyer ma diarrhée verbale de prêcheur en eau trouble, approchez et écoutez plutôt la chanson que j'ai écrite pour le seul et unique amour platonique de ma chienne de vie. Ce n'est pas parce que le talent est contagieux qu'il faut en avoir peur. Approchez-vous donc des musiciens, les amis, et que la fête commence ! »

*

« Du feu sacré des dieux ébènes », voilà de quoi serait fait le père de notre rumba, selon les mots de Jeff l'Africain, tandis que Francis, qui tentait d'amortir sa chute dans les abysses de l'incertitude à coups de bières sifflées à tire-larigot, restait emmuré dans son propre monde. Sollicité de partout, Passy slalomait d'une table à l'autre, posait ici, serrait des mains là-bas, m'envoyait un bisou virtuel avant de signer un autographe plus loin. Ses fans, tout contents de l'avoir parmi eux, lui lançaient : « *Mwana mboka !* », « le Tueur des Écossais », « Team Yolo-Sud, on ne lâche rien ! », « RDC, *eloko ya makasi*² ! »

Au centre du podium, Wendo rayonnait comme dut rayonner le matin du 30 juin 1960 le soleil de l'indépendance de ce Congo natal où il avait tout connu avant de devenir la légende vivante de tout un peuple.

Le doyen avait pris de la bouteille, mais au-delà du pied hésitant, de la main tremblotante et de la fatigue qui se lisait sur le visage au bout d'une

heure de spectacle, je peux t'assurer que l'ancien prince des nuits de Léo était resté un virtuose égal à la fabuleuse réputation devenue sienne. Ses cordes vocales, loin de le trahir, emplissaient l'intérieur des murs du théâtre, des trémolos à faire pâlir de jalousie un Luciano Pavarotti grippé – si l'on voulait se fier à la comparaison plutôt osée que s'était autorisée, en bon aficionado, notre ami sociologue. Luciano Pavarotti est un très grand musicien italien, un ténor dont la voix, adulée dans le monde entier, te laisserait probablement indifférent, toi qui es le seul dans ce pays à te gausser des aigus de Papa Wemba, l'éminent disciple de Wendo Kolosoy.

Casquette plate à carreaux sur la tête, le regard licencieux sitôt qu'une admiratrice l'approchait pour un cliché ou pour lui coller un billet sur le front, le doyen voguait d'un pot-pourri à l'autre, égrenant au son de la guitare des morceaux cultes connus de son public. Je ne fus pas surprise de voir les lèvres de Jeff l'Africain remuer plus d'une fois, preuve s'il en est que dans le fin fond du Congo, en plus de notre sœur pygmée, le Flamand avait épousé l'âme du pays tout entier. D'ailleurs, ne nous disais-tu pas toi-même que quiconque convole en justes noces avec un étranger épouse la terre qui a nourri l' élu de son cœur ?

Dans KVS, les mordus de la rumba, en grande majorité des Congolais sapés comme si un trophée était en jeu, en menaient large. Il fallait les voir ! Il y avait les sapeurs du mouvement Vaincre Vuitton et Mourir venus tout droit de Paris d'un côté, et de l'autre leurs alliées féminines descendues de Londres et se réclamant d'un groupe surnommé Pas Un Rencard Sans Versace, ce qui veut dire que ces esclaves de la mode européenne ne pouvaient envisager la possibilité de manger ou de se torcher sans s'être ruinées auparavant chez Versace. Versace est une marque italienne que certaines de nos vedettes de rumba ont transformée en totem urbain ; mais tout cela se passe bien loin de ton univers, je devrais arrêter de te livrer autant de détails somme toute triviaux.

Qu'il me suffise cependant d'ajouter qu'il y avait aussi des couples venus des États-Unis et du Canada, reconnaissables à leurs jeans et baskets flambant neufs, et je ne te dis pas la honte qu'ils se sont tapée, les pauvres, parce que pour un sapeur qui connaît son affaire, se présenter en jean dans une arène de la sape comme la salle où se produisait nul autre que le doyen Wendo, c'était offrir aux initiés le fouet pour se faire battre devant foule.

*

À ma gauche, après avoir esquissé quelques pas aux bras d'une dame venue lui faire la bise et le remercier « pour tout ce que vous faites pour tous les hommes-déchets de ce pays qui se meurt sans même s'en rendre compte, monsieur Funcken, *tika Nzambe abakisela yo mikolo ebele*³ », Jeff semblait préoccupé. Je captai l'échange entre lui et son ami :

– C'est un peu bizarre que la présidente des Rencontres belgolaises veuille me souhaiter longue vie ce soir, lança-t-il à Francis.

– Pourquoi ?

– Parce que j'ai fait un drôle de rêve, la nuit dernière.

– Tiens, tiens... J'en ai fait un moi aussi, il y a deux nuits de cela, probablement plus bizarre que le tien, mais vas-y donc !

– J'ai vu, en songe, mon beau-père Botswa. C'est un féticheur de grand renom du côté de Bikoro, un personnage à la fois adulé et redouté au sein de sa tribu. Il est venu me dire comment je mourrais.

– Ah, quand même !

– Le pire, c'est que ce n'est pas si fou que ça, son affaire. Il m'informait que je mourrais poignardé par un toqué devant une foule en délire. Avoue que ça me ressemble beaucoup, une fin comme ça. Imagine la une du *Soir*, ou de *L'Huma* chez nos amis français : « Jeff l'Africain poignardé dans le hall central du Musée royal d'Afrique centrale de Tervuren. Le suspect est un détraqué proche du mouvement nationaliste flamand Onze Aarde. » Je me dis que ça aurait de la gueule. Tu en penses quoi, le fils Dumont ?

– Je pense que ton rêve est plus sinistre que le mien.

– Raconte.

– J’ai perdu des détails, mais la scène subsiste dans mon esprit. Ça se passe dans un pays inconnu, mais c’est en Afrique. Je suis encerclé, pieds et poings liés, par des femmes qui pleurent, tandis que d’autres entonnent un air lugubre. Soudain, surgit un homme de taille imposante, un unijambiste qui se tient sur le seul pied qui lui reste. Il me dit qu’il est prêt à me racheter l’oiseau dont la garde m’a été confiée en échange du petit Blanc et de son chiot. Sans attendre une réponse, il pointe en ma direction une flèche reçue des mains de celle qui doit être la pleureuse en chef.

– Nos amis Passy et Nyota te diront que les Africains n’ont pas attendu Freud pour savoir que l’inconscient s’exprime sans entrave dans notre sommeil, mais encore faut-il maîtriser les codes. Ce que je sais, c’est que chez beaucoup de peuples, notamment chez les Batswa, dans l’univers onirique, les réjouissances sont associées aux drames, tandis que les pleurs ou les funérailles annoncent généralement un heureux événement. La venue d’un enfant ou les retrouvailles avec un être longtemps perdu de vue en font partie. Est-ce que Nathalie est enceinte, le fils Dumont ?

– Je t’ai dit que je ne voulais pas d’enfant. Mon amie... Mon amour...

– Oui, Nathalie ?

– Nathalie vit très bien avec cette idée qui n’a rien de révolutionnaire au XXI^e siècle.

– De quoi je me mêle ? Oublie, le fils Dumont. Mais... est-ce que ça va ? Tu sembles avoir consommé plus que d’habitude. Nous n’allons pas inverser les rôles, c’est toi le verrou entre l’alcool et le vieux briscard que je suis. Tu sautes et je suis cuit, mon grand !

– Non, ça ne va pas, l’Africain.

– Je me disais aussi...

– Nathalie...

– Oui, Nathalie ?

– Elle est à sa huitième semaine et je ne peux pas être papa... Ça n'aurait aucun sens. Bref, ce n'est pas le lieu.

– Ce n'est absolument pas le lieu, tu as raison. Mais tu peux compter sur moi pour accorder au sujet toute l'attention qu'il mérite. Nous prendrons le temps d'en parler.

Jeff l'Africain le gratifia d'une tape sur l'épaule, lui conseilla de s'amuser parce que tout ce qui ressemblait à un problème avait forcément une solution, « même ta Belgique a fini par se fabriquer un semblant de gouvernement au bout de trois cents jours, tu t'en souviens ? » Il se tourna vers Passy, lui fit un signe de la main, puis, d'un geste qui donna au sexagénaire un air de jeune cavalier sûr de lui, sollicita de moi un tour de piste.

1. « Crapule », en jargon de Kinshasa.

2. « La force tranquille. »

3. « Puisse le Seigneur t'accorder longue vie. »

Alors que le doyen Wendo s'inclinait devant les demandes pressantes de ses admirateurs et déclamait *Marie-Louise* pour la seconde fois, j'aurais pu suivre mon ami, histoire de juger de quoi il était capable, histoire de revivre ces nuits de douce folie entre copines qui avaient ponctué mes dernières années à Kin-la-Belle, entre Les Boyz Vous Ta-Kin et Grand-Libulu.

Mes pensées, hélas, traînaient ailleurs.

Une partie de mon esprit continuait à ressasser les paroles lancées par le doyen au début du spectacle. Des mots prononcés en prélude à l'hommage que le chanteur allait rendre à la femme qu'il avait aimée autrefois, la belle de Léo partie dans les bras d'un bwana comme il devait en exister des centaines dans la capitale de la rumba. Ces paroles qui avaient résonné contre le cours du temps tel un coup d'épée dans l'eau, une révolte manquée, ressuscitaient dans mon esprit la mémoire de ma Ndoyi. Elle aussi avait disparu sans laisser le moindre indice. Nous savions qu'avant de se retrouver à Léo où sa route avait croisé celle du « roi des masques », elle s'était amourachée d'un autre Belge dont j'avais cherché, en vain, un parent qui aurait pu nous tirer du brouillard. Même si le destin de la muse qui continuait de hanter le vieux Wendo ne pouvait se confondre avec celui de notre princesse, les paroles sorties de la bouche du doyen m'incitèrent à me confier à Jeff l'Africain.

Sans y aller par quatre chemins, le freinant dans son élan, je lui demandai s'il pouvait m'aider à retrouver une tante arrivée en Belgique en

1958 au bras de son employeur et dont nous n'avions plus aucune nouvelle. Il tomba des nues lorsque je lui dis de manière plus explicite que j'étais de sang royal et que la femme dont je lui parlais était la fille de Kena Kwete III, roi des Bakuba. Je lui fis un résumé de ce que mes recherches menées avec l'aide de la famille de ma sœur flamande avaient donné six mois plus tôt, c'est-à-dire pas grand-chose. L'épisode de ma visite chez la sœur de Mark De Groof, plus particulièrement le fait que chacun des chats entourant l'octogénaire avait été gratifié du nom d'une ville du Congo belge, faillit le faire s'étrangler de rire.

Mon ami sociologue répondit qu'il serait plus que ravi de m'apporter son assistance, pour ajouter aussitôt qu'il y avait cependant très peu de chances que l'homme auquel il pensait pour ce genre de mission ait plus de succès que le généalogiste qui avait tenté de m'aider auparavant. Il s'était écoulé beaucoup trop de temps et l'absence de signes de vie rendait la tâche encore plus complexe.

*

Dans la foulée de mes confessions, le professeur me parla d'abord des mille et une embûches qu'il avait dû surmonter pour faire entrer sur le territoire belge la femme qu'il venait d'épouser selon les us et coutumes batswa et suivant le code congolais de la famille. Il évoqua ensuite des Congolais arrivés en Belgique dans des conditions qu'il qualifia de particulièrement troublantes pendant la période coloniale, des personnes dont les familles, précisa-t-il, ignorèrent longtemps la fin tragique. Nous nous fauilâmes jusqu'au fond de la salle, à bonne distance des baffles qui nous perforaient les tympons. C'est alors qu'il se mit à raconter l'histoire d'hommes et de femmes que le pouvoir colonial était allé chercher au fin fond des villages de chez nous il y a de cela plus d'un siècle, pour les amener en Belgique dans un dessein dont les voyageurs étaient loin de se douter.

L'histoire qu'il me rapporta commença avec une équipe de médecins belges, lesquels, au début de l'année 1897, s'étaient rendus dans la colonie à la recherche de « sauvages » de la meilleure qualité possible. C'étaient des indigènes qu'ils voulaient montrer à l'Exposition universelle organisée dans la localité de Tervuren située à quelques minutes de voiture de Bruxelles, le lieu qui abrite le Musée royal d'Afrique centrale. Au bout d'un périple qui allait durer quarante-cinq jours, l'expédition avait extirpé de la « jungle », comme ils appelaient nos contrées forestières les plus reculées, pas moins de deux cent soixante-neuf individus qu'elle fit débarquer en juin de la même année au port d'Anvers, au terme d'une traversée de cent vingt jours qui coûta la vie à une partie des nôtres.

Tout au long de l'exposition, ces invités d'un genre particulier durent simuler des gestes de la vie que leurs hôtes voulaient montrer aux visiteurs. Cela se passait devant des cases fabriquées à l'aide des matériaux naturels rapportés de leur contrée et plantés dans le parc, au bord des étangs, dans un espace que j'ai moi-même visité, tant ce récit me sembla au premier abord sortir de l'imagination d'un mauvais dramaturge souffrant d'une déficience mentale.

Dans le parc de Tervuren, des grillages séparaient les invités de la ruée des visiteurs, dont le nombre, selon Jeff l'Africain, dépassa les huit millions en l'espace de six mois. Mais ce fut sans compter cette météo belge dont je t'ai souvent parlé, celle qui fait du royaume où il n'est pas rare d'assister aux quatre saisons de l'année en une seule journée d'avril l'un des endroits les plus étranges d'Europe. Une météo qui allait les exposer aux épidémies de grippe et de pneumonie, maladies qu'ils ne connaissaient pas sous nos latitudes, pas plus qu'ils ne connaissaient le régime alimentaire auquel ils furent soumis. L'un à la suite de l'autre, sept d'entre eux décédèrent sous les yeux des organisateurs de cette exposition dont j'ignorais l'existence avant ce concert désormais inoubliable.

Les corps furent jetés rapidement dans une fosse commune à l'intérieur des bois. Une dizaine d'années plus tard, me confia notre ami, ils furent déterrés et ré-inhumés dans la cour de l'église catholique Saint-Jean-Évangéliste. « Ces sept tombes noirâtres adossées à un mur de briques rue de l'Église sont le plus grand mémorial africain de ce pays, Nyota. Je te souhaite de retrouver les traces de ta tante, cela va de soi. Mais même si cette quête devait se solder par un échec, ton amoureux et toi devriez aller vous incliner devant la mémoire de Sambo, Mpemba, Ngemba, ainsi que leurs compagnons d'infortune Ekia, Nzau, Kitukwa et Mibange. Telle est ma recommandation à chaque enfant du Congo de Lumumba qui foule le sol de l'ancienne puissance coloniale. Certains suivent mon conseil, tandis que d'autres, comme cet écrivain que j'avais croisé au musée l'été écoulé, me répondent que leur Afrique se tient non pas derrière, mais devant eux – sans doute dans un futur fantasmé surgi du néant, où tout le monde reçoit le bon Dieu sans confession. Je peux conduire le cheval à la rivière, mon amie, mais pour ce qui est de le forcer à boire... »

Tu te doutes bien que j'étais plus que secouée par ce que je venais d'entendre, même si j'étais loin d'imaginer la moindre similitude entre le sort qu'avaient connu les hommes et les femmes nommés par le sociologue et ma Ndoyi. Une similitude que Francis serait le premier à découvrir quelques semaines plus tard, grâce à la nouvelle de la grossesse de Nathalie qui lui avait pourri un certain soir du 30 juin 2004 dans le quartier des quais.

Sur le coup, je dis à Jeff l'Africain que je voulais aller prendre l'air dehors et vider le trop-plein d'émotion qui menaçait de me faire perdre pied. Passy, qui nous avait vus nous éloigner, arrêta de danser et me rejoignit. Je dus me ressaisir et lui racontai dans les détails ce que je venais d'apprendre. Sans l'ombre d'une hésitation, il déclara que nous nous rendrions à Tervuren le dimanche suivant, au lendemain du match qui opposerait les Mauves au Standard, l'équipe de la ville de Liège.

*

Nous sommes retournés dans la salle où la piste de danse s'était noircie au son de *Chérie Kabisa*, un autre tube indémodable, comme tu le sais. Passy et moi avons cherché nos deux amis belges. Mes yeux se sont d'abord posés sur Francis, adossé au mur, les cheveux en bataille, les épaules affaissées, l'air hagard. En nous voyant nous approcher, il s'est mis en mouvement. Avançant d'un pas mal assuré, il nous a lancé d'une voix pâteuse : « Prenez mon téléphone les amis, appelez Nath. Appelez-la tout de suite, dites-lui qu'on ne badine pas avec le fruit de l'amour. Dites-lui que cet enfant vivra. Il ou elle vivra et verra la beauté du monde dans les yeux de son putain de père. Parce qu'il n'y a que beauté et fierté dans ces yeux que sa mère prend pour des vessies prêtes à ressusciter orgueil et vanité. Dites à Nath que je ne m'appelle pas Robert Dumont. Mon nom est Phénix et de tous les cauchemars de la maison d'Uccle j'ai décidé de faire mon lit pour le restant de mes nuits. Dites à la femme que j'aime que Phénix renaîtra de ses cendres. Avant qu'elle ne se couche, dites-le-lui, s'il vous plaît, elle a besoin d'entendre ça. »

Pendant que Passy le chargeait par-dessus l'épaule, j'aperçus enfin le sociologue. Encerclé par pas moins de quatre matrones, torse nu, dégoulinant de sueur, les reins ceints d'un pagne aux motifs semblables à ceux que l'on pouvait voir sur la chemise qu'il s'était choisie pour notre fête nationale, Jeff l'Africain avait gravi en notre absence tous les échelons du panthéon de la rumba jusqu'à l'ultime consécration. Je te jure, Grand Pa', que dans la chaleur de la nuit bruxelloise le sexagénaire à la silhouette si délicate avait muté en prince aux boucles argentées disputant au grand Wendo Kolosoy son aura de sphinx des bastringues africains. Au grand bonheur de ces dames qui n'entendaient visiblement pas lui concéder le moindre répit, au premier rang desquelles Mamie Solution en personne. Oui, mon ange gardien, qui avait fait une entrée en grande pompe une heure plus tôt, était dans son élément. Elle qui n'adorait rien autant que faire la

nouba, qui aimait dire à qui voulait l'entendre : « Que tu sois une vierge effarouchée ou une dévergondée qui assume son plus grand commun diviseur, tu iras bouffer la terre comme Jézabel et Marie-Madeleine avant toi. Moi je dis, baise la vie et crève dans l'ivresse du péché, car Dieu est amour ! »

La voilà qui arrachait le sociologue à ses concurrentes, le faisait pivoter sur lui-même en le tenant délicatement par la main gauche, avant de l'enserrer par la taille d'un geste vigoureux, pour plaquer ensuite son bassin contre le sien. À moins d'avoir halluciné, à l'appel de la fureur je les vis répondre à l'unisson, leurs bouches aller à la fusion, leurs lèvres offrir aux curieux les relents d'une exquise gourmandise ne laissant que peu de place aux supputations. Une chose était certaine : sur la piste de danse du KVS, ce n'était plus le même professeur Funcken que je croyais pourtant connaître de mieux en mieux.

C'est cette nuit-là, en observant la danse endiablée entre Mamie Solution et notre ami flamand, que j'ai découvert à quel point la fièvre qu'allume chez un homme le désir d'une femme peut transformer un vieux professeur d'université en dieu de la piste, lui inoculant à la fois la souplesse de la plume, l'insouciance du bonze et la vigueur du marathonien. Avec un sens du rythme qui défiait la raison, l'auteur de la pièce *Les Testicules de Tintin* pirouettait, se déhanchait, liane sauvage châtiant l'air avec fougue, jeune premier de soixante-deux piges s'arc-boutant au « plus grand commun diviseur » d'une Mamie Solution ivre d'alcool et d'insouciance, le tout devant un public dont plus de la moitié savait que ni l'un ni l'autre n'était un cœur à prendre.

La rumeur prétendait que le charisme dont était auréolée Mamie Solution avait le don de castrer la moitié des hommes qui tentaient de jouer dans le dos du Maestro : Jeff l'Africain devait appartenir au côté obscur de la virilité. On aurait dit que sur les terres ancestrales du Congo précolonial, aux sources de la rumba, cette danse du nombril que les Kongo avaient

inventée avant l'arrivée sur leurs côtes des marins portugais, le Flamand s'était présenté sous l'orage, avait profité de ce moment où le Tonnerre et la Guitare atteignaient de manière simultanée le sommet du plaisir, pour leur chiper le feu sacré et se replier vers sa Belgique natale. « Je ne m'étais pas défoulé autant depuis le mariage d'un ami ivoirien à Bordeaux, voilà deux ans, nous lança-t-il, l'œil pétillant, lorsque deux de mes copains et moi avions fait le tour de toutes les boîtes de la ville avant de finir sous les ruines du palais Gallien, ivres, à poil, sans un rond. » Il n'y avait aucun motif de mettre sa parole en doute.

Nous avions mis les voiles peu après 4 heures du matin. À mon réveil après cette première nuit – je devrais dire la moitié de la nuit – passée dans le bel appartement de Passy au cœur de la commune d’Auderghem, je constatai que mon amoureux s’était retiré dans la salle de bains. Avant de s’éclipser, il avait déposé sur la petite table de chevet un plateau où m’attendaient un verre de jus d’orange, une tasse de café encore fumante, des gaufres, du beurre d’érable et une grappe de raisin. Son téléphone traînait dans le lit, du côté où il s’était couché quelques heures plus tôt.

L’appareil se mit à vibrer.

C’est là, en lisant « Belga » sur l’afficheur, que ma décision fut prise en une fraction de seconde. Belga est le nom de l’agence de presse belge, autrement dit le fournisseur principal des organes de presse de tout le pays en nouvelles d’actualité, que ça soit le projet d’une visite royale chez nous ou l’arrestation d’un criminel recherché par la police fédérale.

Pendant la fête, entre deux pas de danse, j’avais entendu Mamie Solution demander à Passy pourquoi il ne s’exprimait pas de manière non équivoque sur les cris du stade Roi-Baudouin. Elle disait ne pas comprendre ses esquives, son langage flou, « tes réponses de Chinois, non mais, dans quelle langue tu causes, champion ? Tu me déçois mais à un point ! » Après qu’un autre incident eut été signalé dans le Brabant wallon, mon ange gardien disait qu’il en attendait davantage de la part de Mwana mboka, jouant ainsi sur la fibre patriotique.

Ce qu'il faut savoir, c'est que le scénario du match entre les Mauves et les Écossais du Celtic Glasgow dont je t'ai parlé plus tôt s'était reproduit d'abord dans la ville de Milan en Italie, puis dans un championnat des jeunes près de la ville de Wavre en Wallonie. Un jeune joueur de seize ans, d'origine camerounaise, avait essuyé à son tour des cris de singe après avoir marqué le but d'égalisation en faveur de son équipe. Lorsqu'il avait voulu protester en lançant une chaussure dans les gradins, l'arbitre du match l'avait sanctionné d'un carton rouge, ce qui avait poussé l'adolescent à aller en découdre physiquement avec l'homme en noir. Tout avait ensuite dégénéré. On avait dénombré cinq blessés dont un grave ainsi que d'importants dégâts matériels dans les installations sportives qui accueillait la rencontre. Plusieurs journaux avaient relayé l'incident. Un journaliste avait demandé à la ministre de la Jeunesse et des Sports si c'était là le début d'un phénomène dont les instances sportives et politiques nationales devraient s'inquiéter.

Je décrochai.

À la journaliste qui voulait identifier son interlocutrice, je me présentai comme l'attachée de presse du joueur phare du club d'Anderlecht, « qui ne souhaite pas s'exprimer pour le moment sur l'incident du championnat wallon des moins de dix-huit ans, mais le mandat que j'ai reçu de Passy Yakembo est de délivrer à votre agence un message dont il espère qu'il coupera court aux spéculations ».

Oui, le temps que mon homme termine sa douche et me retrouve dans la chambre, la folle que je suis avait réussi à lui faire dire ce qui allait paraître dans tous les journaux dès le lendemain : il condamnait avec l'énergie la plus ferme les actes ignobles du stade Roi-Baudouin et de la Wallonie. Il avait rédigé de sa main un manifeste contre le racisme dans le football, baptisé par lui le « manifeste du Heysel », un texte qu'il allait co-signer dans la semaine aux côtés d'une trentaine de joueurs de premier plan évoluant au sein des grands championnats européens, athlètes de diverses

origines, qui lui avaient témoigné leur solidarité depuis le match contre le Celtic Glasgow. Un manifeste est une déclaration qu'une personnalité formule, généralement par écrit, pour attirer l'attention du public sur une question qu'il juge particulièrement importante. Par exemple, ici chez nous, la violence que subissent les enfants abandonnés que l'on retrouve dans les rues et les marchés de la ville pourrait faire l'objet d'un manifeste signé par nos vedettes locales, mais je suppose qu'elles ont d'autres chats à fouetter ou alors elles ne croient pas que ce soit le moyen le plus efficace pour secouer les Congolais.

Au moment où la journaliste, très emballée par la primeur dont elle se crut être la grande dépositaire, me réclamait les noms de ces grandes vedettes du foot qui signeraient le manifeste en gestation, la porte de la salle de bains grinça. Je raccrochai aussitôt, glissai discrètement le téléphone sous les draps, et me dirigeai vers mon amoureux, comme la fille aux bonnes manières que j'aurais dû être.

Le sort en était jeté.

Il ne me restait plus qu'à découvrir si le garçon de Yolo-Sud qui avait si peur de voir se briser le pont menant vers le Saint-Graal du football européen allait nager dans les eaux tumultueuses où je venais de le jeter sans ménagement, dans un geste suicidaire dont je ne me serais jamais crue capable.

*

Francis, de son côté, passa de mauvais jours, tiraillé entre l'amour de Nathalie, la femme qu'il ne voulait pas perdre, et les démons de son enfance, qui refusaient de le lâcher. La voie de la sortie lui fut montrée, tu t'en doutes bien, d'abord par son ami flamand, ensuite par le psychologue que lui avait recommandé son amoureuse, même si c'est sans l'ombre d'un enthousiasme qu'il avouerait s'être rendu chez le spécialiste en question. Il finit par se laisser convaincre ou plus exactement par se faire une raison. Il

était l'auteur d'une grossesse qui arrivait à sa neuvième semaine. Plutôt que de fuir ce qui pouvait être l'expérience la plus exaltante d'une vie, il pouvait choisir d'amorcer l'introspection à laquelle il s'était longtemps dérobé et ainsi se préparer à embrasser une paternité pleinement assumée.

C'est un homme apaisé qui invita la professeure Nathalie Tielemans à L'Horloge du Sud, le restaurant rival de L'Apogée du manioc, à la périphérie de Matonge, près de la gare du Luxembourg. Francis ne voulut pas aller dans le vif du sujet. Il évoqua, pour briser la glace et se donner le temps de mettre de l'ordre dans ses idées, le concours de plaidoiries organisé par sa compagne avec ses étudiants qui suivaient un cours sur les droits de l'homme. Un concours des plaidoiries, pour faire simple, est une compétition où les futurs avocats s'essayaient à la joute en utilisant toutes les techniques de vrais avocats sous l'œil du public et des juges, en général leurs professeurs.

En finale, de ce que m'apprit Francis, une étudiante congolaise avait été opposée à son condisciple belge, sur un thème qui te fera bien sourire, raison pour laquelle je tenais à inclure ce détail dans mon récit : étaient-ils « pour ou contre la levée du secret d'État et la déclassification des archives nationales afin de faire la lumière sur l'assassinat de Patrice Lumumba en janvier 1961 » ? Puisque la Congolaise l'avait remporté haut la main après avoir défendu avec fougue le « contre », Francis, qui avait assisté à la joute, demanda à sa compagne si elle savait pourquoi la gagnante, sans tenir compte du caractère purement pédagogique du jeu, avait choisi de déployer des arguments contraires aux intérêts de son pays d'origine.

L'explication qui lui fut donnée et qui te fera sourire davantage était que cette Congolaise avait affirmé à Nathalie, sous le sceau de la confiance, qu'elle était la petite-fille d'un de nos pères de l'indépendance ayant joué un rôle central dans l'assassinat de ton héros. La petite-fille, qui s'était débarrassée comme le reste de la fratrie d'un patronyme synonyme de l'infâme trahison, affirma que le temps avait fait son œuvre, que le bon sens

le plus élémentaire voulait que l'on abandonnât dans les placards du passé les victimes et les bourreaux d'une époque qui ne reviendrait plus jamais. C'était la seule condition, décrétait-elle, pour que Belges et Congolais, qui comptaient parfois au sein d'une même famille biologique un Karel Van Musala et une Nzey Verwilghen, bâtissent dans la concorde des esprits et des cœurs un avenir commun auquel l'histoire les condamnait depuis l'arrivée à l'embouchure du Congo du Portugais Diego Cão. La plaideuse aux longues tresses fut gratifiée, semble-t-il, d'une ovation digne d'une vedette du cinéma, à laquelle la frange noire et arabe du public répondit par des doigts d'honneur et des chahuts, une hostilité que Francis affirmait comprendre.

Je ne doute pas une seule seconde que, dans ton mutisme, tu auras vite fait de deviner l'identité de ce grand traître qui coule des jours paisibles dans une ferme située près de la ville minière de Kolwezi dans le Katanga, puisque son nom et son rôle sont mieux ancrés dans notre mémoire collective que sa descendance ne l'imagine.

Je vais t'épargner la belle et enrichissante discussion que mon ami, sa compagne, Jeff l'Africain et moi eûmes quelques semaines plus tard sur le plaidoyer de la petite-fille d'un des bourreaux de Lumumba, après que toute la vérité sur le sort de la princesse eut éclaté. Ce qu'il importe pour toi de savoir à ce stade de mon récit, tandis que la pendule indique 9 h 30 du soir, c'est que Francis avait réussi à faire la transition entre le lourd héritage familial de la gagnante du concours de plaidoiries de son université et ce qui le reliait à la mémoire de son propre père.

En passant, je veux vraiment que tu saches que si jamais tu en as marre de mon monologue et souhaites te reposer d'ici le retour de papa et maman, il te suffit de remuer une jambe, « la Voix du Congo » suspendra aussitôt son programme de la soirée, il n'y a pas le feu.

*

Pour revenir à mon ami, il avait pris les deux mains de sa compagne, l'avait fixée dans les yeux et lui avait fait part de ce qu'il ruminait depuis une semaine : « Mon amour, je ne suis pas mon père. Je suis le fils qui a laissé l'orgueil et la rancœur bâtir autour de lui une prison qu'il me tarde à présent de démolir. Et quelle façon plus éloquente de la démolir, cette prison, que de tourner le dos au passé pour embrasser un enfant issu d'un amour que beaucoup nous envient depuis bientôt deux ans ? »

Ce fut sans compter la lucidité et l'amour véritable que cette femme vouait à un homme qui, ce soir-là et contrairement au discours que sa bonne conscience lui avait fait réciter, était loin d'avoir trouvé le chemin qui le ramènerait à lui-même. Nathalie lui avait répondu qu'elle se réjouissait du formidable bond en avant que le professeur et avocat venait d'effectuer, mais qu'il importait qu'il s'y prenne de la bonne façon : « Tu ne peux pas démolir les murs de cette prison que tu as bâtie sans commencer par en miner les fondations, mon chéri. Il te faut avant toute chose te réconcilier avec la mémoire de ton père, pardonner au défunt ce que tu lui as imputé à tort ou à raison, mais également solliciter son pardon pour ce péché capital que tu as enfin la sagesse de nommer. »

Des paroles qui faisaient écho au conseil que je lui avais prodigué, sans me faire d'illusions, au centre culturel flamand le soir de la fête où le doyen Wendo nous avait replongés dans la rumba de tes belles années.

Mon ami me confesserait être sorti du restaurant sénégalais mal en point. S'il reconnaissait volontiers le fond de vérité que recelaient les mots de Nathalie, son esprit ne savait ni par où amorcer la quête qui lui était suggérée, ni quelle panacée se trouvait en bas de la falaise à dévaler, et encore moins s'il avait la force d'aller jusqu'au bout de lui-même. Une seule certitude l'habitait et elle fut déterminante pour ce qui allait suivre, y compris pour que la vérité sur ma Ndoiyi sorte des limbes et s'impose telle une étoile dans un ciel de grande noirceur : il ne pouvait pas tourner le dos à l'enfant qui venait.

Le lendemain du dîner où sa grande déclaration n'avait pas déclenché chez son amoureuse l'enthousiasme espéré, Francis reçut un appel de sa sœur. Bénédicte l'informa que Kim, sa nièce de six ans dont il était très proche, serait particulièrement heureuse si Nathalie et lui les accompagnaient chez Guido, l'ami de son défunt grand-père, qui fêtait ses nonante-quatre ans dans sa maison de Laethem-Saint-Martin, près de la ville de Gand. La petite allait y exécuter au piano une chanson qu'elle avait composée pour le vieil homme dont sa mère était la filleule.

C'est le coup de fil qui allait tout accélérer.

Francis s'était dit que s'il y avait un individu qui pouvait l'aider à refaire le voyage dans le passé et venir à bout de ses vieux démons, c'était le seul vrai complice que son père avait eu, l'homme avec qui il avait partagé, la famille en était persuadée, tous ses secrets. Il s'informa sur l'état de santé de l'ancien commissaire général d'Expo 58. Sa sœur lui répondit que l'argent avait au moins l'avantage d'aider son maître à vieillir dans la dignité : « Tu devines bien qu'il ne lui reste plus beaucoup de temps à vivre, mais hormis les pertes de mémoire et quelques bobos communs aux personnes de son âge, Guido se porte comme un charme. Inutile de te dire que ta présence à son anniversaire serait le plus beau cadeau que l'on puisse lui offrir. Pas une seule fois je lui ai parlé sans qu'il prenne des nouvelles de celui qu'il appelle "notre grand avocat d'affaires" », lui aurait alors glissé sa sœur.

Mon ami décida de se rendre à Laethem-Saint-Martin, en Flandre orientale.

*

Pendant que le professeur de droit et avocat courait derrière les fantômes de son enfance, sa petite-fille récoltait ce que son audace avait semé un dimanche matin dans un appartement cossu de la rue de la Chasse Royale dans la commune bruxelloise d'Auderghem.

« Tu es complètement dingue, Nyota ! » avait crié ma sœur flamande aussitôt que je lui avais rapporté l'imposture servie à la journaliste de Belga. Pour Ine Vandermaelen, Passy Yakembo, amoureux transi ou baratineur de la dernière averse, ne me pardonnerait pas mon culot, puisque c'était sa carrière de footballeur qui était en jeu. De Mamie Solution, vers qui je m'étais ensuite tournée, je reçus un autre son de cloche, guère surprenant pour qui connaît la femme du patron du groupe Balya Ngando : « Je te paie une bouteille de champagne, ma belle ! Du Veuve-Clicquot, rien de moins. Passy nous a dit qu'avec un fauve de Yolo-Sud, on allait voir ce qu'on allait voir. Tu as grandi à Yolo-Sud et tu viens de le démontrer. Tu as dribblé et éliminé le dernier défenseur, c'est à lui de marquer le but tant attendu devant la Belgique entière. Qu'il nous lave cet affront qui n'a que trop duré et qu'on n'en parle plus, tiens ! Il n'est pas Mandela, qu'il radotait à la télé ? Eh bien, toi, là, tu vas faire de lui plus grand que Madiba et Lumumba réunis. *Naloba naloba te !* Demain, toute la presse reprendra ta déclaration et il faudra bien que le champion sorte du bois pour nous montrer de quel Yolo-Sud il cause en chinois matin et soir. »

Il m'avait appelée.

J'avais longuement hésité avant de décrocher :

– C'est moi, Passy. Écoute...

– Chuuut ! Tu voulais savoir si je savais nager ? Si j'avais des couilles ? Si je pouvais transformer ta gifle en caresse ? Allume donc la Première et viens célébrer avec moi la grande nouvelle.

– La grande nouvelle ?

– Allume la télé, petite folle !

– On se calme, Passy...

– C'était quoi, me disais-tu, déjà, la signification de ton nom, Nyota ?

– L'étoile à qui le fleuve demande son chemin ?

– D'accord, l'étoile. J'ai mis du temps, je te l'accorde, mais je l'ai vu, le putain de chemin. Allume la télé !

Sur la Première, c'était un autre Passy Yakembo. L'interview datait de la veille. Il confirmait l'information livrée par sa « nouvelle attachée de presse ». Le manifeste était prêt et serait diffusé dans les quarante-huit heures. Au cours des dernières vingt-quatre heures, il avait été contacté par dix autres grands footballeurs qui se joignaient à la prise de parole contre le racisme dans les sports. Il citait les Français Lilian Thuram, Zinedine Zidane, Christophe Dugarry et Thierry Henry. Il citait le Portugais Cristiano Ronaldo, les Anglais Ashley Cole et David Beckham, le Camerounais Samuel Eto'o, l'Ivoirien Didier Drogba, l'Italien Alessandro Del Piero. Arsène Wenger, entraîneur de l'équipe anglaise d'Arsenal, s'était lui aussi manifesté.

Il annonçait que des personnalités belges de tous bords s'étaient jointes aux joueurs, « au premier rang desquelles le professeur Jeff Funcken que l'on ne présente plus, l'homme qui m'a fait découvrir, ainsi qu'à la femme que j'aime, le plus grand mémorial africain en territoire belge, rue de l'Église à Tervuren. Et je sais, depuis, que ce lieu chargé de symboles devrait nous rappeler à nous tous qui vivons dans ce pays qui est également le cœur vibrant de l'Europe que si nous ne pouvons changer ce qu'il y a de répugnant dans le rétroviseur de la locomotive de l'histoire, nous pouvons et nous devons faire en sorte que plus jamais sur les rails de la déraison le train de nos rêves d'humanité ne chemine... »

Je voyais Passy Yakembo, j'entendais Aimé Césaire, le grand poète de la Martinique que je venais de lui faire découvrir avec *Cahier d'un retour au pays natal* – j'exagère à peine. En attendant de voir les autorités prendre à bras-le-corps le problème épinglé, les quarante-quatre signataires du manifeste du Heysel prenaient un engagement solennel, annonçait-il : toutes les fois que dans un stade une partie du public agresserait un athlète en raison de la couleur de sa peau sans que l'arbitre de la rencontre suspende temporairement la partie, ils quitteraient immédiatement la pelouse et ce,

quelles qu'en soient les conséquences et peu importe le niveau de compétition.

Lorsqu'en fin de journée il m'ouvrit la porte de son appartement, un énorme bouquet de fleurs et une bouteille de champagne à la main, ce fut pour m'annoncer la grande nouvelle : comme ailleurs en Europe, la presse britannique s'était fait l'écho de sa sortie médiatique et nul autre que le nouvel entraîneur de l'équipe de Manchester City lui avait téléphoné. Le club était en pleine restructuration. Une nouvelle génération arrivait, pleine de jeunes talents, mais il faudrait une figure d'autorité pour allumer la flamme tant sur le terrain que dans les vestiaires. Le technicien estimait que le jeune homme qui venait de lancer un défi à l'Union des associations européennes de football sur un mal qui commençait à inquiéter les hautes instances du ballon rond au niveau mondial était la pièce qui manquait à son dispositif. Il lui signifiait que les portes du championnat du pays de la reine Élisabeth II lui étaient grandement ouvertes. Il suffisait à Passy de dire oui et l'affaire était dans le sac.

Parce que je suis folle mais pas impudique, je ne te dirai pas, pas même sous la torture, à quoi ressembla la nuit que l'attachée de presse la plus culottée de l'histoire du football belge passa dans les draps de sa victime. Tu devras retenir simplement que six mois plus tard, sur une plage de la ville côtière de Knokke désertée par les baigneurs, avec pour seuls témoins les derniers rayons du soleil et une sauveteuse isolée, le garçon de Yolo-Sud m'offrit la bague sertie de diamants que je porte à l'annulaire gauche. Pendant deux jours je pleurai de joie à l'idée de devenir madame Yakembo, puis je faillis mourir de rire lorsque Mamie Solution me proposa à son tour le marché du siècle : vendre mon précieux cadeau pour acquérir « à prix d'amie » sa vieille Mercedes-Benz qui crachait autant de fumée que toutes les usines de Belgique réunies.

Revenons à Francis.

Il était arrivé à Laethem-Saint-Martin sur les coups de 8 heures du soir. Dans la grande maison où il mettait les pieds pour la première fois, la fête avait pris fin depuis une heure. Guido Martens De Neuberg, affaibli par l'âge mais maître de ses moyens, s'était ému aux larmes lorsqu'il avait vu le fils de son ami franchir le seuil du vestibule où il attendait ses visiteurs une tisane à la main.

Pendant le voyage entre la région Bruxelles-Capitale et la ville la plus riche de Belgique, dans l'esprit de mon ami, ce qui ne fut au départ qu'une résolution chancelante s'était mué en détermination. Il lui fallait négocier enfin cette remontée à rebrousse-temps à laquelle l'avait convié si souvent sa sœur et dont il disait qu'elle ne lui apporterait rien de plus qu'il ne possédât déjà. Il m'avouerait avoir repensé à mes conseils, ainsi qu'à ceux de son ami qui avait fini par remplacer sa virulence viscérale par une amicale empathie dictée par le désir d'aider. Dans l'habitacle de sa voiture, telle une ritournelle, les mots que Nathalie avait prononcés au restaurant L'Horloge du Sud revenaient dans son esprit : « J'ai reçu des clichés. Si jamais tu veux voir pour connaître le sexe ou par simple curiosité... »

Les trois enfants Martens repartis, Bénédicte et ses deux fillettes ayant gagné leur chambre, Francis et Guido Martens De Neuberg s'étaient isolés dans la bibliothèque du vieil homme, que mon ami me décrirait comme une galerie remplie d'artéfacts de toutes sortes, principalement des masques et statuettes d'origine africaine.

Guido avait remercié le fils de son ami défunt d'être venu jusqu'à lui, en précisant qu'il était conscient de ce qu'il lui en coûtait. Il l'avait félicité d'avoir enfin trouvé la « perle rare » en la personne de sa collègue Nathalie Tielemans avant de confesser à quel point cela le rendait heureux, parce que, dirait-il en substance, « avec l'amour viennent les enfants. Et aux enfants, un parent peut tout refuser, y compris une part d'héritage – et ici

c'est un ancien juge qui te parle –, mais pas le récit qui les relie à la branche dont ils sont issus ».

Il lui avait raconté sa propre enfance, les sentiments qu'il avait nourris, sa vie durant, pour son défunt père qui lui avait tourné le dos alors qu'il était un marmot sachant à peine tenir sur ses frêles jambettes. S'en était suivi le récit de sa vie extraordinaire, aussi bien ses succès que ses échecs, ce qu'il avait appris, ce qu'il regrettait, ce dont il était fier – ses trois enfants arrivant en haut de la liste, suivis des célèbres galeries d'art Roman De Neuberg que son fils cadet gérait à Londres. Il lui avait narré les circonstances de sa rencontre avec Robert Dumont, dans la ville de Liège où sa propre mère était venue habiter avec son second mari après le départ de son père à New York.

Alors que Francis attendait qu'il aborde la partie la plus utile pour lui, à savoir les souvenirs de l'ami Robert avec qui il avait partagé sa vie d'homme jusqu'à ce que la mort les sépare, l'homme appelé Guido avait interrompu son récit pour s'emmurer dans un silence qui dura de longues minutes. Il avait ensuite ouvert une enveloppe grise et en avait sorti une clé qu'il glissa entre les mains du visiteur avant de reprendre place dans le fauteuil à bascule où il s'était installé plus tôt.

Il lui avait lancé : « Garde bien la clé que je viens de te confier. On m'a chargé de te la remettre le jour où je prononcerais devant toi le nom du banquier-aux-nœuds-papillons sans que tu bondisses sur moi comme un félin. C'est la clé d'un coffre qui a été consigné au siège central de la banque Fortis à Bruxelles. Ton père y a laissé un coffret en bois de cèdre qui t'est destiné. Lorsque tu auras pris connaissance de son contenu, tu reviendras me voir, si cela ne te dérange pas de faire un voyage de plus pour un vieux rafirot qui se délite jour après jour au large d'un océan de souvenirs. Je suis certain que tu voudras éclaircir quelques points sur ce que tu auras appris. Si toutefois aucune question n'effleure ton esprit, je me contenterai de te raconter la plus belle et la plus bouleversante aventure que

ton père et moi avons connue en plus de soixante ans d'indéfectible amitié :
l'Exposition universelle de Bruxelles de 1958. »

Cela prit à Francis une semaine avant de se rendre rue Montagne-du-Parc chez Fortis. Moins de vingt minutes après en avoir franchi le seuil, il ressortait de l'immense bâtisse où son père avait fait fortune dans une autre vie, muni du trésor qu'il lui avait légué et qui explique sa présence à mes côtés au pied de ce lit, loin de son université, loin de sa Nathalie, loin de la petite Célia Dumont qui doit se demander à l'heure où je te parle où donc est passé son papa.

Il avait attendu le calme de la nuit dans son appartement de la rue des Courlis dans la commune de Watermael-Boitsfort pour découvrir ce que renfermait le coffret sur lequel était apposé un sparadrap rose pâle portant ses initiales : F. D. Il allait découvrir à l'intérieur un cahier dans lequel son père avait écrit à la main, de cette écriture très régulière qu'il reconnut au premier coup d'œil, sur une trentaine de pages environ. Il allait également découvrir, emballé avec soin dans un parchemin, un objet dont l'apparition le troubla tout de suite : un collier noir au bout duquel était attaché un pendentif en ivoire qu'il crut reconnaître. Quoiqu'il s'agisse d'un buste de femme, la sculpture lui en rappelait une autre, un buste d'homme très exactement, ciselé dans la même matière.

Où l'avait-il aperçu ?

La question défiait sa mémoire, sans que le moindre indice veuille se porter à son secours. Il hésitait alors entre une exposition d'art premier à laquelle il s'était rendu quelques semaines auparavant à Anvers et un objet

qui aurait attiré son attention lors de sa dernière visite, en compagnie de Nathalie, dans un musée de la ville de Paris qu'on appelle le musée de l'Homme.

Mon ami rangea le collier dans son emballage et se plongea dans la lecture du cahier qui s'ouvrait avec les mots que je m'en vais te lire, puisque Francis a accepté à la veille de notre voyage que je tire copie de ces paroles, dont la traduction dans notre langue te permettra de cerner les circonstances précises ayant entouré la disparition de ta fille, ma Ndoyi, la princesse Tshala Nyota Moelo : *Francis, mon fils bien-aimé. De là où je repose, je suis heureux de savoir que finalement, tes yeux se posent sur ces lignes. Heureux que tu veuilles remonter le temps pour connaître des choses que tu aurais pu apprendre si je n'avais pas lamentablement échoué à maintenir le beau lien qui avait longtemps existé entre les deux amoureux du vélo et du grand air que nous étions, toi et moi. J'aimerais tout d'abord te dire que ce cahier que tu tiens entre les mains n'est pas assez épais pour contenir tous les mots que je pourrais utiliser pour exprimer l'étendue de mon affection à ton égard, de même que la grande fierté que j'ai éprouvée, année après année, en suivant chacun de tes accomplissements, tout comme ceux de ta sœur. Si rien ne pouvait combler dans mon cœur le vide insupportable laissé par la disparition de Sébastien, Bénédicte et toi avez réussi à rendre le reste de mes jours moins pénible...*

Suivait une foule d'informations qui allaient faire vivre au destinataire différentes émotions au fur et à mesure que les pages succédaient les unes aux autres. Au fil de ces écrits rédigés en 1989, l'année qui précéda sa mort, entre août et décembre, Dumont père expliquait longuement à son fils ce que fut pour lui la perte de son dernier enfant, Sébastien, ce que cette épreuve changea dans sa vie. Francis apprit ainsi, entre autres choses, que son défunt père avait légué une partie de son immense fortune à la recherche contre la trisomie 21, la maladie dont avait souffert Sébastien. Mais bien avant cela et aussitôt que fut connu le diagnostic, quoiqu'il n'en

parlât jamais aux siens, le banquier était devenu l'un des principaux mécènes de deux programmes majeurs en recherche sur la maladie. L'un était piloté par un centre de recherche de l'université Johns Hopkins à Baltimore, aux États-Unis d'Amérique, tandis que l'autre relevait d'un institut basé au sein de l'université de Gand, en Belgique. Cette information, que mon ami ignorait, lui révéla un visage du défunt en contraste absolu avec celui du requin de la finance qu'il avait longtemps haï.

Le père était revenu sur certains épisodes de sa jeunesse, sa relation avec son propre père qui lui avait légué pour tout trésor l'amour du travail, le service à la collectivité, la loyauté et la fidélité en amitié. Il avait évoqué l'amour qu'il portait à l'unique femme de sa vie, la mère de ses enfants qu'il se refusa à remplacer lorsqu'elle le précéda dans la mort. Il s'était attardé sur sa rencontre avec Guido et sur ce qui faisait de ce Flamand le frère que ses parents ne lui avaient pas donné. Il y avait bien d'autres choses qui lui tenaient à cœur et qu'il voulait porter à la connaissance de son fils alors qu'il venait d'être diagnostiqué d'un cancer du cerveau et que ses jours, dorénavant, allaient être comptés. Son ultime souci, écrivait-il pour donner un sens à son geste épistolaire, était que, tôt ou tard, l'enfant qui lui avait tourné le dos sût de qui il était réellement le fils.

Le choc de mon ami viendrait des mots que son défunt père avait utilisés à la fin de sa longue lettre, après l'avoir supplié d'accepter la part d'héritage qui lui était due. Son père évoquait, au détour de ce qu'il qualifiait d'expérience la plus grisante et cependant la plus douloureuse de sa vie, l'Exposition universelle de 1958, le « village » ayant servi de présentoir à une dizaine de Noirs issus de différentes ethnies du Congo belge. Il s'était attardé sur la « rencontre bouleversante » qu'il avait faite dans le parc du Heysel – et là je m'en vais te lire deux autres pages du cahier du défunt :

Ces hommes et ces femmes ont donc été montrés dans ce parc comme chair à badauds, autrement dit des créatures censées nourrir notre curiosité à l'égard du sauvage. Ils nous ont permis de légitimer une fois de plus l'entreprise coloniale comme projet de société, aux yeux de nos compatriotes qui auraient pu douter de ce que notre mission civilisatrice avait apporté aux indigènes d'Afrique centrale. Je ne m'y serais pas impliqué si je ne pensais pas que cela n'avait rien d'immoral, même s'il y avait manifestement des maladresses que l'on aurait pu corriger. Les souvenirs ont beau être vivaces au moment où je couche ces lignes dans la moiteur de la nuit ardennaise, c'était une autre époque, dans un monde autre, mon cher Francis. Mais même si telle est la vérité, je dois te confesser que dès le jour où j'ai regardé pour la première fois un de ces Africains dans le fond des yeux, j'y ai vu la couleur du mensonge le mieux partagé de mon époque. Puisque nul ne peut mentir à sa propre conscience, un gros doute a germé au fond de mon esprit. Un doute qui s'est transformé en malaise, puis en révolte. Contre moi-même, à l'évidence, pour n'avoir pas réussi à faire entendre à l'intérieur de mon comité la petite voix qui, depuis le début, me disait avec insistance que plus que de cautionner de simples maladresses, nous commettions une faute morale.

Lorsque j'ai dû accompagner aux urgences la jeune femme de dix-neuf ans qui avait eu le courage de demander à ses compagnons de quitter le Heysel pour protester contre le traitement que nous leur avions réservé, je commençais déjà à pressentir que le socle de mes valeurs allait en prendre un coup. J'arrivais à un tournant dans ma vie de chrétien et d'homme tout court. J'aurais tout fait, mon cher Francis, pour sauver la vie de cette pauvre femme. Je suis resté à son chevet pendant deux jours. J'ai voulu savoir qui elle était. Luttant courageusement contre la mort, elle m'a raconté son long et douloureux périple du fond du Kasai dans l'ex-Congo belge jusqu'au parc du Heysel. Si je devais tout te raconter, cela prendrait

plus de cinq cahiers comme celui-ci. Si son histoire t'intéresse, mon ami Guido pourra te la livrer, il la connaît presque aussi bien que moi.

Ce que j'aimerais que tu saches en ce jour où tu découvres ces écrits, c'est qu'au moment où elle sentait ses forces l'abandonner, cette jeune femme m'a confié l'objet que tu as dû repérer à côté du cahier, emballé dans un parchemin. Cet objet est d'une valeur inestimable pour sa famille restée en Afrique. Je n'ai pas compris tout ce qu'il est censé symboliser, mais cela importe peu. Elle m'a fait promettre de faire l'impossible pour le retourner aux siens à la première occasion. Sur l'emballage est écrit le nom de son père et celui du village où il vit, si tant est qu'il soit vivant au moment où j'écris ces mots. J'ai promis deux choses à Tshala : d'abord, que je mettrais les moyens à ma disposition pour exécuter sa dernière volonté ainsi exprimée ; ensuite, que si elle venait à quitter ce monde, je lui offrirais une sépulture digne de sa mémoire, dussé-je pour cela me battre contre l'administration afin d'obtenir le droit de l'inhumer dans le caveau familial que j'allais acquérir dans les mois qui allaient suivre.

S'agissant de mon premier engagement, dès 1962, au lendemain de l'indépendance du Congo et en dépit des troubles qui ont suivi l'assassinat de Patrice Lumumba, j'ai utilisé des relais à notre ambassade à Léopoldville dans un premier temps, puis des contacts dans les milieux des congrégations religieuses belges qui avaient choisi de rester sur place. Soit ces gens-là m'ont pris pour un enquiquineur qui voulait leur faire perdre du temps à rechercher une aiguille dans une botte de foin, soit ils ont réellement tenté de localiser le mystérieux destinataire, sans succès.

Il y a deux ans, pour souligner le trentième anniversaire de la mort de Tshala, après mille et une péripéties ayant ponctué mes assauts contre les autorités municipales et leur administration qui semble s'être enlisée dans un autre siècle, j'ai réussi l'impossible. J'ai fait exhumer ses restes du parc d'Osseghem où elle reposait au pied d'un vieux chêne, dans l'anonymat le plus complet. Je l'ai accueillie dans le caveau familial au cimetière de

Laeken. Ce fut un seuil important de franchi pour moi. J'étais fier d'avoir réussi ce petit miracle. Il me restait et il me reste toujours à retrouver le destinataire du collier : soit le père de la défunte, soit un de ses ayants droit...

Mon ami m'informerait que son père n'avait pas voulu confier la tâche à sa sœur qui ignorait tout de l'histoire, elle qui était à peine âgée de deux ans en 1958. Selon ses propres mots, seul un Dumont homme devait réparer ce que le père avait brisé avec d'autres. Il le priait donc de se lancer à son tour dans cette mission qu'il ne pouvait pas ne pas remplir à titre posthume, pour autant que le fils veuille lui pardonner les manquements qu'il n'avait pas réussi à lister de son vivant, mais dont il disait assumer pleinement les conséquences. Il s'agissait donc, tu l'auras compris, de retrouver le père de cette jeune femme qui l'avait bouleversé l'hiver de l'année 1958, cette inconnue dont il n'avait jamais parlé à ses enfants, mais vis-à-vis de qui il continuait à se sentir redevable.

Il s'agissait de se lancer à ta recherche.

Défaillance de la mémoire ou volonté de l'Esprit du perroquet sauvage protecteur du collier sacré, le fait est qu'à ce stade l'homme assoupi à tes pieds n'avait encore fait aucun lien entre ce qu'il avait sous les yeux et le collier que je portais à au moins deux occasions où nous nous étions côtoyés, et cela malgré les questions qu'il avait posées au sujet de mes pièces d'identité ancestrales.

*

Pour Francis, les dernières mailles de la vérité furent tissées lorsqu'il retourna à Laethem-Saint-Martin demander à Guido de lui parler de cette Tshala qui reposait à côté des siens dans le caveau familial. C'est à cette occasion que le détail qui manquait dans la lettre lui ouvrit les yeux sur l'objet qui pendait sous son nez, mais qu'il n'avait pas identifié entre la résidence de son ami Jeff l'Africain et son appartement où il avait

longuement contemplé à la lueur de sa lampe de chevet le collier que son père avait placé dans le coffret en bois de cèdre.

En entendant Guido préciser que la femme dont parlait son père s'appelait Tshala Nyota Moelo et qu'elle était « en dehors de tout doute une princesse du royaume kuba dans la province du Kasai dans l'ex-Congo belge », mon ami tressaillit de stupeur. Son cœur fit un bond dans sa poitrine, me confierait-il. Le vide aspira ses jambes. Il ouvrit la bouche, sans être capable d'émettre le moindre son.

Il venait de se souvenir que dans le restaurant français où il m'avait invitée le soir du spectacle de Jeff l'Africain auquel Passy n'avait pas pu assister, je m'étais présentée à lui comme une princesse kuba. Il se souvint que je portais alors un collier quasiment identique à celui qu'il lui incombait de faire parvenir à un grand chef africain ou à quelqu'un de sa famille.

Troublé par la tournure que prenaient les événements, il avait cédé au flot des émotions et relaté à un Guido très affaibli par la grippe les circonstances de notre rencontre qui avait, selon ses propres mots, « tout d'une rencontre paranormale ». Il lui avait également confié dans quelle situation il était plongé depuis que Nathalie lui avait annoncé la grossesse. L'ami de son père l'avait félicité pour la nouvelle du bébé à venir et pour le chemin éprouvant qu'il venait de parcourir. Le vieil homme avait ensuite abondé dans le même sens que Nathalie, Jeff l'Africain et moi-même. Il l'exhortait à pardonner à son père pour les torts qu'il lui imputait, à se pardonner à lui-même pour ce que son ignorance d'abord, son orgueil ensuite avaient causé comme désastre au-dedans et autour de lui, et ainsi préparer son cœur à accueillir le petit-fils ou la petite-fille de Robert Dumont.

À mon sujet, l'instant d'incrédulité passé, il déclara que la vie lui avait appris que le hasard était souvent meilleur serviteur que la volonté de l'homme, et qu'il y avait toujours derrière le voile qui le recouvrait une

trappe qu'il fallait ouvrir sans se poser mille et une questions. Je dus admettre, en écoutant ces paroles que me rapportait Francis, que le vieux Flamand, quelles que fussent les ténèbres de son âme, n'était pas dénué de sagesse.

Sans redouter la contagion, mon ami prit son hôte dans ses bras pour une longue accolade. En l'aidant à se rasseoir et à réajuster son appareil auditif, Francis annonça à Guido qu'il irait s'incliner devant la tombe de son père. Il ajouta qu'il lui promettrait à la même occasion de faire son possible pour que la dernière volonté de la princesse Tshala soit honorée.

*

Lorsqu'il retrouva l'usage de la parole, mon ami dut se rendre compte que la promesse faite au vieil homme amenait celui-ci à s'épancher bien au-delà des sujets qu'ils avaient explorés lors de leur rencontre précédente. Ainsi l'homme appelé Guido lui apprit-il que lui-même avait dû traverser l'océan Atlantique en 1968, peu avant l'élection du président américain Richard Nixon, pour se rendre au chevet de son père avec qui il n'avait pas eu le moindre contact sa vie durant. Ce dernier, qui avait perdu toute sa fortune à la Bourse, s'était noyé dans l'alcool après que sa deuxième femme l'eut quitté. La Bourse, pour faire très, très simple dans notre langue, est un grand marché où les sociétés comme le groupe Unilever, à qui l'État avait bradé la moitié de nos forêts sacrées au début des années septante, se vendent en petits morceaux à ceux qui cherchent à faire du profit sans devoir suer dans le dur labeur. Quand les nouvelles lui parvinrent en Belgique, Léo Martens était l'un des nombreux sans-abri dont s'occupait la branche new-yorkaise de l'Armée du Salut sur l'île de Manhattan, un quartier de cette ville qui est la plus grande de tous les États-Unis d'Amérique.

Même si son père rejeta son offre de partager quelques nuitées à l'hôtel où il était descendu, même s'il refusa avec la même fermeté de revenir en

Belgique où Guido s'engageait à l'aider à remonter la pente, l'ancien commissaire déclara à mon ami que ce séjour lui avait offert les cinq jours les plus précieux de sa vie, « parce que ce qui importait réellement, mon cher Francis, c'était ce voyage que j'avais eu le courage d'entreprendre. Qu'un homme ayant perdu le goût de vivre en même temps que son empire veuille sauver la face était un réflexe compréhensible avec lequel je dus composer en tout respect ».

L'ancien commissaire général d'Expo 58 lui livra alors une information cruciale sur les circonstances entourant le départ de Léopoldville de ma Ndoyi. Il lui confia qu'à l'origine de sa présence au parc du Heysel, il y avait la main d'un dénommé Mark, son associé d'affaires qui vivait alors au Congo belge. L'homme avait cherché à régler un différend qui l'opposait à l'un de ses amis qui s'était épris de la princesse, un certain René Comhaire, en offrant à leur comité, par le truchement du ministère des Colonies, celle qui faisait partie de son personnel domestique. Ce Mark, selon Guido, ne mentionna pas le fait que cette recrue pas comme les autres était enceinte de lui, et que cet état ne résultait pas, disons, d'une relation teintée de respect – toutes choses que la princesse allait révéler à son père pendant son court séjour au service des soins intensifs de l'hôpital Brugmann à Bruxelles.

Francis voulut savoir où était ce Mark, s'il pouvait le rencontrer. Il apprit qu'il s'était éteint au Congo dans des circonstances jamais élucidées, sans doute similaires à celles évoquées par le doyen Wendo le soir de son concert à Bruxelles, lorsqu'il nous émut en ressuscitant le souvenir d'une de ses muses de Léopoldville. Quant à l'ancien amoureux de notre princesse, Guido aurait essayé de retrouver sa trace avant et après l'indépendance, sans succès. On l'avait annoncé tantôt à Mons en Belgique, tantôt à Rouen en France. Chaque fois, la piste avait débouché sur un homonyme qui n'avait jamais mis les pieds en Afrique centrale.

Francis se souvenait de la mine confuse qu'afficha Guido à ce stade de son témoignage. Son regard s'était perdu dans les reflets de l'arc-en-ciel

surplombant l'immense jardin qui s'étalait devant eux, me rapporta-t-il, tandis que derrière ses lunettes à monture dorée ses yeux s'étaient embués une fois de plus. Mon ami s'attendait à voir se détacher deux larmes qui couleraient sur les joues rosâtres du vieux Flamand, lorsqu'il le vit secouer la tête, puis sourire d'un air mortifié en fixant un ciel bleuté d'où s'échappaient, splendides mais déjà pâlissants, les derniers poudroissements du soleil couchant.

– Sais-tu ce qui est terrible dans tout ça, mon cher Francis ?

– Sans doute de découvrir que, finalement, des hommes au cœur droit ne sont pas immunisés contre l'insondable bêtise dont se nourrit leur époque, lui répondit mon ami.

– Il y a cela aussi, fils. Tu vois juste. Bien sûr qu'il y a cette vérité aussi.

– Mais tu avais autre chose en tête, le relança-t-il.

– Je pourrais te parler de tous ceux de ma génération, à commencer par mon épouse, qui ont perdu chacun un parent au Congo, un être cher emporté par la malaria ou assassiné par des rebelles simba se réclamant de Patrice Lumumba. Tous ces gens, et j'insiste, ma chère épouse incluse, soutiennent que nous sommes quittes vis-à-vis des Congolais, que nous avons leur sang sur les mains comme ils ont le nôtre sur les leurs, qu'il nous faut par conséquent faire du passé table rase. Mais trouver qui de l'œuf congolais ou de la poule belge a engendré l'autre, mon cher Francis, ne nous rendra pas le Congo. Alors je vais te parler plutôt d'un de mes petits-fils qui n'était pas avec nous le soir de l'anniversaire. Il a seize ans et joue au football comme un petit diable, peut-être finira-t-il chez nos Diables rouges. Son idole, tiens-toi bien, n'est autre que l'avant-centre d'Anderlecht, tu sais, le Congolais qui fait cette danse cocasse après chaque but, ce garçon charmant que beaucoup dans ce pays rêveraient d'avoir pour gendre. Bref, ce qui est arrivé au petit gars est d'une tristesse, tu as dû en entendre parler. Au cours d'un match de son championnat junior, l'un de ses coéquipiers, qui se trouve être son meilleur ami, un bonhomme d'origine

camerounaise, a essuyé des cris de singe après avoir marqué un but. Tu sais, un adolescent, ça ne gère pas bien ces affaires-là. Notre jeune buteur a pété un plomb, il a pointé un doigt d'honneur en direction des chahuteurs avant de s'en prendre à l'arbitre qui venait de lui coller un carton rouge pour geste antisportif ou quelque chose de ce genre. L'homme en noir, de dix ans son aîné, lui a mis une bonne raclée, au gamin. C'est là que mon petit diable est intervenu pour porter secours à son copain qui avait toutes les raisons du monde de se rebeller. Et tu sais quoi ? Il s'est retrouvé avec le nez cassé. Mais ce ne sont pas les coups que son ami africain et lui ont reçus sur un terrain de foot qui m'empêchent de fermer l'œil la nuit venue, mon cher Francis. C'est de savoir que ce bonhomme venu du Cameroun a voulu quitter le terrain de jeu pour protester contre les mêmes cris que ton père et moi avions entendus aux abords du « village congolais » de triste mémoire, dans le parc du Heysel, voilà quarante-quatre ans aujourd'hui. Ce détail-là m'est tout simplement insupportable. Je ne sais quoi te dire d'autre.

Telle est la teneur de l'échange que Francis et le vieil ami de son défunt père avaient eu avant que le visiteur ne reprenne la route pour Bruxelles au beau milieu de la nuit. Au moment des adieux, avant de lui offrir en guise de souvenir un masque tshokwe que j'ai pu admirer dans leur vestibule rue du Zéphir dans la commune de Woluwe-Saint-Lambert, le vieux Guido lui conseilla de m'inviter à venir avec lui découvrir les lieux où reposait ma tante, lorsqu'il se rendrait au cimetière de Laeken.

Francis se souvenait de ses mots prononcés d'une voix tremblotante : « Nous le lui devons, à ton amie, même si ce n'est pas grand-chose. Veux-tu savoir quelles furent les dernières paroles que m'a adressées ton père avant d'embrasser la paix éternelle ? Après être revenu brièvement sur les tristes événements de 1958, Robert a serré mes deux mains dans les siennes. Il a alors dit ceci : "Le plus difficile, Guido, ce sera de veiller à ce que le bâton qui a failli achever le père ne blesse pas le fils. Puisse le Seigneur donner un cœur droit à Francis." Et sur cette prière il a rendu son dernier souffle. Cet

homme extraordinaire, ce juste comme j'en ai peu connu dans ma vie, s'en est allé par un beau et lumineux matin d'hiver, alors que se déversaient sur Bruxelles des flocons de neige aussi beaux qu'une ondée de chrysalides immaculées. »

*

À son retour à Bruxelles, mon ami revit Nathalie et lui raconta l'incroyable destin de la princesse du « village congolais » du Heysel, les circonstances hallucinantes de son arrivée dans leur pays, puis celles entourant sa fin tragique en mai 1958, sans oublier la mission posthume qu'il avait acceptée. Nathalie lui suggéra de m'inviter à la maison et proposa que cela se fasse après le tête-à-tête au cours duquel son homme se devait de me livrer tout ce qu'il savait dorénavant au sujet de ma défunte tante.

N'ayant pas réussi à me joindre, il s'adressa à Passy et lui annonça qu'il avait des choses très sérieuses à me confier, en lien avec la tante que je recherchais. Je me rendis rue des Courlis à Watermael-Boitsfort. Je l'écoutai dans un mutisme confondant, n'extériorisant aucune émotion, sauf après sa longue entrée en matière, à l'évocation du nom de ma Ndoyi, et un peu plus tard, lorsqu'il mentionna le collier sacré. C'est à la fin de son discours que je craquai, incapable de contenir la douleur qui me consumait de l'intérieur.

Je pensais, entre autres, au fait que quelques mois plus tôt, pendant le Salon de l'automobile, sur le lieu même où ma Ndoyi avait été traitée comme un animal en cage, à quelques centaines de mètres de l'ancien stade du Heysel où Passy avait été agressé par une partie du public après son but victorieux en ligue des champions, deux individus sortis de nulle part m'avaient abordée comme si je n'étais rien de plus qu'un bout de viande livré à l'appétit des chiens errants.

Dans mes pires cauchemars, jamais je n'aurais cru le destin capable d'un tel cynisme.

Francis me laissa pleurer tout mon soûl pendant une demi-heure, peut-être plus. Derrière mon dos, il but la moitié d'une bouteille de gin sans parvenir à dominer ses émotions. Plus tard, sous le préau, je lui révélai le calvaire qui avait été le nôtre au cours des quatre dernières décennies. Comment nous avons été ballottés entre fausses rumeurs et vrais canulars, faux espoirs et voies sans issue. Je lui appris que tu avais rendu les armes après avoir dépensé une fortune à sillonner le Congo pour consulter les *nganga* les plus réputés qui eussent démêlé le vrai du faux. Devant le Conseil des anciens et des notables, tu avais battu ta coulpe pour les graves manquements dont tu disais devoir tirer les conséquences. Tu avais abdicqué au profit d'un de tes neveux avant de choisir l'exode vers la capitale, loin des railleries de certains de tes sujets.

Voilà comment mon ami sut, cet après-midi à Watermael-Boitsfort, que tu allais vers ta quatre-vingt-quatrième année, que tu étais donc toujours vivant, et que mon père t'avait installé à la capitale.

Francis et moi nous étions donné rendez-vous Place Madou où il viendrait me cueillir le surlendemain pour nous rendre au cimetière. Si Passy souhaitait venir, avait-il lancé, il était le bienvenu. J'avais répondu que la présence de mon homme à Laeken n'était pas souhaitable dans les circonstances. Avant de me raccompagner à l'arrêt du tram, il m'avait transmis l'invitation de Nathalie. Je lui avais promis d'y réfléchir. Il serait fixé à l'issue de notre passage au caveau familial où m'attendait l'esprit de mon homonyme, la première « étoile à qui le fleuve demande son chemin ».

Avant de me rendre au cimetière de Laeken, je voulus rencontrer Jeff Funcken, le mieux informé de mes amis belges sur ce qui touchait au passé colonial. J'espérais de sa part des suggestions de lecture qui m'éclaireraient sur l'Exposition universelle qui avait accueilli ma Ndoyi, ainsi que sur les éditions précédentes organisées au fil des années sur le territoire belge. Submergée par ce que Francis et lui m'avaient appris, je ressentais au plus profond de moi le besoin de reconsidérer le choix des études que j'allais suivre, après obtention d'un titre de séjour viable, ce dont ni Passy ni moi ne désespérions.

Une voix me disait qu'il fallait que j'étudie l'histoire.

Je voulais et je veux que de toutes mes aptitudes je plonge au plus profond des âges, pas seulement dans le ventre du Congo belge, mais également, dans toute la mesure du possible, dans les recoins tant obscurs que lumineux de notre histoire, celle des peuples de ce qui devint un jour l'État indépendant du Congo. L'histoire qui ne raconte pas que Diego Cão, David Livingston, Henry Morton Stanley, Léopold II, Tippu Tip, Baudouin I^{er}, Lumumba, Mobutu et Kabila. Il me fallait, il me faut apprendre et peut-être un jour enseigner l'histoire qui remonte à plus loin que notre aïeul Woto le Preux Souverain, qui embrasse aussi bien l'épopée des rois kongo avec dans leur sillage Kimpa Vita que d'aucuns continuent à appeler la Jeanne d'Arc noire, que le prophète Simon Kimbangu et son martyr dans les chaînes de Bula Matari. Je ressentais et je ressens ce

besoin de fouiner dans la mémoire broussailleuse d'un monde où le mystère côtoie l'évidence, ce que mon parcours scolaire, de même que les quelques manuels d'histoire que j'ai lus au gré de ma curiosité ne m'ont guère permis de cerner.

Je sais que papa et toi me voyez d'ici en femme politique de premier plan, une mutante de la dynastie des Nyimi dans un État qui n'en finit pas de réduire les royautes d'antan à leur plus simple expression. Mais quelle dirigeante serais-je, de quel pouvoir me prévaudrais-je, si ce que j'avais à offrir aux miens n'était pas nourri par une connaissance approfondie de qui nous sommes à nos propres yeux ? Si j'étais incapable de confronter cette même connaissance à celle que me donne à découvrir celui qui croit, à tort ou à raison, en savoir davantage sur mon identité que moi-même ? Ou pire, si je n'élargissais pas mon savoir aux autres peuples avec lesquels nous partageons, de manière consciente ou non, un nombre infini de liens qu'il est impossible de démêler l'espace d'une vie ?

Le sociologue m'avait priée de le rejoindre sur le campus du Solbosch où il comptait se libérer d'une réunion sur les coups de 17 heures. Au téléphone, Jeff l'Africain m'avait appris que son ami venait de lui brosser un résumé de la tragédie qui nous avait rattrapés l'un et l'autre. Il m'exprima toute sa compassion et promit de s'impliquer personnellement pour que ma demande d'asile aboutisse le plus rapidement possible, « afin que je puisse t'inscrire au département d'histoire, arts et archéologie de la faculté dont j'ai été le doyen jusqu'à il y a trois ans. Tu y seras en de très bonnes mains, tu verras ».

Après la bise, sans réfléchir et vraisemblablement au creux de la vague d'émotions qui m'habitaient encore, je l'interrogeai à brûle-pourpoint sur ce qui serait, selon lui, la chose dont nos deux pays, le Congo et la Belgique, devraient se sentir le moins fiers au regard de l'histoire – en écartant les Expositions universelles abordées dans les trois ouvrages qu'il s'appêtait à me remettre et dont il m'avait communiqué les titres par SMS.

L'auteur de *La Chute du Père* et d'*Hospitalité et sexualité chez les peuples batswa de l'Ubangi dans le bassin du Congo* demeura impassible, comme si ma curiosité faisait écho à celle des centaines d'individus qui chaque année buvaient ses paroles d'une conférence à l'autre. Je le vis descendre de sa bicyclette, prendre une longue inspiration, fixer l'un des bâtiments de la faculté de sciences en face de nous avant d'articuler d'une voix neutre :

– Je te dirai, chère princesse des Bakuba, les plus de deux cents fœtus, crânes et autres ossements d'Africains qui sont gardés depuis la fin du XIX^e siècle, pour les plus vieux, à l'intérieur des murs que tu vois – je veux dire dans le laboratoire d'anthropologie et génétique de ta future université. Il y a aussi ceux que l'on retrouve à l'Institut royal des sciences naturelles où un bon ami de mon père, aujourd'hui décédé, a travaillé jusqu'à la fin des années quatre-vingt.

Je me figeai sur place.

– Des crânes et des fœtus ? Mais de quoi tu parles, Jeff l'Africain ?

– J'ai cru comprendre que tu voudrais étudier l'histoire. Alors cela peut être considéré comme une petite mise en bouche. Pas très invitante, je te le concède, mais on peut tout demander à l'histoire, sauf de transformer un mensonge en vérité, un privilège qu'elle a abandonné à l'historien, tu me suis ? Je te parle d'histoire et il est important que tu saisisse la nuance. Ce dont il s'agit, ce sont des têtes des rois et chefs de tribu congolais ayant résisté à la conquête léopoldienne, à l'image du grand et héroïque chef Lusinga, décapité en 1884 dans la région du lac Tanganyika par les hommes de la quatrième expédition de l'Association internationale africaine commandée par un certain Émile Storms. Je te parle d'hommes et parfois de femmes épris de liberté qui appelaient les leurs à la désobéissance civile alors que des régions entières étaient soumises aux travaux forcés en vue de la construction, entre autres ouvrages, de la ligne de chemin de fer Matadi-Stanley Pool entre 1890 et 1898. Pose la question à ton grand-père, je suis

sûr que le Nyimi serait intarissable sur le sujet. Bref, face à tous ces braves gens qui refusaient de se soumettre au pouvoir de l'envahisseur, les émissaires de Léopold II chargés d'explorer, puis de fructifier les terres du bassin du Congo, n'ont pas fait dans la dentelle, ma chère princesse. Dans mon essai que je te prêterai un de ces quatre, j'aborde très brièvement le sujet dans le chapitre consacré à la révolte des Batetela, sans toutefois aller en profondeur, le cœur de la monographie étant ailleurs. Je ne te ferai pas un cours magistral là-dessus, pas ce soir. Mais pour revenir à ta question, je ne pense pas être le mieux placé pour savoir ce dont les Congolais ont le plus à avoir honte hormis leur indéniable responsabilité dans l'élimination de Patrice Lumumba et de ses deux compagnons en janvier 1961. Car, de toi à moi, pour qu'on en soit arrivés là, il a bien fallu que les Africains aient refusé de voir le piège grossier que leur tendaient l'ancien occupant et ses alliés impérialistes, les Amerloques en tête. Mais pour ce qui est de la Belgique, les collections macabres ramenées en métropole sous prétexte scientifique constituent très certainement le scandale que mon pays ne pourra pas cacher éternellement – tu me suis ?

Par réflexe sans doute, il me tendit son paquet de cigarettes avant de réaliser sa méprise et de s'en excuser.

Je lui demandai comment il se faisait qu'une partie de ces ossements aient eu pour point de chute l'université où il enseignait et où il m'encourageait à m'inscrire.

Il me parla d'un anthropologue du nom d'Émile Houzé. Un anthropologue, pour faire très, très simple dans notre langue, est un scientifique dont le savoir tente d'englober l'ensemble des disciplines qui étudient l'être humain en société. Houzé, m'apprit Jeff l'Africain, est un scientifique qui est passé à l'histoire comme le théoricien de la supériorité supposée des peuples celtes sur les germains, et plus particulièrement celle des Wallons sur les Flamands. Eh oui, Grand Pa', chez les Mindele aussi et bien avant Adolf Hitler et sa grande guerre qui nous arracha le prince

Osako, d'étranges théories servirent à mettre des humains dans des cases et à les superposer les uns au-dessus des autres, un peu comme chez nous les Batswa sont classés en dessous des Mongo qui eux-mêmes seraient en dessous des Bakongo et ainsi de suite.

Houzé, cet ancien professeur de l'ULB, est celui qui aurait mis la collection dont me parlait mon ami à la disposition de l'établissement où Francis Dumont enseigne le droit et lui-même la sociologie. À l'en croire, le même individu aurait auparavant présenté les restes humains ramenés par l'homme nommé Émile Storms devant les membres de la Société d'anthropologie de Bruxelles, une organisation qui regroupait à l'époque les spécialistes de ce genre de sujet. Lors de cette réunion scientifique qui eut lieu dans le courant de l'année 1886, soulignait Jeff l'Africain avec précision, comme s'il avait passé sa vie à parler de cet affreux personnage, le conférencier aurait tiré du lot le crâne d'un grand chef du nom de Lusinga et s'en serait servi pour illustrer ce que son auditoire avait déjà appris en plongeant dans différentes publications scientifiques de l'époque. Manipulant le trophée auquel l'officier nommé Storms accordait une valeur toute particulière, devant un public fasciné à la fois par son bagout et par l'étendue de son savoir, Émile Houzé aurait accouché d'une sentence en des termes dont mon ami disait se souvenir avec exactitude, pour les avoir souvent repris lors d'interventions publiques contre des scientifiques proches des mouvements ultranationalistes dont il est devenu en quelque sorte la bête noire : « L'angle bi-orbitaire très ouvert du sujet témoigne sans l'ombre d'un doute d'un caractère d'infériorité dans les races humaines. Et ce qui est scientifiquement vrai pour ce chef de guerre à la bravoure suicidaire l'est tout naturellement pour l'ensemble des sujets de son espèce n'ayant pas subi de modifications physiques par suite de croisements. »

Des mots qui lui avaient arraché un rictus qu'il affiche chaque fois qu'il tente d'étouffer une imprécation. Je savais que ces théories appartenaient à une époque révolue, un monde fait de mensonges et de manipulation, qui

n'avait que très peu en commun avec ce que les jeunes Belges qui m'avaient précédée dans son université apprenaient en 2004. Je le lui fis remarquer.

– Alors la question, ma chère princesse, c'est : pourquoi ne rendons-nous pas aux Congolais ces restes humains, puisque nous disposons d'assez d'informations pour identifier les victimes ainsi que leurs descendants ? À cette question s'ajoute d'ailleurs une autre, chère amie : pourquoi le Musée royal d'Afrique centrale que Passy et toi avez visité se limite-t-il à exposer des milliers de pièces obtenues tantôt d'individus au lourd passif bien connu, tantôt d'organismes comme la défunte Compagnie du Kasai, l'un des plus grands repaires de saigneurs du « caoutchouc rouge » que le Congo colonial ait connu, sans daigner informer les visiteurs des conditions dans lesquelles ces antiquités furent arrachées à leurs propriétaires ?

Il s'arrêta, lut un message qu'il venait de recevoir sur son téléphone, glissa l'appareil dans sa poche et m'invita à marcher à ses côtés. Nous prîmes la direction du Bois de la Cambre, le crépitemment intermittent des rayons de son vélo rythmant nos pas sur le trottoir mouillé par la petite averse qui tirait capricieusement à sa fin. Au loin, vers Flagey, le long des étangs d'Ixelles où j'allais un dimanche sur deux cuver la dramaturgie de Maryse Condé et la poésie de Mahmoud Darwich, le Palestinien qu'adorait mon ex-copain, les sirènes des pompiers mugissaient dans un kaléidoscope d'images fugaces et scintillantes. Bruxelles avait d'autres soucis.

*

Chemin faisant, il m'apprit que six ans auparavant, frappé par la similitude de patronymes entre un étudiant congolais accueilli dans sa troupe de théâtre et un chef décapité à Mbanza Mfumu-Nkento, dans la région du Kwilu, il s'était rendu à Bruges, sa ville natale. Il avait rendez-vous avec une amie d'enfance qui venait alors d'être nommée ministre fédérale au portefeuille de la Coopération au développement. Jeff Funcken

comptait sur leur amitié vieille de plusieurs années pour glisser quelques mots à l'élue qui séjournait dans le beau quartier du Groenerei où ils avaient grandi et où vivaient toujours leurs parents respectifs. Pour lui, il était temps que les membres de la coalition au pouvoir à Bruxelles envoient un signal fort dans un dossier qui ne pouvait que faire consensus.

La ministre lui aurait confessé que petite-fille d'un des ethnologues les plus réputés d'Europe, elle était le membre du gouvernement qui en savait le plus sur le dossier. Qu'elle avait même vu de ses propres yeux le crâne du chef Lusinga au cours d'une visite guidée à l'Institut royal des sciences naturelles. Après cet aveu, elle aurait, selon mon ami, cherché à clore la discussion en faisant valoir que la Belgique n'était pas encore prête à rouvrir cette page douloureuse de son passé. Dans les coulisses du cabinet, le mot d'ordre officieux était connu de tous : « Ni L ni L », autrement dit : « Ni Lumumba ni Lusinga. »

Après lui avoir fait remarquer que son pays avait ouvert une enquête parlementaire sur l'assassinat de Patrice Lumumba, ce en faveur de quoi lui-même avait milité dans les années nonante, j'ai demandé à mon ami s'il s'était satisfait de cette réponse livrée par la ministre.

– C'est vrai qu'il ne reste plus grand-chose à dire sur Lumumba. Nous savons tout ou presque. La commission parlementaire a même auditionné cette canaille de Gérard Soete, ancien commissaire de police au Congo belge, qui affirmait sans états d'âme avoir découpé à la scie le corps de Lumumba dans la nuit du 22 au 23 janvier 1961 et l'avoir ensuite dissous dans de l'acide pris à l'Union minière.

– J'ai entendu ça.

– Je n'en doute pas, monsieur s'en est vanté jusque sur son lit de mort il y a trois ans. Mais pour rester sur notre sujet, ma chère princesse, j'ai invité mon amie à sortir ne serait-ce qu'une minute de sa tour d'ivoire et à se mettre dans la peau d'une Africaine – je savais qu'elle en était capable. D'imaginer que parcourant un jour les collections d'un musée de Berlin ou

d'une autre ville du pays d'Otto von Bismarck, elle tombât sur des restes humains en provenance de la Belgique, parmi lesquels le crâne d'un notable brugeois déporté en 1942 et identifié comme tel. Un notable qui porterait, pourquoi pas, le même patronyme que son propre conjoint dont le père, dirigeant syndicaliste bien connu en Flandre, fut fusillé devant la cathédrale Saint-Sauveur de Bruges par les nazis. Je lui ai demandé, en la fixant dans ses beaux yeux turquoise, si elle reviendrait tranquillement à Bruxelles en se disant qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Qu'il ne fallait surtout rien demander aux autorités allemandes, puisque notre pays n'était pas prêt à rouvrir une page pouvant nuire à sa relation harmonieuse avec l'un de ses partenaires les plus sûrs au sein de l'Union.

– Sa réponse ?

– Sa réponse... Je ne sais pas comment j'aurais réagi lorsque j'ai entendu ce qui sortait de sa bouche, si madame la ministre n'était pas la fille qui m'avait dépuclé à l'âge de dix-sept ans dans une grange de Sint-Kruis un soir de Nouvel An. « Jeff l'Africain qui rêve de se réincarner en chef bantou pour solder son karma d'homme occidental tourmenté par les fantômes du passé, m'a-t-elle lancé d'une voix pleine d'assurance, peut-être devrais-je t'apprendre une chose assez simple. Si, à quelques détails près, les Belges ont réclamé et obtenu des Allemands ce qui leur était dû à la fin de la guerre, tel n'est pas le cas des Congolais. Entre une économie en plein marasme et une guerre qui menace la survie même de ce qui leur reste d'État, nos amis africains ont d'autres priorités que de réclamer à mon gouvernement ces collections de la honte dont toi et moi ne pouvons que déplorer l'existence. »

Son téléphone sonna pour la deuxième fois en moins d'une minute. Je reconnus une chanson de la Béninoise Angélique Kidjo.

Il s'éloigna de quelques mètres, échangea en lingala avec une correspondante qui devait être son épouse, puis revint sur ses pas. Il me présenta ses excuses : la filleule de madame avait été invitée à dîner et il

était en retard d'une demi-heure déjà. Le sociologue promit de me prêter un autre ouvrage qui traitait des fameuses « collections de la honte » dont l'existence était tout aussi inconnue de Passy et de Francis à qui j'en parlerais le lendemain.

– La prochaine fois que tu passes square de Meuûs, regarde bien, ma chère princesse : le buste au milieu de la place, c'est le général Émile Storms en personne. *We hebben een monument voor hem opgericht.*

– En français, s'il te plaît ?

– Nous avons bâti un monument à la gloire du criminel Storms, Nyota !

Tenant dans sa main son chapeau de paille que le vent n'avait pas arrêté de faire valser durant la marche, le Flamand enfourcha sa bicyclette avant de se fondre dans l'épaisseur de la nuit, tel un fantôme géant. Au moment où sa silhouette allait disparaître derrière une benne à ordures, sa voix me parvint par-dessus le bruit de moteur d'une moto qui arrivait en trombe :

– Peut-être que l'enfant que Nathalie Tielemans donnera à ce pays trouvera dans le livre d'histoire écrit par la princesse des Bakuba une raison de nettoyer Bruxelles de toutes les ordures qui la défigurent ?

*

C'est sous une fine bruine matinale que nous avons franchi le portail du cimetière. Chacun de nous avait besoin de ce moment où il serait seul, en communion avec les voix intérieures qui l'avaient accompagné au cours des derniers jours.

C'était la première fois que mon ami revenait au caveau familial depuis la mort de sa mère. Chaque année, il renouvelait le vœu d'aller déposer deux gerbes de chrysanthèmes sur sa tombe et sur celle de son frère Sébastien à leurs anniversaires respectifs – les deux n'étaient séparés que de quelques jours –, mais au dernier moment, me confierait-il, lui manquait la force d'affronter le silence et le vide, lesquels, en ce lieu singulier, prendraient pour lui des proportions vertigineuses.

Ce matin-là, l'homme qui roupille à tes pieds ouvrit son cœur, son âme et son esprit à la mémoire de son défunt père. Il lui promit solennellement de se rendre en République démocratique du Congo pour la mission posthume qu'il lui avait confiée. Il lui promit également que le jour où il serait père d'un garçon, il proposerait à la mère que le prénom Robert lui soit transmis.

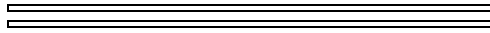
De mon côté, je vivais ma douleur avec un mélange de dignité et de pudeur. J'étais restée debout devant le caveau, à l'image de nombreuses pleureuses de pierre et de bronze sur des tombes surmontées des bustes représentant des notables austères et barbus, vestiges d'un monde qui s'était éteint mais dont les soubresauts nous avaient convoqués, Francis et moi, en ce théâtre au charme sinistre et désuet. Pendant près d'une heure, je demurai ainsi prostrée devant la plaque où étaient écrits le nom et l'âge de la danseuse rebelle d'Expo 58 que le royaume de Belgique avait jetée aux oubliettes. J'essayais d'imaginer ce qu'elle aurait à me dire si, de là où elle m'avait vue arriver après ma longue et douloureuse quête, ma Ndoyi avait voulu me raconter son long périple entre Mushenge et Bruxelles en passant par Léopoldville.

Avant de quitter les lieux, je recueillis de la terre du dessus de la tombe et la glissai dans une enveloppe que j'allais ensuite placer dans le plumier que je tiens présentement entre les mains.

Dans le café où nous nous étions retirés pour lever un verre à la mémoire des nôtres, j'annonçai à mon ami que je souhaitais l'accompagner au Congo. Ce fut pour lui tellement inattendu que le temps de le dire, il avait bondi de sa chaise et m'avait étreinte avec une telle fougue que la serveuse qui s'approchait de notre table avait eu un brusque mouvement de recul. Il s'était ensuite empressé de préciser qu'il ne pouvait pas quitter la Belgique avant l'accouchement de Nathalie, dont nous étions alors séparés de dix-sept semaines, mais en réalité pas avant les six premiers mois qui allaient suivre la venue au monde de la petite. J'avais répondu que cela

faisait mon affaire. Au plan pratique, le voyage hors du territoire européen de la demandeuse d'asile que j'étais allait dépendre de que ce Mamie Solution serait capable de réussir en mettant à contribution ses réseaux souterrains, tandis que Passy souhaitait que je l'accompagne à Majorque, en Espagne, pour le mariage d'un de ses bons amis angolais qui évoluait au sein du club portugais de Guimarães.

RETOUR AU CONGO, VINGT- QUATRE HEURES APRÈS



Après avoir longuement patienté dans une minuscule salle d'attente aux murs fraîchement repeints, une aide-soignante est venue nous faire signe de retourner dans la pièce où se repose Grand Pa'. Comme hier soir, les lieux sentent un mélange de médicaments, de Bétadine, de plâtre et de thé à la citronnelle. À ma droite, Francis, qui a à peine fermé l'œil dans son hôtel où ma sœur Zuena et moi l'avions accompagné peu après minuit, a les yeux rougis par la fatigue et le manque de sommeil. Je vois son regard se poser sur le roi allongé dans le lit en fer, habillé de son beau costume rouge, le corps recouvert du même drap bleu sur lequel on aperçoit la trace laissée par ce café que ma mère n'a pas réussi à lui faire avaler à notre arrivée.

Le visage émacié, la peau parcheminée, Grand Pa' a connu des jours meilleurs.

Lui qui a résisté à tant de maladies, y compris une épidémie de fièvre typhoïde ayant frappé la capitale voilà quelques mois, se retrouve au plus mal après s'être étalé sur les carreaux au moment où il bondissait de sa chaise pour se saisir de la télécommande.

C'était chez mes parents. Sur la première chaîne, l'invité de l'émission de variétés *In Rumba Veritas*, qui n'était autre que le doyen Wendo Kolosoy en personne, annonçait d'une voix blanche son retrait définitif de la scène musicale « parce que l'âge a fini par avoir le dernier mot et qu'il va falloir prendre soin de ces vieux os qui m'ont tout donné », expliquait-il, le regard perdu dans le vide. Quand il avait entendu ces mots, le roi avait arrêté de manger son fougou pour se rapprocher du poste. Il ne voulait louper aucune

des réponses que la vedette de quatre-vingts ans allait réserver aux fans qui, de tous les coins de la capitale, appelleraient au numéro clignotant au bas de l'écran. Grand Pa' se sentait d'autant plus concerné que des questions sur l'artiste le plus adulé des deux rives du fleuve, lui-même s'en était posé et s'en posait encore. Elles portaient autant sur l'homme que sur le chanteur à l'égard de qui il éprouvait une fascination mêlée à de l'incrédulité, lui qui nous confessa un jour ne pas savoir s'il adulait le jeune homme qui défia autrefois le clergé du vicariat apostolique de la Mission du Congo belge ou s'il célébrait le vieux chansonnier prolifique que les jeunes générations continuaient de pasticher.

« Parlez-moi donc d'une énigme, hein, ce Wendo ! À peine plus robuste qu'un criquet, il vous hérissé tous les poils du corps de sa voix inimitable, tantôt grave et soyeuse, tantôt aiguë et pénétrante. Il vous enflamme un pays entier d'une seule mélodie, comme si avant lui pas un seul homme n'avait réussi à aligner deux mots capables d'accélérer les battements d'un cœur de femme. Que les mauvaises langues continuent de lui prêter un pacte de sperme et de sang avec Mamy Wata n'a rien d'étonnant », avait-il lancé la veille, après que ma mère lui avait appris que l'auteur de *Marie-Louise*, le tube de sa jeunesse qui jouait dans le bar d'en face, était annoncé à l'émission du samedi soir.

Y a-t-il dans ce pays une seule voyante, un seul prophète, qui aurait pu prédire qu'après avoir tenu tête au pouvoir colonial, l'intraitable Kena Kwete III frôlerait l'irréparable au bout de quelques pas censés lui permettre de recueillir les dernières paroles de chanteur livrées par un Wendo Kolosoy dont il connaissait par cœur la moitié du répertoire ? « Il n'y a pas pire couillon que le destin, la jeunesse, et c'est à cela même que vous reconnaîtrez chacun de ses forfaits », martelait le patriarche sa vie durant, sans se douter que cette sentence nous laisserait sans voix le jour où, réunis par la mémoire de ma Ndoyi, son souffle nous serait plus précieux que tous les cauris de la cour du Nyimi.

Papa vient me chuchoter à l'oreille.

Les nouvelles ne sont guère rassurantes. Le médecin, un ami de la famille, sans se montrer alarmiste, n'a pas caché sa plus grande préoccupation : au moment de la chute, avant que ma sœur qui venait de faire irruption dans la salle de séjour ne se porte à son secours, la tête du patient avait violemment heurté le sol. Une commotion cérébrale s'en est suivie. Son incidence eût été d'une gravité somme toute relative, a précisé le généraliste, chez une jeune personne jouissant d'une santé normale. Tel n'est pas le cas du roi, c'est le moins que l'on puisse reconnaître. Le seul problème d'ordre musculo-squelettique identifié à son admission était une blessure à la nuque ayant entraîné une hémorragie jugulée grâce à quelques points de suture. En fonction de son état cognitif que le médecin continuait de surveiller, une physiothérapie vestibulaire pourrait intervenir, en particulier si des signes d'étourdissement ou une perte de connaissance venait à se manifester à nouveau. Nous devrions alors évacuer la chambre.

Pendant que Francis, qui a été chaleureusement accueilli par papa et par le reste de la famille, m'interroge sur le choix du toubib de nous laisser troubler le repos d'un malade qui a manifestement besoin de tranquillité, papa nous invite à le suivre dans le couloir. Nous y croisons un jeune homme, un prédicateur apparemment, une main posée sur une femme qui semble en proie à d'atroces douleurs : « *Bima*¹ ! *Bima* ! *Bima* au nom de Jésus ! » crie le quidam en frappant plusieurs fois la tête de son vis-à-vis avec une énorme bible, sous les regards éberlués de curieux, malades et visiteurs confondus. À l'approche d'un groupe d'infirmiers, l'évangéliste s'offre un répit et range le livre saint dans un sac en plastique.

Nous nous éloignons en silence.

Une fois dehors où nous enveloppe un vent chaud et humide, je fais savoir à mon ami que papa croit que le pronostic vital est engagé sans que le médecin veuille partager l'information. J'ajoute qu'il nous faut profiter des moments de lucidité qui restent au patient pour établir un contact. Mon

père craint que le roi ne passe l'arme à gauche sans connaître la teneur du message dont il est porteur. Au petit matin, après que nous nous étions retirés, il a confié à mon père qu'il avait suivi avec le plus grand intérêt le long récit que je lui avais fait. Il avait des choses à dire, mais souhaitait, ainsi que le voulait la tradition, que son hôte s'exprimât en premier et révélât « quel vent l'amène aux pieds d'un vieillard qui ne peut pas réclamer au meilleur tireur de vin de palme de tout le royaume kuba de quoi honorer un visiteur de marque ».

Nous recroisons l'évangéliste-exorciste.

J'entends Francis, qui tente de s'armer de courage, murmurer à l'endroit de mon père que l'enfant de chœur qu'il fut dans une autre vie dirait qu'il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un visiteur pressé de se frayer un passage dans la foule qui vient de grossir autour de l'aumônier ambulant. « Bienvenue à Jésusville, professeur Dumont ! » lui répond mon père que je vois sourire pour la première fois depuis mon retour au pays. C'est au tour d'un gamin au regard éteint et aux côtes saillantes de se prendre la bible du pasteur en plein visage. Une fois. Deux fois.

Nani Mokonzi ² ?

Yesu !

Le mioche titube. S'écroule. Se met à gigoter comme un poisson hors de l'eau. Une trentaine de têtes se penchent au-dessus du malade. Je reconnais ma mère, de noir vêtue, la seule à s'être arrangée jusqu'ici pour ne pas serrer la main de Francis. Une voix lance « Alléluia ! » Les « Amen » fusent.

Ça sera sans nous.

Retour dans la chambre où maman et ma sœur nous rejoignent.

Mes yeux vont du visage rugueux et impénétrable de papa à celui livide de Grand Pa', en passant par celui impassible de Francis. Je dois reconnaître que si le vieux venait à basculer à nouveau dans l'inconscience,

le voyage de mon ami garderait certes de son importance, mais le poids des symboles ne serait plus exactement le même. Quelque chose, que je ne saurais nommer pour l'instant, aura été perdu à jamais. Francis, qui n'est pas le dernier des idiots, en est conscient.

En ma présence, Nathalie lui avait conseillé de préparer un discours, de choisir ses mots : « Tu ne dois rien dire qui inflige à la famille une douleur encore plus grande que celle qui a découlé de l'ignorance et de son lot de conjectures, mon chéri. » Mais l'annonce de l'hospitalisation de Grand Pa', reçue à notre descente d'avion, l'aura pris de court. Je lui rappelle que je serai la plus fidèle des interprètes et l'encourage à y aller en toute simplicité, sans détours inutiles. L'essentiel a été transmis par mes soins, le malade sait à quoi s'en tenir.

*

Mon ami se présente brièvement, délivre une version légèrement édulcorée de notre rencontre, évoque mon amoureux et son ami Jeff Funcken dont il salue le rôle déterminant dans la saga qui nous réunit sous le ciel de Kinshasa. Je l'entends citer le chanteur Papa Wemba en pensant à Papa Wendo, avant d'entrer dans le vif du sujet.

Étendu sur son lit, les yeux clos, la respiration irrégulière sous le drap bleu que froisse et défroisse une brise qui nous parvient par la fenêtre entrouverte, Grand Pa' signifie au fil de son discours, en bougeant légèrement la tête de haut en bas, qu'il est à l'écoute. Francis raconte ce qu'il sait. Ce qu'il a appris à la lecture du cahier que lui avait laissé son père, ce que Guido Martens De Neuberg, l'ami du défunt, lui a transmis à son tour au cours des derniers mois. Lorsque je lis sur le visage de Grand Pa' qu'un détail le remue intérieurement, je fais un signe à mon ami et nous marquons une pause.

C'est à l'évocation de l'accident fatidique survenu au parc du Heysel, plus exactement en nommant celui dont le coup porté à l'un de ses

contradicteurs allait atteindre la princesse, que Grand Pa' ouvre les yeux pour la première fois. Lorsqu'il fixe Francis et que je vois mon ami soutenir son regard, c'est d'une voix à peine audible qu'il pose la question que je traduis aussitôt. Il veut savoir si l'homme répondant au nom de Zando Bara était un Botswa, autrement dit un Pygmée.

En voilà une qui me prend de court, d'autant plus que dans mon long récit d'hier, je n'ai livré aucun détail qui aurait pu indiquer les origines ethniques du meurtrier présumé. Je confirme pour Francis : un Botswa originaire de la région de l'ancienne Coquilhatville dans la province de l'Équateur.

C'est alors que Grand Pa' fait dire à Francis que les esprits lui ont communiqué l'existence du Pygmée, sans lui dévoiler le fin mot de l'histoire – à savoir que l'homme de petite taille aurait pris la vie de sa fille. Je l'entends enchaîner : « Tous les ans depuis la disparition de ma fille, à la fin de la saison des semailles, j'affronte un songe récurrent. Je suis assis sur le trône, entouré de mes principaux collaborateurs, prêt à accueillir les jeunes filles à peine revenues de la réclusion initiatique. La princesse Tshala ouvre la procession, avec à sa droite la prêtresse Kabedi, maîtresse de cérémonie. Au moment où ma fille lève la main pour me remettre le perroquet capturé dans la forêt de Bena Nyimi et ainsi ouvrir le bal, surgit du dessous du trône un Botswa. Armé d'un arc, l'intrus vise l'oiseau totem et l'abat d'une flèche à la poitrine. J'éprouve instantanément une douleur atroce dans la zone du cœur et je me réveille en poussant un cri d'effroi qui tire la reine de son sommeil. Un songe qui ne m'a quitté que la nuit où mon fils ici présent m'a annoncé votre venue, monsieur Dumont, et que j'ai demandé que mon costume rouge soit apprêté. Aucun oracle n'avait réussi jusqu'à ce jour à me livrer le secret derrière le Pygmée que vous venez de nommer. Je vous présente mes excuses pour vous avoir interrompu et vous prie de poursuivre votre témoignage. »

C'est à la fin de mon compte-rendu, qui a duré un peu plus d'une demi-heure, après qu'il a demandé et obtenu un verre d'eau, que le malade se résout à prendre la parole. Mais avant cela, sur le conseil de papa, j'ai eu le temps de glisser entre ses mains le collier dans son emballage, tel que Robert Dumont l'avait placé dans le coffret en bois de cèdre qu'il confia à la banque Fortis en 1989. Grand Pa' n'a pas rouvert les yeux au contact du parchemin, pas plus qu'il ne l'a déroulé. D'un geste qui semblait lui coûter ses dernières forces, il a levé la main droite et a déposé le colis à la tête du lit, sur la petite table en bois noir où trônent un exemplaire de la Bible et son fétiche orné de lambeaux d'un rouge vif, qui l'accompagne à chaque déplacement.

Il commence par remercier le visiteur « en son nom, au nom de la dynastie des Nyimi et au nom des nôtres, tant les morts que les vivants ». Après s'être excusé de ne pouvoir l'accueillir comme il se doit, « car le fatum est fils de pute, étranger, depuis toujours il honore qui il veut, depuis toujours, les yeux fermés, il humilie les plus grands au moment où ils s'y attendent le moins, et c'est sa manière, au fatum, de leur rappeler qu'il n'a pour seul maître que son propre caprice », il déclare que c'est le jour le plus important de sa vie ici-bas. Il se lance ensuite dans un long mea culpa. Je me sens obligée d'attendre qu'il s'exprime pendant quelques minutes avant de procéder non plus à une traduction quasi simultanée, mais à de courts résumés.

Le roi déclare qu'il n'a que sa propre personne à blâmer pour le châtiment qui a empêché près de la moitié des femmes de sa lignée de transmettre la vie. Que nul autre que lui-même ne devrait répondre de ce qui a ravagé son palais et fait le lit de son humiliation. Nombreux sont les prétextes, précise-t-il, qu'il aurait pu invoquer pour faire croire à ses semblables, au premier rang desquels sa famille, qu'il n'avait rien à se reprocher, ayant agi comme était censé agir un digne descendant de Woto le Preux Souverain, en ce jour où un administrateur du district belge avait

brandi l'index du blasphème sous son nez royal. Cela n'aurait guère suffi à faire oublier que « dans la nuit la plus opaque, jamais la patte de l'éléphant n'écrasera l'éléphanteau ni que derrière chaque femme qui avance genou à terre, se tient le patriarcat ». Cela, martèle-t-il, n'aurait pas plus changé le vin de la colère en décoction vitale.

Or, à la vie, justement, il avait opposé la flétrissure, et à la reviviscence la décadence. Il dit être un homme d'un autre temps. Un homme qui ne saurait cacher sa honte dans le testament qu'il s'apprête à confier à l'aîné de ses fils qui le transmettrait à son tour à une descendance disséminée à travers le vaste Congo. Il déclare être d'une époque où tout roi des Bakuba croyait, à tort ou à raison, qu'il pouvait commander au Soleil et se faire obéir, renvoyer à des lendemains qui ne viendraient jamais les jours de l'introspection et de la rétractation. Cette même époque où le plus petit des serviteurs du roi des Belges, y compris cet officier militaire qui coupait les têtes et les envoyait dans sa Belgique natale pour épater la galerie ou nourrir l'appétit des sachants, était persuadé que marcher sur la dignité de l'« indigène » était ce qui conférait un sens à la mission salvatrice dont il était investi. Des deux côtés de la barrière dressée par le destin, quelque chose qui s'appelle l'« indocilité des cœurs » était regardée comme la pire des abominations lorsque de la couleur de peau elle osait faire abstraction. Une barrière qu'avaient franchie en âme et conscience l'administrateur du district René Comhaire et la jeune princesse Tshala.

Cette époque avait disparu sans que lui, Kena Kwete III, s'en aperçoive le moins.

Patrice Lumumba, le héros qui avait habité ses rêves de jeune monarque, s'était mué à la fois en bête noire des Blancs et en épouvantail de ses propres frères noirs. Plus de quatre décennies après sa disparition, sa tombe demeurerait introuvable. Le Congo indépendant avait voulu cacher sa honte d'avoir accepté la mission de réduire au silence l'enfant terrible dont le tort fut de l'aimer d'un amour inconditionnel après lui avoir prédit un

futur des plus grandioses : il avait changé de nom. Il avait laissé les traîtres locaux, dont les mains étaient tachetées du sang du prophète, jouer les sauveurs de la patrie. Le Zaïre nouveau avait poursuivi le travail de sape des royautes d'antan : lorsque l'argent ne suffisait pas à acheter les grands chefs traditionnels, la prison brisait les reins des résistants avant de livrer leur sang à une terre qui en redemandait encore et encore. Puis, tout le monde ou presque avait fini par oublier le prophète ainsi que sa veuve que les vainqueurs avaient traînée à moitié nue dans les rues de Léo le jour où sa mort fut annoncée au monde. Plus rien, désormais, ne s'opposait à ce que le Zaïre redevienne Congo.

Sa voix est à peine audible, aussi je m'incline au plus près pour lui transmettre l'ultime requête que vient de formuler Francis, d'une voix que l'émotion rend de moins en moins assurée. Couplée à la dette colossale que l'histoire réclamait à sa famille, déclare Francis, c'est une demande qui résume le voyage de plus de neuf mille kilomètres qu'il vient d'effectuer entre la capitale de la Belgique et celle de son ancienne colonie. Mon ami demande pardon, selon les dernières volontés de son père, pour l'irréparable qui a conduit son ombre devant celui qui a longtemps cherché dans les brouillards la trace de sa fille. Il ajoute que si les temps ont changé, rien ne saurait justifier ce qui s'est produit à cette époque où la princesse est arrivée sur le sol qui l'a vu naître.

Parce qu'il semble douter que son interlocuteur prenne la mesure de ce qu'une part de lui ne saurait se satisfaire du relativisme avec lequel Grand Pa' semble aborder la tragédie qui nous réunit, il tente tant bien que mal de donner plus de poids à son argument. Il avance ainsi que le malaise que son père a admis avoir ressenti pendant les jours qui ont précédé l'accident mortel est bien la preuve que dans la conscience de qui voulait questionner son humanité profonde, une voix dominait les hourras du dehors, les cris de la foule. Cette voix disait que la foule et ceux qui lui avaient jeté des corps noirs en pâture commettaient plus qu'une faute morale. Cette voix, hélas,

n'a pas conduit au salut. N'ayant pas sauvé son père, cette voix intérieure qui s'est manifestée en mai 1958 au pied de l'Atomium de Bruxelles n'a pu, à plus forte raison, sauver la princesse Tshala Nyota Moelo.

J'ai essayé de traduire au meilleur de mes connaissances de notre idiome, la langue bushong, sans dédaigner l'aide de mon père qui a volé à mon secours à deux reprises.

Grand Pa' rouvre les yeux.

Tandis que gronde le ciel et qu'un orage menace d'en découdre avec Kinshasa pour le reste de la soirée, le roi tente d'aligner les mots que mon papa s'empresse cette fois de traduire à l'intention de Francis qui reste debout face à son interlocuteur. Des mots que le malade livre dans un débit de moins en moins régulier mais qui, c'est le cas de le dire, ne souffrent d'aucune incohérence :

« J'ai appris, fils, que vous êtes un avocat, autrement dit un grand notable, et que vous êtes aussi un enseignant, ce qui veut dire un guide. À vous entendre, votre langue ne proclame pas autre chose, elle est autant au service de votre cœur que de votre esprit. Mais vous faites fausse route en donnant à une voix isolée plus de pouvoir qu'elle n'en a jamais eu. Vous faites fausse route parce qu'une telle voix peut sauver une brindille du feu, mais jamais elle n'empêchera la savane de brûler. C'est la savane qu'il eût fallu préserver, enseignant, la savane et rien de moins. Et dans le drame qui nous préoccupe, ce n'est point l'échec de votre père qu'il faut déplorer, c'est l'échec de son temps, qui est aussi le mien, un échec que rien ne pourra altérer. Je vous parle de ce temps qui avait tout réuni pour que face aux flammes allumées par le mépris et l'ignorance, la savane faite de nos vies amoindries, de notre grandeur bafouée et de nos misères entretenues, parte en fumée sans émouvoir nos maîtres tout-puissants – eux qui étaient venus à nous au nom d'un dieu nommé Amour, un Esprit qu'ils trahirent sous nos yeux sitôt qu'ils se rendirent compte qu'ils ne pouvaient mener à bien leur projet en ayant les mains liées par ses Dix Commandements. »

Il s'interrompt, mouille ses lèvres du bout de sa langue d'un rose très pâle, adresse un signe à Grand Ma' qui s'approche et lui fait boire par petites gorgées du thé à la citronnelle. Il se tourne ensuite vers la petite table, se saisit du parchemin contenant le collier qu'il place délicatement sur sa poitrine. Du creux de la main droite, il le recouvre comme pour le protéger de la brise ou des yeux qui l'entourent. Il reprend alors son discours :

« Enseignant, fils, par votre présence sur le sol de nos ancêtres et avec le retour du collier de mon aïeule Ngokady, vous avez accompli quelque chose dont il est impossible pour vous de mesurer la portée. Et quand je dis impossible, les mots sont d'une indigence sans pareille, je vous prie de me croire. Vous avez également honoré la mémoire de votre père, ce frère en humanité que j'eusse aimé connaître. Oui, j'eusse aimé connaître monsieur Dumont. Je vais le redire pour que cela soit bien clair dans votre esprit : vous n'aviez aucun pardon à solliciter de moi. Pas vous, gouttelette de sang au moment où l'irréparable surgit à l'autre bout du monde. Vous, grain de sable dans le lit du fleuve qui, depuis des temps immémoriaux, court vers l'infini. Mais n'allez pas croire que je ne mesure pas l'importance que doit revêtir pour vous cette requête que vous formulez d'une voix angoissée, alors qu'au pied de ce lit vos yeux refusent de se faire complices d'une honte qui les oblige à fixer le sol.

« C'est donc du fond de mon cœur, devant Bumba Chembe le Créateur et devant ses créatures réunies à mon chevet en ce jour, et c'est de toute mon âme qui ne connaît plus aucun pli, aucune cache, que je vous accorde ce pardon auquel vous avez droit malgré tout. Votre père ou votre roi eussent été ici qu'ils auraient bénéficié, l'un comme l'autre, de la même clémence avant même que du bout de leurs lèvres ne s'échappe un murmure, bien qu'ils soient les fils de cette barbarie originelle que j'évoquais tantôt. Le fait que l'un ou l'autre veuille venir à ma rencontre, malgré toutes les raisons qu'ils auraient à redouter le face-à-face, eût été

amplement suffisant. Le voyage, cet élan du cœur qui vaut le plus vibrant des discours, eût transformé le grand fleuve qui nous a longtemps séparés en rigole, une petite rigole de rien du tout. Le voyage, fils. Le voyage... Comprenez-vous ?

« Au loquace et à l'effronté qu'était mon défunt frère Osako, notre père déclara un jour : "L'homme sage boit beaucoup, mais pisse avec retenue." Et lorsque la maladie s'en mêle, le sage aux grandes oreilles devient encore plus avare de son urine, buvant sur les lèvres de l'esbroufeur comme sur celles du sachant, mais n'ouvrant sa propre bouche que pour l'Essentiel.

« Tant qu'il me reste un souffle, enseignant, tant que la tombe à mon égard continue de prendre son mal en patience, laissez-moi venir à l'Essentiel : depuis que la terre est notre demeure commune, des peuples se rencontrent, tantôt dans la joie, tantôt dans la douleur, tantôt sous l'étreinte de l'allégresse, tantôt sous le joug de la barbarie. Ce ne sont pas les blessures qu'ils s'infligent les uns aux autres qui comptent le plus lorsque le temps éclaire enfin nos vacillantes illusions de discernement. Ce qui l'emporte, fils, c'est ce que leurs enfants après eux en retiennent afin de bâtir un monde moins répugnant que celui qui les a accueillis. C'est ce que semble avoir compris votre ami que ma vaillante petite-fille Nyota a longuement évoqué la nuit dernière, cet autre enseignant que vous avez surnommé Jean ou Joseph l'Africain – pardonnez-moi si je n'ai pas le bon surnom, j'ai surtout essayé d'imaginer la tête de ce Flamand aux idées plus grandes que le pays bien étroit que le destin, ce couillon qui n'en fait jamais qu'à sa tête, lui a assigné à la naissance.

« Il en est ainsi parce que la mémoire n'est pas un tribunal : c'est un antidote pour le futur, mais un antidote qui n'opère que pour autant que celui qui s'en réclame veuille faire un pari sur ce même futur. Et c'est précisément la raison pour laquelle, fils, après que je leur aurais accordé mon absolution, à votre père et à votre roi, s'ils avaient daigné faire le voyage à votre place, après que je les aurais reçus comme je vous ai reçu

dans ce lieu où ce corps diminué me retient prisonnier, j'aurais attiré leur attention sur le fait suivant : la princesse Tshala n'est plus de ce monde et il n'y a rien que vous puissiez faire pour nous la rendre. Vous comptez certes à votre actif beaucoup de prodiges, hommes blancs, et pas des moindres ; mais je n'ai pas appris que vos sachants soient parvenus à dompter la mort, ce dont nous devrions d'ailleurs tous nous réjouir. Cependant – et ceci est la chose la plus importante que j'aie à dire –, alors que vous ne pouvez plus rien pour ma fille, sur cette même terre de vos aïeux où elle repose, arrivent de nuit comme de jour, saison après saison, des dizaines de milliers d'autres... »

Un accès de toux le secoue fortement.

Grand Pa' se plie sous la douleur que cet ultime effort inflige à son corps rongé par l'âge et l'hémorragie d'il y a deux jours. Avec d'infinies précautions, papa l'entoure de ses bras et l'aide à se remettre sur son séant. Il y a une accalmie de quelques secondes, avant qu'une nouvelle quinte de toux ponctuée de spasmes le fasse se soulever littéralement du lit, comme s'il venait d'être poussé dans le dos par quelque force invisible. Il se met à hoqueter frénétiquement, tandis que ses pieds qui dépassent du drap bleu se contractent. Grand Ma', maman et ma sœur qui se tenaient près de la fenêtre se rapprochent dans une foulée dont la vitesse en dit long sur la panique qui vient de s'emparer de chacun de nous, tel un froid glaçant lâché par un courant d'air.

À la demande de papa, Zuena se lance à la poursuite du médecin qui nous a tourné le dos après un passage furtif il y a à peine quelques instants.

Dans la chambre, les hoquets du malade se font de moins en moins espacés, de plus en plus violents. Au bout de deux minutes qui semblent s'être étirées sur un millier de secondes, c'est l'accalmie. Un silence aussi soudain qu'angoissant dont le seul perturbateur est une mouche volant en spirale au-dessus du lit. La bestiole échoue à trouver une issue au travers du grillage qui recouvre la paroi ajourée dans laquelle elle s'est aventurée,

revient sur ses pas, arpente le mur latéral sur une dizaine de centimètres avant de se sauver par la fenêtre entrouverte. Pas un mot, pas une prière n'a été prononcée.

Depuis le couloir, un homme crie à se péter les cordes vocales : « Si tu crois que Jésus-Christ est le roi des rois et le docteur des docteurs, dis amen, ma sœur ! »

Je vois bouger les lèvres de maman.

Le malade, lui, ne bouge presque plus, mais respire encore par à-coups. En vain sa femme lui glisse quelques gouttes d'eau entre les lèvres qu'il garde serrées, tandis que ses mâchoires se contractent à leur tour. Je l'observe et le vois plier, puis déplier le genou droit, ajuster la tête sur l'oreiller, tout en restant passif lorsque son fils s'emploie à disposer ses bras atrophiés le long du corps. Le soupir qu'il laisse s'échapper dans une ultime convulsion est noyé dans les crépitements des gouttes de pluie qui s'écrasent rageusement sur les tôles ondulées du pavillon qui nous a accueillis.

« Dis amen, mon frère ! » tonne la voix au fond du couloir.

Mon téléphone vibre. Un message de Passy : *T'aurais adoré : sur la 2, l'Africain allume le philosophe que tu détestes. Notre guerrier s'en tire ? Je t'aime. Biz*

Tandis qu'une averse s'abat sur Kinshasa et ses neuf millions d'âmes, les sanglots de mon père, cet homme que je n'ai jamais vu verser une seule larme de toute ma vie, prêtent au spectacle qui se joue sous mes yeux ce côté irréel dont je sais d'ores et déjà qu'il hantera longtemps mes nuits d'insomnie. Dans la pénombre créée par la coupure soudaine d'électricité, papa me tend la main droite. La gauche semble chercher celle de Francis.

1. « Sors (de ce corps) ! »

2. « Qui donc est le roi ? »

Chronologie libre de l'Ex-Congo Belge (1885-2005)

1885 : À l'issue de la conférence de Berlin convoquée par le chancelier allemand Otto von Bismarck et réunissant quatorze pays, l'Afrique est partagée entre les puissances coloniales européennes. En Belgique, les chambres législatives autorisent le roi à devenir chef d'un autre État. Ainsi naît l'État indépendant du Congo (EIC), propriété exclusive du roi Léopold II.

1895-1897 : Plusieurs conflits armés opposent des résistants congolais aux éléments de la Force publique, le bras armé de l'EIC. Les plus sanglants ont pour théâtre la région du Kasai, dans le centre du pays. Ils seront connus sous l'appellation « révoltes des Batetela », du nom d'une des principales ethnies qui se sont illustrées dans la résistance.

1895-1900 : Une campagne internationale sans précédent est menée contre l'EIC en Europe et aux États-Unis d'Amérique. Ses porte-paroles dénoncent des crimes de masse perpétrés contre les « indigènes » du Congo.

1903 : Le diplomate britannique Roger Casement remet au Foreign Office un rapport dans lequel il dévoile des atrocités systématiques commises sur les populations congolaises. Le rapport donne lieu à une note envoyée à l'administration de l'EIC et aux puissances signataires de l'Acte de Berlin de 1885.

1908 : Les conclusions de la commission d'enquête créée à la suite du rapport Casement s'étant avérées particulièrement accablantes pour le roi Léopold II, un vote du Parlement belge procède au transfert de l'administration de l'EIC au royaume de Belgique. La colonie prend officiellement le nom de Congo belge.

1958 : La Belgique organise l'Exposition universelle de Bruxelles.

1960 : En juin, le Congo belge accède à l'indépendance politique et prend le nom de République du Congo. Patrice Lumumba, ancien chef syndicaliste et dirigeant charismatique du Mouvement national congolais (MNC), devient Premier ministre dans un régime parlementaire où Joseph Kasa-Vubu, chef de l'Alliance des Bakongo (ABAKO), est désigné président de la République.

En juillet, la riche province du Katanga, dont les leaders politiques sont restés proches des milieux financiers belges, fait sécession. Les insurgés déclarent l'unitariste Patrice Lumumba « ennemi public ».

1961 : Arrêté sur ordre du chef de l'armée Joseph-Désiré Mobutu dont il fut autrefois le mentor, Patrice Lumumba est transféré au Katanga où il sera assassiné par un groupe de sécessionnistes assistés par des mercenaires belges. Partout au Congo, une violente répression s'abat sur ses partisans.

1963 : Fin de la sécession katangaise.

1965 : Coup d'État de Joseph-Désiré Mobutu qui s'autoproclame président de la République.

1966 : Joseph-Désiré Mobutu élève Patrice Lumumba au rang de « héros national ».

1971 : Prônant le « recours à l'authenticité », Mobutu lance une campagne de retour aux valeurs africaines. Il prend le nom de Mobutu Sese Seko Kuku Ngbendu Wa Za Banga et rebaptise le pays République du Zaïre.

1990 : Des revendications populaires pour la démocratie remettent en cause le règne sans partage de Mobutu. Des manifestations étudiantes sont

sévèrement réprimées à Lubumbashi dans l'ancien Katanga. La Belgique rompt ses liens diplomatiques avec le Zaïre en même temps qu'elle déclare Mobutu *persona non grata* sur son territoire.

1997 : Chute du maréchal Mobutu, vaincu militairement par les troupes de Laurent-Désiré Kabila, un ancien marxiste lumumbiste soutenu par les armées rwandaise et ougandaise, elles-mêmes parrainées par les États-Unis d'Amérique. Kabila abroge la Constitution et rebaptise le pays République démocratique du Congo.

2001 : Laurent-Désiré Kabila est assassiné à Kinshasa par l'un de ses gardes du corps. Son fils, le général-major Joseph Kabila, est porté à la tête du pays.

2005 : La République démocratique du Congo adopte une nouvelle Constitution qui institue un régime semi-présidentiel.

L'auteur remercie le Conseil des arts de l'Ontario
pour son soutien à cette création.



Découvrez Cadre rouge

Depuis 1958, le « Cadre rouge » est la principale collection de littérature générale au Seuil. Lieu d'accueil de toutes les écritures, elle compte autant d'écrivains devenus des classiques, parmi lesquels Édouard Glissant, Elie Wiesel, André Schwartz Bart, que ceux qui forment la littérature d'aujourd'hui et de demain, Lydie Salvayre, Tahar Ben Jelloun, Régis Jauffret, Édouard Louis.

Découvrez les autres titres de la collection sur
www.seuil.com

Et suivez-nous sur :

